Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



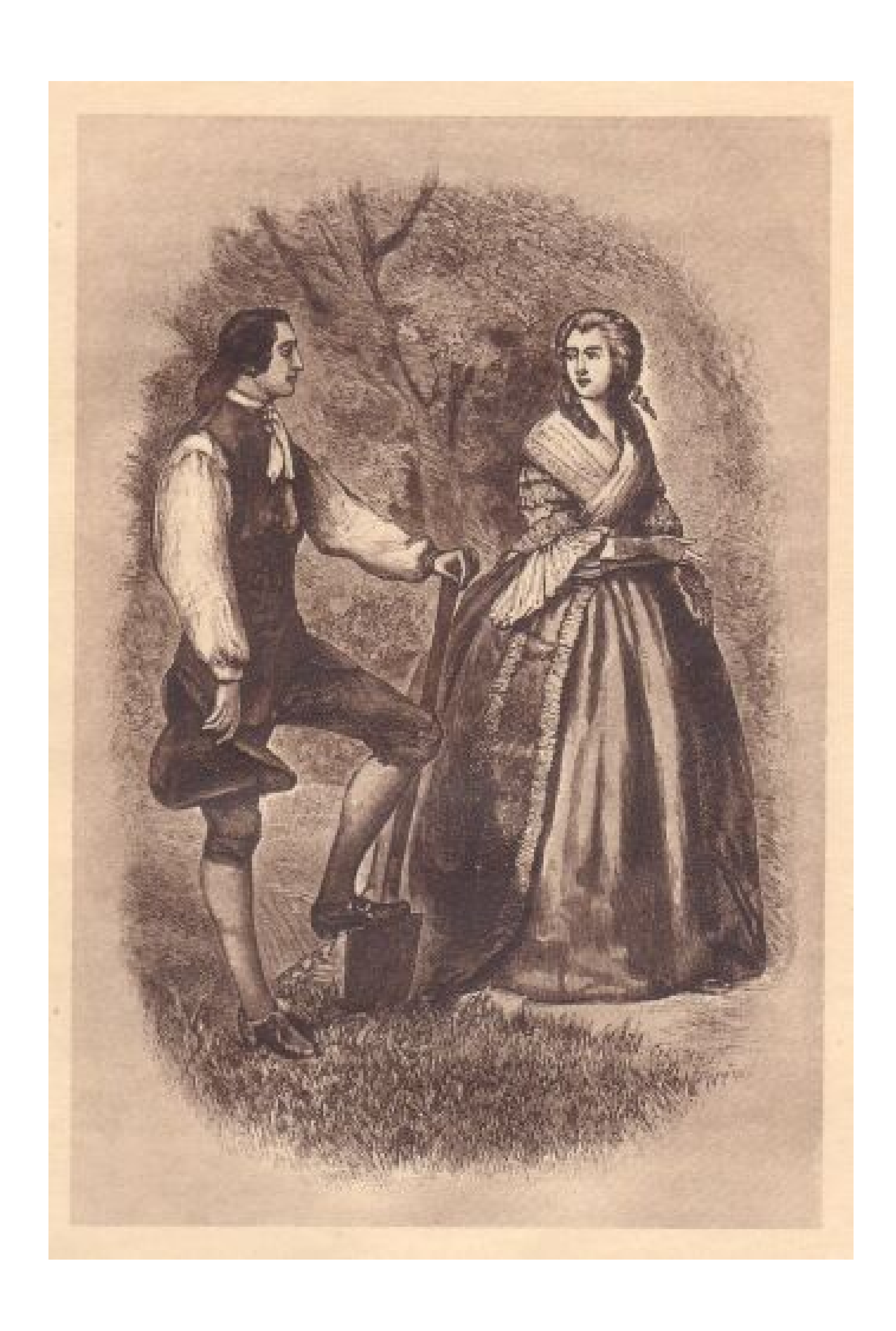
Alexandre Dumas

JOSEPH BALSAMO
Mémoires d'un médecin
Tome III

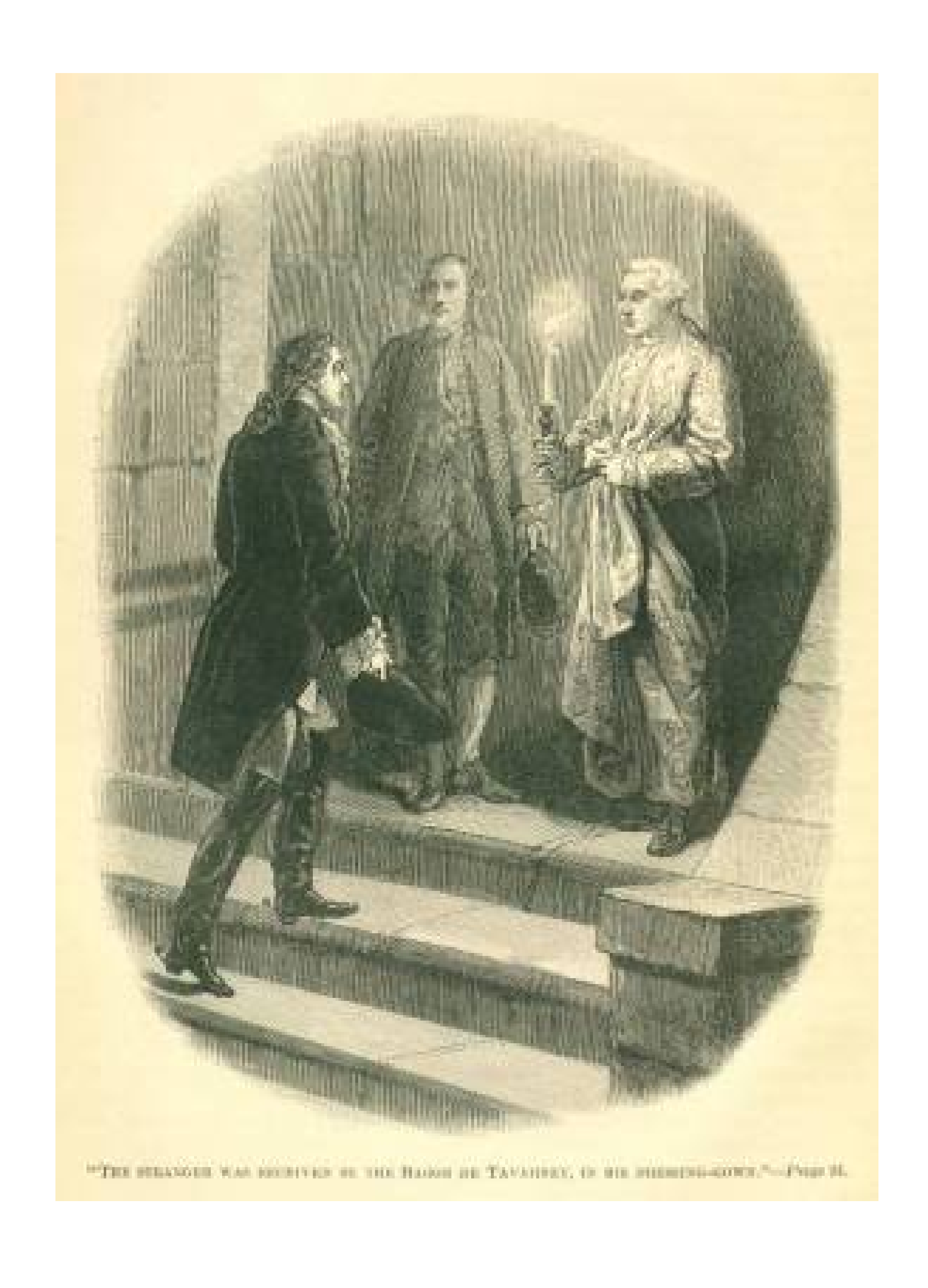
(1846 – 1848)



TROISIÈME PARTIE



TROISIÈME PARTIE



Chapitre LXXXII
La chasse au sorcier

Une longue file de carrosses encombrait les avenues de la forêt de Marly, où le roi chassait.

C'était ce que l'on appelait une chasse d'après-midi.

En effet Louis XV, dans les derniers temps de sa vie, ne chassait plus ni à tir ni à courre. Il se contentait de regarder chasser.

Ceux de nos lecteurs qui ont lu Plutarque se rappelleront peut-être ce cuisinier de Marc-Antoine qui mettait d'heure en heure un sanglier à la broche, afin que, parmi les cinq ou six sangliers qui rôtissaient, il s'en trouvât toujours un cuit à point pour le moment précis où Marc-Antoine se mettrait à table.

C'est que Marc-Antoine, dans son gouvernement de l'Asie Mineure, avait des affaires à foison : il rendait la justice, et, comme les Ciliciens sont de grands voleurs – le fait est constaté par Juvénal – Marc-Antoine était fort préoccupé. Il avait donc toujours cinq ou six rôtis étagés à la broche, pour le moment où par hasard ses fonctions de juge lui laisseraient le temps de manger un morceau.

Or, il en était de même chez Louis XV. Pour les chasses de l'après-midi, il avait deux ou trois daims lancés à deux ou trois heures différentes, et, selon la disposition où il était, il choisissait un hallali prompt ou éloigné.

Ce jour-là, Sa Majesté avait déclaré qu'elle chasserait jusqu'à quatre heures. On avait donc choisi un daim lancé depuis midi, et qui promettait d'aller jusque-là.

De son côté, madame du Barry se promettait de suivre le roi aussi fidèlement que le roi avait promis de suivre le daim.

Mais les veneurs proposent et le hasard dispose. Une combinaison du hasard changea ce beau projet de madame du Barry.

La comtesse avait trouvé dans le hasard un adversaire presque aussi capricieux qu'elle.

Tandis que, tout en causant politique avec M. de Richelieu, la comtesse courait après Sa Majesté, laquelle, de son côté, courait après le daim, et que le duc et elle renvoyaient une portion des saluts qu'ils rencontraient en chemin, ils aperçurent tout à coup, à une cinquantaine de pas de la route, sous un admirable dais de verdure, une pauvre calèche brisée qui tournait piteusement ses deux roues du côté du ciel, tandis que les deux chevaux noirs qui eussent dû la traîner rongeaient paisiblement, l'un l'écorce d'un hêtre, l'autre la mousse qui s'étendait à ses pieds.

Les chevaux de madame du Barry, magnifique attelage donné par le roi, avaient distancé, comme on dit aujourd'hui, toutes les autres voitures, et étaient arrivés les premiers en vue de cette calèche brisée.

– Tiens ! un malheur, fit tranquillement la comtesse.

– Ma foi, oui, fit le duc de Richelieu avec le même flegme, car, à la cour, on use peu de sensiblerie ; ma foi, oui, la calèche est en morceaux.

– Est-ce un mort que je vois là-bas sur l'herbe ? demanda la comtesse. Regardez donc, duc.

– Je ne le crois pas, cela remue.

– Est-ce un homme ou une femme ?

– Je ne sais trop. J'y vois fort mal.

– Tiens, cela salue.

– Alors, ce n'est pas un mort.

Et Richelieu à tout hasard leva son tricorne.

– Eh ! mais, comtesse, dit-il, il me semble…

– Et à moi aussi.

– Que c'est Son Éminence le prince Louis.

– Le cardinal de Rohan en personne.

– Que diable fait-il là ? demanda le duc.

– Allons voir, répondit la comtesse. Champagne, à la voiture brisée, allez.

Le cocher de la comtesse quitta aussitôt la route et s'enfonça sous la futaie.

– Ma foi, oui, c'est monseigneur le cardinal, dit Richelieu.

C'était, en effet, Son Éminence qui s'était couchée sur l'herbe, en attendant qu'il passât quelqu'un de connaissance.

En voyant madame du Barry venir à lui, il se leva.

– Mille respects à madame la comtesse, dit-il.

– Comment, cardinal, vous ?

– Moi-même.

– À pied ?

– Non, assis.

– Seriez-vous blessé ?

– Pas le moins du monde.

– Et par quel hasard en cet état ?

– Ne m'en parlez pas, madame : c'est une brute de cocher, un faquin que j'ai fait venir d'Angleterre, à qui je dis de couper à travers bois pour rejoindre la chasse, et qui tourne si court, qu'il me verse, et, en me versant, il me brise ma meilleure voiture.

– Ne vous plaignez point, cardinal, dit la comtesse ; un cocher français vous eût rompu le cou, ou tout au moins brisé les côtes.

– C’est peut-être vrai.

– Consolez-vous donc.

– Oh ! j’ai de la philosophie, comtesse ; seulement, je vais être obligé d’attendre, et c’est mortel.

– Comment, prince, d’attendre ? un Rohan attendrait ?

– Il le faut bien.

– Ma foi, non ; je descendrais plutôt de mon carrosse que de vous laisser là.

– En vérité, madame, vous me rendez honteux.

– Montez, prince, montez.

– Non, merci, madame ; j’attends Soubise, qui est de la chasse, et qui ne peut manquer de passer d’ici à quelques instants.

– Mais s’il a pris une autre route ?

– N’importe.

– Monseigneur, je vous en prie.

– Non, merci.

– Mais pourquoi donc ?

– Je ne veux point vous gêner.

– Cardinal, si vous refusez de monter, je fais prendre ma queue par un valet de pied, et je cours dans les bois comme une dryade.

Le cardinal sourit ; et, songeant qu'une plus longue résistance pouvait être mal interprétée par la comtesse, il se décida à monter dans son carrosse.

Le duc avait déjà cédé sa place au fond, et s'était installé sur la banquette de devant.

Le cardinal se mit à marchander les honneurs, mais le duc fut inflexible.

Bientôt, les chevaux de la comtesse eurent regagné le temps perdu.

– Pardon, monseigneur, dit la comtesse au cardinal, mais Votre Éminence s'est donc raccommodée avec la chasse ?

– Comment cela ?

– C'est que je vous vois pour la première fois prendre part à cet amusement.

– Non pas, comtesse. Mais j'étais venu à Versailles pour avoir l'honneur de présenter mes hommages à Sa Majesté, quand j'ai appris qu'elle était en chasse ; j'avais à lui parler d'une affaire pressée ; je me suis mis à sa poursuite ; mais, grâce à ce maudit cocher, je manquerai non seulement l'oreille du roi, mais encore mon rendez-vous en ville.

– Voyez-vous, madame, dit le duc en riant, monseigneur vous avoue nettement les choses… ; monseigneur a un rendez-vous.

– Que je manquerai, je le répète, répliqua Éminence

– Est-ce qu'un Rohan, un prince, un cardinal, manque jamais quelque chose ? dit la comtesse.

– Dame ! fit le prince, à moins d'un miracle.

Le duc et la comtesse se regardèrent : ce mot leur rappelait un souvenir récent.

– Ma foi ! prince, dit la comtesse, puisque vous parlez de miracle, je vous avouerai franchement une chose, c'est que je suis bien aise de rencontrer un prince de l'Église pour lui demander s'il y croit.

– À quoi, madame ?

– Aux miracles, parbleu ! dit le duc.

– Les Écritures nous en font un article de foi, madame, dit le cardinal essayant de prendre un air croyant.

– Oh ! je ne parle pas des miracles anciens, repartit la comtesse.

– Et de quels miracles parlez-vous donc, madame ?

– Des miracles modernes.

– Ceux-ci, je l'avoue, sont plus rares, dit le cardinal. Cependant…

– Cependant, quoi ?

– Ma foi ! j'ai vu des choses qui, si elles n'étaient pas miraculeuses, étaient au moins fort incroyables.

– Vous avez vu de ces choses-là, prince ?

– Sur mon honneur.

– Mais vous savez bien, madame, dit Richelieu en riant, que Son Éminence passe pour être en relation avec les esprits, ce qui n'est peut-être pas fort orthodoxe.

– Non, mais ce qui doit être fort commode, dit la comtesse.

– Et qu'avez-vous vu, prince ?

– J'ai juré le secret.

– Oh ! oh ! voilà qui devient plus grave.

– C'est ainsi, madame.

– Mais, si vous avez promis le secret sur la sorcellerie, peut-être ne l'avez vous point promis sur le sorcier ?

– Non.

– Eh bien ! prince, il faut vous dire que, le duc et moi, nous sommes sortis pour nous mettre en quête d'un magicien quelconque.

– Vraiment ?

– D'honneur.

– Prenez le mien.

– Je ne demande pas mieux.

– Il est à votre service, comtesse.

– Et au mien aussi, prince ?

– Et au vôtre aussi, duc.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Le comte de Fœnix.

Madame du Barry et le duc se regardèrent tous deux en pâlissant.

– Voilà qui est bizarre ! dirent-ils ensemble.

– Est-ce que vous le connaissez ? demanda le prince.

– Non. Et vous le tenez pour sorcier ?

– Plutôt deux fois qu'une.

– Vous lui avez parlé ?

– Sans doute.

– Et vous l'avez trouvé ?…

– Parfait.

– À quelle occasion ?

– Mais…

Le cardinal hésita.

– À l'occasion de ma bonne aventure, que je me suis fait dire par lui.

– Et a-t-il deviné juste ?

– C'est-à-dire qu'il m'a raconté des choses de l'autre monde.

– Il n'a point un autre nom que celui de comte de Fœnix ?

– Si fait : je l'ai entendu appeler encore…

– Dites, monseigneur, fit la comtesse avec impatience.

– Joseph Balsamo, madame.

La comtesse joignit les mains en regardant Richelieu. Richelieu se gratta le bout du nez en regardant la comtesse.

– Est-ce bien noir, le diable ? demanda tout à coup madame du Barry.

– Le diable, comtesse ? Mais je ne l'ai pas vu.

– Que lui dites-vous donc là, comtesse ? s'écria Richelieu. Voilà, pardieu ! une belle société pour un cardinal.

– Est-ce que l'on vous dit la bonne aventure sans vous montrer le diable ? demanda la comtesse.

– Oh ! certainement, dit le cardinal ; on ne montre le diable qu'aux gens de peu ; pour nous, on s'en passe.

– Enfin, dites ce que vous voudrez, prince, continua madame du Barry ; il y a toujours un peu de diablerie là-dessous.

– Dame ! je le crois.

– Des feux verts, n'est-ce pas ? des spectres, des casseroles infernales qui puent le brûlé abominablement ?

– Mais non, mais non ; mon sorcier a d'excellentes manières ; c'est un fort galant homme, et qui reçoit très bien, au contraire.

– Est-ce que vous ne vous ferez pas tirer votre horoscope par ce sorcier-là, comtesse ? demanda Richelieu.

– J'en meurs d'envie, je l'avoue.

– Faites, madame.

– Mais où cela se passe-t-il, demanda madame du Barry espérant que le cardinal allait lui donner l'adresse qu'elle cherchait.

– Dans une belle chambre fort coquettement meublée.

La comtesse avait peine à cacher son impatience.

– Bon ! dit-elle ; mais la maison ?

– Maison décente, quoique d'architecture singulière.

La comtesse trépignait de dépit d'être si peu comprise.

Richelieu vint à son secours.

– Mais vous ne voyez donc pas, monseigneur, dit-il, que madame enrage de ne point savoir encore où demeure votre sorcier ?

– Où il demeure, avez-vous dit ?

– Oui.

– Ah ! fort bien, répliqua le cardinal. Eh ! ma foi, attendez donc… non… si… non… C'est au Marais, presque au coin du boulevard, rue Saint-François, Saint-Anastase… non. C'est un nom de saint, toujours.

– Mais quel saint, voyons, vous qui devez les connaître tous ?

– Non, ma foi ! au contraire ; je les connais fort peu, dit le cardinal ; mais attendez donc, mon drôle de laquais doit savoir cela, lui.

– Justement, dit le duc, on l'a pris derrière. Arrêtez, Champagne, arrêtez.

Et le duc tira le cordon qui correspondait au petit doigt du cocher.

Le cocher arrêta court sur leurs jarrets nerveux les chevaux frémissants.

– Olive, dit le cardinal, es-tu là, drôle ?

– Oui, monseigneur.

– Où donc ai-je été un soir, au Marais, bien loin ?

Le laquais avait parfaitement entendu la conversation, mais il n'eut garde de paraître instruit.

– Au Marais… ? dit-il ayant l'air de chercher.

– Oui, près du boulevard.

– Quel jour, monseigneur ?

– Un jour que je revenais de Saint-Denis.

– De Saint-Denis ? reprit Olive, pour se faire valoir et se donner un air plus naturel.

– Eh ! oui, de Saint-Denis ; la voiture m'attendit au boulevard, je crois.

– Fort bien, monseigneur, fort bien, dit Olive ; un homme vint même jeter dans la voiture un paquet fort lourd, je me rappelle maintenant.

– C’est possible, répondit le cardinal ; mais qui te parle de cela, animal ?

– Que désire donc monseigneur ?

– Savoir le nom de la rue.

– Rue Saint-Claude, monseigneur.

– Claude, c’est cela ! s’écria le cardinal. J’eusse parié pour un nom de saint.

– Rue Saint-Claude ! répéta la comtesse en lançant à Richelieu un regard si expressif, que le maréchal, craignant toujours de laisser approfondir ses secrets, surtout lorsqu’il s’agissait de conspiration, interrompit madame du Barry par ces mots :

– Eh ! comtesse, le roi.

– Où ?

– Là-bas.

– Le roi, le roi ! s’écria la comtesse. À gauche, Champagne, à gauche, que Sa Majesté ne nous voie pas.

– Et pourquoi cela, comtesse ? dit le cardinal effaré. Je croyais, au contraire, que vous me conduisiez près de Sa Majesté.

– Ah ! c’est vrai, vous avez envie de voir le roi, vous.

– Je ne viens que pour cela, madame.

– Eh bien, l'on va vous conduire au roi.

– Mais vous ?

– Nous, nous restons ici.

– Cependant, comtesse…

– Pas de gêne, prince, je vous en supplie ; chacun à son affaire. Le roi est là-bas, sous ce bosquet de châtaigniers, vous avez affaire au roi, à merveille. Champagne !

Champagne arrêta court.

– Champagne, laissez-nous descendre, et menez Son Éminence au roi.

– Quoi ! seul, comtesse ?

– Vous demandiez l'oreille du roi, monsieur le cardinal.

– C'est vrai.

– Eh bien, vous l'aurez tout entière.

– Ah ! cette bonté me comble.

Et le prélat baisa galamment la main de madame du Barry.

– Mais vous-même, où vous retirez-vous, madame ? demanda-t-il.

– Ici, sous ces glandées.

– Le roi vous cherchera.

– Tant mieux.

– Il sera fort inquiet de ne pas vous voir.

– Et cela le tourmentera, c'est ce que je désire.

– Vous êtes adorable, comtesse.

– C'est justement ce que me dit le roi quand je l'ai tourmenté. Champagne, quand vous aurez conduit Son Éminence, vous reviendrez au galop.

– Oui, madame la comtesse.

– Adieu, duc, fit le cardinal.

– Au revoir, monseigneur, répondit le duc.

Et le valet ayant abaissé le marchepied, le duc mit pied à terre avec la comtesse, légère comme une échappée de couvent, tandis que le carrosse voiturait rapidement Son Éminence vers le tertre où Sa Majesté Très Chrétienne cherchait, avec ses mauvais yeux, cette méchante comtesse que tout le monde avait vue, excepté lui.

Madame du Barry ne perdit pas de temps. Elle prit le bras du duc, et, l'entraînant dans le taillis :

– Savez-vous, dit-elle, que c'est Dieu qui nous l'a envoyé, ce cher cardinal !

– Pour se débarrasser un instant de lui, je comprends cela, répondit le duc.

– Non, pour nous mettre sur la trace de notre homme.

– Alors nous allons chez lui ?

– Je le crois bien. Seulement…

– Quoi, comtesse ?

– J'ai peur, je l'avoue.

– De qui ?

– Du sorcier, donc. Oh ! je suis fort crédule, moi.

– Diable !

– Et vous, croyez-vous aux sorciers ?

– Dame ! je ne dis pas non, comtesse.

– Mon histoire de la prédiction…

– C'est un fait. Et moi-même…, dit le vieux maréchal en se frottant l'oreille.

– Eh bien ! vous ?

– Moi-même, j'ai connu certain sorcier…

– Bah !

– Qui m’a rendu un jour un très grand service.

– Quel service, duc ?

– Il m’a ressuscité.

– Ressuscité ! vous ?

– Certainement, j’étais mort, rien que cela.

– Contez-moi la chose, duc.

– Cachons-nous, alors.

– Duc, vous êtes horriblement poltron.

– Mais non. Je suis prudent, voilà tout.

– Sommes-nous bien ici ?

– Je le crois.

– Eh bien, l’histoire, l’histoire.

– Voilà. J’étais à Vienne. C’était du temps de mon ambassade. Je reçus le soir, sous un réverbère, un grand coup d’épée tout au travers du corps. C’était une épée de mari, chose malsaine en diable. Je tombai. On me ramassa, j’étais mort.

– Comment, vous étiez mort ?

– Ma foi, oui, ou peut s'en fallait. Passe un sorcier qui demande quel est cet homme que l'on porte en terre. On lui dit que c'est moi. Il fait arrêter le brancard, il me verse trois gouttes de je ne sais quoi sur la blessure, trois autres gouttes sur les lèvres : le sang s'arrête, la respiration revient, les yeux se rouvrent, et je suis guéri.

– C'est un miracle de Dieu, duc.

– Voilà justement ce qui m'effraye, c'est qu'au contraire je crois, moi, que c'est un miracle du diable.

– C'est juste, maréchal. Dieu n'aurait pas sauvé un garnement de votre espèce : à tout seigneur, tout honneur. Et vit-il, votre sorcier ?

– J'en doute, à moins qu'il n'ait trouvé l'or potable.

– Comme vous, maréchal ? Vous croyez donc à ces contes ?

– Je crois à tout.

– Il était vieux ?

– Mathusalem en personne.

– Et il se nommait ?

– Ah ! d'un nom grec magnifique, Althotas.

– Oh ! que voilà un terrible nom, maréchal.

– N'est-ce pas, madame ?

– Duc, voilà le carrosse qui revient.

– À merveille.

– Sommes-nous décidés ?

– Ma foi, oui.

– Nous allons à Paris ?

– À Paris.

– Rue Saint-Claude ?

– Si vous le voulez bien… Mais le roi qui attend !…

– C'est ce qui me déciderait, duc, si je n'étais déjà décidée. Il m'a tourmentée ; à ton tour de rager, La France !

– Mais on va vous croire enlevée, perdue.

– D'autant mieux qu'on m'a vue avec vous, maréchal.

– Tenez, comtesse, je vais être franc à mon tour : j'ai peur.

– De quoi ?

– J'ai peur que vous ne racontiez cela à quelqu'un, et que l'on ne se moque de moi.

– Alors on se moquera de nous deux, puisque j'y vais avec vous.

– Au fait, comtesse, vous me décidez. D'ailleurs, si vous me trahissez, je dis…

– Que dites-vous ?

– Je dis que vous êtes venue avec moi, en tête à tête.

– On ne vous croira pas, duc.

– Eh ! eh ! comtesse si Sa Majesté n'était pas là…

– Champagne ! Champagne ! ici, derrière ce buisson, qu'on ne nous voie pas. Germain, la portière. C'est cela. Maintenant, à Paris, rue Saint-Claude, au Marais, et brûlons le pavé.

Chapitre LXXXIII
Le courrier

Il était six heures du soir.

Dans cette chambre de la rue Saint-Claude, où nous avons déjà introduit nos lecteurs, Balsamo était assis près de Lorenza éveillée, et essayait par la persuasion d'adoucir cet esprit rebelle à toutes les prières.

Mais la jeune femme le regardait de travers, comme Didon regardait Énée prêt à partir, ne parlait que pour faire des reproches, et n'étendait la main que pour repousser.

Elle se plaignait d'être prisonnière, d'être esclave, et de ne plus respirer, de ne plus voir le soleil. Elle enviait le sort des plus pauvres créatures, des oiseaux, des fleurs. Elle appelait Balsamo son tyran.

Puis, passant du reproche à la colère, elle mettait en lambeaux les riches étoffes que son mari lui avait données pour égayer par des semblants de coquetterie la solitude qu'il lui imposait.

De son côté, Balsamo lui parlait avec douceur et la regardait avec amour. On voyait que cette faible et irritable créature prenait une énorme place dans son cœur, sinon dans sa vie.

– Lorenza, lui disait-il, mon enfant chéri, pourquoi montrer cet esprit d'hostilité et de résistance ? pourquoi ne pas vivre

avec moi, qui vous aime au delà de toute expression, comme une compagne douce et dévouée ? Alors vous n'auriez plus rien à désirer ; alors vous seriez libre de vous épanouir au soleil comme ces fleurs dont vous parliez tout à l'heure, d'étendre vos ailes comme ces oiseaux dont vous enviez le sort ; alors nous irions tous deux partout ensemble ; alors vous reverriez non seulement ce soleil qui vous charme tant, mais encore les soleils factices des hommes, ces assemblées où vont les femmes de ce pays ; vous seriez heureuse selon vos goûts, en me rendant heureux à ma manière. Pourquoi ne voulez-vous pas de ce bonheur, Lorenza, qui, avec votre beauté, votre richesse, rendrait tant de femmes jalouses ?

– Parce que vous me faites horreur, répondit la fière jeune femme.

Balsamo attacha sur Lorenza un regard empreint à la fois de colère et de pitié.

– Vivez donc ainsi que vous vous condamnez à vivre, dit-il, et, puisque vous êtes si fière, ne vous plaignez pas.

– Je ne me plaindrais pas non plus si vous me laissiez seule, je ne me plaindrais pas si vous ne vouliez point me forcer à vous parler. Restez hors de ma présence, ou, quand vous viendrez dans ma prison, ne me dites rien, et je ferai comme ces pauvres oiseaux du Sud que l'on tient en cage : ils meurent, mais ils ne chantent pas.

Balsamo fit un effort sur lui-même.

– Allons, Lorenza, dit-il, de la douceur, de la résignation ; lisez donc une fois dans mon cœur, dans ce cœur qui vous aime au-dessus de tout chose. Voulez-vous des livres ?

– Non.

– Pourquoi cela ? Des livres vous distrairont.

– Je veux prendre un tel ennui, que j'en meure.

Balsamo sourit ou plutôt essaya de sourire.

– Vous êtes folle, dit-il, vous savez bien que vous ne mourrez pas, tant que je serai là pour vous soigner et vous guérir si vous tombez malade.

– Oh ! s'écria Lorenza, vous ne me guérirez pas le jour où vous me trouverez étranglée aux barreaux de ma fenêtre avec cette écharpe.

Balsamo frissonna.

– Le jour, continua-t-elle exaspérée, où j'aurai ouvert ce couteau et où je me le serai plongé dans le cœur.

Balsamo, pâle et couvert d'une sueur glacée, regarda Lorenza, et, d'une voix menaçante :

– Non, dit-il, Lorenza, vous avez raison, ce jour-là, je ne vous guérirai point, je vous ressusciterai.

Lorenza poussa un cri d'effroi. elle ne connaissait pas de bornes au pouvoir de Balsamo ; elle crut à sa menace.

Balsamo était sauvé.

Tandis qu'elle s'abîmait dans cette nouvelle cause de son désespoir, qu'elle n'avait pas prévue, et que sa raison vacillante

se voyait enfermée dans un cercle infranchissable de tortures, la sonnette d'appel agitée par Fritz retentit à l'oreille de Balsamo.

Elle tinta trois fois rapidement et à coups égaux.

– Un courrier, dit-il.

Puis, après un court intervalle, un autre coup retentit.

– Et pressé, dit-il.

– Ah ! fit Lorenza, vous allez donc me quitter !

Il prit la main froide de la jeune femme.

– Encore une fois, dit-il, et la dernière, vivons en bonne intelligence, vivons fraternellement, Lorenza ; puisque la destinée nous a liés l'un à l'autre, faisons-nous de la destinée une amie et non un bourreau.

Lorenza ne répondit rien. Son œil fixe et morne semblait chercher dans l'infini une pensée qui lui échappait éternellement, et qu'elle ne trouvait plus peut-être pour l'avoir trop poursuivie, comme il arrive à ceux dont la vue a trop ardemment sollicité la lumière après avoir vécu dans les ténèbres et que le soleil a aveuglés.

Balsamo lui prit la main et la lui baisa sans qu'elle donnât signe d'existence.

Puis il fit un pas vers la cheminée.

À l'instant même, Lorenza sortit de sa torpeur et fixa avidement ses yeux sur lui.

– Oui, murmura-t-il, tu veux savoir par où je sors, pour sortir un jour après moi, pour fuir comme tu m'en as menacé ; et voilà pourquoi tu te réveilles, voilà pourquoi tu me suis du regard.

Et, passant sa main sur son front, comme s'il s'imposait à lui-même une contrainte pénible, il étendit cette même main vers la jeune femme, et d'un ton impératif, en lui lançant son regard et son geste comme un trait vers la poitrine et les yeux :

– Dormez, dit-il.

Cette parole était à peine prononcée, que Lorenza plia comme une fleur sur sa tige ; sa tête, vacillante un instant, s'inclina et alla s'appuyer sur le coussin du sofa. Ses mains, d'une blancheur mate, glissèrent à ses côtés, en effleurant sa robe soyeuse.

Balsamo s'approcha, la voyant si belle, et appuya ses lèvres sur ce beau front.

Alors toute la physionomie de Lorenza s'éclaircit, comme si un souffle sorti des lèvres de l'Amour même avait écarté de son front le nuage qui le couvrait ; sa bouche s'entrouvrit frémissante, ses yeux nagèrent dans de voluptueuses larmes, et elle soupira comme durent soupirer ces anges qui, aux premiers jours de la création, se prirent d'amour pour les enfants des hommes.

Balsamo la regarda un instant, comme un homme qui ne peut s'arracher à sa contemplation ; puis, comme le timbre retentissait de nouveau, il s'élança vers la cheminée, poussa un ressort, et disparut derrière les fleurs.

Fritz l'attendait au salon avec un homme vêtu d'une veste de coureur et chaussé de bottes épaisses armées de longs éperons.

La physionomie vulgaire de cet homme annonçait un homme du peuple, son œil seul recélait une parcelle de feu sacré qu'on eût dit lui avoir été communiquée par une intelligence supérieure à la sienne.

Sa main gauche était appuyée sur un fouet court et noueux, tandis que sa main droite figurait des signes que Balsamo, après un court examen, reconnut, et auxquels, muet lui-même, il répondit en effleurant son front du doigt indicateur.

La main du postillon monta aussitôt à sa poitrine, où elle traça un nouveau caractère qu'un indifférent n'eût pas reconnu, tant il ressemblait au geste que l'on fait pour attacher un bouton.

À ce dernier signe, le maître répondit par l'exhibition d'une bague qu'il portait au doigt.

Devant ce symbole redoutable, l'envoyé plia un genou.

– D'où viens-tu ? dit Balsamo.

– De Rouen, maître.

– Que fais-tu ?

– Je suis courrier au service de madame de Grammont.

– Qui t'a placé chez elle ?

– La volonté du grand Cophte.

– Quel ordre as-tu reçu en entrant à son service ?

– De n’avoir pas de secrets pour le maître.

– Où vas-tu ?

– À Versailles.

– Qu’y portes-tu ?

– Une lettre.

– À qui ?

– Au ministre.

– Donne.

Le courrier tendit à Balsamo une lettre qu’il venait de tirer d’un sac de cuir attaché derrière son dos.

– Dois-je attendre ? demanda-t-il.

– Oui.

– J’attends.

– Fritz !

L’Allemand parut.

– Cache Sébastien dans l’office.

– Oui, maître.

– Il sait mon nom ! murmura l'adepte avec une superstitieuse frayeur.

– Il sait tout, lui répliqua Fritz en l'entraînant. Balsamo resta seul : il regarda le cachet bien pur et bien profond de cette lettre, que le coup d'œil suppliant du courrier semblait lui avoir recommandé de respecter le plus possible.

Puis, lent et pensif, il remonta vers la chambre de Lorenza et ouvrit la porte de communication.

Lorenza dormait toujours, mais fatiguée, mais énervée par l'inaction. Il lui prit la main qu'elle serra convulsivement, et il appliqua sur son cœur la lettre du courrier, toute cachetée qu'elle était.

– Voyez-vous ? lui dit-il.

– Oui, je vois, répondit Lorenza.

– Quel est l'objet que je tiens à la main ?

– Une lettre.

– Pouvez-vous la lire ?

– Je le puis.

– Lisez-la donc, alors.

Alors Lorenza, les yeux fermés, la poitrine haletante, récita mot à mot les lignes suivantes, que Balsamo écrivait sous sa dictée à mesure qu'elle parlait :

« Cher frère,

« Comme je l'avais prévu, mon exil me sera au moins bon à quelque chose. J'ai quitté ce matin le président de Rouen ; il est à nous, mais timide. Je l'ai pressé en votre nom. Il se décide enfin, et les remontrances de sa compagnie seront avant huit jours à Versailles.

« Je pars immédiatement pour Rennes, afin d'activer un peu Caradeuc et La Chalotais, qui s'endorment.

« Notre agent de Caudebec se trouvait à Rouen. Je l'ai vu. L'Angleterre ne s'arrêtera pas en chemin ; elle prépare une verte notification au cabinet de Versailles.

« X… m'a demandé s'il fallait la produire. J'ai autorisé.

« Vous recevrez les derniers pamphlets de Thévenot, de Morande et de Delille contre la du Barry. Ce sont des pétards qui feraient sauter une ville.

« Une mauvaise rumeur m'était venue : il y avait de la disgrâce dans l'air. Mais vous ne m'avez pas encore écrit, et j'en ris. Cependant, ne me laissez pas dans le doute et répondez-moi courrier par courrier.

« Votre message me trouvera à Caen, où j'ai quelques-uns de nos messieurs à pratiquer.

« Adieu, je vous embrasse.

« Duchesse de Grammont. »

Lorenza s'arrêta après cette lecture.

– Vous ne voyez rien autre chose ? demanda Balsamo.

– Je ne vois rien.

– Pas de post-scriptum ?

– Non.

Balsamo, dont le front s'était déridé à mesure qu'elle lisait, reprit à Lorenza la lettre de la duchesse.

– Pièce curieuse, dit-il, que l'on me payerait bien cher. Oh ! comment écrit-on de pareilles choses ! s'écria-t-il. Oui, ce sont les femmes qui perdent toujours les hommes supérieurs. Ce Choiseul n'a pu être renversé par une armée d'ennemis, par un monde d'intrigues, et voilà que le souffle d'une femme l'écrase en le caressant. Oui, nous périssons tous par la trahison ou la faiblesse des femmes… Si nous avons un cœur, et dans ce cœur une fibre sensible, nous sommes perdus.

Et, en disant ces mots, Balsamo regardait avec une tendresse inexprimable Lorenza palpitante sous ce regard.

– Est-ce vrai, lui dit-il, ce que je pense ?

– Non, non, ce n'est pas vrai, répliqua-t-elle ardemment. Tu vois bien que je t'aime trop, moi, pour te nuire comme toutes ces femmes sans raison et sans cœur.

Balsamo se laissa enlacer par les bras de son enchanteresse.

Tout à coup un double tintement de la sonnette de Fritz résonna deux fois.

– Deux visites, dit Balsamo.

Un violent coup de sonnette acheva la phrase télégraphique de Fritz.

Et, se dégageant des bras de Lorenza, Balsamo sortit de la chambre, laissant la jeune femme toujours endormie.

Il rencontra le courrier sur son chemin : celui-ci attendait les ordres du maître.

– Voilà la lettre, dit-il.

– Qu'en faut-il faire ?

– La remettre à son adresse.

– C'est tout ?

– C'est tout.

L'adepte regarda l'enveloppe et le cachet, et, les voyant aussi intacts qu'il les avait apportés, manifesta sa joie et disparut dans les ténèbres.

– Quel malheur de ne pas garder un pareil autographe ! dit Balsamo, et quel malheur surtout de ne pas pouvoir le faire passer par des mains sûres entre les mains du roi !

Fritz apparut alors devant lui.

– Qui est là ? demanda-t-il.

– Une femme et un homme.

– Sont-ils déjà venus ici ?

– Non.

– Les connais-tu ?

– Non.

– La femme est-elle jeune ?

– Jeune et jolie.

– L'homme ?

– Soixante à soixante-cinq ans.

– Où sont-ils ?

– Au salon.

Balsamo entra.

Chapitre LXXXIV
Évocation

La comtesse avait complètement caché son visage sous une mante ; comme elle avait eu le temps de passer à l'hôtel de famille, son costume était celui d'une petite bourgeoise.

Elle était venue en fiacre avec le maréchal qui, plus timide, s'était habillé de gris, comme un valet supérieur de bonne maison.

– Monsieur le comte, dit madame du Barry, me reconnaissez-vous ?

– Parfaitement, madame la comtesse.

Richelieu restait en arrière.

– Veuillez vous asseoir, madame, et vous aussi, monsieur.

– Monsieur est mon intendant, dit la comtesse.

– Vous faites erreur, madame, répliqua Balsamo en s'inclinant ; monsieur est M. le duc de Richelieu, que je reconnais à merveille, et qui serait bien ingrat s'il ne me reconnaissait pas.

– Comment cela ? demanda le duc tout déferré, comme disait Tallemant des Réaux.

– Monsieur le duc, on doit un peu de reconnaissance à ceux qui nous ont sauvé la vie, je pense.

– Ah ! ah ! duc, dit la comtesse en riant ; entendez-vous, duc ?

– Eh ! vous m'avez sauvé la vie, à moi, monsieur le comte ? fit Richelieu étonné.

– Oui, monseigneur, à Vienne, en 1725, lors de votre ambassade.

– En 1725 ! mais vous n'étiez pas né, mon cher monsieur.

Balsamo sourit.

– Il me semble que si, monsieur le duc, dit-il, puisque je vous ai rencontré mourant, ou plutôt mort sur une litière ; vous veniez de recevoir un coup d'épée au beau travers de la poitrine, à telles enseignes que je vous ai versé sur la plaie trois gouttes de mon élixir… Là, tenez, à l'endroit où vous chiffonnez votre point d'Alençon, un peu riche pour un intendant.

– Mais, interrompit le maréchal, vous avez trente à trente-cinq ans à peine, monsieur le comte.

– Allons donc, duc ! s'écria la comtesse en riant aux éclats, vous voilà devant le sorcier. Y croyez-vous ?

– Je suis stupéfait, comtesse. Mais alors, continua le duc s'adressant de nouveau à Balsamo… Mais alors, vous vous appelez…

– Oh ! nous autres sorciers, monsieur le duc, vous le savez, nous changeons de nom à toutes les générations… et, en 1725, c'était la mode des noms en *us*, en *os* et en *as*, et il ne m'étonnerait pas quand, à cette époque, il m'aurait pris la fantaisie de troquer mon nom contre quelque nom grec ou latin… Ceci posé, je suis à vos ordres, madame la comtesse, à vos ordres, monsieur le duc…

– Comte, nous venons vous consulter, le maréchal et moi.

– C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, madame, surtout si c'est naturellement que cette idée vous est venue.

– Le plus naturellement du monde, comte ; votre prédiction me court par la tête ; seulement, je doute qu'elle se réalise.

– Ne doutez jamais de ce que dit la science, madame.

– Oh ! oh ! fit Richelieu, c'est que notre couronne est bien aventurée, comte… Il ne s'agit pas ici d'une blessure que l'on guérit avec trois gouttes d'élixir.

– Non, mais d'un ministre que l'on renverse avec trois paroles…, répliqua Balsamo. Eh bien ! ai-je deviné ? Dites, voyons.

– Parfaitement, dit la comtesse toute tremblante. En vérité, duc, que dites vous de tout cela ?

– Oh ! ne vous étonnez pas pour si peu, madame, dit Balsamo, qui voit madame du Barry et Richelieu inquiets doit deviner pourquoi, sans sorcellerie.

– Aussi, ajouta le maréchal, vous adorerai-je, si vous nous indiquez le remède.

– À la maladie qui vous travaille ?

– Oui, nous avons le Choiseul.

– Et vous voudriez bien en être guéris.

– Oui, grand magicien, justement.

– Monsieur le comte, vous ne nous laisserez pas dans l'embarras, dit la comtesse ; il y va de votre honneur.

– Je suis tout prêt à vous servir de mon mieux, madame ; cependant, je voudrais savoir si M. le duc n'avait pas d'avance quelque idée arrêtée en venant ici.

– Je l'avoue, monsieur le comte… Ma foi, c'est charmant d'avoir un sorcier que l'on peut appeler M. le comte : cela ne vous change pas de vos habitudes.

Balsamo sourit.

– Voyons, reprit-il, soyez franc.

– Sur l'honneur, je ne demande pas mieux, dit le duc.

– Vous aviez quelque consultation à me demander ?

– C'est vrai.

– Ah ! sournois, dit la comtesse ; il ne m'en parlait pas.

– Je ne pouvais dire cela qu'à M. le comte, et dans le creux le plus secret de l'oreille encore, répondit le maréchal.

– Pourquoi, duc ?

– Parce que vous eussiez rougi, comtesse, jusqu'au blanc des yeux.

– Ah ! par curiosité, dites, maréchal ; j'ai du rouge, on n'en verra rien.

– Eh bien, dit Richelieu, voici ce à quoi j'ai pensé. Prenez garde, comtesse, je jette mon bonnet par-dessus les moulins.

– Jetez, duc, je vous le renverrai.

– Oh ! c'est que vous m'allez battre tout à l'heure, si je dis ce que je veux dire.

– Vous n'êtes pas accoutumé à être battu, monsieur le duc, dit Balsamo au vieux maréchal enchanté du compliment.

– Eh bien, donc, reprit-il, voici : n'en déplaise à madame, à Sa Majesté... Comment vais-je dire cela ?

– Qu'il est mortel de lenteurs ! s'écria la comtesse.

– Vous le voulez donc ?

– Oui.

– Absolument ?

– Mais oui, cent fois oui.

– Alors, je me risque. C'est une chose triste à dire, monsieur le comte, mais Sa Majesté n'est plus amusable. Le mot n'est pas de moi, comtesse, il est de madame de Maintenon.

– Il n'y a rien là qui me blesse, duc, dit madame du Barry.

– Tant mieux mille fois, alors je serai à mon aise. Eh bien, il faudrait que M. le comte, qui trouve de si précieux élixirs...

– En trouvât un, dit Balsamo, qui rendît au roi la faculté d'être amusé.

– Justement.

– Eh ! monsieur le duc, c'est là un enfantillage, l'*a b c* du métier. Le premier charlatan trouvera un philtre.

– Dont la vertu, continua le duc, sera mise sur le compte du mérite de madame ?

– Duc ! s'écria la comtesse.

– Eh ! je le savais bien, que vous vous fâcheriez ; mais c'est vous qui l'avez voulu.

– Monsieur le duc, répliqua Balsamo, vous avez eu raison : voici madame la comtesse qui rougit. Mais, tout à l'heure nous le disions, il ne s'agit pas de blessure ici, non plus que d'amour. Ce n'est pas avec un philtre que vous débarrasserez la France de M. de Choiseul. En effet, le roi aimât-il madame dix fois plus qu'il ne le fait, et c'est impossible, M. de Choiseul conserverait sur son esprit le prestige et l'influence que madame exerce sur le cœur.

– C’est vrai, dit le maréchal. Mais c’était notre seule ressource.

– Vous croyez ?

– Dame ! trouvez-en une autre.

– Oh ! je crois la chose facile.

– Facile, entendez-vous, comtesse ? Ces sorciers ne doutent de rien.

– Pourquoi douter, quand il s’agit tout simplement de prouver au roi que M. de Choiseul le trahit ? – au point de vue du roi, bien entendu, car M. de Choiseul ne croit pas trahir en faisant ce qu’il fait.

– Et que fait-il ?

– Vous le savez aussi bien que moi, comtesse ; il soutient la révolte du parlement contre l’autorité royale.

– Certainement ; mais il faudrait savoir par quel moyen.

– Par le moyen d’agents qui les encouragent en leur promettant l’impunité.

– Quels sont ces agents ? Voilà ce qu’il faudrait savoir.

– Croyez-vous, par exemple, que madame de Grammont soit partie pour autre chose que pour exalter les chauds et étouffer les timides ?

– Certainement qu'elle n'est point partie pour autre chose, s'écria la comtesse.

– Oui ; mais le roi ne voit dans ce départ qu'un simple exil.

– C'est vrai.

– Comment lui prouver qu'il y a dans ce départ autre chose que ce qu'on veut y laisser voir ?

– En accusant madame de Grammont.

– Ah ! s'il ne s'agissait que d'accuser, comte !... dit le maréchal.

– Il s'agit malheureusement de prouver l'accusation, dit la comtesse.

– Et si cette accusation était prouvée, bien prouvée, croyez-vous que M. de Choiseul resterait ministre ?

– Assurément non ! s'écria la comtesse.

– Il ne s'agit donc que de prouver une trahison de M. de Choiseul, poursuivit Balsamo avec assurance, et de la faire surgir claire, précise et palpable aux yeux de Sa Majesté.

Le maréchal se renversa dans son fauteuil en riant aux éclats.

– Il est charmant ! s'écria-t-il ; il ne doute de rien ! Trouver M. de Choiseul en flagrant délit de trahison !... voilà tout !... pas davantage !

Balsamo demeura impassible et attendit que l'accès d'hilarité du maréchal fût bien passé.

– Voyons, dit alors Balsamo, parlons sérieusement et récapitulons.

– Soit.

– M. de Choiseul n'est-il pas soupçonné de soutenir la rébellion du parlement ?

– C'est convenu ; mais la preuve ?

– M. de Choiseul ne passe-t-il pas, continua Balsamo, pour ménager une guerre avec l'Angleterre, afin de se conserver un rôle d'homme indispensable ?

– On le croit ; mais la preuve ?…

– Enfin, M. de Choiseul n'est-il pas l'ennemi déclaré de madame la comtesse que voici et ne cherche-t-il pas par tous les moyens possibles à la renverser du trône que je lui ai promis ?

– Ah ! pour cela, c'est bien vrai, dit la comtesse ; mais encore faudrait-il le prouver… Oh ! si je le pouvais !

– Que faut-il pour cela ? Une misère.

Le maréchal se mit à souffler sur ses ongles.

– Oui, une misère, dit-il ironiquement.

– Une lettre confidentielle, par exemple, dit Balsamo.

– Voilà tout… peu de chose.

– Une lettre de madame de Grammont, n'est-ce pas, monsieur le maréchal ? continua le comte.

– Sorcier, mon bon sorcier, trouvez-en donc une ! s'écria madame du Barry. Voilà cinq ans que j'y tâche, moi ; j'y ai dépensé cent mille livres par an, et je ne l'ai jamais pu.

– Parce que vous ne vous êtes pas adressée à moi, madame, dit Balsamo.

– Comment cela ? fit la comtesse.

– Sans doute, si vous vous fussiez adressée à moi…

– Eh bien ?

– Je vous eusse tirée d'embarras.

– Vous ?

– Oui, moi.

– Comte, est-il trop tard ?

Le comte sourit.

– Jamais.

– Oh ! mon cher comte…, dit madame du Barry en joignant les mains.

– Donc, vous voulez une lettre ?

– Oui.

– De madame de Grammont ?

– Si c'est possible.

– Qui compromette M. de Choiseul sur les trois points que j'ai dits.

– C'est-à-dire que je donnerais… un de mes yeux pour l'avoir.

– Oh ! comtesse, ce serait trop cher ; d'autant plus que cette lettre…

– Cette lettre ?

– Je vous la donnerai pour rien, moi.

Et Balsamo tira de sa poche un papier plié en quatre.

– Qu'est cela ? demanda la comtesse dévorant le papier des yeux.

– Oui, qu'est cela ? interrogea le duc.

– La lettre que vous désirez.

Et le comte, au milieu du plus profond silence, lut aux deux auditeurs émerveillés la lettre que nos lecteurs connaissent déjà.

Au fur et à mesure qu'il lisait, la comtesse ouvrait de grands yeux et commençait à perdre contenance.

– C'est une calomnie, diable ! prenons garde ! murmura Richelieu, quand Balsamo eut achevé.

– C'est, monsieur le duc, la copie, pure, simple et littérale, d'une lettre de madame la duchesse de Grammont, qu'un courrier expédié ce matin de Rouen est en train de porter à M. le duc de Choiseul, à Versailles.

– Oh ! mon Dieu ! s'écria le maréchal, dites-vous vrai, monsieur Balsamo ?

– Je dis toujours vrai, monsieur le maréchal.

– La duchesse aurait écrit une semblable lettre ?

– Oui, monsieur le maréchal.

– Elle aurait eu cette imprudence ?

– C'est incroyable, je l'avoue ; mais cela est.

Le vieux duc regarda la comtesse, qui n'avait plus la force d'articuler un seul mot.

– Eh bien, dit-elle enfin, je suis comme le duc, j'ai peine à croire, pardonnez-moi, monsieur le comte, que madame de Grammont, une femme de tête, ait compromis toute sa position et celle de son frère par une lettre de cette force… D'ailleurs… pour connaître une semblable lettre, il faut l'avoir lue.

– Et puis, se hâta de dire le maréchal, si M. le comte avait lu cette lettre, il l'aurait gardée : c'est un trésor précieux.

Balsamo secoua doucement la tête.

– Oh ! monsieur, dit-il, ce moyen est bon pour ceux qui décachètent les lettres afin de connaître des secrets… et non pour ceux qui, comme moi, lisent à travers les enveloppes… Fi donc !… Quel intérêt, d'ailleurs, aurais-je, moi, à perdre M. de Choiseul et madame de Grammont ? Vous venez me consulter… en amis, je suppose ; je vous réponds de même. Vous désirez que je vous rende un service, je vous le rends. Vous ne venez pas, j'imagine, me proposer le prix de ma consultation comme aux devineurs du quai de la Ferraille ?

– Oh ! comte, fit madame du Barry.

– Eh bien, je vous donne un conseil et vous ne me paraissez pas le comprendre. Vous m'annoncez le désir de renverser M. de Choiseul, et vous en cherchez les moyens ; je vous en cite un, vous l'approuvez ; je vous le mets en main, vous n'y croyez pas !

– C'est que… c'est que… comte, écoutez donc…

– La lettre existe, vous dis-je, puisque j'en ai la copie.

– Mais enfin, qui vous a averti, monsieur le comte ? s'écria Richelieu.

– Ah ! voilà le grand mot… qui m'a averti ? En une minute, vous voulez en savoir aussi long que moi, le travailleur, le savant, l'adepte, qui ai vécu trois mille sept cents ans.

– Oh ! oh ! dit Richelieu avec découragement, vous allez me gâter la bonne opinion que j'avais de vous, comte.

– Je ne vous prie pas de me croire, monsieur le duc, et ce n'est pas moi qui ai été vous chercher à la chasse du roi.

– Duc, il a raison, dit la comtesse. Monsieur de Balsamo, je vous en supplie, pas d'impatience.

– Jamais celui qui a le temps ne s'impatiente, madame.

– Soyez assez bon… joignez cette faveur à toutes celles que vous m'avez faites, pour me dire comment vous avez la révélation de pareils secrets ?

– Je n'hésiterai pas, madame, dit Balsamo aussi lentement que s'il cherchait mot à mot sa réponse ; cette révélation m'est faite par une voix.

– Par une voix ! s'écrièrent ensemble le duc et la comtesse ; une voix qui vous dit tout ?

– Tout ce que je désire savoir, oui.

– C'est une voix qui vous a dit ce que madame de Grammont avait écrit à son frère ?

– Je vous affirme, madame, que c'est une voix qui me l'a dit.

– C'est miraculeux !

– Mais vous n'y croyez pas.

– Eh bien, non, comte, dit le duc ; comment voulez-vous donc que l'on croie à de pareilles choses ?

– Mais y croiriez-vous, si je vous disais ce que fait à cette heure le courrier qui porte la lettre de M. de Choiseul ?

– Dame ! répliqua la comtesse.

– Moi, s'écria le duc, j'y croirais si j'entendais la voix… Mais MM. les nécromanciens ou les magiciens ont ce privilège que, seuls, ils voient et entendent le surnaturel.

Balsamo attacha les yeux sur M. de Richelieu avec une expression singulière, qui fit passer un frisson dans les veines de la comtesse et détermina, chez le sceptique égoïste qu'on appelait le duc de Richelieu, un léger froid à la nuque et au cœur.

– Oui, dit-il après un long silence, seul je vois et j'entends les objets et les êtres surnaturels ; mais quand je me trouve avec des gens de votre rang, de votre esprit, duc, et de votre beauté, comtesse, j'ouvre mes trésors et je partage… Vous plairait-il beaucoup entendre la voix mystérieuse qui m'avertit ?

– Oui, dit le duc en serrant les poings pour ne pas trembler.

– Oui, balbutia la comtesse en tremblant.

– Eh bien, monsieur le duc, eh bien, madame la comtesse, vous allez entendre. Quelle langue voulez-vous qu'elle parle ?

– Le français, s'il vous plaît, dit la comtesse. Je n'en sais pas d'autre, et une autre me ferait trop peur.

– Et vous, monsieur le duc ?

– Comme madame… le français. Je tiens à répéter ce qu'aura dit le diable, et à voir s'il est bien élevé et s'il parle correctement la langue de mon ami M. de Voltaire.

Balsamo, la tête penchée sur sa poitrine, marcha vers la porte qui donnait dans le petit salon, lequel ouvrait, on le sait, sur l'escalier.

– Permettez, dit-il, que je vous enferme, afin de ne pas trop vous exposer.

La comtesse pâlit et se rapprocha du duc, dont elle prit le bras.

Balsamo, touchant presque à la porte de l'escalier, allongea le pas vers le point de la maison où se trouvait Lorenza, et, en langue arabe, il prononça d'une voix éclatante ces mots, que nous traduirons en langue vulgaire :

– Mon amie !… m'entendez-vous ?… Si vous m'entendez, tirez le cordon de la sonnette et sonnez deux fois.

Balsamo attendit l'effet de ces paroles en regardant le duc et la comtesse, qui ouvraient d'autant plus les oreilles et les yeux qu'ils ne pouvaient comprendre ce que disait le comte.

La sonnette vibra nettement à deux reprises.

La comtesse bondit sur son sofa, le duc s'essuya le front avec son mouchoir.

– Puisque vous m'entendez, poursuivit Balsamo dans le même idiome, poussez le bouton de marbre qui figure l'œil droit

du lion sur la sculpture de la cheminée, la plaque s'ouvrira ; passez par cette plaque, traversez ma chambre, descendez l'escalier, et venez jusque dans la chambre attenante à celle où je suis.

Un moment après, un bruit léger comme un souffle insaisissable, comme un vol de fantôme, avertit Balsamo que ses ordres avaient été compris et exécutés.

– Quelle est cette langue ? dit Richelieu jouant l'assurance ; la langue cabalistique ?

– Oui, monsieur le duc, le dialecte usité pour l'évocation.

– Vous avez dit que nous comprendrions ?

– Ce que dirait la voix, oui ; mais non pas ce que je dirais, moi.

– Et le diable est venu ?

– Qui vous a parlé du diable, monsieur le duc ?

– Mais il me semble qu'on n'évoque que le diable.

– Tout ce qui est esprit supérieur, être surnaturel, peut être évoqué.

– Et l'esprit supérieur, l'être surnaturel… ?

Balsamo étendit la main vers la tapisserie qui fermait la porte de la chambre voisine.

– Est en communication directe avec moi, monseigneur.

– J'ai peur, dit la comtesse ; et vous, duc ?

– Ma foi, comtesse, je vous avoue que j'aimerais presque autant être à Mahon ou à Philippsburg.

– Madame la comtesse, et vous, monsieur le duc, veuillez écouter, puisque vous voulez entendre, dit sévèrement Balsamo.

Et il se tourna vers la porte.

Chapitre LXXXV
La voix

Il y eut un moment de silence solennel, puis Balsamo demanda en français :

– Êtes-vous là ?

– J’y suis, répondit une voix pure et argentine qui, perçant les tentures et les portières, retentit aux oreilles des assistants plutôt comme un timbre métallique que comme les accents d’une voix humaine.

– Peste ! voilà qui devient intéressant, dit le duc ; et tout cela sans flambeaux, sans magie, sans flammes du Bengale.

– C’est effrayant ! murmura la comtesse.

– Faites bien attention à mes interrogations, continua Balsamo.

– J’écoute de tout mon être.

– Dites-moi d’abord combien de personnes sont avec moi en ce moment ?

– Deux.

– De quel sexe ?

– Un homme et une femme.

– Lisez dans ma pensée le nom de l'homme.

– M. le duc de Richelieu.

– Et celui de la femme ?

– Madame la comtesse du Barry.

– Ah ! ah ! murmura le duc, c'est assez fort ceci !

– C'est-à-dire, murmura la comtesse tremblante, c'est-à-dire que je n'ai rien vu de pareil.

– Bien, fit Balsamo ; maintenant, lisez la première phrase de la lettre que je tiens.

La voix obéit.

La comtesse et le duc se regardaient avec un étonnement qui commençait à toucher à l'admiration.

– Cette lettre, que j'ai écrite sous votre dictée, qu'est-elle devenue ?

– Elle court.

– De quel côté ?

– Du côté de l'occident.

– Est-elle loin ?

– Oh ! oui, bien loin, bien loin.

– Qui la porte ?

– Un homme vêtu d'une veste verte, coiffé d'un bonnet de peau, chaussé de grandes bottes.

– Est-il à pied ou à cheval ?

– Il est à cheval.

– Quel cheval monte-t-il ?

– Un cheval pie.

– Où le voyez-vous ?

Il y eut un moment de silence.

– Regardez, dit impérieusement Balsamo.

– Sur une grande route plantée d'arbres.

– Mais sur quelle route ?

– Je ne sais, toutes les routes se ressemblent.

– Quoi ! rien ne vous indique quelle est cette route, pas un poteau, pas une inscription, rien ?

– Attendez, attendez : une voiture passe près de cet homme à cheval ; elle le croise, venant vers moi.

– Quelle espèce de voiture ?

– Une lourde voiture pleine d'abbés et de militaires.

– Une patache, murmura Richelieu.

– Cette voiture ne porte aucune inscription ? demanda Balsamo.

– Si fait, répondit la voix.

– Lisez.

– Sur la voiture, je lis *Versailles* en lettres jaunes presque effacées.

– Quittez cette voiture, et suivez le courrier.

– Je ne le vois plus.

– Pourquoi ne le voyez-vous plus ?

– Parce que la route tourne.

– Tournez la route et rejoignez-le.

– Oh ! il court de toute la force de son cheval : il regarde à sa montre.

– Que voyez-vous en avant du cheval ?

– Une longue avenue, des bâtiments superbes, une grande ville.

– Suivez toujours.

– Je le suis.

– Eh bien ?

– Le courrier frappe toujours son cheval à coups redoublés ; l'animal est trempé de sueur ; ses fers font sur le pavé un bruit qui fait retourner tous les passants. Ah ! le courrier entre dans une longue rue qui va en descendant. Il tourne à droite. Il ralentit le pas de son cheval. Il s'arrête à la porte d'un vaste hôtel.

– C'est ici qu'il faut le suivre avec attention, entendez-vous ?

La voix poussa un soupir.

– Vous êtes fatiguée. Je comprends cela.

– Oh ! brisée.

– Que cette fatigue disparaisse, je le veux.

– Ah !

– Eh bien ?

– Merci.

– Êtes-vous fatiguée encore ?

– Non.

– Voyez-vous toujours le courrier ?

– Attendez… Oui, oui, il monte un grand escalier de pierre. Il est précédé par un valet en livrée bleu et or. Il traverse de grands salons pleins de dorures. Il arrive à un cabinet éclairé. Le laquais ouvre la porte et se retire.

– Que voyez-vous ?

– Le courrier salue.

– Qui salue-t-il ?

– Attendez… Il salue un homme assis à un bureau et qui tourne le dos à la porte.

– Comment est habillé cet homme ?

– Oh ! en grande toilette, et comme pour un bal.

– A-t-il quelque décoration ?

– Il porte un grand ruban bleu en sautoir.

– Son visage ?

– Je ne le vois pas… Ah !

– Quoi ?

– Il se retourne.

– Quelle physionomie a-t-il ?

– Le regard vif, des traits irréguliers, de belles dents.

– Quel âge ?

– Cinquante à cinquante-huit ans.

– Le duc ! souffla la comtesse au maréchal, c’est le duc.

Le maréchal fit de la tête un signe qui signifiait : « Oui, c’est lui… mais écoutez. »

– Ensuite ? commanda Balsamo.

– Le courrier remet à l’homme au cordon bleu…

– Vous pouvez dire le duc : c’est un duc.

– Le courrier, reprit la voix obéissante, remet au duc une lettre qu’il tire d’un sac de cuir qu’il portait derrière son dos. Le duc la décachette et la lit avec attention.

– Après ?

– Il prend une plume, une feuille de papier et écrit.

– Il écrit ! murmura Richelieu. Diable ! si l’on pouvait savoir ce qu’il écrit, ce serait beau, cela.

– Dites-moi ce qu’il écrit, ordonna Balsamo.

– Je ne puis.

– Parce que vous êtes trop loin. Entrez dans le cabinet. Y êtes-vous ?

– Oui.

– Penchez-vous par-dessus son épaule.

– M'y voici.

– Lisez-vous maintenant ?

– L'écriture est mauvaise, fine, hachée.

– Lisez, je le veux.

La comtesse et Richelieu retinrent leur haleine.

– Lisez, reprit Balsamo d'un ton plus impératif encore.

– « Ma sœur », dit la voix en tremblant et en hésitant.

– C'est la réponse, murmurèrent ensemble le duc de Richelieu et la comtesse.

– « Ma sœur, reprit la voix, rassurez-vous : la crise a eu lieu, c'est vrai ; elle a été rude, c'est vrai encore ; mais elle est passée. J'attends demain avec impatience ; car demain, à mon tour, je compte prendre l'offensive, et tout me porte à espérer un succès décisif. Bien pour le parlement de Rouen, bien pour milord X..., bien pour le pétard.

« Demain, après mon travail avec le roi, j'ajouterai un *post-scriptum* à ma lettre, et vous l'enverrai par le même courrier. »

Balsamo, la main gauche étendue, semblait arracher péniblement chaque parole à la voix, tandis que de la main droite il crayonnait à la hâte ces lignes, qu'à Versailles M. de Choiseul écrivait dans son cabinet.

– C'est tout ? demanda Balsamo.

– C'est tout.

– Que fait le duc maintenant ?

– Il plie en deux le papier sur lequel il vient d'écrire, puis en deux encore, et le met dans un petit portefeuille rouge qu'il tire du côté gauche de son habit.

– Vous entendez ? dit Balsamo à la comtesse plongée dans la stupeur. Et ensuite ?

– Ensuite, il congédie le courrier en lui parlant.

– Que lui dit-il ?

– Je n'ai entendu que la fin de la phrase.

– C'était ?…

– « À une heure, à la grille de Trianon. » Le courrier salue et sort.

– C'est cela, dit Richelieu, il donne rendez-vous au courrier à la sortie du travail, comme il dit dans sa lettre.

Balsamo fit un signe de la main pour commander le silence.

– Maintenant que fait le duc ? demanda-t-il.

– Il se lève. Il tient à la main la lettre qu'on lui a remise. Il va droit à son lit, passe dans la ruelle, pousse un ressort qui ouvre un coffret de fer. Il y jette la lettre et referme le coffret.

– Oh ! s'écrièrent à la fois le duc et la comtesse tout pâles : oh ! c'est magique, en vérité.

– Savez-vous tout ce que vous désiriez savoir, madame ? demanda Balsamo.

– Monsieur le comte, dit madame du Barry en s'approchant de lui avec terreur, vous venez de me rendre un service que je payerais de dix ans de ma vie, ou plutôt que je ne pourrai jamais payer. Demandez-moi ce que vous voudrez.

– Oh ! madame, vous savez que nous sommes déjà en compte.

– Dites, dites ce que vous désirez.

– Le temps n'est pas venu.

– Eh bien, lorsqu'il sera venu, fût-ce un million…

Balsamo sourit.

– Eh ! comtesse, s'écria le maréchal, ce serait plutôt à vous de demander un million au comte. L'homme qui sait ce qu'il sait, et surtout qui voit ce qu'il voit, ne découvre-t-il pas l'or et

les diamants dans les entrailles de la terre, comme il découvre la pensée dans le cœur des hommes ?

– Alors, comte, dit la comtesse, je me prosterne dans mon impuissance.

– Non, comtesse, un jour vous vous acquitterez envers moi. Je vous en donnerai l'occasion.

– Comte, dit le duc à Balsamo, je suis subjugué, vaincu, écrasé ! Je crois.

– Comme saint Thomas a cru, n'est-ce pas, monsieur le duc ? Cela ne s'appelle pas croire, cela s'appelle voir.

– Appelez la chose comme vous voudrez ; mais je fais amende honorable, et, quand on me parlera désormais de sorciers, eh bien, je saurai ce que j'ai à dire.

Balsamo sourit.

– Maintenant, madame, dit-il à la comtesse, voulez-vous permettre une chose ?

– Dites.

– Mon esprit est fatigué : laissez-moi lui rendre sa liberté par une formule magique.

– Faites, monsieur.

– Lorenza, dit Balsamo en arabe, merci ; je t'aime ; retourne à ta chambre par le même chemin que tu as pris en venant, et attends-moi. Va, ma bien aimée !

– Je suis bien fatiguée, répondit en italien la voix, plus douce encore que pendant l'évocation ; dépêche-toi, Acharat.

– J'y vais.

Et l'on entendit avec le même frôlement les pas s'éloigner.

Puis Balsamo, après quelques minutes pendant lesquelles il se convainquit du départ de Lorenza, salua profondément, mais avec une dignité majestueuse, les deux visiteurs, qui effarés tous deux, tous deux absorbés par le flot de tumultueuses pensées qui les envahissait, regagnèrent leur fiacre plutôt comme des gens ivres que comme des êtres doués de raison.

Chapitre LXXXVI
Disgrâce

Le lendemain, onze heures sonnaient à la grande horloge de Versailles, quand le roi Louis XV, sortant de son appartement, traversa la galerie voisine de sa chambre, et appela d'une voix haute et sèche :

– Monsieur de la Vrillière !

Le roi était pâle et semblait agité ; plus il prenait de soin pour cacher cette préoccupation, plus cela éclatait dans l'embarras de son regard et dans la tension des muscles ordinairement impassibles de son visage.

Un silence glacé s'établit aussitôt dans les rangs des courtisans, parmi lesquels on remarquait M. le duc de Richelieu et le vicomte Jean du Barry, tous deux calmes et affectant l'indifférence et l'ignorance.

Le duc de la Vrillière s'approcha et prit des mains du roi une lettre de cachet que Sa Majesté lui tendait.

– M. le duc de Choiseul est-il à Versailles ? demanda le roi.

– Sire, depuis hier ; il est revenu de Paris à deux heures de l'après-midi.

– Est-il à son hôtel ? est-il au château ?

– Il est au château, sire.

– Bien, dit le roi ; portez-lui cet ordre, duc.

Un long frémissement courut dans les rangs des spectateurs, qui se courbèrent tous en chuchotant comme les épis sous le souffle du vent d'orage.

Le roi, fronçant le sourcil, comme s'il voulait ajouter par la terreur à l'effet de cette scène, rentra fièrement dans son cabinet, suivi de son capitaine des gardes et du commandant des chevau-légers.

Tous les regards suivirent M. de la Vrillière, qui, inquiet lui-même de la démarche qu'il allait faire, traversait lentement la cour du château et se rendait à l'appartement de M. de Choiseul.

Pendant ce temps, toutes les conversations éclataient, menaçantes ou timides, autour du vieux maréchal, qui faisait l'étonné plus que les autres, mais dont, grâce à certain sourire précieux, nul n'était dupe.

M. de la Vrillière revint et fut entouré aussitôt.

– Eh bien ? lui dit-on.

– Eh bien, c'était un ordre d'exil.

– D'exil ?

– Oui, en bonne forme.

– Vous l'avez lu, duc ?

– Je l'ai lu.

– Positif ?

– Jugez-en.

Et le duc de la Vrillière prononça les paroles suivantes, qu'il avait retenues avec cette mémoire implacable qui constitue les courtisans :

« Mon cousin, le mécontentement que me causent vos services me force à vous exiler à Chanteloup, où vous vous rendrez dans les vingt-quatre heures. Je vous aurais envoyé plus loin si ce n'était l'estime particulière que j'ai pour madame de Choiseul, dont la santé m'est fort intéressante. Prenez garde que votre conduite ne me fasse prendre un autre parti. »

Un long murmure courut dans le groupe qui enveloppait M. le duc de la Vrillière.

– Et que vous a-t-il répondu, monsieur de Saint-Florentin ? demanda Richelieu affectant de ne donner au duc ni son nouveau titre ni son nouveau nom.

– Il m'a répondu : « Monsieur le duc, je suis persuadé de tout le plaisir que vous avez à m'apporter cette lettre. »

– C'était dur, mon pauvre duc, fit Jean.

– Que voulez-vous, monsieur le vicomte ! On ne reçoit pas une pareille tuile sur la tête sans crier un peu.

– Et que va-t-il faire ? savez-vous ? demanda Richelieu.

– Mais, selon toute probabilité, il va obéir.

– Hum ! fit le maréchal.

– Voici le duc ! s’écria Jean, qui faisait sentinelle près de la fenêtre.

– Il vient ici ! s’écria le duc de la Vrillière.

– Quand je vous le disais, monsieur de Saint-Florentin.

– Il traverse la cour, continua Jean.

– Seul ?

– Absolument seul, son portefeuille sous le bras.

– Ah ! mon Dieu ! murmura Richelieu, est-ce que la scène d’hier va recommencer ?

– Ne m’en parlez pas, j’en ai le frisson, répondit Jean.

Il n’avait pas achevé, que le duc de Choiseul, la tête haute, le regard assuré, parut à l’entrée de la galerie, foudroyant d’un coup d’œil clair et calme tous ses ennemis ou ceux qui allaient se déclarer tels en cas de disgrâce.

Nul ne s’attendait à cette démarche après ce qui venait de se passer ; nul ne s’y opposa donc.

– Êtes-vous sûr d’avoir bien lu, duc ? demanda Jean.

– Parbleu !

– Et il revient après une lettre comme celle que vous nous avez dite ?

– Je n'y comprends plus rien, sur ma parole d'honneur !

– Mais le roi va le faire jeter à la Bastille !

– Ce sera un scandale épouvantable !

– Je le plaindrais presque.

– Ah ! le voilà qui entre chez le roi. C'est inouï.

En effet le duc, sans faire attention à l'espèce de résistance que lui opposait l'huissier à la figure toute stupéfaite, pénétra jusque dans le cabinet du roi, qui poussa, en le voyant, une exclamation de surprise.

Le duc tenait à la main sa lettre de cachet ; il la montra au roi avec un visage presque souriant.

– Sire, dit-il, ainsi que Votre Majesté voulut bien m'en avertir hier, j'ai reçu tout à l'heure une nouvelle lettre.

– Oui, monsieur, répliqua le roi.

– Et, comme Votre Majesté eut la bonté de me dire hier de ne jamais regarder comme sérieuse une lettre qui ne serait pas ratifiée par la parole expresse du roi, je viens demander l'explication.

– Elle sera courte, monsieur le duc, répondit le roi. Aujourd'hui, la lettre est valable.

– Valable ! dit le duc, une lettre aussi offensante pour un serviteur aussi dévoué…

– Un serviteur dévoué, monsieur, ne fait pas jouer à son maître un rôle ridicule.

– Sire, dit le ministre avec hauteur, je croyais être né assez près du trône pour en comprendre la majesté.

– Monsieur, repartit le roi d'une voix brève, je ne veux pas vous faire languir. Hier au soir, dans le cabinet de votre hôtel, à Versailles, vous avez reçu un courrier de madame de Grammont.

– C'est vrai, sire.

– Il vous a remis une lettre.

– Est-il défendu, sire, à un frère et à une sœur de correspondre ?

– Attendez, s'il vous plaît… Je sais le contenu de cette lettre…

– Oh ! sire !

– Le voici… j'ai pris la peine de la transcrire de ma main.

Et le roi tendit au duc une copie exacte de la lettre qu'il avait reçue.

– Sire !…

– Ne niez pas, monsieur le duc ; vous avez serré cette lettre en un coffret de fer placé dans la ruelle de votre lit.

Le duc devint pâle comme un spectre.

– Ce n'est pas tout, continua impitoyablement le roi, vous avez répondu à madame de Grammont. Cette lettre, j'en sais le contenu également. Cette lettre, elle est là, dans votre portefeuille, et n'attend pour partir qu'un *post-scriptum*, que vous devez ajouter en me quittant. Vous voyez que je suis instruit, n'est-ce pas ?

Le duc essuya son front mouillé d'une sueur glacée, s'inclina sans répondre un seul mot et sortit du cabinet en chancelant, comme s'il eût été atteint d'apoplexie foudroyante.

Sans le grand air qui frappa son visage, il fût tombé à la renverse.

Mais c'était un homme d'une puissante volonté. Une fois dans la galerie, il reprit sa force, et, traversant, le front haut, la haie des courtisans, il rentra dans son appartement pour serrer et brûler divers papiers.

Un quart d'heure après, il quittait le château dans son carrosse.

La disgrâce de M. de Choiseul fut un coup de foudre qui incendia la France.

Les parlements, soutenus, en effet, par la tolérance du ministre, proclamèrent que l'État venait de perdre sa plus ferme colonne. La noblesse tenait à lui comme à un des siens. Le clergé s'était senti ménagé par cet homme, dont la dignité person-

nelle, exagérée souvent jusqu'à l'orgueil, donnait un air de sacerdoce à ses fonctions ministérielles.

Le parti encyclopédiste ou philosophe, fort nombreux déjà et surtout très fort, parce qu'il se recrutait chez les gens éclairés, instruits et ergoteurs, poussa les hauts cris en voyant le gouvernement échapper aux mains du ministre qui encensait Voltaire, pensionnait l'*Encyclopédie*, et conservait, en les développant dans un sens d'utilité, les traditions de madame de Pompadour, Mécène femelle des gens du *Mercure* et de la philosophie.

Le peuple avait bien plus raison que tous les mécontents. Il se plaignait aussi, le peuple, et sans approfondir, mais, comme toujours, il touchait la grosse vérité, la plaie vive.

M. de Choiseul, au point de vue général, était un mauvais ministre et un mauvais citoyen ; mais, relativement, c'était un parangon de vertu, de morale et de patriotisme. Quand le peuple, mourant de faim dans les campagnes, entendait parler des prodigalités de Sa Majesté, des caprices ruineux de madame du Barry, lorsqu'on lui envoyait directement des avis comme l'*Homme aux quarante écus*, ou des conseils comme le *Contrat social*, occultement des révélations comme les *Nouvelles à la main* et les *Idées singulières d'un bon citoyen*, alors le peuple s'épouvantait de retomber aux mains impures de la favorite, *moins respectable que la femme d'un charbonnier*, avait dit Rousseau, aux mains des favoris de la favorite, et, fatigué de tant de souffrances, s'étonnait de voir l'avenir plus noir que n'avait été le passé.

Ce n'était pas que le peuple, qui avait des antipathies, eût des sympathies bien marquées. Il n'aimait pas les parlements, parce que les parlements, ses protecteurs naturels, l'avaient toujours abandonné pour des questions oiseuses de préséance ou d'intérêt égoïste ; parce que, mal éclairés par le faux reflet de l'omnipotence royale, ces parlements s'étaient imaginé être

quelque chose comme une aristocratie entre la noblesse et le peuple.

Il n'aimait pas la noblesse par instinct et par souvenir. Il craignait l'épée autant qu'il haïssait l'Église. Rien ne pouvait le toucher dans le renvoi de M. de Choiseul ; mais il entendait les plaintes de la noblesse, du clergé, du parlement, et ce bruit, ajouté à ses murmures, faisait un fracas qui l'enivrait.

La déviation de ce sentiment fut du regret et une quasi-popularité acquise au nom de M. de Choiseul.

Tout Paris, le mot peut ici se justifier par une preuve, accompagna jusqu'aux portes l'exilé partant pour Chanteloup.

Le peuple faisait la haie sur le passage des carrosses ; les parlementaires et les gens de cour, qui n'avaient pu être reçus par le duc, embossèrent leurs équipages devant la haie du peuple pour le saluer au passage et recueillir son adieu.

Le plus épais de la bagarre fut à la barrière d'Enfer, qui est la route de Touraine. Il y eut là une telle affluence de gens de pied, de cavaliers et de carrosses, que la circulation en fut interrompue pendant plusieurs heures.

Lorsque le duc réussit à franchir la barrière, il se trouva escorté par plus de cent carrosses qui faisaient comme une auréole au sien.

Les acclamations et les soupirs le suivaient encore. Il eut trop d'esprit et de connaissance de la situation pour ne pas comprendre que tout ce bruit était moins du regret de sa personne que de l'appréhension pour les inconnus qui surgiraient de ses ruines.

Une chaise de poste arrivait au galop sur la route encombrée, et, sans un violent effort du postillon, les chevaux, blancs de poussière et d'écume, allaient se précipiter dans l'attelage de M. de Choiseul.

Une tête se pencha hors de cette chaise, comme aussi M. de Choiseul se pencha hors de son carrosse.

M. d'Aiguillon salua profondément le ministre déchu, dont il venait briguer l'héritage. M. de Choiseul se rejeta dans la voiture : une seule seconde venait d'empoisonner les lauriers de sa défaite.

Mais, au même moment, comme compensation sans doute, une voiture aux armes de France, qui passait conduite à huit chevaux sur l'embranchement de la route de Sèvres à Saint-Cloud, et qui, soit hasard, soit effet de l'encombrement, ne traversait pas la grand-route, cette voiture royale croisa aussi le carrosse de M. de Choiseul.

La dauphine était sur le siège du fond avec sa dame d'honneur, madame de Noailles.

Sur le devant était mademoiselle Andrée de Taverney.

M. de Choiseul, rouge de plaisir et de gloire, se pencha hors de la portière, en saluant profondément.

– Adieu, madame, dit-il d'une voix entrecoupée.

– Au revoir, monsieur de Choiseul, répondit la dauphine avec un sourire impérial et le dédain majestueux de toute étiquette.

– Vive M. de Choiseul ! cria une voix enthousiaste après ces paroles de la dauphine.

Mademoiselle Andrée se retourna vivement au son de cette voix.

– Gare ! gare ! crièrent les écuyers de la princesse en forçant Gilbert, tout pâle et tout avide de voir, à se ranger le long des fossés de la route.

C'était, en effet, notre héros qui, dans un enthousiasme philosophique, avait crié : « Vive M. de Choiseul ! »

Chapitre LXXXVII
M. le duc d'Aiguillon

Autant l'on promenait à Paris et sur la route de Chanteloup de mines grimaçantes et d'yeux rouges, autant à Luciennes on apportait de visages épanouis et de sourires charmants.

C'est qu'à Luciennes, cette fois, trônait, non plus une mortelle, la plus belle et la plus adorable de toutes les mortelles, comme disaient les courtisans et les poètes, mais une véritable divinité qui gouvernait la France.

Aussi, le soir du jour de la disgrâce de M. de Choiseul, la route s'encombra-t-elle des mêmes équipages qui avaient couru le matin derrière le carrosse du ministre exilé ; de plus, on y vit tous les partisans du chancelier, de la corruption et de la faveur, ce qui faisait un cortège imposant.

Mais madame du Barry avait sa police ; Jean savait, à un baron près, le nom de ceux qui avaient été jeter la dernière fleur sur les Choiseul expirés ; il disait ces noms à la comtesse, et ceux-là étaient exclus impitoyablement, tandis que le courage des autres contre l'opinion publique était récompensé par le sourire protecteur et la vue complète de la divinité du jour.

Après la grande file des carrosses et les encombrements généraux, eurent lieu les réceptions particulières. Richelieu, le héros de la journée, héros secret, il est vrai, et modeste surtout, vit passer le tourbillon des visiteurs et des solliciteurs, et occupa le dernier fauteuil du boudoir.

Dieu sait la joie et comme on se félicita ! – les serrements de main, les petits rires étouffés, les trépignements enthousiastes semblaient être devenus le langage habituel des habitants de Luciennes.

– Il faut avouer, dit la comtesse, que le comte de Balsamo ou de Fœnix, comme vous voudrez l'appeler, maréchal, est le premier homme de ce temps-ci. Ce serait bien dommage vraiment qu'on fit brûler encore les sorciers.

– Oui, comtesse, oui, c'est un bien grand homme, répondit Richelieu.

– Et un fort bel homme. J'ai un caprice pour cet homme-là, duc…

– Vous allez me rendre jaloux, dit Richelieu en riant et pressé d'ailleurs de ramener la conversation à un sérieux plus prononcé… Ce serait un terrible ministre de la police que M. le comte de Fœnix.

– J'y songeais, répliqua la comtesse. Seulement, il est impossible.

– Pourquoi, comtesse ?

– Parce qu'il rendrait impossibles ses collègues.

– Comment cela ?

– Sachant tout, voyant dans leur jeu…

Richelieu rougit sous son rouge.

– Comtesse, répliqua-t-il, je voudrais, si j'étais son collègue, qu'il fût perpétuellement dans le mien et qu'il vous communiquât les cartes : vous y verriez toujours le valet de cœur aux genoux de la dame et aux pieds du roi.

– Il n'y a personne qui ait plus d'esprit que vous, mon cher duc, répliqua la comtesse. Mais parlons un peu de notre ministère… Je croyais que vous aviez dû faire avertir votre neveu ?…

– D'Aiguillon ? Il est arrivé, madame, et dans des conjonctures qu'un augure romain eût jugées les meilleures du monde : son carrosse a croisé celui de M. de Choiseul partant.

– C'est, en effet, d'un augure favorable, dit la comtesse. Donc, il va venir ?

– Madame, j'ai compris que M. d'Aiguillon, s'il était vu à Luciennes par tout le monde et dans un moment comme celui-ci, donnerait lieu à toutes sortes de commentaires ; je l'ai prié de demeurer en bas, au village, jusqu'à ce que je le mande d'après vos ordres.

– Mandez-le donc, maréchal, et tout de suite ; car nous voilà seuls, ou à peu près.

– D'autant plus volontiers que nous nous sommes tout à fait entendus, n'est-ce pas, comtesse ?

– Absolument, oui, duc… Vous préférez… la Guerre aux Finances, n'est-ce pas ? Ou bien, est-ce la Marine que vous désirez ?

– Je préfère la Guerre, madame ; c'est là que je pourrai rendre le plus de services.

– C’est juste. Voilà donc le sens dans lequel je parlerai au roi. Vous n’avez pas d’antipathies ?

– Pour qui ?

– Pour ceux de vos collègues que Sa Majesté présentera.

– Je suis l’homme du monde le moins difficile à vivre, comtesse. Mais vous permettez que je fasse appeler mon neveu, puisque vous voulez bien lui accorder la faveur de le recevoir.

Richelieu s’approcha de la fenêtre ; les dernières lueurs du crépuscule éclairaient encore la cour. Il fit signe à un de ses valets de pied, qui guettait cette fenêtre, et qui partit en courant sur son signe.

Cependant, on commençait à allumer chez la comtesse.

Dix minutes après le départ du valet, une voiture entra dans la première cour. La comtesse tourna vivement les yeux vers la fenêtre.

Richelieu surprit le mouvement, qui lui parut un excellent pronostic pour les affaires de M. d’Aiguillon, et, par conséquent, pour les siennes.

– Elle goûte l’oncle, se dit-il, elle prend goût au neveu ; nous serons les maîtres ici.

Tandis qu’il se repaissait de ces fumées chimériques, un petit bruit se fit entendre à la porte, et la voix du valet de chambre de confiance annonça le duc d’Aiguillon.

C'était un seigneur fort beau et fort gracieux, d'une mise aussi riche qu'élégante et bien entendue. M. d'Aiguillon avait passé l'âge de la fraîche jeunesse ; mais il était de ces hommes qui, par le regard et la volonté, sont jeunes jusqu'à la vieillesse décrépite.

Les soucis du gouvernement n'avaient pas imprimé une ride sur son front. Ils avaient seulement agrandi le pli naturel qui semble, chez les hommes État et chez les poètes, l'asile des grandes pensées. Il tenait droite et haute sa belle tête pleine de finesse et de mélancolie, comme s'il savait que la haine de dix millions d'hommes pesait sur cette tête, mais comme si, en même temps, il eût voulu prouver que le poids n'était pas au-dessus de sa force.

M. d'Aiguillon avait les plus belles mains du monde, de ces mains qui semblent blanches et délicates, même dans les flots de la dentelle. On prisait fort en ce temps une jambe bien tournée ; celle du duc était un modèle d'élégance nerveuse et de forme aristocratique. Il y avait en lui de la suavité du poète, de la noblesse du grand seigneur, de la souplesse et du moelleux d'un mousquetaire. Pour la comtesse, c'était un triple idéal : elle trouvait en un seul modèle trois types que d'instinct cette belle sensuelle devait aimer.

Par une singularité remarquable, ou, pour mieux dire, par un enchaînement de circonstances combinées par la savante tactique de M. d'Aiguillon, ces deux héros de l'animadversion publique, la courtisane et le courtisan, ne s'étaient pas encore vus face à face, avec tous leurs avantages.

Depuis trois ans, en effet, M. d'Aiguillon s'était fait très occupé en Bretagne ou dans son cabinet. Il avait peu prodigué sa personne à la cour, sachant bien qu'il allait arriver une crise favorable ou défavorable : que, dans le premier cas, mieux fallait offrir à ses administrés les bénéfices de l'inconnu ; dans le se-

cond, disparaître sans trop laisser de traces pour pouvoir facilement sortir du gouffre plus tard avec une figure neuve.

Et puis une autre raison dominait tous ces calculs ; celle-ci est du ressort du roman, elle était pourtant la meilleure.

Avant que madame du Barry fût comtesse et effleurât chaque nuit de ses lèvres la couronne de France, elle avait été une jolie créature souriante et adorée ; elle avait été aimée, bonheur sur lequel elle ne devait plus compter jamais depuis qu'elle était crainte.

Parmi tous les hommes jeunes, riches, puissants et beaux qui avaient fait leur cour à Jeanne Vaubernier, parmi tous les rimeurs qui avaient accolé au bout de deux vers ces mots *Lange* et *ange*, M. le duc d'Aiguillon avait autrefois figuré en première ligne. Mais, soit que le duc n'eût pas été pressé, soit que mademoiselle Lange n'eût pas été aussi facile que ses détracteurs le prétendaient, soit qu'enfin, et ceci n'ôtera de mérite ni à l'un ni à l'autre, soit que l'amour subit du roi eût divisé les deux cœurs prêts à s'entendre, M. d'Aiguillon avait rengainé vers, acrostiches, bouquets et parfums ; mademoiselle Lange avait fermé sa porte de la rue des Petits-Champs ; le duc avait tiré vers la Bretagne, étouffant ses soupirs, et mademoiselle Lange avait envoyé tous les siens du côté de Versailles, à M. le baron de Gonesse, c'est-à-dire au roi de France.

Il en résulta que cette disparition subite de d'Aiguillon avait fort peu occupé d'abord madame du Barry, parce qu'elle avait peur du passé, mais qu'ensuite, voyant l'attitude silencieuse de son ancien adorateur, elle avait été intriguée, puis émerveillée, et que, bien placée pour juger les hommes, elle avait jugé celui-là un véritable homme d'esprit.

C'était beaucoup, cette distinction, pour la comtesse ; mais ce n'était pas tout, et le moment allait venir où peut-être elle jugerait d'Aiguillon un homme de cœur.

Il faut dire que la pauvre mademoiselle Lange avait ses raisons pour craindre le passé. Un mousquetaire, amant jadis heureux, disait-il, était entré un jour jusque dans Versailles pour redemander à mademoiselle Lange un peu de ses faveurs passées, et ces paroles, étouffées bien vite par une hauteur toute royale, n'en avaient pas moins fait jurer l'écho pudique du palais de madame de Maintenon.

On a vu que, dans toute sa conversation avec madame du Barry, le maréchal n'avait jamais effleuré le chapitre d'une connaissance de son neveu et de mademoiselle Lange. Ce silence, de la part d'un homme aussi habitué que le vieux duc à dire les choses du monde les plus difficiles, avait profondément surpris, et, faut-il le dire, inquiété la comtesse.

Elle attendait donc impatiemment M. d'Aiguillon pour savoir enfin à quoi s'en tenir, et si le maréchal avait été discret, ou était ignorant.

Le duc entra.

Respectueux avec aisance et assez sûr de lui pour saluer entre la reine et la femme de cour ordinaire, il subjugua tout d'un coup, par cette nuance délicate, une protectrice toute disposée à trouver le bien parfait et le parfait merveilleux.

M. d'Aiguillon prit ensuite la main de son oncle qui, s'avançant vers la comtesse, lui dit de sa voix pleine de caresses :

– Voici M. le duc d'Aiguillon, madame : ce n'est pas mon neveu, c'est un de vos serviteurs les plus passionnés que j'ai l'honneur de vous présenter.

La comtesse regarda le duc sur ce mot, et elle le regarda comme font les femmes, c'est-à-dire avec des yeux à qui rien n'échappe ; elle ne vit que deux fronts courbés respectueusement, et deux figures qui remontèrent calmes et sereines après le salut.

– Je sais, répondit madame du Barry, que vous aimez M. le duc, maréchal ; vous êtes mon ami. Je prierai monsieur, par déférence pour son oncle, de l'imiter en tout ce que son oncle fera d'agréable pour moi.

– C'est la conduite que je me suis tracée à l'avance, madame, répondit le duc d'Aiguillon avec une révérence nouvelle.

– Vous avez bien souffert en Bretagne ? dit la comtesse.

– Oui, madame, et je ne suis pas au bout, répondit d'Aiguillon.

– Je crois que si, monsieur ; d'ailleurs, voilà M. de Richelieu qui va vous aider puissamment.

D'Aiguillon regarda Richelieu comme surpris.

– Ah ! fit la comtesse, je vois que le maréchal n'a pas encore eu le temps de causer avec vous ; c'est tout simple, vous arrivez de voyage. Eh bien, vous devez avoir cent choses à vous dire, je vous laisse, maréchal. Monsieur le duc, vous êtes ici chez vous.

La comtesse, à ces mots, se retira.

Mais elle avait un projet. La comtesse n'alla pas bien loin. Derrière le boudoir, un grand cabinet s'ouvrait où le roi souvent, lorsqu'il venait à Luciennes, aimait à s'asseoir au milieu des chinoiseries de toute espèce. Il préférait ce cabinet au boudoir, parce que, de ce cabinet, on entendait tout ce qui se disait dans la chambre voisine.

Madame du Barry était donc sûre d'entendre de là toute la conversation du duc et de son neveu. C'est de là qu'elle allait se former sur ce dernier une opinion irrévocable.

Mais le duc ne fut pas dupe, il connaissait une grande partie des secrets de chaque localité royale ou ministérielle. Écouter pendant que l'on parlait était un de ses moyens, parler pendant qu'on écoutait était une de ses ruses.

Il résolut donc, tout chaud encore de l'accueil que venait de faire madame du Barry à d'Aiguillon, il résolut de pousser jusqu'au bout la veine et d'indiquer, à la favorite, sous bénéfice de son absence supposée, tout un plan de petit bonheur secret et de grande puissance compliquée d'intrigues, double appât auquel une jolie femme, et surtout une femme de cour, ne résiste presque jamais.

Il fit asseoir le duc et lui dit :

– Vous voyez, duc, je suis installé ici.

– Oui, monsieur, je le vois.

– J'ai eu le bonheur de gagner la faveur de cette charmante femme qu'on regarde ici comme reine, et qui l'est de fait.

D'Aiguillon s'inclina.

– Je vous dis, duc, poursuivit Richelieu, ce que je n'ai pu vous apprendre comme ça en pleine rue, c'est que madame du Barry m'a promis un portefeuille.

– Ah ! fit d'Aiguillon, cela vous est bien dû, monsieur.

– Je ne sais pas si cela m'est dû, mais cela m'arrive, un peu tard, il est vrai. Enfin, casé comme je le serai, je vais m'occuper de vous, d'Aiguillon.

– Merci, monsieur le duc ; vous êtes un bon parent, j'en ai eu plus d'une preuve.

– Vous n'avez rien en vue, d'Aiguillon ?

– Absolument rien, sinon de n'être pas dégradé de mon titre de duc et pair, comme le demandent messieurs du parlement.

– Vous avez des soutiens quelque part ?

– Moi ? Pas un.

– Vous fussiez donc tombé sans la circonstance présente ?

– Tout à plat, monsieur le duc.

– Ah çà ! mais, vous parlez comme un philosophe… Que diable, aussi, c'est que je te rudoie, mon pauvre d'Aiguillon, et que je te parle en ministre plutôt qu'en oncle.

– Mon oncle, votre bonté me pénètre de reconnaissance.

– Si je t'ai fait venir de là-bas et si vite, tu comprends bien que c'est pour te faire jouer ici un beau rôle… Voyons, as-tu bien réfléchi parfois à celui qu'a joué pendant dix ans M. de Choiseul ?

– Oui, certes, il était beau.

– Beau ! entendons-nous, beau lorsque avec madame de Pompadour il gouvernait le roi et faisait exiler les jésuites ; triste, fort triste, lorsque s'étant brouillé comme un sot avec madame du Barry, qui vaut cent Pompadour, il s'est fait mettre à la porte en vingt-quatre heures… Tu ne réponds pas.

– J'écoute, monsieur, et je cherche où vous voulez en venir.

– Tu l'aimes, n'est-ce pas, ce premier rôle de Choiseul ?

– Mais certainement ; il était agréable.

– Eh bien, mon cher ami, ce rôle, j'ai décidé que je le jouerais.

D'Aiguillon se tourna brusquement vers son oncle.

– Vous parlez sérieusement ? dit-il.

– Mais oui ; pourquoi pas ?

– Vous serez l'amant de madame du Barry ?

– Ah ! diable ! tu vas trop vite ; cependant, je vois que tu m'as compris. Oui, Choiseul était bien heureux, il gouvernait le roi et gouvernait sa maîtresse ; il aimait, dit-on, madame de Pompadour… Au fait, pourquoi pas ?… Eh bien, non, je ne puis

être l’amant aimé, ton froid sourire me le dit bien : tu regardes avec tes jeunes yeux mon front ridé, mes genoux cagneux et ma main sèche, qui fut si belle. Au lieu de dire, en parlant de Choiseul : « Je le jouerai », j’aurais donc dû dire : « Nous le jouerons. »

– Mon oncle !

– Non, je ne puis être aimé d’elle, je le sais ; pourtant je te le dis… et sans crainte, parce qu’elle ne peut le savoir, j’aimerais cette femme par-dessus tout… mais…

D’Aiguillon fronça le sourcil.

– Mais, continua-t-il, j’ai fait un plan superbe ; ce rôle, que mon âge me rend impossible, je le dédoublerai.

– Ah ! ah ! fit d’Aiguillon.

– Quelqu’un des miens, dit Richelieu, aimera madame du Barry… Parbleu ! la belle affaire… une femme accomplie.

Et Richelieu haussa la voix.

– Ce n’est pas Fronsac, tu comprends : un malheureux dégénéré, un sot, un lâche, un fripon, un croquant… Voyons, duc, sera-ce toi ?

– Moi ? s’écria d’Aiguillon. Êtes-vous fou, mon oncle ?

– Fou ? Quoi ! tu n’es pas déjà aux pieds de celui qui te donne ce conseil ! quoi ! tu ne fonds pas de joie, tu ne brûles pas de reconnaissance ! quoi ! à la façon dont elle t’a reçu, tu n’es pas déjà épris… enragé d’amour ?… Allons, allons, s’écria le

vieux maréchal, depuis Alcibiade, il n'y a eu qu'un Richelieu au monde, il n'y en aura plus... Je vois bien cela.

– Mon oncle, répliqua le duc avec une agitation, soit feinte, et en ce cas elle était admirablement jouée, soit réelle, car la proposition était nette, mon oncle, je conçois tout le parti que vous pourriez tirer de la position dont vous me parlez ; vous gouverneriez avec l'autorité de M. de Choiseul, et je serais l'amant qui vous constituerait cette autorité. Oui, le plan est digne de l'homme le plus spirituel de la France ; mais vous n'avez oublié qu'une chose en le faisant.

– Quoi donc ?... s'écria Richelieu avec inquiétude ; n'aimerais-tu pas madame du Barry ? Est-ce cela ?... Fou ! triple fou ! malheureux ! est-ce cela ?

– Oh ! non, ce n'est pas cela, mon oncle, s'écria d'Aiguillon, comme s'il eût su que pas une de ses paroles ne devait être perdue ; madame du Barry, que je connais à peine, m'a semblé être la plus belle et la plus charmante des femmes. J'aimerais, au contraire, éperdument madame du Barry, je l'aimerais trop : ce n'est pas là la question.

– Où est-elle donc, la question ?

– Ici, monsieur le duc : madame du Barry ne m'aimera jamais, et la première condition d'une alliance pareille, c'est l'amour. Comment voulez-vous qu'au milieu de cette cour brillante, au sein des hommages d'une jeunesse fertile en beautés de tout genre, comment voulez-vous que la belle comtesse aille distinguer précisément celui qui n'a aucun mérite, celui qui déjà n'est plus jeune et que les chagrins accablent, celui qui se cache à tous les yeux, parce qu'il sent que bientôt il va disparaître ? Mon oncle, si j'avais connu madame du Barry au temps de ma jeunesse et de ma beauté, alors que les femmes aimaient en moi

tout ce qu'on aime dans un jeune homme, elle aurait pu me garder à l'état de souvenir. C'est beaucoup ; mais rien… ni passé, ni présent, ni avenir. Mon oncle, il faut renoncer à cette chimère ; seulement, vous m'avez percé le cœur en me la présentant si douce et si dorée.

Pendant cette tirade, débitée avec un feu que Molé eût envié, que Lekain eût jugé digne d'étude, Richelieu se mordait les lèvres en se disant tout bas :

– Est-ce que le drôle a deviné que la comtesse nous écoutait ? Peste ! qu'il est adroit ! C'est un maître. En ce cas, prenons garde à lui !

Il avait raison, Richelieu ; la comtesse écoutait, et chacune des paroles de d'Aiguillon lui était entré bien avant dans le cœur ; elle buvait à longs traits le charme de cet aveu, elle savourait l'exquise délicatesse de celui qui, même avec un confident intime, n'avait pas trahi le secret de la liaison passée, de peur de jeter une ombre sur un portrait encore aimé peut-être.

– Ainsi, tu me refuses ? dit Richelieu.

– Oh ! pour cela, oui, mon oncle ; car, malheureusement, je vois la chose impossible.

– Essaie au moins, malheureux !

– Et comment ?

– Te voici des nôtres…tu verras la comtesse tous les jours : plais-lui, morbleu !

– Avec un but intéressé ?… Non, non !… Si j’avais le malheur de lui plaire, avec cette amère pensée, je m’enfuirais tout au bout du monde, car j’aurais honte de moi-même.

Richelieu se gratta encore le menton.

– La chose est faite, se dit-il, ou d’Aiguillon est un sot.

Tout à coup, on entendit un bruit dans les cours, et quelques voix crièrent : « Le roi ! »

– Diable ! s’écria Richelieu, le roi ne doit pas me voir ici, je me sauve.

– Mais moi ? dit le duc.

– Toi, c’est différent, il faut qu’il te voie. Reste… reste… et, pour Dieu, ne jette pas le manche après la cognée.

Cela dit, Richelieu se déroba par le petit escalier, en disant au duc :

– À demain !

Chapitre LXXXVIII
La part du roi

Le duc d'Aiguillon, resté seul, se retrouva d'abord assez embarrassé. Il avait parfaitement compris tout ce que lui disait son oncle, parfaitement compris que madame du Barry l'écoutait, parfaitement compris enfin que, pour un homme d'esprit, il s'agissait, en cette occurrence, d'être un homme de cœur, et de jouer seul la partie dans laquelle le vieux duc cherchait à se faire un associé.

L'arrivée du roi interrompit fort heureusement l'explication qui eût forcément résulté de la contenance toute puritaine de M. d'Aiguillon.

Le maréchal n'était pas homme à demeurer longtemps dupe, et surtout à faire briller d'un éclat exagéré la vertu d'un autre aux dépens de la sienne.

Mais, étant resté seul, d'Aiguillon eut le temps de réfléchir.

Le roi arrivait en effet. Déjà ses pages avaient ouvert la porte de l'antichambre, et Zamore s'élançait vers le monarque en lui demandant des bonbons, touchante familiarité que, dans ses moments de sombre humeur, Louis XV payait d'une nasarde ou d'un frottement d'oreilles fort désagréables au jeune Africain.

Le roi s'installa dans le cabinet des chinoiseries, et, ce qui convainquit d'Aiguillon que madame du Barry n'avait pas perdu

un mot de la conversation avec son oncle, c'est que lui, d'Aiguillon, entendit parfaitement, dès les premiers mots, l'entretien du roi avec la comtesse.

Sa Majesté paraissait fatiguée comme un homme qui aurait levé un poids immense. Atlas était moins impotent après sa journée faite, quand il avait tenu le ciel douze heures sur ses épaules.

Louis XV se fit remercier, applaudir, caresser par sa maîtresse ; il se fit raconter tout le contrecoup du renvoi de M. de Choiseul, et cela le divertit beaucoup.

Alors madame du Barry se hasarda. Il était temps, beau temps pour la politique, et, d'ailleurs, elle se sentait brave à remuer une des quatre parties du monde.

– Sire, dit-elle, vous avez détruit, c'est bien ; vous avez démoli, c'est superbe ; mais, à présent, il s'agit de rebâtir.

– Oh ! c'est fait, dit le roi négligemment.

– Vous avez un ministère ?

– Oui.

– Comme ça, tout d'un coup, sans respirer ?

– Voilà-t-il de mes gens sans cervelle… Oh ! femme que vous êtes ! Avant de chasser son cuisinier, comme vous disiez l'autre jour, est-ce qu'on n'en arrête pas un nouveau ?

– Redites-moi encore que vous avez composé le cabinet.

Le roi se souleva sur le vaste sofa où il s'était couché plutôt qu'assis, usant pour coussin principal des épaules de la belle comtesse.

– On penserait, Jeannette, lui dit-il, à vous entendre vous inquiéter, que vous connaissez mon ministère pour le blâmer, et que vous en avez un à me proposer.

– Mais…, dit la comtesse, ce n'est pas si absurde, cela.

– Vraiment ?… vous avez un ministère ?

– Vous en avez bien un, vous ! répliqua-t-elle.

– Oh ! moi, c'est mon état, comtesse. Voyons un peu vos candidats…

– Non pas ! Dites-moi les vôtres.

– Je le veux bien, pour vous donner l'exemple.

– À la Marine, d'abord, où était ce cher M. de Praslin ?

– Ah ! du nouveau, comtesse ; un homme charmant, qui n'a jamais vu la mer.

– Allons donc !

– D'honneur ! ceci est une invention magnifique. Je vais me rendre très populaire, et on va me couronner dans les deux mers, en effigie, s'entend.

– Mais qui, sire ? qui donc ?

– Gageons qu'en mille vous ne devinez pas.

– Un homme dont le choix vous rend populaire ?… Ma foi, non.

– Un homme du parlement, ma chère… Un premier président du parlement de Besançon.

– M. de Boynes ?

– Lui-même… Peste ! comme vous êtes savante !… Vous connaissez ces gens-là ?

– Il le faut bien, vous me parlez parlement toute la journée. Ah çà ! mais cet homme-là ne sait pas ce que c'est qu'un aviron.

– Tant mieux. M. de Praslin savait trop bien son état, et il m'a coûté trop cher avec ses constructions navales.

– Mais aux Finances, sire ?

– Oh ! pour les Finances, c'est différent ; je choisis un homme spécial.

– Un financier ?

– Non… un militaire. Il y a trop longtemps que les financiers me grugent.

– Mais à la Guerre, grand Dieu ?

– Tranquillisez-vous, j'y mets un financier. Terray ; c'est un éplucheur de comptes ; il va trouver des erreurs dans toutes les additions de M. de Choiseul. Je vous dirai que j'avais eu l'idée

de prendre pour la guerre un homme merveilleux, un pur, comme ils disent ; c'était pour plaire aux philosophes.

– Bon ! qui donc ? Voltaire ?

– Presque… le chevalier du Muy… Un Caton.

– Ah ! mon Dieu ! vous m'épouvantez.

– C'était fait… J'avais fait venir l'homme, ses provisions étaient signées ; il m'avait remercié, lorsque mon bon ou mon mauvais génie, décidez, comtesse, me pousse à lui dire de venir ce soir à Luciennes, souper et causer.

– Fi ! l'horreur !

– Eh bien, comtesse, voilà précisément ce que du Muy m'a répondu.

– Il vous a dit cela ?

– En d'autres termes, comtesse ; mais enfin il m'a dit que servir le roi était son plus ardent désir, mais que, pour servir madame du Barry, c'était impossible.

– Eh bien, il est joli, votre philosophe !

– Vous comprenez ma réponse, comtesse, je lui ai tendu la main… pour qu'il me rendît son brevet, que j'ai mis en pièces avec un fort patient sourire, et le chevalier a disparu. Louis XIV pourtant eût fait pourrir ce gaillard-là dans un des vilains trous de la Bastille ; mais je suis Louis XV, et j'ai un parlement qui me donne le fouet, au lieu que ce soit moi qui donne le fouet au parlement. Voilà.

– C’est égal, sire, dit la comtesse en couvrant de baisers son royal amant, vous êtes un homme accompli.

– Ce n’est pas ce que tout le monde dira. Terray est exécré.

– Qui ne l’est pas ?... Et aux affaires étrangères ?

– Ce brave Bertin, que vous connaissez.

– Non.

– Alors que vous ne connaissez pas.

– Mais, dans tout cela, je ne vois pas un seul bon ministre, moi.

– Soit ; dites-moi les vôtres.

– Je n’en dirai qu’un.

– Vous ne le dites pas ; vous avez peur.

– Le maréchal.

– Quel maréchal ? fit le roi avec une grimace.

– Le duc de Richelieu.

– Ce vieillard ? cette poule mouillée ?

– Bon ! le vainqueur de Mahon, une poule mouillée !

– Un vieux paillard…

– Sire, votre compagnon.

– Un homme immoral, qui fait fuir toutes les femmes.

– Que voulez-vous ! c'est depuis qu'il ne court plus après elles.

– Ne me parlez jamais de Richelieu, c'est ma bête noire ; ce vainqueur de Mahon m'a mené dans tous les tripots de Paris… ; on nous chansonnait. Non pas, non pas ! Richelieu ! oh ! rien que le nom me met hors de moi.

– Vous les haïssez donc bien ?

– Qui ?

– Les Richelieu.

– Je les exècre.

– Tous ?

– Tous. Voilà-t-il pas un beau duc et pair que M. Fronsac ; il a dix fois mérité la roue.

– Je vous le livre ; mais il y a encore des Richelieu de par le monde.

– Ah ! oui, d'Aiguillon.

– Eh bien ?

On juge si, à ces mots, l'oreille du neveu était droite dans le boudoir.

– Celui-là, je devrais le haïr plus que les autres, car il me met sur les bras tout ce qu'il y a de braillards en France ; mais c'est un faible dont je ne puis me guérir, il est hardi et ne me déplaît pas.

– C'est un homme d'esprit, s'écria la comtesse.

– Un homme courageux et âpre à défendre la prérogative royale. Voilà un vrai pair !

– Oui, oui, cent fois oui ! Faites-en quelque chose.

Alors le roi regarda la comtesse en se croisant les bras :

– Comment se peut-il, comtesse, que vous me proposiez une chose pareille au moment où toute la France me demande d'exiler et de dégrader le duc ?

Madame du Barry se croisa les bras à son tour.

– Tout à l'heure, dit-elle, vous appeliez Richelieu une poule mouillée ; eh bien, c'est à vous que ce nom revient de droit.

– Oh ! comtesse…

– Vous voilà bien fier, parce que vous avez renvoyé M. de Choiseul.

– Eh ! ce n'était pas aisé.

– Vous l’avez fait, c’est bien ! et, à présent, vous reculez devant les conséquences.

– Moi ?

– Sans doute. Que faites-vous en renvoyant le duc ?

– Je donne un coup de pied au derrière du parlement.

– Et vous n’en voulez pas donner deux ! Que diable ! levez les deux jambes, l’une après l’autre, bien entendu. Le parlement voulait garder Choiseul ; renvoyez Choiseul. Il veut renvoyer d’Aiguillon ; gardez d’Aiguillon.

– Je ne le renvoie pas.

– Gardez-le, corrigé et augmenté considérablement.

– Vous voulez un ministère pour ce brouille-tout ?

– Je veux une récompense pour celui qui vous a défendu au péril de ses dignités et de sa fortune.

– Dites de sa vie, car on le lapidera un de ces matins, votre duc, en compagnie de votre ami Maupeou.

– Vous encourageriez beaucoup vos défenseurs, s’ils vous entendaient.

– Ils me le rendent bien, comtesse.

– Ne dites pas cela, les faits parlent.

– Ah çà ! mais pourquoi cette fureur pour d’Aiguillon ?

– Fureur ! je ne le connais pas ; je l'ai vu aujourd'hui, et lui ai parlé pour la première fois.

– Ah ! c'est différent ; il y a conviction alors, et je respecte toutes les convictions, n'en ayant jamais eu moi-même.

– Alors donnez quelque chose à Richelieu, au nom de d'Aiguillon, puisque vous ne voulez rien donner à d'Aiguillon.

– À Richelieu ! rien, rien, rien, jamais rien !

– À M. d'Aiguillon, alors, puisque vous ne donnez pas à Richelieu.

– Quoi ! lui donner un portefeuille, en ce moment ? C'est impossible.

– Je le conçois… mais plus tard… Songez qu'il est homme de ressources, d'action, et qu'avec Terray, d'Aiguillon et Maupeou, vous aurez les trois têtes de Cerbère ; songez aussi que votre ministère est une plaisanterie qui ne peut pas durer.

– Vous vous trompez, comtesse, il durera bien trois mois.

– Dans trois mois, je retiens votre parole.

– Oh ! oh ! comtesse.

– C'est dit ; maintenant… il me faut du présent.

– Mais je n'ai rien.

– Vous avez les chevau-légers ; M. d'Aiguillon est un officier, c'est ce qu'on appelle une épée ; donnez-lui vos chevau-légers.

– Allons, soit, il les aura.

– Merci ! s'écria la comtesse transportée de joie, merci !

Et M. d'Aiguillon put entendre résonner un baiser tout plébéien sur les joues de Sa Majesté Louis XV.

– À présent, dit le roi, faites-moi souper, comtesse.

– Non, dit-elle, il n'y a rien ici ; vous m'avez assommée de politique… Mes gens ont fait des discours et des feux d'artifice, mais de cuisine point.

– Alors venez à Marly ; je vous emmène.

– Impossible : j'ai ma pauvre tête fendue en quatre.

– La migraine ?

– Impitoyable.

– Il faut vous coucher alors, comtesse.

– C'est ce que je vais faire, sire.

– Alors, adieu…

– Au revoir, c'est-à-dire.

– J'ai un peu l'air de M. de Choiseul : on me renvoie.

– En vous reconduisant, en vous festoyant, en vous cajolant, dit la folâtre femme, qui tout doucement poussait le roi vers la porte et finit par le mettre dehors, riant aux éclats et se retournant à chaque marche de l'escalier.

Du haut du péristyle, la comtesse tenait un bougeoir.

– Dites donc, comtesse, fit le roi en remontant un degré.

– Sire ?

– Pourvu que le pauvre maréchal n'en meure pas.

– De quoi ?

– De son portefeuille rentré.

– Êtes-vous mauvais ! dit la comtesse en l'escortant d'un dernier éclat de rire.

Et Sa Majesté partit fort satisfaite de son dernier quolibet sur le duc, qu'il exécrait réellement.

Quand madame du Barry rentra dans son boudoir, elle trouva d'Aiguillon à genoux devant la porte, les mains jointes, les yeux ardemment fixés sur elle.

Elle rougit.

– J'ai échoué, dit-elle ; ce pauvre maréchal…

– Oh ! je sais tout, dit-il, on entend… Merci, madame, merci !

– Je crois que je vous devais cela, répliqua-t-elle avec un doux sourire ; mais relevez-vous, duc, sinon je croirais que vous avez autant de mémoire que vous avez d'esprit.

– Cela peut bien être, madame ; mon oncle vous l'a dit, je ne suis rien que votre passionné serviteur.

– Et celui du roi ; demain, il faudra rendre vos devoirs à Sa Majesté ; relevez-vous, je vous prie.

Et elle lui donna sa main, qu'il baisa respectueusement.

La comtesse fut bien émue, à ce qu'il paraît, car elle n'ajouta pas un mot.

M. d'Aiguillon resta aussi muet, aussi troublé qu'elle ; à la fin, madame du Barry relevant la tête :

– Pauvre maréchal, dit-elle encore, il faudra qu'il sache cette défaite.

M. d'Aiguillon regarda ces mots comme un congé définitif, il s'inclina.

– Madame, dit-il, je vais me rendre auprès de lui.

– Oh ! duc, toute mauvaise nouvelle doit s'annoncer le plus tard possible ; faites mieux que d'aller chez le maréchal, soupez avec moi.

Le duc sentit comme un parfum de jeunesse et d'amour embraser, régénérer le sang de son cœur.

– Vous n'êtes pas une femme, dit-il, vous êtes…

– L'Ange, n'est-ce pas ? lui dit à l'oreille la bouche brûlante de la comtesse, qui l'effleura pour lui parler plus bas, et qui l'entraîna à table…

Ce soir-là, M. d'Aiguillon dut se regarder comme bien heureux, car il prit le portefeuille à son oncle et mangea la part du roi.

Chapitre LXXXIX
Les antichambres de M. le duc de Richelieu

M. de Richelieu, comme tous les courtisans, avait un hôtel à Versailles, un à Paris, une maison à Marly, une à Luciennes ; un logement, en un mot, près de chacun des logements ou des stations du roi.

Louis XIV, en multipliant ses séjours, avait imposé à tout homme de qualité, privilégié des grandes ou des petites entrées, l'obligation d'être fort riche, pour suivre dans une proportion égale le train de sa maison et l'essor de ses caprices.

M. de Richelieu habitait donc, au moment du renvoi de MM. de Choiseul et de Praslin, son hôtel de Versailles ; c'était là qu'il s'était fait conduire la veille, au retour de Luciennes, après avoir présenté son neveu à madame du Barry.

On avait vu Richelieu au bois de Marly avec la comtesse, on l'avait vu à Versailles après la disgrâce du ministre, on savait son audience secrète et prolongée à Luciennes ; c'en fut assez pour que toute la cour, avec les indiscrétions de Jean du Barry, pour que toute la cour, disons-nous, se crût obligée d'aller rendre ses devoirs à M. de Richelieu.

Le vieux maréchal allait donc humer à son tour ce parfum de louanges, de flatteries et de caresses que tout intéressé fait brûler sans discernement devant l'idole du jour.

M. de Richelieu ne s'attendait pourtant pas à ce qui allait lui arriver, mais il se leva le matin du jour où nous sommes parvenus avec la ferme résolution de calfeutrer ses narines contre le parfum, de même qu'Ulysse bouchait son oreille avec de la cire contre le chant des sirènes.

Le résultat pour lui devait arriver le lendemain seulement ; c'était, en effet, le lendemain que serait connue et publiée par le roi lui-même la nomination du nouveau ministère.

La surprise du maréchal fut donc grande lorsqu'en se réveillant, ou plutôt lorsque, réveillé par un grand bruit de voitures, il apprit de son valet de chambre que les cours de l'hôtel étaient encombrées ainsi que les antichambres et les salons.

– Oh ! oh ! dit-il, je fais du bruit, à ce qu'il paraît.

– Il est de bien bonne heure, monsieur le maréchal, dit le valet de chambre voyant la précipitation que le duc mettait à défaire son bonnet de nuit.

– Désormais, répliqua le duc, il n'y aura plus d'heure pour moi, souvenez vous de cela.

– Oui, monseigneur.

– Qu'a-t-on répondu aux visiteurs ?

– Que monseigneur n'était pas levé.

– Tout simplement ?

– Tout simplement.

– C’est une sottise ; il fallait ajouter que j’avais veillé tard, ou, bien mieux, il fallait… Voyons, où est Rafté ?

– M. Rafté dort, dit le valet de chambre.

– Comment, il dort ? Mais qu’on le réveille, le malheureux !

– Allons, allons ! dit un vieillard vert et souriant qui parut sur le seuil, voilà Rafté ; que lui veut-on ?

Toute la boursouflure du duc tomba devant ces paroles.

– Ah ! je disais bien aussi, moi, que tu ne dormais pas.

– Et quand j’aurais dormi, qu’y aurait-il là d’étonnant ? il est jour à peine.

– Mais, mon cher Rafté, tu vois que, moi, je ne dors pas.

– C’est autre chose, vous êtes ministre, vous… Comment dormiriez-vous ?

– Allons, voilà que tu vas me gronder, dit le maréchal en grimaçant devant la glace ; est-ce que tu n’es pas content ?

– Moi ! qu’est-ce que cela me fait ? Vous allez vous fatiguer beaucoup, et puis vous serez malade ; il en résultera que ce sera moi qui gouvernerai l’État, et ce n’est pas amusant, monseigneur.

– Oh ! comme tu as vieilli, Rafté.

– J’ai juste quatre ans de moins que vous, monseigneur. Oh ! oui, je suis vieux.

Le maréchal frappa du pied avec impatience.

– As-tu passé par l'antichambre ? dit-il.

– Oui.

– Qui est là ?

– Tout le monde.

– Que dit-on ?

– Chacun se raconte ce qu'il va vous demander.

– C'est bien naturel… Mais, de ma nomination, en as-tu entendu parler ?

– Oh ! j'aime autant ne pas vous dire ce qu'on en dit.

– Ouais… ! déjà la critique ?

– Et parmi ceux qui ont besoin de vous. Que sera-ce, monseigneur, chez les gens dont vous aurez besoin !

– Ah ! par exemple, Rafté, dit le vieux maréchal en affectant de rire, ceux qui diraient que tu me flattes…

– Tenez, monseigneur, dit Rafté, pourquoi diable vous êtes-vous attelé à cette charrue qu'on appelle le ministère ? Vous êtes donc las d'être heureux et de vivre ?

– Mon cher, j'ai goûté de tout, excepté de cela.

– Corbleu ! Vous n'avez jamais goûté d'arsenic non plus ; que n'en avalez-vous dans votre chocolat, par curiosité ?

– Rafté, tu n'es qu'un paresseux ; tu devines que toi, mon secrétaire, tu vas avoir beaucoup de besogne, et tu recules… tu l'as dit, d'ailleurs.

Le maréchal se fit habiller avec soin.

– Donne-moi une tournure militaire, recommanda-t-il au valet de chambre, et donne-moi mes ordres militaires.

– Il paraît que nous sommes à la Guerre ? fit Rafté.

– Mon Dieu oui, il paraît que nous sommes à cela.

– Ah çà ! mais, continua Rafté, je n'ai pas vu la nomination du roi, ce n'est pas régulier.

– Elle va arriver, sans doute.

– Alors *sans doute* est le mot officiel aujourd'hui.

– Que tu es devenu désagréable, Rafté, en vieillissant ! tu es formaliste et puriste. Si j'avais su cela, je ne t'aurais pas fait faire mon discours de réception à l'Académie, c'est cela qui t'a rendu pédant.

– Écoutez donc, monseigneur, puisque nous sommes gouvernement, soyons réguliers… C'est bizarre.

– Quoi donc est bizarre ?

– M. le comte de la Vaudraye, qui vient de me parler dans la rue, m'annonçait que rien n'était fait encore pour le ministère.

Richelieu sourit.

– M. de la Vaudraye a raison, dit-il. Mais tu es donc déjà sorti ?

– Pardieu ! il le fallait bien ; cet enragé vacarme de carrosses m'a réveillé, je me suis fait habiller, j'ai pris mes ordres militaires aussi, et j'ai fait un tour par la ville.

– Ah ! M. Rafté s'égaie à mes dépens ?

– Oh ! monseigneur, Dieu m'en préserve ! c'est que…

– C'est que… quoi ?

– En me promenant, j'ai rencontré encore quelqu'un.

– Qui cela ?

– Le secrétaire de l'abbé Terray.

– Eh bien ?

– Eh bien, il m'a dit que son maître était mis à la Guerre.

– Oh ! oh ! dit Richelieu avec son éternel sourire.

– Qu'en conclut monseigneur ?

– Que, si M. Terray est à la Guerre, je n'y suis pas ; que s'il n'y est pas, j'y suis peut-être.

Rafté en avait assez fait pour sa conscience. C'était un homme hardi, infatigable, ambitieux, tout aussi spirituel que son maître, et bien plus armé que lui, car il se savait roturier et dépendant, deux défauts de cuirasse qui, pendant quarante ans, avaient exercé toute sa ruse, toute sa force, toute son agilité d'esprit. Rafté, voyant son maître si bien assuré, crut lui-même n'avoir plus rien à craindre.

– Allons, dit-il, monseigneur, hâtez-vous, ne vous faites pas trop attendre, ce serait d'un mauvais augure.

– Je suis prêt ; mais qui est là, encore une fois ?

– Voici la liste.

Il présenta une longue liste à son maître, qui lut avec satisfaction les premiers noms de la noblesse, de la robe et de la finance.

– Si j'allais être populaire, hein, Rafté ?

– Nous sommes au temps des miracles, répondit celui-ci.

– Tiens, Taverney ! dit le maréchal en continuant sa lecture. Que vient-il faire ici ?

– Je n'en sais rien, monsieur le maréchal. Allons, faites votre entrée.

Et, presque avec autorité, le secrétaire força son maître à passer dans le grand salon.

Richelieu dut être satisfait, l'accueil qu'il reçut n'eût pas été au-dessous des ambitions d'un prince du sang.

Mais toute la politesse, si fine, si habile, si cauteleuse de cette époque et de cette société servit mal le hasard, qui ménageait à Richelieu une dure mystification.

Par convenance et par respect de l'étiquette toute cette foule s'abstint de prononcer devant Richelieu le mot ministère ; quelques-uns, plus hardis, allèrent jusqu'au mot *compliment* ; ceux-là savaient qu'il fallait glisser légèrement sur le mot, et que Richelieu n'y répondait qu'à peine.

Pour tout le monde, cette visite faite au lever du soleil fut une simple démonstration, comme un souhait par exemple.

Il n'était pas rare, à cette époque, que les insaisissables nuances fussent comprises par des masses et à l'unanimité.

Il y eut quelques courtisans qui se hasardèrent, dans la conversation, à exprimer un vœu, un désir, une espérance.

L'un aurait souhaité, disait-il, voir son gouvernement plus rapproché de Versailles. Il se plaisait à causer de cela avec un homme d'un crédit aussi grand que celui de M. de Richelieu.

Un autre prétendait avoir été oublié trois fois par M. de Choiseul dans des promotions de chevaliers de l'ordre ; il comptait sur l'obligeante mémoire de M. de Richelieu pour rafraîchir celle du roi, à présent que rien ne faisait plus obstacle au bon vouloir de Sa Majesté.

Enfin, cent demandes plus ou moins avides, mais toutes enveloppées avec un art extrême, se produisirent aux oreilles charmées du maréchal.

Peu à peu la foule s'éloigna ; on voulait, disait-on, laisser M. le maréchal à ses *importantes occupations*.

Un seul homme demeura dans le salon.

Il ne s'était pas approché avec les autres, il n'avait rien demandé, il ne s'était pas présenté même.

Quand les rangs furent éclaircis, cet homme vint au duc avec un sourire sur les lèvres.

– Ah ! monsieur de Taverney, fit le maréchal ; enchanté, enchanté !

– Je t'attendais, duc, pour te faire mon compliment, et un compliment positif, un compliment sincère.

– Ah vraiment ! et de quoi donc ? répliqua Richelieu, que la réserve de ses visiteurs avait mis lui-même dans la nécessité d'être discret et comme mystérieux.

– Mais, mon compliment de ta nouvelle dignité, duc.

– Chut ! chut ! fit le maréchal ; ne parlons pas de cela… Rien n'est fait, c'est un on-dit.

– Cependant, mon cher maréchal, bien des gens sont de mon avis, car tes salons étaient pleins.

– Je ne sais vraiment pourquoi.

– Oh ! je le sais bien, moi.

– Quoi donc ? quoi donc ?

– Un seul mot de moi.

– Lequel ?

– Hier, à Trianon, j'eus l'honneur de faire ma cour au roi. Sa Majesté me parla de mes enfants, et finit par me dire : « Vous connaissez M. de Richelieu, je crois ; faites-lui vos compliments. »

– Ah ! Sa Majesté vous a dit cela ? répliqua Richelieu avec un orgueil étincelant, comme si ces paroles eussent été le brevet officiel dont Rafté suspectait l'envoi ou déplorait le retard.

– En sorte, continua Taverney, que je me suis bien douté de la vérité ; ce n'était pas difficile, à voir l'empressement de tout Versailles, et je suis accouru pour obéir au roi en te faisant mes compliments, et pour obéir à mon sentiment particulier en te recommandant notre ancienne amitié.

Le duc en était arrivé à l'enivrement : c'est un défaut de nature, les meilleurs esprits ne peuvent pas toujours s'en préserver. Il ne vit dans Taverney qu'un de ces solliciteurs du dernier ordre, pauvres gens attardés sur le chemin de la faveur, inutiles même à protéger, inutiles surtout dans leur connaissance, et auxquels on fait le reproche de ressusciter de leurs ténèbres, après vingt ans, pour venir se réchauffer au soleil de la prospérité d'autrui.

– Je vois ce que c'est, dit le maréchal assez durement, on vient me demander quelque chose.

– Eh bien ! tu l’as dit, duc.

– Ah ! fit Richelieu en s’asseyant, ou plutôt en s’enfonçant dans un sofa.

– Je te disais que j’ai deux enfants, continua Taverney, souple et rusé, car il s’apercevait du refroidissement de son grand ami et ne s’en rapprochait que plus activement. J’ai une fille que j’aime beaucoup, et qui est un modèle de vertu et de beauté. Celle-là est placée chez madame la dauphine, qui a bien voulu la prendre dans une estime particulière. De celle-là, de ma belle Andrée, je ne t’en parle pas, duc ; son chemin est fait, sa fortune est en bon train. L’as-tu vue, ma fille ? ne te l’ai-je pas présentée quelque part ? n’en as tu pas entendu parler ?

– Peuh !… je ne sais, fit négligemment Richelieu ; peut-être.

– N’importe, poursuivit Taverney, voilà ma fille placée. Moi, vois-tu, je n’ai besoin de rien, le roi m’a donné une pension qui me fait vivre. J’aurai bien, je te l’avoue, quelque revenant-bon pour rebâtir Maison-Rouge, dont je veux faire ma retraite suprême ; avec ton crédit, avec celui de ma fille…

– Eh ! Eh ! fit tout bas Richelieu, qui n’avait pas écouté jusque-là, perdu qu’il était dans la contemplation de sa propre grandeur, et que ce mot : le crédit de ma fille, réveilla en sursaut. Eh ! eh ! ta fille… mais c’est une jeune beauté qui fait ombrage à cette bonne comtesse ; c’est un petit scorpion qui se réchauffe sous les ailes de la dauphine pour mordre quelqu’un de Luciennes… Voyons, voyons, ne soyons pas mauvais ami, et, quant à la reconnaissance, cette chère comtesse, qui m’a fait ministre, va voir si j’en manque au besoin.

Puis, tout haut :

– Continuez, dit-il avec hauteur au baron de Taverney.

– Ma foi, j'approche de la fin, répliqua celui-ci, très décidé à rire intérieurement du vaniteux maréchal, pourvu qu'il en obtînt ce qu'il voulait avoir ; je ne songe donc plus qu'à mon Philippe, qui porte un fort beau nom, mais à qui l'occasion de fourbir ce nom manquera toujours, si personne ne l'aide… Philippe est un garçon brave et réfléchi, un peu trop réfléchi peut-être ; mais c'est une suite de sa position gênée : le cheval tenu de trop court baisse la tête, comme tu sais.

– Qu'est-ce que cela me fait ? pensait le maréchal avec les signes les moins équivoques d'ennui et d'impatience.

– Il me faudrait, continua impitoyablement Taverney, quelqu'un de haut placé comme toi pour faire obtenir à Philippe une compagnie… Madame la dauphine, en entrant à Strasbourg, l'a fait nommer capitaine ; oui, mais il ne lui manque que cent mille livres pour avoir une belle compagnie dans quelque régiment de cavalerie privilégié… Fais-moi obtenir cela, mon grand ami.

– Votre fils, dit Richelieu, c'est ce jeune homme qui a rendu un service à madame la dauphine, n'est-ce pas ?

– Un grand ! s'écria Taverney ; c'est lui qui a forcé le dernier relais de Son Altesse royale, que voulait prendre de vive force ce du Barry.

– Ouais ! fit en lui-même Richelieu, c'est cela justement… tout ce qu'il y a de plus féroce en ennemis de la comtesse… il tombe bien, ce Taverney ! Il prend pour titres de grade des titres d'exclusion formelle…

– Vous ne me répondez pas, duc ? dit Taverney un peu aigri par l'entêtement du maréchal à garder le silence.

– Tout cela est impossible, mon cher monsieur Taverney, répliqua le maréchal en se levant pour indiquer que l'audience était finie.

– Impossible ? une pareille misère impossible ? C'est un ancien ami qui me dit cela ?

– Pourquoi pas ?… Est-ce une raison, parce qu'on est amis, comme vous dites, pour chercher à faire… l'un une injustice, l'autre un abus du mot amitié ? Vous ne m'avez pas vu pendant vingt ans, je n'étais rien ; me voici ministre, vous arrivez.

– Monsieur de Richelieu, c'est vous qui êtes injuste en ce moment.

– Non, mon cher, non, je ne veux pas vous laisser traîner dans les antichambres ; moi, je suis un ami véritable, par conséquent…

– Vous avez une raison pour me refuser, cependant ?

– Moi ! s'écria Richelieu très inquiet du soupçon que pouvait avoir Taverney ; moi ! une raison ?…

– Oui, j'ai des ennemis…

Le duc pouvait répondre ce qu'il pensait ; mais c'était découvrir au baron qu'il ménageait madame du Barry par reconnaissance, c'était avouer qu'il était ministre de la façon d'une favorite, et voilà ce que le maréchal n'eût pas avoué pour un empire ; il se hâta donc de répondre au baron :

– Vous n'avez sans doute aucun ennemi, mon cher ; mais, moi, j'en ai ; accorder tout de suite, et sans examen de titres, des faveurs pareilles, c'est m'exposer à ce qu'on dise que je continue Choiseul. Mon cher, je veux laisser des traces de mon passage aux affaires. Depuis vingt ans, je couve des réformes, des progrès ; ils vont éclore ! La faveur perd la France, je vais m'occuper du mérite. Les écrits de nos philosophes sont des flambeaux dont la lumière n'aura pas été en vain aperçue par mes yeux ; toutes les ténèbres des temps passés sont dissipées, et il était bien temps pour le bonheur de l'État… Aussi examinerai-je les titres de votre fils, ni plus ni moins que ceux du premier citoyen venu ; je ferai ce sacrifice à mes convictions, sacrifice douloureux sans doute, mais qui n'est que d'un homme au profit de trois cent mille autres peut-être… Si votre fils, M. Philippe de Taverney, me paraît mériter ma faveur, il l'aura, non parce que son père est mon ami, non parce qu'il s'appelle de son nom mais parce que ce sera un homme de mérite : voilà mon plan de conduite.

– C'est-à-dire votre cours de philosophie, répliqua le vieux baron, qui de rage se rongeait le bout des doigts, et appuyait sur son dépit de tout le poids d'un entretien qui lui avait coûté tant de condescendance et de petites lâchetés.

– Philosophie, soit, monsieur ; c'est un beau mot.

– Qui dispense des bonnes choses, monsieur le maréchal, n'est-ce pas ?

– Vous êtes un mauvais courtisan, dit Richelieu avec un froid sourire.

– Les gens de ma qualité ne sont courtisans que du roi !

– Eh ! de votre qualité, M. Rafté, mon secrétaire, en a mille par jour dans mes antichambres, répondit Richelieu, et ils arrivent de je ne sais quel trou de province où l'on apprend à être impoli avec ses prétendus amis, tout en prêchant l'accord.

– Oh ! je sais bien qu'un Maison-Rouge, noblesse issue des croisades, n'entend pas aussi bien l'accord qu'un Vignerot ménétrier !

Le maréchal eut plus d'esprit que Taverney.

Il pouvait le faire jeter par les fenêtres. Il se contenta de hausser les épaules et de répondre :

– Vous êtes trop arriéré, monsieur des croisades : vous n'en êtes qu'au mémoire calomnieux fait par les parlements en 1720, et vous n'avez pas lu celui des ducs et pairs y faisant réponse. Passez dans ma bibliothèque, mon cher monsieur, Rafté vous le fera lire.

Et, comme il éconduisait son antagoniste avec cette fine repartie, la porte s'ouvrit, et un homme entra bruyamment en disant :

– Où est-il, ce cher duc ?

Cet homme enluminé, aux yeux dilatés de satisfaction, aux bras arrondis par la bienveillance, était Jean du Barry, ni plus ni moins.

À l'aspect du nouveau venu, Taverney recula de surprise et de dépit.

Jean vit ce geste, reconnut cette tête, et tourna le dos.

– Je crois comprendre, dit le baron tranquillement, et je me retire. Je laisse M. le ministre en parfaite compagnie.

Et il se retira fort noblement.

Chapitre XC
Désenchantement

Jean, furieux de cette sortie pleine de provocation, fit deux pas derrière le baron, puis haussa les épaules en revenant au maréchal.

– Vous recevez cela chez vous ?

– Eh ! mon cher, vous vous trompez ; je chasse cela, au contraire.

– Vous savez ce que c'est que ce monsieur ?

– Hélas ! oui…

– Non, mais savez-vous bien ?

– C'est un Taverney.

– C'est un monsieur qui veut mettre sa fille dans le lit du roi…

– Allons donc !

– Un monsieur qui veut nous supplanter, et qui prend tous les chemins pour cela… Oui, mais Jean est là, et Jean voit clair.

– Vous croyez qu'il veut… ?

– C'est bien difficile à voir, n'est-ce pas ? Parti dauphin, mon cher… et puis l'on a son petit tueur…

– Bah !

– On a un jeune homme tout dressé à mordre les mollets des gens, un bretteur qui donne des coups d'épée dans l'épaule de Jean… de ce pauvre Jean.

– À vous ? c'est un ennemi personnel à vous, mon cher vicomte ? dit Richelieu jouant la surprise.

– Eh ! oui, c'est mon adversaire dans l'affaire du relais, vous savez ?

– Ah ! mais voyez la sympathie, j'ignorais cela, et je l'ai débouté de toutes demandes ; seulement, je l'eusse, non pas évincé, mais chassé, si j'avais su… Soyez tranquille, vicomte, à présent, voilà ce digne bretteur sous ma coupe, et il s'en apercevra.

– Oui, vous pouvez lui faire perdre le goût des attaques sur le grand chemin… Car enfin, voyons, je ne vous ai pas encore fait mon compliment.

– Mais, oui, vicomte, il paraît que c'est définitivement fini.

– Oh ! tout est fait… Voulez-vous que je vous embrasse ?

– De grand cœur.

– Ma foi, on a eu du mal ; mais le mal n'est rien quand on réussit. Vous êtes content, n'est-ce pas ?

– Voulez-vous que je vous parle franc ?… oui, car je crois que je pourrai être utile.

– N’en doutez pas… mais c’est un fier coup… on va hurler.

– Est-ce que je ne suis pas aimé dans le public ?

– Vous ?… Mais il n’y a ni pour ni contre… c’est lui qui est exécré.

– Lui ?… dit Richelieu avec surprise ; qui, lui ?…

– Sans doute, interrompit Jean. Oh ! les parlements vont s’insurger, c’est une répétition du fouet de Louis XIV ; ils sont flagellés, duc, ils le sont !

– Expliquez-moi…

– Mais cela s’explique de soi par la haine des parlements pour l’auteur de ses persécutions.

– Ah ! vous croyez que…

– J’en suis certain, comme toute la France… C’est égal, duc, vous avez merveilleusement bien fait de le faire venir comme cela tout au chaud.

– Qui ?… mais qui donc, vicomte ? Je suis sur les épines, je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites.

– Mais je vous parle de M. d’Aiguillon, de votre neveu.

– Eh bien, après ?

– Eh bien, je vous dis que vous avez bien fait de le faire venir.

– Ah ! très bien ! très bien !… Il m'aidera, voulez-vous dire ?

– Il nous aidera tous… Vous savez qu'il est au mieux avec Jeannette ?

– Bon ! vraiment ?

– Au mieux. Ils ont causé déjà et s'entendent à merveille, je parie.

– Vous savez cela ?

– C'est bien facile. Jeannette est la plus paresseuse dormeuse qui soit.

– Ah ! oui…

– Et elle ne quitte pas le lit avant neuf, dix ou onze heures.

– Oui ; eh bien ?…

– Eh bien, ce matin, à Luciennes, il était six heures au plus, j'ai vu partir la chaise de d'Aiguillon.

– À six heures ? s'écria Richelieu souriant.

– Oui.

– Du matin, ce matin ?

– Du matin, ce matin. Vous jugez que, pour être si matineuse que d'avoir donné audience à pareille heure, Jeannette doit être folle de votre cher neveu.

– Oui, oui, continua Richelieu en se frottant les mains, à six heures. Bravo, d'Aiguillon !

– Il faut que l'audience ait commencé à cinq heures… La nuit ! c'est miraculeux !…

– C'est miraculeux !… répéta le maréchal. Miraculeux en effet, mon cher Jean !

– Et vous voilà tous trois comme seraient Oreste, Pylade, et encore un autre Pylade.

À ce moment, et lorsque le maréchal se frottait le plus joyeusement les mains, d'Aiguillon entra dans le salon.

Le neveu salua l'oncle d'un air de condoléance qui suffit à Richelieu, sinon pour comprendre toute la vérité, du moins pour en deviner la meilleure partie.

Il pâlit comme s'il eût reçu une blessure mortelle : l'idée lui vint tout de suite qu'à la cour il n'y a ni amis, ni parents, et que chacun prend son avantage.

– J'étais un grand sot, se dit-il.

– Eh bien, d'Aiguillon ? fit-il en étouffant un gros soupir.

– Eh bien, monsieur le maréchal ?

– C'est un fier coup pour les parlements, dit Richelieu en reprenant toutes les paroles de Jean.

D'Aiguillon rougit.

– Vous savez ? dit-il.

– M. le vicomte m'a tout appris, répliqua Richelieu, même votre visite à Luciennes, ce matin avant le jour ; votre nomination est un triomphe pour ma famille.

– Croyez bien, monsieur le maréchal, à tout mon regret.

– Que diable dit-il là ? fit Jean, qui se croisait les bras.

– Nous nous entendons, interrompit Richelieu, nous nous entendons.

– C'est différent ; mais, moi, je ne vous comprends pas… Des regrets… Ah ! mais oui… parce qu'il ne sera pas reconnu ministre tout de suite ; oui, oui… très bien.

– Ah ! il y aura un intérim, fit le maréchal, qui sentit au fond de son cœur rentrer l'espoir, cet hôte éternel de l'ambitieux et de l'amant.

– Un intérim, oui, monsieur le maréchal.

– Mais, en attendant, s'écria Jean, il est assez payé comme cela… Le plus beau commandement de Versailles.

– Ah ! fit Richelieu percé d'une nouvelle blessure, il y a un commandement ?

– M. du Barry exagère peut-être un peu, dit le duc d'Aiguillon.

– Mais enfin, qu'est-ce que ce commandement ?

– Les chevau-légers du roi.

Richelieu sentit encore la pâleur envahir ses joues ridées.

– Oh ! oui, dit-il avec un sourire dont rien ne saurait rendre l'expression, oui, c'est bien peu de chose pour un homme aussi charmant ; mais que voulez-vous, duc ! la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a, fût-elle la maîtresse du roi.

Ce fut au tour de d'Aiguillon à pâlir.

Jean regardait les beaux Murillo du maréchal.

Richelieu frappa sur l'épaule de son neveu en lui disant :

– Heureusement que vous avez promesse d'un avancement prochain. Mes compliments, duc… mes bien sincères compliments. Votre adresse, votre habileté dans les négociations égalent votre bonheur… Adieu, j'ai affaire ; ne m'oubliez pas dans vos faveurs, mon cher ministre.

D'Aiguillon répondit seulement :

– Vous, c'est moi, monsieur le maréchal ; moi, c'est vous.

Et, saluant son oncle, il sortit, gardant la dignité qui lui était naturelle, et se sauvant d'une des plus difficiles positions qu'il eût abordées en sa vie, semée de tant de difficultés.

– Ce qu’il y a de bon, se hâta de dire Richelieu, lorsqu’il fut parti, à Jean qui ne savait trop à quoi s’en tenir sur l’échange de politesses du neveu et de l’oncle ; ce qu’il y a d’admirable dans d’Aiguillon, c’est sa naïveté. Il est homme d’esprit et candide ; il sait la cour, et il est honnête comme une jeune fille.

– Et puis il vous aime, dit Jean.

– Comme un mouton.

– Eh ! mon Dieu, dit Jean, c’est plutôt votre fils que M. de Fronsac…

– Ma foi, oui… ma foi, oui, vicomte.

Et Richelieu répondait tout cela en se promenant avec agitation autour de son fauteuil ; il cherchait et ne trouvait pas.

– Ah ! comtesse, murmurait-il, vous me le payerez !…

– Maréchal, dit Jean avec finesse, nous allons réaliser à nous quatre ce fameux faisceau de l’Antiquité ; vous savez, celui qu’on ne pouvait rompre.

– À nous quatre ? Cher monsieur Jean, comment comprenez-vous cela ?

– Ma sœur la puissance, d’Aiguillon l’autorité, vous le conseil, moi la surveillance.

– Très bien ! Très bien !

– Et, de cette façon, qu'on vienne un peu entamer ma sœur ! Je défie tout et tous !

– Pardieu ! fit Richelieu, dont le cerveau bouillait.

– Qu'on oppose des rivales à présent ! s'écria Jean ivre de ses plans et de ses idées triomphales.

– Oh ! dit Richelieu en se frappant le front.

– Quoi donc, cher maréchal ? que vous prend-il ?

– Rien, je trouve votre idée de ligue admirable.

– N'est-ce pas ?

– Et j'entre avec les pieds et les mains dans votre opinion.

– Bravo !

– Est-ce que Taverney demeure à Trianon avec sa fille ?

– Non, il demeure à Paris.

– Elle est très belle, cette fille, cher vicomte.

– Fût-elle belle comme Cléopâtre ou comme… ma sœur, je ne la crains plus… dès que nous sommes ligués.

– Vous dites que Taverney demeure à Paris, rue Saint-Honoré, je crois ?

– Je n'ai pas dit rue Saint-Honoré, c'est rue Coq-Héron qu'il demeure. Est ce que vous avez une idée, par hasard, pour châtier le Taverney ?

– Je crois que oui, vicomte, je crois que j'ai une idée.

– Vous êtes un homme incomparable ; je vous quitte et je disparais, pour savoir un peu ce que l'on dit en ville.

– Adieu donc, vicomte… À propos, vous ne m'avez pas dit le nouveau ministère ?

– Oh ! des oiseaux de passage : Terray, Bertin, je ne sais plus qui… La monnaie de d'Aiguillon, enfin, du vrai ministre ajourné.

– Qui l'est peut-être indéfiniment, pensa le maréchal en envoyant à Jean son plus gracieux sourire comme caresse d'adieu.

Jean partit. Rafté rentra. Il avait tout entendu et savait à quoi s'en tenir ; tous ses soupçons venaient de se réaliser. Il ne dit pas un mot à son maître, il le connaissait trop bien.

Il n'appela pas même de valet de chambre, il le déshabilla lui-même et le conduisit à son lit dans lequel le vieux maréchal s'enfonça aussitôt, en grelottant la fièvre, après avoir pris une pilule que son secrétaire lui fit avaler.

Rafté ferma les rideaux et sortit. L'antichambre était pleine de valets déjà empressés, déjà aux écoutes. Rafté prit le premier valet de chambre par le bras :

– Soigne bien M. le maréchal, dit-il ; il souffre. Il a eu ce matin une vive contrariété ; il a dû désobéir au roi…

– Désobéir au roi ? s'écria le valet de chambre épouvanté.

– Oui, Sa Majesté envoyait un portefeuille à monseigneur ; le maréchal a su que cela se faisait par l'entremise de la du Barry, et il a refusé ! Oh ! c'est superbe, et les Parisiens lui doivent un arc de triomphe ! Mais le choc était rude, et notre maître est malade ; soigne-le bien !

Rafté, après ces quelques mots dont il connaissait d'avance la portée circulative, regagna son cabinet.

Un quart d'heure après, tout Versailles connaissait la noble conduite et le patriotisme généreux du maréchal, qui dormait d'un profond sommeil sur la popularité que venait de lui bâtir son secrétaire.

Chapitre XCI
Le petit couvert de M. le dauphin

Le même jour, mademoiselle de Taverney sortit de sa chambre à trois heures pour se rendre chez la dauphine, qui avait l'habitude d'une lecture avant son dîner.

L'abbé, premier lecteur de Son Altesse royale, n'exerçait plus ses fonctions. Il s'en tenait à la politique transcendante depuis certaines intrigues diplomatiques dans lesquelles il avait déployé un assez beau talent de faiseur d'affaires.

Mademoiselle de Taverney sortit donc assez parée pour se rendre à son poste. Elle subissait, comme tous les hôtes de Trianon, les difficultés d'une installation un peu brusque. Elle n'avait encore rien organisé, ni son service, ni l'emménagement de son petit mobilier, et elle avait été provisoirement habillée par une des femmes de chambre de madame de Noailles, cette dame d'honneur intraitable que la dauphine appelait madame l'Étiquette.

Andrée portait une robe de soie bleue à taille longue et pincée comme le corsage d'une guêpe. Cette robe s'ouvrait et se divisait par devant pour laisser voir un dessous de mousseline à trois rangs de tuyaux brodés ; des manches courtes également brodées de mousseline festonnée et étagée depuis l'épaule accompagnaient le fichu brodé à la paysanne qui cachait pudiquement la gorge de la jeune fille. Mademoiselle Andrée avait relevé simplement ses beaux cheveux avec un ruban bleu pareil à la robe. Ces cheveux tombant de ses joues sur son cou et sur ses épaules en longues et épaisses boucles rehaussaient bien

mieux que les plumes, les aigrettes et les dentelles dont on usait alors, la mine fière et modeste de la belle fille au teint mat et pur, que le rouge n'avait jamais souillé.

Tout en marchant, Andrée passait dans ses mitaines de soie blanche les doigts les plus effilés et les plus suavement arrondis qu'il fût possible de voir, tandis que dans le sable du jardin s'imprimait la pointe du haut talon de ses mules de satin bleu tendre.

Elle apprit, en arrivant au pavillon de Trianon, que madame la dauphine était allée faire un tour de promenade avec son architecte et son maître jardinier. On entendait cependant crier à l'étage supérieur la roue du tour sur lequel M. le dauphin s'occupait à faire une serrure de sûreté pour un coffre qu'il affectionnait beaucoup.

Andrée, pour aller rejoindre la dauphine, traversa le parterre, où, malgré la saison avancée, des fleurs, couvertes soigneusement la nuit, levaient leur tête pâlie pour aspirer les fugitifs rayons d'un soleil plus pâle qu'elles. Et, comme déjà le soir approchait, car en cette saison la nuit vient à six heures, des garçons jardiniers s'occupaient d'abaisser les cloches de verre sur les plantes les plus frileuses de chaque plate-bande.

Au détour d'une allée d'arbres verts, qui, taillés en charmille et bordés de rosiers du Bengale, aboutissaient à une belle pièce de gazon, Andrée aperçut tout à coup un de ces jardiniers qui, en la voyant, se relevait sur sa bêche et la saluait avec une politesse plus habile et plus savante que ne l'est la politesse du peuple.

Elle regarda, et dans cet ouvrier reconnut Gilbert, dont les mains, malgré le travail, étaient encore assez blanches pour faire le désespoir de M. de Taverney.

Andrée rougit malgré elle ; il lui semblait que la présence de Gilbert en ce lieu était le résultat d'une étrange complaisance du sort.

Gilbert redoubla son salut, et Andrée le lui rendit en continuant de marcher.

Mais elle était une créature trop loyale et trop courageuse pour résister à un mouvement de l'âme, et laisser sans réponse une question de son esprit inquiet.

Elle revint sur ses pas, et Gilbert, qui déjà était devenu pâle et la suivait sinistrement de l'œil, revint tout à coup à la vie et fit un bond pour se rapprocher d'elle.

– Vous ici, monsieur Gilbert ? dit froidement Andrée.

– Oui, mademoiselle.

– Par quel hasard ?

– Mademoiselle, il faut bien vivre, et vivre honnêtement.

– Mais savez-vous que vous avez du bonheur ?

– Oh ! beaucoup, mademoiselle, dit Gilbert.

– Plaît-il ?

– Je dis, mademoiselle, que j'ai, comme vous le pensez, beaucoup de bonheur.

– Qui vous a fait entrer ici ?

– M. de Jussieu, un protecteur à moi.

– Ah ! fit Andrée surprise, vous connaissez M. de Jussieu ?

– C'était l'ami de mon premier protecteur, de mon maître, de M. Rousseau.

– Bon courage, monsieur Gilbert ! dit Andrée en s'apprêtant à partir.

– Vous vous portez mieux, mademoiselle ?… dit Gilbert avec une voix si tremblante, qu'on devinait bien qu'elle s'était fatiguée en venant de son cœur dont elle représentait chaque vibration.

– Mieux ? comment cela ? dit Andrée froidement.

– Mais… l'accident ?…

– Ah ! oui… Merci, monsieur Gilbert, je vais mieux ; ce n'était rien.

– Oh ! vous avez bien failli périr, dit Gilbert au comble de l'émotion, le danger était terrible.

À ce moment, Andrée pensa qu'il était bien temps d'abréger cet entretien avec un ouvrier en plein parc royal.

– Bonjour, monsieur Gilbert, dit-elle.

– Mademoiselle ne veut pas accepter une rose ? dit Gilbert frémissant et couvert de sueur.

– Mais, monsieur, repartit Andrée, vous m'offrez là ce qui ne vous appartient pas.

Gilbert, surpris, atterré, ne répliqua rien. Il baissa la tête, et, comme Andrée le regardait avec une certaine joie d'avoir manifesté sa supériorité, Gilbert, se relevant, arracha toute une branche fleurie du plus beau rosier, et se mit à en effeuiller les roses avec un sang-froid et une noblesse qui imposèrent à la jeune fille.

Elle était trop équitable et trop bonne pour ne pas voir qu'elle venait de blesser gratuitement un inférieur pris en flagrant délit de politesse. Aussi, comme tous les gens fiers qui se sentent coupables d'un tort, reprit-elle sa promenade sans ajouter un mot, quand peut-être l'excuse ou la réparation effleurait ses lèvres.

Gilbert non plus n'ajouta pas un mot ; il jeta la branche de roses et reprit sa bêche, mais son naturel alliait la fierté à la ruse ; il se baissa pour travailler, sans doute, mais aussi pour voir s'éloigner Andrée, qui, au détour d'une allée, ne put s'empêcher de se retourner. Elle était femme.

Gilbert se contenta de cette faiblesse pour se dire qu'il venait, dans cette nouvelle lutte, de remporter la victoire.

– Elle est moins forte que moi, se dit-il, et je la dominerai. Orgueilleuse de sa beauté, de son nom, de sa fortune qui grandit, insolente de mon amour qu'elle devine peut-être, elle n'en est que plus désirable pour le pauvre ouvrier qui tremble en la regardant. Oh ! ce tremblement, ce frisson indigne d'un homme ; oh ! les lâchetés qu'elle me force à commettre, elle les payera un jour ! Mais, pour aujourd'hui, j'ai fait assez de besogne, ajouta-t-il, j'ai vaincu l'ennemi… Moi qui eusse dû être plus faible, puisque j'aime, j'ai été dix fois plus fort.

Il répéta encore ces mots avec une joie sauvage, et, une main convulsive sur son front intelligent, d'où il releva ses beaux cheveux noirs, il enfonça vigoureusement sa bêche dans la plate-bande, s'élança comme un chevreuil tout au travers de la haie de cyprès et d'ifs, traversa, léger comme la brise, un massif de plantes sous cloches, dont il n'effleura pas une, malgré la rapidité furieuse de sa course, et s'alla poster à l'extrémité de la diagonale qu'il venait de décrire, pour tourner la route qu'Andrée suivait circulairement.

Là, en effet, il la vit encore s'avancer pensive et presque humiliée, ses beaux yeux baissés, sa main moite et inerte doucement balancée sur sa robe frissonnante, il l'entendit, caché derrière l'épaisse charmille, soupirer deux fois, comme si elle se parlait à elle-même. Enfin, elle passa si près des arbres, que Gilbert eût pu, en allongeant le bras, effleurer celui d'Andrée, comme une fièvre insensée, vertigineuse, lui conseillait de le faire.

Mais il fronça le sourcil avec un mouvement de volonté pareil à de la haine, et, posant une main crispée sur son cœur :

– Encore lâche ! se dit-il.

Puis il ajouta tout bas :

– C'est qu'elle est si belle !

Gilbert fût peut-être resté longtemps dans sa contemplation, car l'allée était longue et le pas d'Andrée fort lent et fort mesuré ; mais cette allée avait des contre-allées d'où pouvait déboucher un fâcheux, et le hasard traita si mal Gilbert, qu'un fâcheux déboucha effectivement de la première allée latérale à

gauche, c'est-à-dire presqu'en face du massif d'arbres verts où Gilbert se tenait caché.

Cet importun marchait d'un pas méthodique et mesuré ; il portait haut la tête, tenait son chapeau sous le bras droit et la main gauche sur l'épée. Il portait un habit de velours sous une pelisse doublée de martre zibeline, et tendait en marchant la jambe qu'il avait belle, et le cou-de-pied, qu'il avait haut comme un homme de race.

Ce seigneur, tout en s'avançant, aperçut Andrée, et la tournure de la jeune fille lui parut sans doute agréable, car il doubla le pas en coupant obliquement, de façon à se trouver sur la ligne que suivait Andrée et à la croiser le plus tôt possible.

Gilbert, ayant vu ce personnage, poussa involontairement un petit cri et s'enfuit comme un merle effarouché sous les sumacs.

La manœuvre du fâcheux lui réussit ; il en avait sans doute l'habitude, et, avant trois minutes, il se trouva précéder Andrée que, trois minutes auparavant, il suivait à une assez grande distance.

Andrée, entendant ce pas, se jeta d'abord un peu de côté pour laisser passer l'homme ; lorsqu'il fut passé, elle regarda de son côté.

Le seigneur regardait aussi et de tous ses yeux : il s'arrêta même pour mieux voir, et, se retournant après avoir vu :

– Ah ! mademoiselle, dit-il d'une voix tout aimable, où courez-vous si vite, je vous prie ?

Au son de cette voix, Andrée leva la tête et vit, à trente pas derrière elle, deux officiers des gardes qui marchaient lentement ; elle vit, sous la pelisse de martre de celui qui lui adressait la parole, le cordon bleu, et, toute pâle, tout effrayée de cette rencontre inattendue et de cette interruption gracieuse :

– Le roi ! dit-elle en s'inclinant fort bas.

– Mademoiselle…, répliqua Louis XV en s'approchant, j'ai de si mauvais yeux que je suis forcé de vous demander votre nom.

– Mademoiselle de Taverney, murmura la jeune fille, si confuse, si tremblante, qu'à peine se fit-elle entendre.

– Ah ! oui-da ! c'est un heureux voyage que vous faites dans Trianon, mademoiselle, dit le roi.

– J'allais rejoindre Son Altesse royale madame la dauphine qui m'attend, répondit Andrée de plus en plus tremblante.

– Mademoiselle, je vous conduirai près d'elle, reprit Louis XV ; car je vais, en voisin de campagne, rendre une visite à ma fille ; veuillez accepter mon bras, puisque nous suivons le même chemin.

Andrée sentit comme un nuage passer sur sa vue et descendre en flots tourbillonnants avec son sang jusqu'à son cœur. En effet, un pareil honneur pour la pauvre fille, le bras du roi, de ce souverain seigneur de tous, une gloire si inespérée, si incroyable, une faveur dont toute une cour eût été jalouse, lui paraissait quelque chose comme un rêve.

Aussi fit-elle une révérence si profonde et si religieusement craintive, que le roi se crut obligé de la saluer encore. Quand

Louis XV voulait se souvenir de Louis XIV, c'était toujours en des questions de cérémonial et de politesse. Au reste, ses traditions de courtoisie venaient de plus loin, elles venaient de Henri IV.

Il offrit donc sa main à Andrée ; celle-ci plaça l'extrémité brûlante de ses doigts sur le gant du roi, et tous deux continuèrent de marcher vers le pavillon, où l'on avait dit au roi qu'il trouverait la dauphine avec son architecte et son jardinier en chef.

Nous pouvons assurer que Louis XV, qui cependant n'aimait pas beaucoup à marcher, prit le plus long chemin pour conduire Andrée au Petit Trianon. Le fait est que les deux officiers qui marchaient derrière s'aperçurent de l'erreur de Sa Majesté et s'en plaignirent, car ils étaient légèrement vêtus, et le temps se refroidissait.

Ils arrivèrent tard, puisqu'ils ne trouvèrent pas la dauphine au point où l'on espérait la trouver ; Marie-Antoinette venait de partir, pour ne pas faire attendre le dauphin, qui aimait à souper entre six et sept heures.

Son Altesse royale arriva donc à l'heure exacte, et, comme le dauphin, très ponctuel, se tenait déjà sur le seuil du salon pour être plus vite à la salle à manger, lorsque le maître d'hôtel paraîtrait, la dauphine jeta sa mante aux mains d'une femme de chambre, alla prendre gaiement le bras du dauphin, et l'entraîna dans la salle à manger.

Le couvert était dressé pour les deux illustres amphitryons. Ils occupaient chacun le milieu de la table, laissant ainsi libre le haut bout, que, depuis certaines surprises du roi, on n'occupait jamais, même pour une table garnie de convives.

À ce haut bout, le couvert du roi avec son cadenas occupait une place considérable ; mais le maître d'hôtel, qui ne comptait pas sur cet hôte, faisait le service de ce côté.

Derrière la chaise de la dauphine – avec l'espace nécessaire pour que les valets circulassent – sur un petit gradin, se tenait, assise sur un tabouret, madame de Noailles raide et ayant pris pourtant tout ce qu'on doit avoir d'amabilité sur la figure à l'occasion d'un souper.

Près de madame de Noailles étaient les autres dames auxquelles leur position à la cour constituait le droit ou méritait la faveur d'assister au souper de Leurs Altesses royales.

Trois fois par semaine, madame de Noailles soupait à la même table que M. le dauphin et madame la dauphine. Mais, les jours où elle ne soupait pas, elle se fût bien gardée de ne point assister au souper ; c'était d'ailleurs un moyen de protester contre l'exclusion de ces quatre jours sur sept.

En face de la duchesse de Noailles, surnommée par la dauphine madame l'Étiquette, se tenait sur un gradin à peu près pareil M. le duc de Richelieu.

Lui aussi était un strict observateur des convenances ; seulement, son étiquette à lui demeurait invisible à tous les yeux, éternellement cachée qu'elle était sous l'élégance la plus parfaite, et quelquefois même sous le persiflage le plus fin.

Il résultait de cette antithèse entre le premier gentilhomme de la chambre et la première dame d'honneur de Son Altesse royale madame la dauphine, que la conversation, sans cesse abandonnée par la duchesse de Noailles, était sans cesse relevée par M. de Richelieu.

Le maréchal avait voyagé dans toutes les cours de l'Europe, et il avait pris dans chacune d'elles le ton d'élégance qui était le mieux approprié à sa nature, de sorte que, admirable de tact et de convenance, il savait à la fois toutes les anecdotes qui pouvaient se raconter à une table de jeunes infantes et au petit couvert de madame du Barry.

Il s'aperçut, ce soir-là, que la dauphine mangeait avec appétit et que le dauphin dévorait. Il supposa qu'ils ne lui tiendraient pas tête dans la conversation, et qu'il ne s'agissait que de faire passer à madame de Noailles une heure de purgatoire anticipé.

Il se mit à parler philosophie, théâtre, double sujet de conversation doublement antipathique à la vénérable duchesse.

Il raconta donc le sujet d'une des dernières boutades philanthropiques du philosophe de Ferney, nom que l'on donnait déjà à l'auteur de la *Henriade* ; et, quand il vit la duchesse sur les dents, il changea de texte et détailla tout ce qu'en sa qualité de gentilhomme de la chambre, il avait de tracas pour faire jouer plus ou moins mal mesdames les comédiennes ordinaires du roi.

La dauphine aimait les arts, et surtout le théâtre ; elle avait trouvé un costume complet de Clytemnestre à mademoiselle Raucourt ; elle écouta donc M. de Richelieu non seulement avec indulgence, mais encore avec plaisir.

Alors on vit la pauvre dame d'honneur, au mépris de l'étiquette, s'agiter sur son gradin, se moucher haut et secouer sa vénérable tête, sans songer au nuage de poudre qui, à chacun de ses mouvements, enveloppait son front, comme à chaque bouffée de bise un nuage de neige enveloppe la cime du mont Blanc.

Mais ce n'était pas le tout que d'amuser madame la dauphine, il fallait encore plaire à M. le dauphin. Richelieu abandonna donc la question du théâtre, pour lequel l'héritier de la couronne de France n'avait jamais eu une grande sympathie, pour parler philosophie humanitaire. Il eut, à propos des Anglais, toute cette chaleur que Rousseau jette comme un fluide vivifiant sur le personnage d'Édouard Bomston.

Or, madame de Noailles exécrait les Anglais autant que les philosophes.

Une idée neuve était une fatigue pour elle, et une fatigue dérangeait l'économie de toute sa personne. Madame de Noailles, qui se sentait faite pour conserver, hurlait aux idées nouvelles comme les chiens aux masques.

Richelieu avait un double but en jouant ce jeu, il tourmentait madame l'Étiquette, ce qui faisait sensiblement plaisir à madame la dauphine, et il trouvait par-ci par-là quelques apophtegmes vertueux, quelques axiomes de mathématiques recueillis joyeusement par M. le dauphin, prince amateur des choses exactes.

Il faisait donc sa cour à merveille, cherchant de tous ses yeux quelqu'un qu'il comptait voir là et qu'il n'y trouvait pas, lorsqu'un cri poussé au bas de l'escalier monta dans la voûte sonore, répété par deux autres voix étagées sur le palier d'abord, puis sur l'escalier même.

– Le roi !

À ce mot magique, madame de Noailles se leva comme si un ressort d'acier l'eût fait saillir de son gradin ; Richelieu se souleva lentement avec habitude ; le dauphin essuya précipitamment

sa bouche avec sa serviette et se tint debout devant sa place, le visage tourné vers la porte.

Quant à madame la dauphine, elle se dirigea vers l’escalier, pour rencontrer le roi plus vite et lui faire les honneurs de sa maison.

Chapitre XCII
Les cheveux de la reine

Le roi tenait encore mademoiselle de Taverney par la main en arrivant sur le palier, et, en arrivant à cette place seulement, il la salua si courtoisement, si longuement, que Richelieu eut le temps de voir le salut, d'en admirer la grâce, et de se demander à quelle heureuse mortelle il avait été adressé.

Son ignorance ne dura pas longtemps. Louis XV prit le bras de la dauphine, qui avait tout vu et qui avait déjà parfaitement reconnu Andrée.

– Ma fille, lui dit-il, je viens sans façon vous demander à souper. J'ai traversé tout le parc, et, en chemin, rencontrant mademoiselle de Taverney, je l'ai priée de me faire compagnie.

– Mademoiselle de Taverney ! murmura Richelieu, presque étourdi de ce coup imprévu. Par ma foi ! j'ai trop de bonheur !

– En sorte que non seulement je ne gronderai pas mademoiselle, qui était en retard, répondit gracieusement la dauphine, mais que je la remercierai de nous avoir amené Votre Majesté.

Andrée, rouge comme une des belles cerises qui garnissaient le surtout au milieu des fleurs, s'inclina sans répondre.

– Diable ! diable ! elle est belle, en effet, se dit Richelieu ; et ce vieux drôle de Taverney n'en disait pas plus sur elle qu'elle n'en mérite.

Déjà le roi était à table, après avoir reçu le salut de M. le dauphin. Doué comme son aïeul d'un appétit complaisant, le monarque fit honneur au service improvisé que le maître d'hôtel plaça devant lui comme par enchantement.

Cependant, tout en mangeant, le roi, qui tournait le dos à la porte, semblait chercher quelque chose, ou plutôt quelqu'un.

En effet, mademoiselle de Taverney, qui ne jouissait d'aucun privilège, sa position n'étant pas encore bien fixée auprès de madame la dauphine, mademoiselle de Taverney, disons-nous, n'était point entrée dans la salle à manger, et, après sa profonde révérence en réponse à celle du roi, elle était entrée dans la chambre de madame la dauphine, qui, deux ou trois fois déjà, lui avait fait faire la lecture, après s'être mise au lit.

Madame la dauphine comprit que c'était sa belle compagne de route que cherchait le regard du roi.

– Monsieur de Coigny, dit-elle à un jeune officier des gardes placé derrière le roi, faites donc entrer, je vous prie, mademoiselle de Taverney. Avec la permission de madame de Noailles, nous dérogerons ce soir à l'étiquette.

M. de Coigny sortit, et un instant après introduisit Andrée, qui, ne comprenant rien à cette succession de faveurs inaccoutumées, entra toute tremblante.

– Mettez-vous là, mademoiselle, dit la dauphine, près de madame la duchesse.

Andrée monta timidement le gradin ; elle était si troublée, qu'elle eut l'audace de s'asseoir à un pied seulement de la dame d'honneur.

Aussi reçut-elle un coup d'œil si foudroyant de celle-ci, que la pauvre enfant, comme si elle eut été mise en contact avec une bouteille de Leyde rudement chargée, recula de quatre pieds au moins.

Le roi Louis XV la regardait et souriait.

– Ah çà ! mais, se dit le duc de Richelieu, ce n'est presque pas la peine que je m'en mêle, et voilà des choses qui marchent toutes seules.

Le roi se retourna alors et aperçut le maréchal, tout préparé à soutenir ce regard.

– Bonjour, monsieur le duc, dit Louis XV ; faites-vous bon ménage avec madame la duchesse de Noailles ?

– Sire, répliqua le maréchal, madame la duchesse me fait toujours l'honneur de me maltraiter comme un étourdi.

– Est-ce que vous êtes allé aussi sur la route de Chanteloup, vous, duc ?

– Moi, sire ? Ma foi, non ; je suis trop heureux pour cela des bontés de Votre Majesté pour ma maison.

Le roi ne s'attendait pas à ce coup ; il se préparait à railler, on allait au devant de lui.

– Qu'est-ce que j'ai donc fait, duc ?

– Sire, Votre Majesté a donné le commandement de ses chevau-légers à M. le duc d'Aiguillon.

– Oui, c'est vrai, duc.

– Et pour cela il fallait toute l'énergie, toute l'habileté de Votre Majesté. C'est presque un coup État

On était à la fin du repas ; le roi attendit un moment et se leva de table.

La conversation eût pu l'embarrasser, mais Richelieu était décidé à ne pas lâcher sa proie. Aussi, lorsque le roi se mit à causer avec madame de Noailles, la dauphine et mademoiselle de Taverney, Richelieu manœuvra-t-il si savamment, qu'il se retrouva en pleine conversation, conversation qu'il avait dirigée selon son gré.

– Sire, dit-il, Votre Majesté sait que les succès enhardissent.

– Est-ce pour nous dire que vous êtes hardi, duc ?

– C'est pour demander à Votre Majesté une nouvelle grâce, après celle que le roi a daigné me faire ; un de mes bons amis, un ancien serviteur de Votre Majesté, a son fils dans les gendarmes. Le jeune homme est plein de mérite, mais pauvre. Il a reçu d'une auguste princesse un brevet de capitaine, mais il lui manque la compagnie.

– La princesse est ma fille ? demanda le roi en se retournant vers la dauphine.

– Oui, sire, dit Richelieu, et le père de ce jeune homme s'appelle le baron de Taverney.

– Mon père !... s'écria involontairement Andrée. Philippe !... C'est pour Philippe, monsieur le duc, que vous demandez une compagnie ?

Puis, honteuse de cet oubli de l'étiquette, Andrée fit un pas en arrière, rougissante et les mains jointes.

Le roi se retourna pour admirer la rougeur, l'émotion de la belle enfant ; il revint aussi à Richelieu avec un regard de bienveillance qui apprit au courtisan combien sa demande était agréable à cause de l'occasion qu'elle fournissait.

– En effet, dit la dauphine, ce jeune homme est charmant, et j'avais pris l'engagement de faire sa fortune. Que les princes sont malheureux ! Dieu, quand il leur donne la bonne volonté, leur ôte la mémoire ou le raisonnement ; ne devais-je pas penser que ce jeune homme était pauvre, que ce n'était pas assez de lui donner l'épaulette, et qu'il fallait encore lui donner la compagnie ?

– Eh ! madame, comment Votre Altesse l'eût-elle su ?

– Oh ! je le savais, répliqua vivement la dauphine avec un geste qui rappela au souvenir d'Andrée la maison si nue, si modeste, et pourtant si heureuse à son enfance ; oui, je le savais, et j'ai cru avoir tout fait en donnant un grade à M. Philippe de Taverney. Il s'appelle Philippe, n'est-ce pas, mademoiselle ?

– Oui, madame.

Le roi regarda toutes ces physionomies si nobles, si ouvertes ; puis il arrêta les yeux sur celle de Richelieu, qui s'illuminait

aussi d'un reflet de générosité qu'il empruntait sans doute à son auguste voisine.

– Ah ! duc, dit-il à demi-voix, je vais me brouiller avec Luciennes.

Puis vivement, à Andrée :

– Dites que cela vous fera plaisir, mademoiselle, ajouta-t-il.

– Ah ! sire, fit Andrée en joignant les mains, je vous en supplie !

– Accordé, alors, dit Louis XV. Vous choisirez une bonne compagnie à ce pauvre jeune homme, duc, et j'en ferai les fonds si déjà elle n'est toute payée et toute vacante.

Cette bonne action réjouit tous les assistants ; elle valut au roi un céleste sourire d'Andrée, elle valut à Richelieu un remerciement de cette belle bouche, à qui, dans sa jeunesse, il eût demandé plus encore, ambitieux et avare comme il était.

Quelques visiteurs arrivèrent successivement ; parmi eux le cardinal de Rohan, qui, depuis l'installation de la dauphine à Trianon, faisait assidûment sa cour.

Mais le roi, pendant toute la soirée, n'eut de bons égards et d'agréables paroles que pour Richelieu. Il se fit même accompagner de lui lorsqu'il prit congé de la dauphine pour retourner à son Trianon. Le vieux maréchal suivit le roi avec des tressaillements de joie.

Tandis que Sa Majesté regagnait avec le duc et ses deux officiers les allées sombres qui aboutissent au palais, Andrée avait été congédiée par la dauphine.

– Vous avez besoin d'écrire cette bonne nouvelle à Paris, avait dit la princesse ; vous pouvez vous retirer, mademoiselle.

Et, précédée d'un valet de pied qui portait une lanterne, la jeune fille traversait l'esplanade de cent pas qui séparait Trianon des communs.

Devant elle aussi, de buisson en buisson, bondissait dans les feuillages une ombre qui suivait chaque mouvement de la jeune fille avec des yeux étincelants : c'était Gilbert.

Lorsque Andrée fut arrivée au perron et qu'elle commença à monter les marches de pierre, le valet retourna aux antichambres de Trianon.

Alors Gilbert, se glissant à son tour dans le vestibule, arriva aux cours des écuries, et, par un petit escalier roide comme une échelle, grimpa dans sa mansarde, située en face des fenêtres de la chambre d'Andrée, dans un angle des bâtiments.

Il vit de là Andrée appeler à l'aide une femme de chambre de madame de Noailles, qui avait sa chambre dans le même corridor. Mais, lorsque cette fille entra dans la chambre d'Andrée, les rideaux de la fenêtre tombèrent comme un voile impénétrable entre les ardents désirs du jeune homme et l'objet de ses idées.

Au palais, il ne restait plus que M. de Rohan, redoublant de galanterie auprès de madame la dauphine, qui le traitait assez froidement.

Le prélat finit par craindre d'être indiscret, d'autant plus qu'il avait déjà vu M. le dauphin se retirer. Il prit donc congé de Son Altesse royale avec les marques du plus profond et du plus tendre respect.

Au moment où il montait en carrosse, une femme de chambre de la dauphine s'approcha de lui et entra presque dans sa voiture.

– Voici, dit-elle.

Et elle lui mit dans la main un petit papier soyeux dont le contact fit frissonner le cardinal.

– Voici, répliqua-t-il vivement en mettant dans la main de cette femme une bourse lourde, et qui, vide, eût été un salaire honorable.

Le cardinal, sans perdre de temps, commanda au cocher de partir pour Paris, et de demander de nouveaux ordres à la barrière.

Pendant tout le chemin, dans l'obscurité de la voiture, il palpa et baisa comme un amant enivré le contenu de ce papier.

Une fois à la barrière :

– Rue Saint-Claude, dit-il.

Bientôt après, il traversait la cour mystérieuse et retrouvait ce petit salon où se tenait Fritz, l'introducteur aux silencieuses façons.

Balsamo se fit attendre un quart d'heure. Il parut enfin et donna au cardinal, pour cause de son retard, l'heure avancée, qui pouvait lui permettre de croire qu'aucune visite ne lui viendrait plus.

En effet, il était près de onze heures du soir.

– C'est vrai, monsieur le baron, dit le cardinal, et je vous demande pardon de ce dérangement. Mais vous souvenez-vous de m'avoir dit, un jour, que pour être assuré de certains secrets… ?

– Il me fallait les cheveux de la personne dont nous parlions ce jour-là, interrompit Balsamo, qui avait vu déjà le petit papier aux mains du naïf prélat.

– Précisément, monsieur le baron.

– Et vous m'apportez ces cheveux, monseigneur ? Très bien.

– Les voici.

– Croyez-vous qu'il sera possible de les ravoir après l'expérience ?

– À moins que le feu n'ait été nécessaire… auquel cas…

– Sans doute, sans doute, dit le cardinal ; mais alors je pourrai m'en procurer d'autres. Puis-je avoir une solution ?

– Aujourd'hui ?

– Je suis impatient, vous le savez.

– Il faut d'abord essayer, monseigneur.

Balsamo prit les cheveux et monta précipitamment chez Lorenza.

– Je vais donc savoir, se disait-il en chemin, le secret de cette monarchie ; je vais donc savoir le dessein caché de Dieu.

Et, de l'autre côté de la muraille, avant même d'avoir ouvert la porte mystérieuse, il endormit Lorenza. La jeune femme le reçut donc avec un tendre embrassement.

Balsamo s'arracha avec peine de ses bras. Il eût été difficile de dire quelle chose était plus douloureuse au pauvre baron, ou des reproches de la belle Italienne quand elle était éveillée, ou de ses caresses quand elle dormait.

Enfin, étant parvenu à dénouer la chaîne que les deux beaux bras de la jeune femme avaient jetée à son cou :

– Ma Lorenza chérie, lui dit-il en lui mettant le papier dans la main, peux tu me dire à qui sont ces cheveux ?

Lorenza les prit et les appuya sur sa poitrine, puis contre son front ; quoique ses deux yeux fussent ouverts, c'était par la poitrine et le front qu'elle voyait pendant son sommeil.

– Oh ! dit-elle, c'est une illustre tête que celle à qui on les a dérobés.

– N'est-ce pas ?… Une tête heureuse ? Dis !

– Elle peut l'être.

– Cherche bien, Lorenza.

– Oui, elle peut l'être ; il n'y a pas d'ombre encore sur sa vie.

– Cependant elle est mariée…

– Oh ! fit Lorenza avec un doux sourire.

– Eh bien quoi ? et que veut dire ma Lorenza ?

– Elle est mariée, cher Balsamo, ajouta la jeune femme, et cependant…

– Et cependant ?

– Et cependant…

Lorenza sourit encore.

– Moi aussi, je suis mariée, dit-elle.

– Sans doute.

– Et cependant…

Balsamo regarda Lorenza avec un profond étonnement ; malgré le sommeil de la jeune femme, une pudibonde rougeur s'étendait sur son visage.

– Et cependant ? répéta Balsamo. Achève.

Elle jeta de nouveau ses bras autour du cou de son amant, et, cachant sa tête dans sa poitrine :

– Et cependant je suis vierge, dit-elle.

– Et cette femme, cette princesse, cette reine, s'écria Balsamo, toute mariée qu'elle est ?…

– Cette femme, cette princesse, cette reine, répéta Lorenza, elle est aussi pure et aussi vierge que moi ; plus pure, plus vierge même, car elle n'aime pas comme moi.

– Oh ! fatalité ! murmura Balsamo. Merci, Lorenza, je sais tout ce que je voulais savoir.

Il l'embrassa, serra précieusement les cheveux dans sa poche, et, coupant à Lorenza une petite mèche de ses cheveux noirs, il la brûla aux bougies et en recueillit la cendre dans le papier qui avait enveloppé les cheveux de la dauphine.

Alors il redescendit, et, tout en marchant, réveilla la jeune femme.

Le prélat, tout ému d'impatience, attendait, doutait.

– Eh bien, monsieur le comte ? dit-il.

– Eh bien, monseigneur…

– L'oracle ?…

– L'oracle a dit que vous pouviez espérer.

– Il a dit cela ? s'écria le prince transporté.

– Concluez, du moins, comme il vous plaira, monseigneur, l'oracle ayant dit que cette femme n'aimait pas son mari.

– Oh ! fit M. de Rohan avec un transport de joie.

– Quant aux cheveux, dit Balsamo, il m'a fallu les brûler pour obtenir la révélation par l'essence ; en voici les cendres que je vous rends scrupuleusement après les avoir recueillies, comme si chaque parcelle valait un million.

– Merci, monsieur, merci, je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous.

– Ne parlons pas de cela, monseigneur. Une seule recommandation, dit-il : n'allez pas avaler les cendres dans du vin, comme font quelquefois les amoureux ; c'est d'une sympathie si dangereuse que votre amour deviendrait incurable, tandis que le cœur de l'amante se refroidirait !

– Ah ! je n'aurai garde, dit le prélat presque épouvanté. Adieu, monsieur le comte, adieu.

Vingt minutes après, le carrosse de Son Éminence croisait au coin de la rue des Petits-Champs la voiture de M. de Richelieu, qu'elle faillit renverser dans un de ces trous énormes creusés par la construction d'une maison.

Les deux seigneurs se reconnurent.

– Eh ! prince ! dit Richelieu avec un sourire.

– Eh ! duc ! répliqua M. Louis de Rohan avec un doigt sur la bouche.

Et ils furent transportés en sens inverse.

Chapitre XCIII
M. de Richelieu apprécie Nicole

M. de Richelieu s'en allait droit au petit hôtel de M. de Taverney, rue Coq-Héron.

Grâce au privilège que nous possédons de compter à demi avec le Diable boiteux, et qui nous donne la facilité de pénétrer dans chaque maison fermée, nous savons avant M. de Richelieu que le baron, devant sa cheminée, les pieds sur d'immenses chenets sous lesquels se mourait un débris de tison, sermonnait Nicole en lui prenant parfois le menton, malgré les petites moues rebelles et dédaigneuses de la jeune fille.

Nicole se fût-elle accommodée de la caresse sans le sermon, ou bien eût-elle préféré le sermon sans la caresse, voilà ce que nous n'oserions affirmer.

La conversation roulait entre le maître et la servante sur un point important, c'est-à-dire que jamais, à de certaines heures du soir, Nicole n'arrivait exactement au coup de sonnette, qu'elle avait toujours quelque chose à faire dans le jardin ou dans la serre, et que partout ailleurs qu'en ces deux endroits elle faisait mal son service.

À quoi Nicole, se tournant et retournant avec une grâce toute charmante et toute voluptueuse, répondait :

– Tant pis !... moi, je m'ennuie ici, on m'avait promis que j'irais à Trianon avec mademoiselle !

C'était là-dessus que M. de Taverney avait cru devoir charitablement lui caresser les joues et le menton, sans doute pour la distraire.

Nicole, poursuivant son thème et repoussant toute consolation, déplorait son malheureux sort.

– C'est vrai ! gémissait-elle, je suis entre quatre vilains murs ; je n'ai pas de société, je n'ai presque pas d'air ; il y avait pour moi la perspective d'un divertissement et d'un avenir.

– Quoi donc ? dit le baron.

– Trianon, donc ! répliqua Nicole ; Trianon, où j'aurais vu du monde, où j'aurais vu du luxe, où j'aurais regardé et où l'on m'aurait regardée.

– Oh ! oh ! petite Nicole, fit le baron.

– Eh ! monsieur, je suis femme et j'en vaux une autre.

– Cordieu ! voilà parler, dit sourdement le baron. Cela vit, cela remue. Oh ! si j'étais jeune et si j'étais riche !

Et il ne put s'empêcher de jeter un regard d'admiration et de convoitise sur tant de jeunesse, de sève et de beauté.

Nicole rêvait et parfois s'impatientait.

– Allons, couchez-vous, monsieur, dit-elle, que je puisse aussi m'aller coucher, moi.

– Encore un mot, Nicole.

Tout à coup la sonnette de la rue fit tressaillir Taverney et bondir Nicole.

– Qui peut venir, dit le baron, à onze heures et demie du soir ? Va voir, ma petite.

Nicole alla ouvrir, demanda le nom du visiteur, et laissa la porte de la rue entrebâillée.

Par cette ouverture bienheureuse, une ombre qui venait de la cour s'échappa, non sans faire assez de bruit pour que le maréchal, car c'était lui, ne se retournât et ne vît la fuite.

Nicole revint à lui, la bougie à la main, l'air tout épanoui.

– Tiens, tiens, tiens ! dit le maréchal en souriant et en la suivant au salon, ce vieux coquin de Taverney, il ne m'avait parlé que de sa fille.

Le duc était un de ces gens qui n'ont pas besoin de regarder à deux fois pour avoir vu, et vu complètement.

L'ombre qui fuyait le fit penser à Nicole ; Nicole, à l'ombre. Il devina sur la jolie figure de celle-ci ce que l'ombre était venue faire, et aussitôt, après avoir vu l'œil si malicieux, les dents si blanches et la taille si fine de la soubrette, il n'eut plus rien à apprendre sur son caractère et ses goûts.

Nicole annonça, non sans un battement de cœur, à l'entrée du salon :

– M. le duc de Richelieu !

Ce nom était destiné à faire sensation ce soir-là. Il produisit un tel effet sur le baron, que celui-ci se leva de son fauteuil et marcha droit à la porte, sans pouvoir en croire son oreille.

Mais, avant même d'être arrivé à la porte, il aperçut M. de Richelieu dans la pénombre du corridor.

– Le duc !... balbutia-t-il.

– Mais oui, cher ami, le duc lui-même..., répliqua Richelieu de sa voix la plus aimable. Oh ! cela vous étonne, après la visite de l'autre jour. Eh bien baron rien de plus vrai, pourtant... Maintenant, la main, s'il te plaît.

– Monsieur le duc, vous me comblez.

– Tu n'as plus d'esprit, mon cher, dit le vieux maréchal en donnant sa canne et son chapeau à Nicole pour s'asseoir plus commodément dans un fauteuil ; tu t'encroûtes, tu radotes... tu ne sais plus ton monde, à ce qu'il paraît.

– Cependant, duc, il me semble, répondit Taverney fort ému, que ta réception de l'autre jour était tellement significative qu'il n'y avait point a s'y tromper.

– Écoute, mon vieil ami, répondit Richelieu, l'autre jour tu t'es conduit comme un écolier et moi comme un pédant ; de toi à moi, il n'y avait que la férule. Tu veux parler, je veux t'en épargner la peine ; tu serais dans le cas de dire une sottise et moi de t'en répondre une autre. Sautons donc de l'autre jour à aujourd'hui. Sais-tu ce que je viens faire ici ce soir ?

– Non, certes.

– Je viens t'apporter la compagnie que tu venais me demander avant-hier et que le roi a donnée à ton fils… Que diable aussi, comprends donc les nuances ; avant-hier, j'étais quasi-ministre : demander était une injustice ; aujourd'hui que j'ai refusé le portefeuille et que je me retrouve le simple Richelieu d'autrefois, je serais absurde en ne demandant pas. J'ai demandé. J'ai obtenu, j'apporte.

– Duc, est-ce bien vrai, et… cette bonté de ta part ?…

– Est un effet naturel de mon devoir d'ami… Le ministre refusait. Richelieu sollicite et donne.

– Ah ! duc, tu m'enchantes ; tu es donc un véritable ami ?

– Pardieu !

– Mais le roi, le roi qui me fait une telle faveur…

– Le roi ne sait pas seulement ce qu'il fait, ou peut-être me trompé-je et le sait-il à merveille.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que Sa Majesté a sans doute quelque motif en ce moment de déplaire à madame du Barry, et que c'est à ce motif bien plus qu'à mon influence que tu dois la faveur qu'il t'accorde.

– Tu crois ?

– J'en suis sûr, j'y aide. Tu sais que c'est à cause de cette drôlesse que j'ai refusé le portefeuille ?

– On me l'a dit ; mais, je l'avoue…

– Que tu n'y croyais pas. Allons, dis bravement.

– Eh bien, bravement, je l'avouerai…

– Cela veut dire que tu m'as connu sans scrupules, n'est-ce pas ?

– Cela veut dire du moins que je t'ai connu sans préjugés.

– Mon cher, je vieillis, et je n'aime plus les jolies femmes que pour moi… Et puis j'ai encore d'autres idées… Revenons à ton fils, c'est un charmant garçon.

– Fort mal avec le du Barry, qui était chez toi quand j'ai eu la maladresse de m'y présenter.

– Je le sais, et voilà pourquoi je ne suis pas ministre.

– Bon !

– Sans doute, mon ami.

– Tu as refusé le portefeuille pour ne pas déplaire à mon fils ?

– Si je te le disais, tu ne le croirais pas : il n'en est rien. J'ai refusé parce que les exigences des du Barry, qui commençaient par l'exclusion de ton fils, eussent abouti à des énormités en tout genre.

– Alors, tu es brouillé avec ces espèces ?

– Oui et non : ils me craignent, je les méprise, c'est un prêté pour un rendu.

– C'est héroïque, mais c'est imprudent.

– Pourquoi donc ?

– La comtesse a du crédit.

– Peuh ! fit Richelieu.

– Comme tu dis cela !

– Je le dis comme un homme qui sent le faible de la position, et qui, s'il le fallait, attacherait le mineur au bon endroit pour faire sauter la place.

– Je vois la vérité : tu rends service à mon fils un peu pour piquer les du Barry.

– Beaucoup pour cela, et ta perspicacité n'est pas en défaut ; ton fils me sert de grenade, j'incendie par son moyen… Mais, à propos, baron, est-ce que tu n'as pas aussi une fille ?

– Oui.

– Jeune ?

– Seize ans.

– Belle ?

– Comme Vénus.

– Qui habite Trianon.

– Tu la connais donc ?

– J'ai passé la soirée avec elle, et j'ai causé d'elle une heure avec le roi.

– Avec le roi ? s'écria Taverney dont les joues s'empourprèrent.

– En personne.

– Le roi a parlé de ma fille, de mademoiselle Andrée de Taverney ?

– Qu'il dévore des yeux, oui, mon cher.

– Ah ! vraiment ?

– Je te contrarie en te disant cela ?

– Moi ?… Non, certes… le roi m'honore en regardant ma fille… mais…

– Mais quoi ?

– C'est que le roi…

– À de mauvaises mœurs ; est-ce cela que tu veux dire ?

– Dieu me préserve de parler mal de Sa Majesté ; elle a bien le droit d'avoir les mœurs qu'il lui plaît d'avoir.

– Eh bien, alors, que signifie cet étonnement ? As-tu la prétention de faire que mademoiselle Andrée ne soit pas une beauté accomplie, et que, par conséquent, le roi ne la regarde pas d'un œil amoureux ?

Taverney ne répondit rien, il haussa seulement les épaules et tomba dans une rêverie où le poursuivit le regard impitoyablement inquisiteur de Richelieu.

– Bon ! je devine ce que tu dirais si, au lieu de penser tout bas, tu parlais tout haut, poursuivit le vieux maréchal en rapprochant son fauteuil de celui du baron ; tu dirais que le roi est habitué à la mauvaise société… qu'il s'encanaille, comme on dit aux Porcherons, et, par conséquent, qu'il se gardera bien de tourner les yeux vers cette noble fille, au maintien pudique, aux chastes amours, et ne remarquera pas ce trésor de grâces et de charmes de tout genre… lui qui ne se prend qu'aux propos licencieux, qu'aux œillades libertines et aux propos de grisette.

– Décidément tu es un grand homme, duc.

– Et pourquoi cela ?

– Parce que tu as deviné juste, dit Taverney.

– Pourtant, avouez-le, baron, poursuivit Richelieu, il serait bien temps que notre maître ne nous forçât pas, nous autres gentilshommes, nous pairs et compagnons du roi de France, à baiser la main plate et avilie d'une courtisane de cette espèce. Il serait temps qu'il nous remît dans notre air, à nous, et qu'après être tombé de la Châteauroux, qui était marquise et d'un bois à faire des duchesses, à la Pompadour, fille et femme de traitant, puis de la Pompadour à la du Barry, qui s'appelle tout bonnement Jeanneton, il ne tombe pas de la du Barry à quelque Mari-

torne de cuisine ou à quelque Goton des champs. C'est humiliant pour nous, baron, qui avons une couronne au casque, de baisser la tête devant ces péronnelles.

– Oh ! que voilà des vérités bien dites, murmura Taverney, et comme il est clair que le vide est fait à la cour par ces nouvelles façons !

– Plus de reine, plus de femmes ; plus de femmes, plus de courtisans ; le roi entretient une grisette, et le peuple est sur le trône, représenté par mademoiselle Jeanne Vaubernier, lingère à Paris.

– Et cela est ainsi cependant, et…

– Vois-tu, baron, interrompit le maréchal, il y aurait un bien beau rôle pour une femme d'esprit qui voudrait régner en France à l'heure qu'il est…

– Sans doute, dit Taverney, dont le cœur battait ; mais malheureusement la place est prise.

– Pour une femme, continua le maréchal, qui sans avoir les vices de ces prostituées, en aurait là hardiesse, le calcul et les vues ; pour une femme qui pousserait si haut sa fortune, que l'on en parlerait encore alors même que la monarchie n'existerait plus. Sais-tu si ta fille a de l'esprit, baron ?

– Beaucoup, et du bon sens surtout.

– Elle est bien belle !

– N'est-ce pas ?

– Belle de ce tour voluptueux et charmant qui plaît tant aux hommes, belle de cette candeur et de cette fleur de virginité qui impose le respect aux femmes mêmes… Il faut bien soigner ce trésor-là, mon vieil ami.

– Tu m'en parles avec un feu…

– Moi ! c'est-à-dire que j'en suis amoureux fou, et que je l'épouserais demain sans mes soixante-quatorze ans. Mais est-elle bien placée là-bas ? a-t-elle au moins ce luxe qui convient à une si belle fleur ?… Songes-y, baron ; ce soir, elle est rentrée seule chez elle, sans femme, sans chasseur, avec un laquais du dauphin portant une lanterne devant elle : cela ressemble à de la domesticité.

– Que veux-tu, duc ! tu le sais, je ne suis pas riche.

– Riche ou non, mon cher, il faut au moins une femme de chambre à ta fille.

Taverney soupira.

– Je le sais bien, dit-il, qu'il la lui faut, ou plutôt qu'il la lui faudrait.

– Eh quoi ! n'en as-tu pas une ?

Le baron ne répondit pas.

– Qu'est-ce que cette jolie fille, poursuivit Richelieu, que tu tenais là tout à l'heure ? Jolie et fine, ma foi.

– Oui, mais…

– Mais quoi, baron ?

– Je ne puis justement l’envoyer à Trianon.

– Pourquoi donc ? Elle me semble, au contraire, convenir parfaitement à l’emploi ; ce sera une soubrette à quatre épingles.

– Tu n’as donc pas regardé son visage, duc ?

– Moi ? Je n’ai fait que cela.

– Tu l’as regardée et tu n’as pas constaté sa ressemblance étrange !...

– Avec ?

– Avec... Cherche, voyons !... Venez ici, Nicole.

Nicole s’avança ; elle avait, en vraie Marton, écouté aux portes.

Le duc la prit par les deux mains, et enferma dans les siens les genoux de la jeune fille, que cet impertinent regard de grand seigneur et de débauché n’intimida point et ne gêna pas une seconde.

– Oui, dit-il, oui, elle a une ressemblance, c’est vrai.

– Tu sais avec qui, et tu vois, par conséquent, qu’il est impossible d’exposer la faveur de notre maison à une pareille maladresse du hasard. Est-il bien agréable que ce petit bas mal ravaudé de mademoiselle Nicole ressemble à la plus illustre dame de France ?

– Oh ! oh ! repartit aigrement Nicole en se dégageant pour mieux riposter à M. de Taverney, est-il bien certain que ce petit bas mal ravaudé ressemble bien exactement à cette illustre dame ?… L'illustre dame a-t-elle bien l'épaule basse, l'œil vif, la jambe ronde et le bras potelé de ce petit bas mal ravaudé ? Dans tous les cas, monsieur le baron, acheva-t-elle en colère, si vous me dépréciez ainsi, ce n'est que sur échantillon, ce me semble !

Nicole était rouge de fureur, et, par conséquent, d'une beauté splendide.

Le duc serra de nouveau ses jolies mains, emprisonna une seconde fois ses genoux, et, avec un regard plein de caresses et de promesses :

– Baron, dit-il, Nicole n'a certes pas sa pareille à la cour ; quant à moi, je le pense. Pour ce qui est de l'illustre dame avec laquelle, je l'avoue, elle a un faux air de ressemblance, nous allons mettre tout amour-propre à couvert… Vous avez des cheveux blonds d'une nuance admirable, mademoiselle Nicole ; vous avez des sourcils et un nez d'un dessin tout à fait impérial ; eh bien, soyez un quart d'heure assise devant une toilette, et ces imperfections, M. le baron les juge telles, disparaîtront. – Nicole, mon enfant, voudriez vous être à Trianon ?

– Oh ! s'écria Nicole, dont toute l'âme pleine de convoitise passa dans ce monosyllabe.

– Vous irez donc à Trianon, ma chère ; vous irez, et vous y ferez fortune, et sans nuire en quoi que ce soit à la fortune des autres. Baron, un dernier mot.

– Dites, mon cher duc.

– Va, ma belle enfant, fit Richelieu, et laisse-nous causer un moment.

Nicole sortit, le duc s'approcha du baron.

– Si je vous presse d'envoyer une femme de chambre à votre fille, dit-il, c'est que cela fera plaisir au roi. Sa Majesté n'aime pas la misère, et les jolis minois ne lui font pas peur. Enfin, je m'entends.

– Que Nicole aille donc à Trianon, puisque tu penses que cela fera plaisir au roi, répliqua le baron avec son sourire d'égypan.

– Alors, puisque tu m'en donnes la permission, je l'emmènerai : elle profitera du carrosse.

– Cependant, sa ressemblance avec madame la dauphine… Il faudrait songer à cela, duc.

– J'y ai songé. Cette ressemblance disparaîtra sous les mains de Rafté en un quart d'heure. Je t'en réponds… Écris donc un mot à ta fille, baron, pour lui dire l'importance que tu attaches à ce qu'elle ait une femme de chambre auprès d'elle, et à ce que cette femme de chambre s'appelle Nicole.

– Tu crois qu'il est urgent qu'elle s'appelle Nicole ?

– Je le crois.

– Et qu'une autre que Nicole ?…

– Ne remplirait pas si bien la place ; d'honneur, je le crois.

– Alors, j'écris à l'instant même.

Et le baron écrivit aussitôt une lettre qu'il remit à Richelieu.

– Et les instructions, duc ?

– Je me charge de les donner à Nicole. Elle est intelligente ?

Le baron sourit.

– Tu me la confies, alors… n'est-ce pas ? dit Richelieu.

– Ma foi ! c'est ton affaire, duc ; tu me l'as demandée, je te la donne ; fais en ce que tu pourras.

– Mademoiselle, venez avec moi, dit le duc en se levant, et vite.

Nicole ne se le fit pas répéter. Sans même demander le consentement du baron, elle rassembla en cinq minutes un petit paquet de hardes, et, d'un pas si léger qu'on eût dit qu'elle volait, elle s'élança près du cocher de monseigneur.

Richelieu prit alors congé de son ami, qui lui réitéra ses remerciements pour le service qu'il avait rendu à Philippe de Taverney.

D'Andrée, pas un mot. C'était plus que d'en parler.

Chapitre XCIV
Métamorphoses

Nicole ne se sentait plus d'aise ; quitter Taverney pour se rendre à Paris n'avait pas été pour elle un triomphe aussi grand que de quitter Paris pour Trianon.

Elle fut tellement gracieuse avec le cocher de M. de Richelieu, que la réputation de la nouvelle femme de chambre était faite le lendemain dans toutes les remises et dans toutes les antichambres un peu aristocratiques de Versailles et de Paris.

Lorsqu'on arriva au pavillon de Hanovre, M. de Richelieu prit la petite par la main et la conduisit lui-même au premier étage, où l'attendait M. Rafté, écrivant force lettres pour le compte de monseigneur.

Parmi toutes les attributions de M. le maréchal, la guerre jouant le plus grand rôle, le Rafté, en théorie du moins, était devenu un si habile homme de guerre, que Polybe et le chevalier de Folard, s'ils eussent vécu, se fussent tenus très heureux de recevoir un de ces petits mémoires sur les fortifications et les manœuvres comme Rafté en écrivait chaque semaine.

M. Rafté était donc occupé à rédiger un projet de guerre contre les Anglais dans la Méditerranée, lorsque le maréchal entra et lui dit :

– Tiens, Rafté, regarde-moi cette enfant.

Rafté regarda.

– Très aimable, monseigneur, dit-il avec un mouvement de lèvres des plus significatifs.

– Oui, mais sa ressemblance ?... Rafté, c'est de sa ressemblance que je parle.

– Eh ! c'est vrai ; ah ! diable !

– Tu trouves, n'est-ce pas ?

– C'est extraordinaire ; voilà qui fera sa ruine ou sa fortune.

– Sa ruine, d'abord, mais nous allons y mettre bon ordre. Elle a les cheveux blonds, comme vous voyez, Rafté ; mais ce n'est pas une grande affaire, n'est-ce pas ?

– Il ne s'agit que de les lui faire noirs, monseigneur, répliqua Rafté, qui avait pris l'habitude de compléter la pensée de son maître, et souvent même de penser entièrement pour lui.

– Viens à ma toilette, petite, dit le maréchal ; monsieur, qui est un habile homme, va faire de toi la plus belle et la plus méconnaissable soubrette de France.

En effet, dix minutes après, Rafté, à l'aide d'une composition dont le maréchal usait chaque semaine pour teindre en noir ses cheveux blancs sous sa perruque, coquetterie qu'il prétendait révéler encore souvent dans les ruelles de sa connaissance, Rafté teignit d'un noir de jais les beaux cheveux blond cendré de Nicole ; puis il passa sur ses sourcils épais et blonds une épingle noircie au feu d'une bougie ; il donna ainsi à sa physionomie enjouée un rehaut si fantasque, à ses yeux vifs et clairs un feu si

ardent, et quelquefois si sombre, que l'on eût dit une fée sortant, par la force de l'évocation, d'un étui magique où la retenait son enchanteur.

– Maintenant, ma toute belle, dit Richelieu après avoir donné un miroir à Nicole stupéfaite, regardez comme vous êtes charmante et surtout comme vous êtes peu la Nicole de tout à l'heure. Vous n'avez plus de ruine à craindre, mais une fortune à faire.

– Oh ! monseigneur, s'écria la jeune fille.

– Oui, et pour cela il ne s'agit que de s'entendre.

Nicole rougissait et baissait les yeux ; la rusée s'attendait sans doute à des paroles comme M. de Richelieu savait si bien les dire.

Le duc comprit et, pour couper court à tout malentendu :

– Asseyez-vous dans ce fauteuil, ma chère enfant, dit-il, à côté de M. Rafté. Ouvrez vos oreilles bien grandes, et écoutez-moi… Oh ! M. Rafté ne nous gêne pas, n'ayez pas peur ; il nous donnera son avis au contraire. Vous m'écoutez, n'est-ce pas ?

– Oui, monseigneur, balbutia Nicole, honteuse de s'être ainsi méprise par vanité.

La conversation de M. de Richelieu avec Rafté et Nicole dura une grande heure ; après quoi, le duc envoya la petite personne se coucher avec les filles de chambre de l'hôtel.

Rafté se remit à son mémoire militaire, M. de Richelieu se mit au lit après avoir feuilleté des lettres qui l'avertissaient de

toutes les menées des parlements de province contre M. d'Aiguillon et la cabale du Barry.

Le lendemain au matin, une de ses voitures sans armoiries conduisit Nicole à Trianon, la déposa près de la grille avec son petit paquet et disparut.

Nicole, le front haut, l'esprit libre et l'espoir dans les yeux, vint, après s'être informée, heurter à la porte des communs.

Il était dix heures du matin. Andrée, déjà levée et habillée, écrivait à son père pour l'informer de cet heureux événement de la veille, dont M. de Richelieu, comme nous l'avons dit, s'était fait le messager.

Nos lecteurs n'ont pas oublié qu'un perron de pierre conduit des jardins à la chapelle du petit Trianon ; que, sur le palier de cette chapelle, un escalier monte à droite au premier étage, c'est-à-dire aux chambres des dames de service, chambres qu'un long corridor éclairé sur les jardins borde comme une allée.

La chambre d'Andrée était la première à gauche dans ce corridor. Elle était assez spacieuse, bien éclairée sur la grande cour des écuries, et précédée d'une petite chambre flanquée de deux cabinets à droite et à gauche.

Cette chambre, insuffisante si l'on considère le train ordinaire des commensaux d'une cour brillante, devenait une charmante cellule, très habitable et très riante comme retraite, après les agitations du monde qui peuplait le palais. Là pouvait se réfugier une âme ambitieuse pour dévorer les affronts ou les mécomptes de la journée ; là aussi pouvait se reposer, dans le silence et la solitude c'est-à-dire dans l'isolement des grandeurs, une âme humble et mélancolique.

En effet, plus de supériorité, plus de devoirs, plus de représentation, quand on avait une fois franchi ce perron et gravi cet escalier de la chapelle. Autant de calme qu'au couvent, autant de liberté matérielle que dans la vie de prison. L'esclave au palais rentrait maître dans sa chambre des communs.

Une âme douce et fière comme celle d'Andrée trouvait son compte en tous ces petits calculs, non pas qu'elle vint se reposer d'une ambition déçue ou des fatigues d'une fantaisie inassouvie ; mais Andrée pouvait penser plus à l'aise dans l'étroit quadrilatère de sa chambre que dans les riches salons de Trianon, sur ces dalles que son pied foulait avec tant de timidité qu'on eût dit de la terreur.

De là, de ce coin obscur où elle se sentait bien à sa place, la jeune fille regardait sans trouble toutes les grandeurs qui pendant le jour avaient ébloui ses yeux. Au milieu de ses fleurs, avec son clavecin, entourée de livres allemands, qui sont une si douce compagnie aux gens qui lisent avec le cœur, Andrée défiait le sort de lui envoyer un chagrin ou de lui ôter une joie.

– Ici, disait-elle, lorsque, le soir, après ses devoirs accomplis, elle revenait prendre son peignoir à larges plis et respirer de toute son âme comme de tous ses poumons, ici je possède à peu près tout ce que je posséderai jusqu'à ma mort. Peut-être me verrai-je un jour plus riche, mais jamais je ne me trouverai plus pauvre ; il y aura toujours des fleurs, de la musique et une belle page pour recréer les isolés.

Andrée avait obtenu la permission de déjeuner chez elle lorsque bon lui semblait. Cette faveur lui était précieuse. Elle pouvait, de cette façon, demeurer jusqu'à midi dans sa chambre, à moins que la dauphine ne la fît demander pour quelque lecture ou quelque promenade matinale. Ainsi libre, dans les beaux

jours elle partait le matin avec un livre et traversait seule les grands bois qui vont de Trianon à Versailles, puis, après deux heures de promenade, de méditation et de rêverie, elle rentrait pour déjeuner, n'ayant aperçu souvent ni un seigneur, ni un laquais, ni un homme, ni une livrée.

La chaleur commençait-elle à filtrer sous les épais ombrages, Andrée avait sa petite chambre si fraîche, avec le double air de la fenêtre et de la porte du corridor. Un petit sofa recouvert d'étoffe d'indienne, quatre chaises pareilles, son chaste lit à ciel rond, d'où tombaient des rideaux de la même étoffe que le meuble, deux vases de Chine sur la cheminée, une table carrée à pieds de cuivre : voilà de quoi se composait ce petit univers, aux confins duquel Andrée bornait toutes ses espérances, limitait tous ses désirs.

Nous disions donc que la jeune fille était assise dans sa chambre et s'occupait d'écrire à son père lorsqu'un petit coup, discrètement frappé à la porte du corridor, éveilla son attention.

Elle leva la tête en voyant la porte s'ouvrir, et poussa un léger cri d'étonnement lorsque le visage radieux de Nicole apparut sortant de la petite antichambre.

Chapitre XCV
Comment la joie des uns fait le désespoir des autres

– Bonjour, mademoiselle ; c'est moi, dit Nicole avec une joyeuse révérence qui cependant, d'après la connaissance que la jeune fille avait du caractère de sa maîtresse, n'était pas exempte d'inquiétude.

– Vous ! et par quel hasard ? répliqua Andrée en déposant sa plume pour mieux suivre la conversation qui s'engageait ainsi.

– Mademoiselle m'oubliait ; moi, je suis venue.

– Mais, si je vous oubliais, mademoiselle, c'est que j'avais mes raisons pour cela. Qui vous a permis de venir ?

– M. le baron, sans doute, mademoiselle, dit Nicole en rapprochant d'un air assez mécontent les deux beaux sourcils noirs qu'elle devait à la générosité de M. Rafté.

– Mon père a besoin de vous à Paris, et, moi, je n'ai aucun besoin de vous ici… Vous pouvez donc retourner, mon enfant.

– Oh ! mais, dit Nicole, mademoiselle n'a guère d'attache… Je croyais avoir plu bien davantage à mademoiselle… Aimez donc, ajouta philosophiquement Nicole, pour qu'on vous le rende de la sorte !

Et ses beaux yeux firent tous leurs efforts pour attirer une larme à leurs paupières.

Il y avait assez de cœur et de sensibilité dans le reproche pour exciter la compassion d'Andrée.

– Mon enfant, dit-elle, ici l'on me sert, et je ne puis me permettre de surcharger la maison de madame la dauphine d'une bouche de plus.

– Bon ! comme si cette bouche était bien grande ! dit Nicole avec un charmant sourire.

– Il n'importe, Nicole, ta présence ici est impossible.

– À cause de cette ressemblance ? dit la jeune fille. Vous n'avez donc pas regardé ma figure, mademoiselle ?

– En effet, tu me parais changée.

– Je le crois bien ; un beau seigneur, celui qui a fait donner un grade à M. Philippe, est venu chez nous hier, et, comme il a vu M. le baron triste de vous laisser ici sans femme de chambre, il lui a conté que rien n'était plus facile que de me changer du blanc au noir. Il m'a emmenée, m'a fait coiffer comme vous voyez ; et me voici.

Andrée sourit.

– Tu m'aimes donc bien, dit-elle, que tu veux à tout prix t'enfermer à Trianon, où je suis presque prisonnière ?

Nicole jeta un rapide mais intelligent regard autour d'elle.

– Cette chambre n'est pas gaie, dit-elle ; mais vous n'y restez pas toujours ?

– Moi, sans doute, répliqua Andrée ; mais toi ?

– Eh bien, moi ?

– Toi qui n'iras pas dans le salon, près de madame la dauphine ; toi qui n'auras ni le jeu, ni la promenade, ni le cercle ; toi qui resteras toujours ici, tu risques de mourir d'ennui.

– Oh ! dit Nicole, il y a bien quelque petite fenêtre ; on pourra bien voir un coin de ce monde, ne fût-ce que par l'embrasure d'une porte. Si l'on voit, on peut être vue… Voilà tout ce qu'il me faut ; ne vous inquiétez pas de moi.

– Je le répète, Nicole, non, je ne puis te recevoir sans un ordre exprès.

– De qui ?

– De mon père.

– C'est votre dernier mot ?

– Oui, c'est mon dernier mot.

Nicole tira de sa gorgerette la lettre du baron de Taverney.

– Alors, dit-elle, puisque mes prières et mon dévouement ne font pas d'effet, voyons si la recommandation que voici aura plus de pouvoir.

Andrée lut la lettre, qui était ainsi conçue :

« Je sais, et l'on remarque, ma chère Andrée, que vous ne tenez pas à Trianon l'état que votre rang vous commande impérieusement d'avoir ; il vous faudrait deux femmes et un valet de pied, comme il me faudrait, à moi, vingt bonnes mille livres de revenu ; cependant, comme je me contente de mille livres, imitez-moi et prenez Nicole, qui vaut à elle seule tout le domestique qui vous serait nécessaire.

« Nicole est agile, intelligente et dévouée ; elle prendra vite le ton et les manières de la localité ; vous aurez le soin, non de stimuler, mais d'enchaîner sa bonne volonté. Gardez-la donc, et ne croyez pas que je fasse un sacrifice. Au cas où vous le croiriez, souvenez-vous que Sa Majesté, qui a eu la bonté de penser à nous en vous voyant, a remarqué, ceci m'est confié par un bon ami, que vous manquez de toilette et de représentation. Songez à cela, c'est d'une haute importance.

Votre affectionné père. »

Cette lettre jeta Andrée dans une perplexité douloureuse.

Ainsi elle allait être poursuivie jusque dans sa prospérité nouvelle par une pauvreté que seule elle ne sentait pas être un défaut, lorsque tout la lui reprochait comme une tache.

Elle fut sur le point de briser sa plume avec colère et de déchirer la lettre commencée, pour répondre au baron quelque belle tirade pleine d'un désintéressement philosophique que Philippe eut signée des deux mains.

Mais il lui sembla voir le sourire ironique du baron lorsqu'il lirait ce chef-d'œuvre, et aussitôt toute sa résolution s'évanouit. Elle se contenta donc de répondre à ce factum du baron par un

paragraphe annexé aux nouvelles qu'elle lui mandait de Trianon.

« Mon père, ajouta-t-elle, Nicole arrive à l'instant même, et je la reçois sur votre désir ; mais ce que vous m'avez écrit à son sujet m'a désespérée. Serai-je moins ridicule, avec cette petite villageoise pour femme de chambre, que je ne l'étais seule au milieu de ces opulents de la cour ? Nicole sera malheureuse de me voir humiliée ; elle m'en saura mauvais gré ; car les valets sont fiers ou humbles pour eux du luxe ou de la simplicité de leurs maîtres. Quant à la remarque de Sa Majesté, mon père, permettez-moi de vous dire que le roi a tant d'esprit, qu'il ne peut m'en vouloir de mon impuissance à faire la grande dame, et que Sa Majesté, en outre, a trop de cœur pour avoir remarqué ou critiqué ma misère, au lieu de la changer en une aisance que votre nom et vos services légitimeraient aux yeux de tous. »

Telle fut la réponse de la jeune fille, et il faut avouer que cette candide innocence, que cette noble fierté avaient bien facilement raison contre l'astuce et la corruption de ses tentateurs.

Andrée ne parla plus de Nicole. Elle la garda, en sorte que celle-ci, enthousiasmée et joyeuse, elle savait bien pourquoi, dressa, séance tenante, un petit lit dans le cabinet de droite, donnant sur l'antichambre, et se fit toute petite, tout aérienne, tout exquise, pour ne gêner en rien sa maîtresse par sa présence dans ce réduit si modeste ; on eût dit qu'elle voulait imiter la feuille de rose que les savants de Perse avaient laissé tomber sur le vase plein d'eau, pour montrer qu'on y pouvait ajouter quelque chose sans faire déborder le contenu.

Andrée partit pour Trianon vers une heure. Jamais elle n'avait été plus vite et plus gracieusement parée. Nicole s'était surpassée : complaisances, attentions et intentions, rien n'avait manqué à son service.

Lorsque mademoiselle de Taverney fut partie, Nicole se sentit maîtresse de la place et en fit la revue exacte. Tout passa par son examen, depuis les lettres jusqu'aux derniers colifichets de toilette, depuis la cheminée jusqu'aux plus secrets recoins des cabinets.

Et puis on regarda par la fenêtre pour prendre l'air du voisinage.

En bas, une vaste cour où les palefreniers pansaient et étrillaient les chevaux de luxe de madame la dauphine. Des palefreniers, fi donc ! Nicole détourna la tête.

À droite, une rangée de fenêtres sur le rang de la fenêtre d'Andrée. Quelques têtes y apparurent, têtes de femmes de chambre et de frotteurs. Nicole passa dédaigneusement à un autre examen.

En face, des maîtres de musique faisaient répéter, dans une vaste chambre, des choristes et des instrumentistes pour la messe de Saint-Louis.

Nicole s'amusa, tout en époussetant, à chantonner à sa manière, de telle sorte qu'elle donna des distractions aux maîtres et que les choristes chantèrent faux impunément.

Mais ce passe-temps ne pouvait longtemps suffire aux ambitions de mademoiselle Nicole ; lorsque maîtres et écoliers se furent suffisamment querellés et trompés, la petite personne passa la revue de l'étage supérieur. Toutes les fenêtres étaient fermées ; d'ailleurs, c'étaient des mansardes.

Nicole se remit à épousseter ; mais, un moment après, une de ces mansardes était ouverte sans qu'on eût pu voir par quel mécanisme, car personne ne paraissait.

Quelqu'un cependant l'avait ouverte, cette fenêtre ; ce quelqu'un avait vu Nicole et ne restait pas à la regarder ; c'était un quelqu'un bien impertinent.

Voilà du moins ce que pensa Nicole. Aussi, pour ne pas manquer, elle qui étudiait si consciencieusement, d'étudier un visage d'impertinent, elle s'attacha, au moindre tour qu'elle faisait dans la chambre d'Andrée, à revenir près de la fenêtre donner un coup d'œil à la mansarde, c'est-à-dire à cet œil ouvert qui lui manquait de respect en la privant de son regard, faute de prunelles. Une fois, elle crut remarquer qu'on avait fui lorsqu'elle approchait… Cela n'était pas croyable, elle ne le crut pas.

Une autre fois, elle en fut à peu près sûre, ayant vu le dos du fugitif, surpris par un retour plus prompt qu'il ne s'y attendait.

Alors Nicole usa de ruse : elle se cacha derrière le rideau, en laissant la fenêtre toute grande ouverte, afin de ne donner aucun soupçon.

Elle attendit longtemps ; mais enfin des cheveux noirs apparurent, puis des mains craintives qui soutenaient en arcboutant un corps penché avec précaution ; enfin la figure se montra distinctement à découvert : Nicole faillit tomber à la renverse et chiffonna tout le rideau.

C'était la figure de M. Gilbert, qui regardait là du haut de cette mansarde.

Gilbert, en voyant le rideau trembler, comprit la ruse et ne reparut plus.

Bien mieux, la fenêtre de la mansarde se ferma.

Nul doute, Gilbert avait vu Nicole ; il avait été stupéfait. Il avait voulu se convaincre de la présence de cette ennemie, et, se voyant découvert lui même, il avait fui, plein de trouble et de colère.

Voilà du moins comment Nicole interpréta la scène, et elle avait bien raison : c'était bien ainsi qu'il convenait de l'interpréter.

En effet, Gilbert eût mieux aimé voir le diable que de voir Nicole ; il se forgea mille terreurs de l'arrivée de cette surveillante. Il avait contre elle un vieux levain de jalousie ; elle savait son secret du jardin de la rue Coq-Héron.

Gilbert s'enfuit avec trouble, non pas seulement avec trouble, mais avec colère, mais en se mordant les doigts de rage.

– Que m'importe à présent, se disait-il, ma sotte découverte dont j'étais si fier !… Que Nicole ait eu là-bas un amant, le mal est fait, et on ne la renverra pas pour cela ici ; tandis qu'elle, si elle dit ce que j'ai fait rue Coq-Héron, peut me faire chasser de Trianon… Ce n'est pas moi qui tiens Nicole, c'est Nicole qui me tient… O rage !

Et tout l'amour-propre de Gilbert, servant de stimulant à sa haine, fit bouillonner son sang avec une violence inouïe.

Il lui sembla qu'en entrant dans cette chambre, Nicole venait d'en faire envoler avec un diabolique sourire tous les heureux songes que Gilbert, de sa mansarde, y envoyait chaque jour avec ses vœux, avec son ardent amour et avec ses fleurs. Gilbert avait trop à penser pour s'être occupé jusque-là de Nicole ; ou

bien avait-il éloigné cette pensée par la terreur qu'elle lui inspirait ? Voilà ce que nous ne déciderons pas. Mais ce que nous pouvons affirmer avec certitude, c'est que la vue de Nicole fut pour lui une surprise essentiellement désagréable.

Il sentait bien que la guerre se déclarerait tôt ou tard entre Nicole et lui ; mais, comme Gilbert était un homme prudent et politique, il ne voulait pas que cette guerre commençât avant qu'il fût en mesure de la faire énergique et bonne.

Il résolut donc de contrefaire le mort jusqu'à ce que le hasard lui eût donné une occasion favorable de ressusciter, ou jusqu'à ce que Nicole, par faiblesse ou par besoin, risquât à son endroit une démarche qui lui fît perdre tous ses avantages.

C'est pourquoi, tout yeux, tout oreilles pour Andrée, mais circonspect, mais vigilant sans trêve, il continua de se tenir au courant des affaires intérieures de la première chambre du corridor, sans qu'une seule fois Nicole eût pu le rencontrer dans les jardins.

Malheureusement pour Nicole, elle n'était pas irréprochable, et, l'eût-elle été pour le présent, il y avait toujours dans son passé quelque pierre d'achoppement sur laquelle on pouvait la faire chanceler.

C'est ce qui arriva au bout de huit jours. Gilbert, en guettant le soir, en guettant la nuit, finit par entrevoir à travers les grilles un plumet qui ne lui était pas inconnu. Ce plumet causait à Nicole des distractions incessantes, car c'était celui de M. Beausire, qui, suivant la cour, avait émigré de Paris à Trianon.

Longtemps Nicole fit la cruelle, longtemps elle laissa M. Beausire grelotter au froid ou fondre au soleil, et cette vertu désespérait Gilbert ; mais, un beau soir, M. Beausire ayant dépassé

sans doute les limites de l'éloquence mimique et trouvé la persuasion, Nicole profita du moment où Andrée dînait dans le pavillon avec madame de Noailles, pour rejoindre M. Beausire, qui aidait son ami, le surveillant des écuries, à dresser un petit cheval d'Irlande.

De la cour, on passa au jardin, et, du jardin, à l'avenue ombreuse qui conduit à Versailles.

Gilbert suivit le couple amoureux avec la joie féroce d'un tigre qui évente une piste. Il compta leurs pas, leurs soupirs, apprit par cœur ce qu'il entendit de leurs paroles, et il faut croire qu'il fut heureux du résultat, car, le lendemain, affranchi de toute gêne, il se montra chantonnant et délibéré à sa mansarde, sans plus redouter d'être vu de Nicole, mais, au contraire, ayant l'air de braver son regard.

Celle-ci reprisait une mitaine de soie brodée à sa maîtresse ; au bruit de la chanson, elle leva la tête et vit Gilbert.

Sa première manifestation fut une certaine moue dédaigneuse qui tournait à l'aigre et sentait son hostilité d'une lieue… Mais Gilbert soutint ce regard et cette moue avec un si singulier sourire, il mit tant de provocation dans son maintien et dans sa façon de chanter, que Nicole baissa la tête et rougit.

– Elle a compris, se dit Gilbert ; c'est tout ce que je demandais.

Depuis, il recommença le même manège, et ce fut Nicole qui trembla ; elle en vint au point de désirer une entrevue avec Gilbert, pour se soulager le cœur de ce poids qu'avaient lancé les regards ironiques du jeune jardinier.

Gilbert remarqua qu'on le recherchait. Il ne pouvait se méprendre aux petites toux sèches qui résonnaient près de la fenêtre, lorsque Nicole le savait dans sa mansarde ; aux allées et venues de la jeune fille dans le corridor, lorsqu'elle pouvait supposer qu'il allait descendre ou monter.

Un moment il fut heureux de ce triomphe, qu'il attribuait tout entier à sa force de caractère et à son esprit de conduite. Nicole le guetta si bien, qu'elle le vit une fois monter son escalier : elle l'appela, il ne répondit pas.

La jeune fille poussa plus loin sa curiosité ou sa crainte ; elle ôta un soir ses jolies mules à talon, héritage d'Andrée, et se hasarda tremblante et rapide dans l'appentis au fond duquel on voyait la porte de Gilbert.

Il faisait encore assez jour pour que ce dernier, prévenu de l'approche de la jeune fille, pût voir Nicole distinctement à travers les jointures ou plutôt les disjonctions des planches.

Elle vint heurter à sa porte, sachant bien qu'il était dans sa chambre.

Gilbert ne répondit pas.

C'était pourtant pour lui une dangereuse tentation. Il pouvait humilier à son aise celle qui revenait ainsi demander son pardon. Il était seul, ardent et frissonnant chaque nuit au souvenir de Taverney, l'œil collé à la porte, dévorant la beauté fascinatrice de cette voluptueuse fille ; surexcité par la sensation de son amour-propre, il levait déjà la main pour tirer le verrou, qu'avec sa prévoyance et sa circonspection habituelles, il avait poussé pour n'être pas surpris.

– Non, se dit-il, non ; il n'y a que calcul chez elle ; c'est par besoin et par intérêt qu'elle vient me solliciter. Donc, elle y gagnerait quelque chose ; qui sait, moi, ce que j'y perdrais ?

Et, sur ce raisonnement, il laissa retomber sa main à son côté. Nicole, après avoir frappé deux ou trois fois à la porte, s'éloigna en fronçant le sourcil.

Gilbert conserva donc tous ses avantages ; Nicole alors redoubla de ruse pour ne pas perdre entièrement les siens. Enfin, tant de projets et de contremines se réduisirent à ces mots que les deux parties belligérantes échangèrent un soir à la porte de la chapelle, où le hasard les avait mises en présence :

– Tiens ! bonsoir, monsieur Gilbert ; vous êtes donc ici ?

– Eh ! bonsoir, mademoiselle Nicole ; vous voilà donc à Trianon ?

– Comme vous voyez, femme de chambre de mademoiselle.

– Et moi aide-jardinier.

Là-dessus, Nicole fit une belle révérence à Gilbert, qui la salua en homme de cour ; et ils se séparèrent.

Gilbert remontait chez lui, il feignit de continuer sa route.

Nicole sortait de chez elle, elle poursuivit son chemin ; seulement, Gilbert redescendit à pas de loup et suivit Nicole, comptant bien qu'elle allait retrouver M. Beausire.

Il y avait en effet, sous les ombrages de l'allée, un homme qui attendait ; Nicole s'en approcha ; il faisait trop sombre déjà

pour que Gilbert reconnût M. Beausire et l'absence du plumet l'intrigua tellement, qu'il laissa revenir Nicole au logis et suivit l'homme au rendez-vous jusqu'à la grille de Trianon.

Ce n'était pas M. Beausire, mais un homme d'un certain âge ou plutôt d'un âge certain, tournure de grand seigneur et démarche fringante, malgré la vieillesse ; en s'approchant, Gilbert, qui passa presque sous le nez de ce personnage avec une impudente audace, reconnut M. le duc de Richelieu.

– Peste ! dit-il, après l'exempt le maréchal de France ; mademoiselle Nicole monte en grade !

Chapitre XCVI
Les parlements

Tandis que toutes ces intrigues subalternes, couvées et écloses sous les tilleuls et dans les fleurs de Trianon, composaient une existence animée aux cirons de ce petit monde, les grandes intrigues de la ville, tempêtes menaçantes, ouvraient leurs vastes ailes au-dessus du palais de Thémis, comme l'écrivait mythologiquement M. Jean du Barry à sa sœur.

Les parlements, reste dégénéré de l'ancienne opposition française, avaient repris haleine sous la main capricieuse de Louis XV ; mais, depuis que leur protecteur, M. de Choiseul, était tombé, ils sentaient le danger s'approcher d'eux et s'apprêtaient à le conjurer par des mesures aussi énergiques que la circonstance le permettait.

Toute grande commotion générale s'embrase par une question personnelle, comme les grandes batailles de corps armés débutent par des engagements de tirailleurs isolés.

Depuis que M. de La Chalotais, prenant au corps M. d'Aiguillon, avait personnifié la lutte du tiers contre la féodalité, l'esprit public s'en tenait là et ne souffrait pas que la question fût déplacée.

Or, le roi, que le parlement de Bretagne et ceux de la France entière avaient noyé sous un déluge de représentations plus ou moins soumises et filiales, le roi venait, grâce à madame du Barry, de donner raison contre le tiers parti à la féodalité, en nommant M. d'Aiguillon au commandement de ses chevau-légers.

M. Jean du Barry l'avait formulé avec exactitude : c'était un rude soufflet sur la joue des amés et féaux conseillers tenant cour de parlement.

Comment ce soufflet serait-il accepté ? Telle était la question que la cour et la ville se posaient chaque matin au lever du soleil.

Les gens du parlement sont d'habiles gens et, là où beaucoup d'autres sont embarrassés, ils voient clair.

Ils commencèrent par bien s'entendre entre eux sur l'application et le résultat du soufflet ; après quoi, ils prirent la détermination suivante, lorsqu'il fut bien arrêté que le soufflet avait été donné et reçu :

« La cour du parlement délibérera sur la conduite de l'ex-gouverneur de Bretagne, et donnera son avis. »

Mais le roi para le coup en intimant aux pairs et aux princes la défense de se rendre au palais pour assister à quelque délibération que ce fût touchant M. d'Aiguillon ; ceux-ci obéirent à la lettre.

Alors le parlement, résolu de faire sa besogne lui-même, rendit un arrêt dans lequel, déclarant que le duc d'Aiguillon était gravement inculpé et prévenu de soupçon, même de faits qui entachaient son honneur, ce pair était suspendu des fonctions de la pairie jusqu'à ce que, par un jugement rendu en la cour des pairs dans les formes et avec les solennités prescrites par les lois et ordonnances du royaume, *que rien ne peut suppléer*, il se fût pleinement purgé des accusations et soupçons entachant son honneur.

Mais ce n'était rien qu'un pareil arrêt rendu en cour de parlement, devant les intéressés, et inscrit aux registres : il fallait la publicité, la notoriété publique ; il fallait ce scandale que jamais chanson ne craint de soulever en France, ce qui rend la chanson souveraine dominatrice des événements et des hommes. Il fallait élever cet arrêt du parlement à la puissance de la chanson.

Paris ne demandait pas mieux que de s'intéresser au scandale ; peu disposé pour la cour, peu pour le parlement, ce Paris, en ébullition perpétuelle, attendait quelque bon sujet de rire comme transition à tous ces sujets de larmes qu'on lui fournissait depuis cent ans.

L'arrêt donc était bien et dûment rendu ; le parlement nomma des commissaires pour le faire imprimer sous leurs yeux. On tira cet arrêt à dix mille exemplaires dont la distribution fut organisée en un moment.

Après quoi, comme il était dans les formes que le principal intéressé fût informé de ce que la cour avait fait de lui, ces mêmes commissaires se transportèrent à l'hôtel de M. le duc d'Aiguillon, qui venait de descendre à Paris pour un rendez-vous impérieux.

Ce rendez-vous n'était autre chose qu'une explication nette et franche devenue nécessaire entre le duc et son oncle le maréchal.

Grâce à Rafté, tout Versailles avait su en une heure la noble résistance du vieux duc aux ordres du roi touchant le portefeuille de M. de Choiseul. Grâce à Versailles, tout Paris et toute la France avaient appris la même nouvelle ; en sorte que M. de Richelieu se trouvait depuis quelque temps hissé sur le pavois de la popularité, d'où il faisait des grimaces politiques à madame du Barry et à son cher neveu lui-même.

La position n'était pas bonne pour M. d'Aiguillon, déjà fort impopulaire. Le maréchal, si haï du peuple, mais redouté, parce qu'il était l'expression vivante de la noblesse, si respectée et si respectable sous Louis XV ; le maréchal, si versatile, qu'après avoir choisi un parti, on le voyait tirer dessus sans ménagement, lorsque la circonstance le permettait ou qu'un bon mot en pouvait résulter ; Richelieu disons-nous, était un fâcheux ennemi à conserver ; d'autant mieux que le pire côté de son inimitié était toujours celui qu'il réservait pour faire ce qu'il appelait des surprises.

Le duc d'Aiguillon avait, depuis son entrevue avec madame du Barry, deux défauts à la cuirasse. Devinant tout ce que Richelieu cachait de rancune et d'appétits de vengeance sous l'apparente égalité de son humeur, il fit ce qu'on doit faire en cas de tempête : il creva la trombe à coups de canon, bien assuré que le péril serait moindre si on s'y jetait courageusement.

Il se mit donc à rechercher partout son oncle pour avoir avec lui un entretien sérieux ; mais rien n'était si difficile depuis que le maréchal avait éventé son désir.

Marches et contre-marches commencèrent : du plus loin que le maréchal voyait son neveu, il lui décochait un sourire et s'entourait immédiatement de gens qui rendaient toute communication impossible ; il défiait ainsi l'ennemi comme dans un fort impénétrable.

Le duc d'Aiguillon creva la trombe.

Il se présenta purement et simplement chez son oncle à Versailles.

Mais Rafté, en faction à sa petite fenêtre de l'hôtel donnant sur la cour, reconnut les livrées du duc et prévint son maître.

Le duc entra jusque dans la chambre à coucher du maréchal ; il y trouva Rafté, lequel, avec un sourire tout gros de confidences, commit l'indiscrétion de raconter à ce neveu que son oncle avait passé la nuit hors de l'hôtel.

M. d'Aiguillon se pinça les lèvres et fit bonne retraite.

Rentré chez lui, il écrivit au maréchal pour lui demander audience.

Le maréchal ne pouvait reculer devant une réponse, Il ne pouvait, s'il répondait, refuser l'audience, et, s'il accordait l'audience, comment refuser une bonne explication ? M. d'Aiguillon ressemblait trop à ces spadassins polis et charmants qui cachent leurs mauvais desseins sous une gracieuseté adorable, amènent leur homme avec des révérences sur le terrain, et, là, l'égorgent sans miséricorde.

Le maréchal n'avait pas assez d'amour-propre pour se faire une illusion, il savait toute la force de son neveu. Une fois en face de lui, cet antagoniste lui arracherait soit un pardon, soit une concession. Or, Richelieu ne pardonnait jamais, et des concessions à un ennemi sont toujours une faute mortelle en politique.

Il feignit donc, au reçu de la lettre de M. d'Aiguillon, d'avoir quitté Paris pour plusieurs jours.

Rafté, qu'il consulta sur ce point, lui donna l'avis suivant :

– Nous sommes en chemin de ruiner M. d'Aiguillon. Nos amis des parlements font la besogne. Si M. d'Aiguillon, qui s'en

doute, peut avant l'explosion mettre la main sur vous, il vous arrachera une promesse de le servir en cas de malheur, car votre ressentiment est de ceux que vous ne pouvez hautement faire passer avant un intérêt de famille ; si vous refusez, au contraire, M. d'Aiguillon s'en va en vous nommant son ennemi, en vous attribuant le mal, et il s'en va soulagé, comme on l'est toujours chaque fois qu'on a trouvé la cause du mal, bien que le mal ne soit pas guéri.

– C'est parfaitement juste, répliqua Richelieu ; mais je ne puis me celer éternellement. Combien de jours avant l'explosion ?

– Six jours, monseigneur.

– C'est sûr ?

Rafté tira de sa poche une lettre d'un conseiller au parlement ; cette lettre contenait seulement les deux lignes que voici :

« Il a été décidé que l'arrêt serait rendu. Il le sera jeudi, dernier délai fixé par la compagnie. »

– Alors, rien de plus simple, répliqua le maréchal. Renvoie au duc sa lettre avec un billet de ta main.

« Monsieur le duc,

Vous aurez appris le départ de M. le maréchal pour ***. Ce changement d'air a été jugé indispensable par le médecin de M. le maréchal, qu'il trouve un peu fatigué. Si, comme je le crois d'après ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire l'autre jour, vous désirez de parler à M. le maréchal, je puis vous certifier

que jeudi au soir M. le duc couchera, revenant de ***, en son hôtel à Paris ; vous l'y trouverez donc sans faute. »

– Et maintenant, ajouta le maréchal, cache-moi quelque part jusqu'à jeudi.

Rafté suivit ponctuellement ces instructions. Le billet fut écrit et envoyé, la cachette fut trouvée. Seulement, M. le duc de Richelieu, qui s'ennuyait fort, sortit un soir pour aller à Trianon parler à Nicole. Il ne risquait rien ou croyait ne rien risquer, sachant M. le duc d'Aiguillon au pavillon de Luciennes.

Il résulta de cette manœuvre que, si M. d'Aiguillon se douta de quelque chose, il ne put du moins prévenir le coup dont il était menacé, faute de rencontrer l'épée de son ennemi.

Le délai de jeudi le satisfit ; il partit ce jour-là de Versailles avec l'espoir de rencontrer enfin et de combattre cet antagoniste impalpable.

C'était, nous l'avons dit, le jour où le parlement venait de rendre son arrêt.

Une fermentation sourde encore, mais parfaitement intelligible pour le Parisien, qui connaît si bien le niveau de ses ondes, régnait dans les rues que traversa le carrosse de M. d'Aiguillon.

On ne fit pas attention à lui, car il avait eu la précaution de voyager dans une voiture sans armes, avec deux grisons, comme s'il allait en bonne fortune.

Il vit bien çà et là des gens affairés qui se montraient un papier, le lisaient avec force gesticulations et tourbillonnaient en groupes comme des fourmis autour d'une parcelle de sucre tombée à terre ; mais c'était le temps des agitations inoffensives : le

peuple se groupait ainsi pour une taxe sur les blés, pour un article de la *Gazette de Hollande*, pour un quatrain de Voltaire ou pour une chanson contre la du Barry ou M. de Maupeou.

M. d'Aiguillon toucha droit à l'hôtel de M. de Richelieu. Il n'y trouva que Rafté.

M. le maréchal, répondit celui-ci, était attendu d'un instant à l'autre ; un retard de poste le retenait sans doute aux barrières.

M. d'Aiguillon proposa d'attendre, tout en manifestant quelque mauvaise humeur à Rafté, car il prenait l'excuse pour une nouvelle défaite.

Ce fut bien pis lorsque Rafté lui répondit que le maréchal serait au désespoir, quand il rentrerait, qu'on eût fait attendre M. d'Aiguillon ; que, d'ailleurs, il ne devait pas coucher à Paris, ainsi qu'il avait été convenu d'abord ; que sans doute il ne reviendrait pas seul de la campagne, et traverserait seulement Paris en prenant des nouvelles à son hôtel ; que, par conséquent, M. d'Aiguillon ferait bien de retourner chez lui-même, où le maréchal monterait en passant.

– Écoutez, Rafté, dit d'Aiguillon, qui s'était fort assombri durant cette réplique tout obscure, vous êtes la conscience de mon oncle : répondez-moi en honnête homme. On me joue, n'est-ce pas, et M. le maréchal ne veut pas me voir ? Ne m'interrompez pas, Rafté ; vous avez été pour moi souvent un bon conseil, et j'ai pu être pour vous ce que je serai encore, un bon ami ; faut-il que je retourne à Versailles ?

– Monsieur le duc, sur l'honneur, vous recevrez chez vous, avant une heure d'ici, la visite de M. le maréchal.

– Mais alors, autant que je l'attende ici, puisqu'il y viendra.

– J'ai eu l'honneur de vous dire qu'il n'y viendrait peut-être pas seul.

– Je comprends… et j'ai votre parole, Rafté.

À ces mots, le duc sortit tout rêveur, mais d'un air aussi noble et aussi gracieux que l'était peu la figure du maréchal lorsqu'il sortit d'un cabinet vitré après le départ de son neveu.

Le maréchal souriait comme un de ces laids démons que Callot a semés dans ses Tentations.

– Il ne se doute de rien, Rafté ? dit-il.

– De rien, monseigneur.

– Quelle heure est-il ?

– L'heure ne fait rien à la chose, monseigneur ; il faut attendre que notre petit procureur du Châtelet soit venu m'avertir. Les commissaires sont encore chez l'imprimeur.

Rafté n'avait point achevé quand un valet de pied fit entrer par une porte secrète un personnage assez crasseux, assez laid, assez noir, une de ces plumes vivantes pour lesquelles M. du Barry professait une si violente antipathie.

Rafté poussa le maréchal dans le cabinet et s'avança souriant à la rencontre de cet homme.

– Ah ! c'est vous, maître Flageot ! dit-il ; enchanté de votre visite.

– Votre serviteur, monsieur de Rafté ; eh bien, l'affaire est faite !

– C'est imprimé ?

– Et tiré à cinq mille. Les premières épreuves courent déjà la ville, les autres sèchent.

– Quel malheur ! cher monsieur Flageot, quel désespoir pour la famille de M. le maréchal !

M. Flageot, pour se dispenser de répondre, c'est-à-dire de mentir, tira une large boîte d'argent où il puisa lentement une prise de tabac d'Espagne.

– Et ensuite que fait-on ? continua Rafté.

– La forme, cher monsieur de Rafté. MM. les commissaires, sûrs du tirage et de la distribution, monteront immédiatement dans le carrosse qui les attend à la porte de l'imprimerie, et s'en iront signifier l'arrêt à M. le duc d'Aiguillon, qui justement, voyez le bonheur, c'est-à-dire le malheur, monsieur Rafté, se trouve en son hôtel à Paris, où l'on va pouvoir parler à sa personne.

Rafté fit un brusque mouvement pour atteindre sur un meuble un énorme sac de procédure qu'il remit à maître Flageot en lui disant :

– Voici les pièces dont je vous ai parlé, monsieur ; monseigneur le maréchal a la plus grande confiance en vos lumières et vous abandonne cette affaire, qui doit être avantageuse pour vous. Merci de vos bons offices dans le déplorable conflit de M.

d'Aiguillon avec le tout-puissant parlement de Paris, merci de vos bons avis !

Et il poussa doucement, mais avec une certaine hâte, vers la porte de l'antichambre, maître Flageot ravi du poids de son dossier.

Aussitôt, délivrant le maréchal de sa prison :

– Allons, monseigneur, dit-il, en voiture ! vous n'avez pas de temps à perdre si vous voulez assister à la représentation. Tâchez que vos chevaux marchent plus vite que ceux de MM. les commissaires.

Chapitre XCVII
Où il est démontré que le chemin du ministère n'est pas semé de roses

Les chevaux de M. de Richelieu marchaient plus vite que ceux de MM. les commissaires, puisque le maréchal entra le premier dans la cour de l'hôtel d'Aiguillon.

Le duc n'attendait plus son oncle et se préparait à repartir pour Luciennes, afin d'annoncer à madame du Barry que l'ennemi s'était démasqué ; mais l'huissier, annonçant le maréchal, réveilla du fond de sa torpeur cet esprit découragé.

Le duc courut au-devant de son oncle, et lui prit les mains avec une affectation de tendresse mesurée à la peur qu'il avait eue.

Le maréchal s'abandonna comme le duc : le tableau fut touchant. On voyait cependant M. d'Aiguillon hâter le moment des explications, tandis que le maréchal le reculait de son mieux en regardant soit un tableau, soit un bronze, soit une tapisserie, et en se plaignant d'une fatigue mortelle.

Le duc coupa la retraite à son oncle, l'enferma dans un fauteuil comme M. de Villars avait enfermé le prince Eugène dans Marchiennes et, pour attaque :

– Mon oncle, lui dit-il, est-il vrai que vous, l'homme le plus spirituel de France, vous m'ayez jugé assez mal pour croire que je ne ferais pas de l'égoïsme à nous deux ?

Il n'y avait plus à reculer. Richelieu prit son parti.

– Que me dis-tu là, répliqua-t-il, et en quoi vois-tu que je t'aie bien ou mal jugé, mon cher ?

– Mon oncle, vous me boudez.

– Moi ! à quel propos ?

– Oh ! pas de ces faux-fuyants, monsieur le maréchal ; vous m'évitez lorsque j'ai besoin de vous, c'est tout dire.

– D'honneur, je ne comprends pas.

– Je vais vous expliquer alors. Le roi n'a pas voulu vous nommer ministre, et, comme j'ai accepté, moi, les chevau-légers, vous supposez que je vous ai abandonné, trahi. Cette chère comtesse, qui vous porte dans son cœur…

Ici, Richelieu prêta l'oreille, mais ce ne fut pas seulement aux paroles de son neveu.

– Tu me dis qu'elle me porte dans son cœur, cette chère comtesse ? ajouta t-il.

– Et je le prouverai.

– Mais, mon cher, je ne conteste pas… Je te fais venir pour pousser avec moi à la roue. Tu es plus jeune, par conséquent plus fort ; tu réussis, j'échoue ; c'est dans l'ordre, et, par ma foi, je ne devine pas pourquoi tu prends tous ces scrupules ; si tu as agi dans mes intérêts, tu es cent fois approuvé ; si tu as agi

contre moi, eh bien, je te rendrai ta gourmande… Cela mérite-t-il qu'on s'explique ?

– Mon oncle, en vérité…

– Tu es un enfant, duc. Ta position est magnifique : pair de France, duc, commandant les chevau-légers, ministre dans six semaines, tu dois être au-dessus de toute futile mesquinerie ; le succès absout, mon cher enfant. Suppose… – j'aime les apologues, moi… – suppose que nous soyons les deux mulets de la fable… Mais qu'est-ce que j'entends par là ?

– Rien, mon oncle ; continuez.

– Si fait, j'entends un carrosse dans la cour.

– Mon oncle, ne vous interrompez pas, je vous prie ; votre conversation m'intéresse par-dessus toute chose ; moi aussi, j'aime les apologues.

– Eh bien, mon cher, je voulais te dire que jamais, dans la prospérité, tu ne trouveras en face le reproche et n'auras à craindre le dépit des envieux ; mais, si tu cloches, si tu buttes… ah ! diable, prends garde, c'est à ce moment que le loup attaque ; mais, vois-tu, je te disais bien, il y a du bruit dans ton antichambre, on vient sans doute t'apporter le portefeuille… La petite comtesse aura travaillé pour toi dans l'alcôve.

L'huissier entra.

– MM. les commissaires du parlement, dit-il avec inquiétude.

– Tiens ! fit Richelieu.

– Des commissaires du parlement ici ?… Que me veut-on ? répondit le duc, peu rassuré par le sourire de son oncle.

– De par le roi ! articula une voix sonore au bout de l'antichambre.

– Oh ! oh ! s'écria Richelieu.

M. d'Aiguillon se leva tout pâle et vint au seuil du salon introduire lui-même les deux commissaires, derrière lesquels apparaissaient deux huissiers impassibles, puis, à distance, une légion de valets épouvantés.

– Que me veut-on ? demanda le duc d'une voix émue.

– C'est à M. le duc d'Aiguillon que nous avons l'honneur de parler ? dit l'un des commissaires.

– Je suis le duc d'Aiguillon, oui, messieurs.

Aussitôt le commissaire, saluant profondément, tira de sa ceinture un acte en bonne forme dont il donna lecture à haute et intelligible voix.

C'était l'arrêt circonstancié, détaillé, complet, qui déclarait le duc d'Aiguillon gravement inculpé et prévenu de soupçons, même de faits qui entachaient son honneur, et le suspendait de ses fonctions de pair du royaume.

Le duc entendit cette lecture comme un homme foudroyé entend le bruit du tonnerre. Il ne remua pas plus qu'une statue sur son piédestal, et n'avança pas même la main pour prendre la copie de l'arrêt que lui offrait le commissaire du parlement.

Ce fut le maréchal qui, debout aussi, mais alerte et ingambe, prit ce papier, le lut et rendit le salut à MM. les conseillers.

Ceux-ci étaient déjà loin que le duc d'Aiguillon demeurait encore dans la même stupeur.

– Voilà un rude coup ! dit Richelieu ; tu n'es plus pair de France, c'est humiliant.

Le duc se retourna vers son oncle, comme si, à ce moment seulement, il eût repris la vie et la pensée.

– Tu ne t'y attendais pas ? dit Richelieu du même ton.

– Et vous, mon oncle ? riposta d'Aiguillon.

– Comment veux-tu qu'on aille se douter que le parlement frappera si vertement sur le favori du roi et de la favorite ?… Ces gens-là se feront pulvériser.

Le duc s'assit, la main sur sa joue brûlante.

– C'est que, continua le vieux maréchal enfonçant le poignard dans la plaie, si le parlement te dégrade de la pairie pour la nomination au commandement des chevau-légers, il te décrétera de prise de corps et te condamnera au feu le jour où tu seras nommé ministre. Ces gens-là t'exècrent, d'Aiguillon, méfie-toi d'eux.

Le duc soutint cet horrible persiflage avec une constance de héros ; son malheur le grandissait, il épurait son âme.

Richelieu crut que cette constance était de l'insensibilité, de l'inintelligence peut-être, et que les piqûres n'avaient pas été assez profondes.

– N'étant plus pair, dit-il, tu seras moins exposé à la haine de ces robins… Réfugie-toi dans quelques années d'obscurité. D'ailleurs, vois-tu, l'obscurité, ta sauvegarde, va te venir sans que tu le veuilles ; déchu des fonctions de pair, tu arriveras au ministère plus difficilement, cela te tirera d'affaire ; tandis que, si tu veux lutter, mon ami, eh bien, tu as madame du Barry pour toi, elle te porte en son cœur, et c'est un solide appui.

M. d'Aiguillon se leva. Il ne rendit pas même au maréchal un regard de courroux pour toutes les souffrances que le vieillard venait de lui faire subir.

– Vous avez raison, mon oncle, répondit-il tranquillement, et votre sagesse perce dans ce dernier avis. Madame la comtesse du Barry, à laquelle vous avez eu la bonté de me présenter, et à qui vous avez dit de moi tant de bien et avec tant de véhémence que tout le monde en peut témoigner à Luciennes, madame du Barry me défendra. Grâce à Dieu, elle m'aime, elle est brave, et elle a tout pouvoir sur l'esprit de Sa Majesté. Merci, mon oncle, de votre conseil, je m'y réfugie comme dans un port de salut. Mes chevaux ! Bourguignon, à Luciennes !

Le maréchal resta au milieu d'un sourire ébauché.

M. d'Aiguillon salua respectueusement son oncle et quitta le salon, laissant le maréchal fort intrigué, par-dessus tout confus de l'acharnement qu'il avait mis à mordre cette chair noble et vive.

Il y eut quelque consolation pour le vieux maréchal dans la joie folle des Parisiens, lorsque, le soir, ils lurent les dix mille

exemplaires de l’arrêt, qu’on s’arrachait dans les rues. Mais il ne put s’empêcher de soupirer quand Rafté lui demanda compte de sa soirée.

Il la lui raconta cependant sans rien taire.

– Le coup est donc paré ? dit le secrétaire.

– Oui et non, Rafté ; mais la blessure n’est pas mortelle, et nous avons à Trianon quelque chose de mieux que je me reproche de n’avoir pas uniquement soigné. Nous avons couru deux lièvres, Rafté… C’est une grande folie…

– Pourquoi, si l’on prend le bon ? répliqua Rafté.

– Eh ! mon cher, le bon, souviens-toi de cela, c’est toujours celui qu’on n’a pas pris, et, pour celui-là qu’on n’a pas, on donnerait toujours l’autre, c’est-à-dire celui qu’on tient.

Rafté haussa les épaules, et cependant M. de Richelieu n’avait pas tort.

– Vous croyez, dit-il, que M. d’Aiguillon sortira de là ?

– Crois-tu que le roi en sorte, nigaud ?

– Oh ! le roi fait un trou partout ; mais il ne s’agit pas du roi, que je sache.

– Où le roi passera, passera madame du Barry, qui tient de si près au roi… et par où madame du Barry aura passé, d’Aiguillon passera aussi, lui qui… Mais tu n’entends rien à la politique, Rafté.

– Monseigneur, ce n'est pas l'avis de maître Flageot.

– Bon ! que dit ce maître Flageot ? et qu'est-ce que c'est, d'abord ?

– C'est un procureur, monseigneur.

– Après ?

– Eh bien, monsieur Flageot prétend que le roi lui-même ne s'en tirera pas.

– Oh ! oh ! qui donc fera obstacle au lion ?

– Ma foi, monseigneur, ce sera le rat !...

– Maître Flageot, alors !

– Il dit que oui.

– Et tu le crois ?

– Je crois toujours un procureur qui promet de faire du mal.

– Nous verrons, Rafté, les moyens de maître Flageot.

– C'est ce que je me dis, monseigneur.

– Viens donc souper pour que je me couche... Cela m'a tout retourné de voir que mon pauvre neveu n'était plus pair de France et ne serait pas ministre. On est oncle, Rafté, ou on ne l'est pas.

M. de Richelieu se mit à soupirer, et ensuite il se mit à rire.

– Vous avez pourtant bien ce qu'il faut pour être ministre, lui répliqua Rafté.

Chapitre XCVIII
M. d'Aiguillon prend sa revanche

Le lendemain du jour où le terrible arrêt du parlement avait empli de bruit Paris et Versailles, lorsque l'attente était grande pour tout le monde de savoir quelle serait la suite de cet arrêt, M. le duc de Richelieu, qui s'était transporté à Versailles et avait repris sa vie régulière, vit entrer chez lui Rafté, tenant une lettre à la main. Le secrétaire flairait et pesait cette lettre avec un air d'inquiétude qui se communiqua promptement au maître.

– Qu'est-ce encore, Rafté ? demanda le maréchal.

– Quelque chose de peu agréable, j'imagine, monseigneur, et qui est enfermé là dedans.

– Pourquoi imagines-tu cela ?

– Parce que la lettre est de M. le duc d'Aiguillon.

– Ah ! ah ! fit le duc, de mon neveu ?

– Oui, monsieur le maréchal. Au sortir du conseil du roi, un huissier de la chambre est venu et m'a remis ce pli pour vous ; voilà dix minutes que je le tourne et le retourne sans pouvoir m'empêcher d'y voir quelque mauvaise nouvelle.

Le duc étendit la main.

– Donne, dit-il, je suis brave.

– Je vous préviens, interrompit Rafté, que l'huissier, en me remettant ce papier, a ri jusqu'au fond du gosier.

– Diable ! voilà qui est inquiétant ; donne toujours, répliqua le maréchal.

– Et qu'il a ajouté : « M. le duc d'Aiguillon recommande que M. le maréchal ait ce message sur-le-champ. »

– Douleur ! tu ne me feras pas dire que tu sois un mal ! s'écria le vieux maréchal en brisant le cachet d'une main ferme.

Et il lut.

– Eh ! eh ! vous faites la grimace, dit Rafté les mains derrière le dos, en observateur.

– Est-il possible ! murmura Richelieu poursuivant sa lecture.

– C'est sérieux, à ce qu'il paraît ?

– Tu as l'air enchanté ?

– Sans doute, je vois que je ne m'étais pas trompé.

Le maréchal reprit sa lecture.

– Le roi est bon, dit-il au bout d'un instant.

– Il nomme M. d'Aiguillon ministre ?

– Mieux que cela.

– Oh ! oh ! quoi donc ?

– Lis et commente.

Rafté lut à son tour ce billet ; il était écrit de la main même du duc d'Aiguillon et conçu en ces termes :

« Mon cher oncle,

« Votre bon conseil a porté ses fruits : j'ai confié mes chagrins à cette excellente amie de notre maison, madame la comtesse du Barry, qui a bien voulu déposer ma confidence dans le sein de Sa Majesté. Le roi s'est indigné des violences que me font MM. du parlement, à moi qui me suis employé si fidèlement à son service, et, dans son conseil de ce jour même, Sa Majesté a cassé l'arrêt du parlement et m'a enjoint de continuer mes fonctions de pair de France.

« Je vous envoie, mon cher oncle, sachant bien tout le plaisir que vous fera cette nouvelle, la teneur de la décision que Sa Majesté a prise en conseil aujourd'hui. Je l'ai fait copier par un secrétaire, et vous en avez notification avant qui que ce soit au monde.

« Veuillez croire à mon tendre respect, mon cher oncle, et me continuez vos bonnes grâces et vos bons conseils.

« *Signé* : Duc d'Aiguillon. »

– Il se moque de moi par-dessus le marché, s'écria Richelieu.

– Ma foi, je crois que oui, monseigneur.

– Le roi ! le roi ! qui se jette dans le guêpier.

– Vous ne vouliez pas le croire hier.

– Je n'ai pas dit qu'il ne s'y jetterait pas, monsieur Rafté, j'ai dit qu'il s'en tirerait… Or, tu vois qu'il s'en tire.

– Le fait est que le parlement est battu.

– Et moi aussi !

– Pour le moment, oui.

– Pour toujours ! hier, je le pressentais, et tu m'as tant consolé, qu'il ne pouvait manquer de m'arriver des désagréments.

– Monseigneur, vous vous découragez un peu tôt, ce me semble.

– Maître Rafté, vous êtes un niais. Je suis battu et je paierai l'amende. Vous ne comprenez peut-être pas tout ce qu'il y a de désagréable pour moi à être la risée de Luciennes ; à l'heure qu'il est, le duc me raille dans les bras de madame du Barry. Mademoiselle Chon et M. Jean du Barry font des gorges chaudes à mon endroit ; le négrillon se bourre de bonbons en me faisant la nique. Corbleu ! j'ai bon caractère, mais tout cela me rend furieux.

– Furieux monseigneur ?

– J'ai dit le mot, furieux !

– Alors il ne fallait pas faire ce que vous avez fait, répliqua philosophiquement Rafté.

– Vous m'y avez poussé, monsieur le secrétaire.

– Moi ?

– Oui, vous.

– Eh ! qu'est-ce que cela me fait, que M. d'Aiguillon soit ou ne soit pas pair de France ? Je vous le demande, monseigneur. Votre neveu ne me fait pas tort, ce me semble.

– Monsieur Rafté, vous êtes un impertinent !

– Il y a quarante-neuf ans que vous me le dites, monseigneur.

– Et je vous le répéterai encore.

– Pas quarante-neuf ans, voilà qui me rassure.

– Rafté, si c'est comme cela que vous prenez mes intérêts !…

– Les intérêts de vos petites passions, non, monsieur le duc, jamais… Vous faites, tout homme d'esprit que vous êtes, des sottises que je ne pardonnerais pas à un cuistre tel que moi.

– Expliquez-vous, monsieur Rafté, et, si j'ai tort, je l'avouerai.

– Il vous a fallu hier une vengeance, n'est-ce pas ? Vous avez voulu voir l'humiliation de votre neveu, vous avez voulu appor-

ter en quelque sorte l'arrêt du parlement et compter les tressaillements et les palpitations de votre victime, comme dit M. de Crébillon le fils. Eh bien, monsieur le maréchal, ces spectacles-là se payent gros ; ces satisfactions-là coûtent cher... Vous êtes riche, payez, monsieur le maréchal, payez !

– Qu'eussiez-vous fait à ma place, vous, monsieur le bel esprit ? Voyons.

– Rien... j'eusse attendu sans donner signe de vie ; mais il vous démangeait d'opposer le parlement à la du Barry, du moment où la du Barry trouvait M. d'Aiguillon plus jeune que vous.

Un grognement du maréchal fut sa réponse.

– Eh bien, poursuivit Rafté, le parlement était assez soufflé par vous pour faire ce qu'il a fait ; l'arrêt lancé, vous offriez vos services à votre neveu, qui ne se fût douté de rien.

– Cela est bel et bon, et j'admets que j'aie eu tort ; mais alors vous deviez m'avertir.

– Moi, empêcher de faire le mal ?... Vous me prenez pour un autre, monsieur le maréchal ; vous répétez à tout venant que je suis votre créature, que vous m'avez dressé, et vous voudriez que je ne fusse pas ravi de voir se faire une sottise ou arriver un malheur ?... Allons donc !

– Il arrivera un malheur, alors, monsieur le sorcier ?

– Certainement.

– Lequel ?

– C’est que vous vous entêterez, et que M. d’Aiguillon prendra le joint entre le parlement et madame du Barry ; ce jour-là, il sera ministre, et vous, exilé… ou à la Bastille.

Le maréchal renversa de fureur tout le contenu de sa tabatière sur le tapis.

– À la Bastille ! dit-il en haussant les épaules : est-ce que Louis XV est Louis XIV ?

– Non ; mais madame du Barry, doublée de M. d’Aiguillon, vaudra madame de Maintenon, prenez-y garde ! et je ne sache pas aujourd’hui de princesse du sang qui vous y aille porter des bonbons et la petite oie.

– Voilà bien des pronostics, répliqua le maréchal après un long silence… Vous lisez dans l’avenir ; mais, pour le présent, s’il vous plaît ?

– M. le maréchal est trop sage pour qu’on lui donne des conseils.

– Dis donc, monsieur le drôle, ne vas-tu pas aussi te moquer de moi ?…

– Faites attention, monsieur le maréchal, que vous confondez les dates ; on n’appelle plus drôle un homme passé quarante ans ; j’en ai soixante-sept.

– N’importe… sors-moi de là, et… vite !… vite !…

– Par un conseil ?

– Par ce que tu voudras.

– Il n’est pas temps encore.

– Décidément, tu fais le plaisant.

– Plût à Dieu !... Si je faisais le plaisant, c’est que la circonstance serait plaisante... et malheureusement, elle ne l’est pas.

– Qu’est-ce que cette défaite : il n’est pas temps ?

– Non, monseigneur, il n’est pas temps. Si la notification de l’arrêté du roi était parvenue à Paris, je ne dis pas... Voulez-vous que nous expédiions un courrier à M. le président d’Aligre ?

– Pour qu’on se moque plus tôt de nous !...

– Quel amour-propre ridicule, monsieur le maréchal ! vous feriez perdre la tête à un saint... Tenez laissez-moi finir mon plan de descente en Angleterre, et achevez de vous noyer dans votre intrigue de portefeuille, puisque la besogne est à moitié faite.

Le maréchal connaissait les humeurs noires de M. Rafté ; il savait qu’une fois sa mélancolie déclarée, le secrétaire n’était plus bon à toucher avec des pincettes.

– Voyons, ne me boude pas, dit-il, et, si je ne comprends pas, fais-moi comprendre.

– Alors, monseigneur veut que je lui trace un plan de conduite ?

– Certainement, puisque tu prétends que je ne sais pas me conduire moi même.

– Eh bien, soit ! écoutez donc.

– J'écoute.

– Vous enverrez à M. d'Aligre, dit Rafté d'un ton bourru, la lettre de M. d'Aiguillon, vous y joindrez l'arrêté pris par le roi en son conseil. Vous attendrez que le parlement se soit assemblé là-dessus et en ait délibéré, ce qui arrivera immédiatement ; ensuite de quoi, vous monterez en carrosse et irez rendre une petite visite à votre procureur, maître Flageot.

– Plaît-il ? s'écria Richelieu, que ce nom fit bondir comme la veille. Encore M. Flageot ! que diable maître Flageot a-t-il à faire en tout ceci, et qu'irai-je, moi, faire chez un maître Flageot ?

– J'ai eu l'honneur de vous dire, monseigneur, que maître Flageot était votre procureur.

– Eh bien, après ?

– Eh bien, s'il est votre procureur, il a des sacs à vous… des procès quelconques… vous irez lui demander des nouvelles de vos procès.

– Demain ?

– Oui, monsieur le maréchal, demain.

– Mais c'est votre affaire, cela, monsieur Rafté.

– Non pas, non pas… Bon quand maître Flageot était un simple gratte-papier ; alors je pouvais traiter d'égal à égal avec

lui : mais, comme à partir de demain, maître Flageot est un Attila, un fléau des rois, ni plus ni moins, ce n'est pas trop d'un duc et pair, maréchal de France, pour conférer avec ce tout-puissant.

– Tout cela, est-ce sérieux, ou jouons-nous la comédie ?

– Vous verrez demain si c'est sérieux, monseigneur.

– Mais encore, dis-moi ce qui m'arrivera chez ton maître Flageot ?

– J'en serais bien fâché… vous voudriez me prouver demain que vous aviez deviné d'avance… Bonsoir, monsieur le maréchal. Rappelez-vous ceci : un courrier à M. d'Aligre tout de suite, une visite à maître Flageot demain. Ah ! l'adresse… le cocher la sait, il m'y a conduit assez de fois depuis huit jours.

Chapitre XCIX
Où le lecteur retrouvera une de ses anciennes connaissances qu'il croyait perdue, et que peut-être il ne regrettait pas

Le lecteur nous demandera sans doute pourquoi maître Flageot, qui va jouer un si majestueux rôle, était appelé procureur au lieu d'avocat ; le lecteur ayant raison, nous ferons droit à sa requête.

Les vacances étaient depuis quelque temps réitérées au parlement, et les avocats plaidaient si peu, que ce n'était pas la peine d'en parler.

Maître Flageot, prévoyant le moment où on ne plaiderait pas du tout, fit quelques arrangements avec maître Guildou, le procureur, qui lui céda son étude et sa clientèle moyennant la somme de vingt-cinq mille livres une fois données. Voilà comment maître Flageot se trouva être procureur. Que si on nous demande maintenant comment il paya les vingt-cinq mille livres, nous répondrons que ce fut en épousant mademoiselle Marguerite, à qui cette somme échut en héritage vers la fin de l'année 1770, trois mois avant l'exil de M. de Choiseul.

Maître Flageot depuis longtemps s'était fait remarquer par sa persévérance à tenir le parti de l'opposition. Une fois procureur, il redoubla de violence, et à cette violence gagna quelque célébrité. Ce fut cette célébrité, jointe à la publication d'un mémoire incendiaire sur le conflit de M. d'Aiguillon avec M. de La

Chalotais, qui attira l'attention de M. Rafté, lequel avait besoin de se tenir au courant des affaires du parlement.

Mais, malgré sa dignité nouvelle et son importance croissante, maître Flageot ne quitta pas la rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur. Il eût été trop cruel à mademoiselle Marguerite de ne pas s'entendre appeler madame Flageot par les voisines, et de ne pas être respectée par les clercs de maître Guildou, passés au service du nouveau procureur.

On devine ce que M. de Richelieu souffrait en traversant Paris, le Paris nauséabond de cette zone pour aborder à ce trou punais[1] que l'édilité parisienne décorait du nom de rue.

Devant la porte de maître Flageot, le carrosse de M. de Richelieu fut arrêté par un autre carrosse qui s'arrêtait aussi.

Le maréchal aperçut une coiffure de femme qui descendait de cette voiture, et, comme ses soixante-quinze ans ne l'avaient pas rebuté du métier de galant, il se hâta de plonger ses pieds dans la boue noire pour aller offrir la main à cette dame qui descendait seule.

Mais, ce jour-là, le maréchal jouait de malheur : une jambe sèche et rugueuse qui s'allongea sur le marchepied, trahit une vieille femme. Un visage ridé, tanné sous une ligne de rouge, acheva de lui prouver que cette femme était non seulement vieille, mais décrépite.

Il n'y avait cependant pas à reculer, le maréchal avait fait le mouvement, et le mouvement avait été vu ; d'ailleurs, M. de Richelieu n'était pas jeune. Cependant la plaideuse, car quelle

[1] Puant, qui sent mauvais.

femme à voiture fût venue en cette rue, si elle n'eût été une plaideuse ? cependant, disons-nous, la plaideuse n'imita point l'hésitation du duc ; elle déposa avec un horrible sourire sa patte dans la main de Richelieu.

– J'ai vu cette figure-là quelque part, dit tout bas le maréchal.

Et, tout haut :

– Est-ce que madame monte aussi chez maître Flageot ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur le duc, répliqua la vieille.

– Oh ! j'ai l'honneur d'être connu de vous, madame ? s'écria le duc, désagréablement surpris, en s'arrêtant sur le seuil de l'allée noire.

– Qui ne connaît M. le maréchal duc de Richelieu ? fut-il répondu. Il faudrait ne pas être femme.

– Cette guenon croit donc qu'elle est une femme ? murmura le vainqueur de Mahon.

Et il salua le plus gracieusement du monde.

– Si j'osais demander à mon tour, ajouta-t-il, à qui j'ai l'honneur de parler ?

– Je suis la comtesse de Béarn, votre servante, répondit la vieille en faisant une révérence de cour sur le plancher boueux de l'allée, à trois pouces d'une trappe de cave ouverte, dans la-

quelle le maréchal s'attendait méchamment à la voir disparaître à son troisième plié.

– Enchanté, madame, ravi, dit-il, et je rends mille grâces au hasard. Vous avez donc aussi des procès, madame la comtesse ?

– Eh ! monsieur le duc, je n'en ai qu'un ; mais quel procès ! Il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler ?

– Fort bien, fort bien ; ce grand procès… c'est vrai, pardon. Comment diable avais-je oublié cela ?

– Contre les Saluces.

– Contre les Saluces, oui, madame la comtesse ; ce procès sur lequel on a fait cette chanson…

– Une chanson !… dit la vieille piquée, quelle chanson ?

– Prenez garde, madame, il y a ici un renfoncement, dit le duc, qui vit que décidément la vieille ne se jetterait pas dans le trou ; prenez la rampe, c'est-à-dire la corde.

La vieille monta les premières marches. Le duc la suivit.

– Oui, une chanson assez drôle, dit-il.

– Une chanson assez drôle sur mon procès ?…

– Dame ! je vous en fais juge… Mais vous la connaissez peut-être ?…

– Pas du tout.

– C’est sur l’air de la Bourbonnaise ; il y est dit :

Madame la comtesse,
Faites-moi politesse,
Je suis dans l’embarras.

C’est madame du Barry qui parle, vous entendez.

– C’est impertinent pour elle…

– Que voulez-vous ! les chansonniers… ils ne respectent rien. Dieu ! que cette corde est grasse ! Alors vous répondez ceci :

Je suis vieille et têtue ;
Un gros procès me tue ;
Qui me le gagnera ?

– Eh ! monsieur, c’est affreux ! s’écria la comtesse ; on n’outrage pas ainsi une femme de qualité.

– Madame, excusez-moi si j’ai chanté faux ; cet escalier m’échauffe… Ah ! nous voici arrivés ; permettez que je tire le pied de biche.

La vieille laissa passer en grommelant le duc devant elle.

Le maréchal sonna, et madame Flageot, qui, pour être devenue procureuse, n’avait pas cessé d’être portière et cuisinière, vint ouvrir la porte.

Les deux plaideurs, introduits dans le cabinet de maître Flageot, trouvèrent un homme furieux qui s’escrimait, la plume aux dents, à dicter un factum terrible à son premier clerc.

– Mon Dieu, maître Flageot, qu'y a-t-il donc ? s'écria la comtesse, dont la voix fit se retourner le procureur.

– Ah ! madame, serviteur de tout mon cœur. Un siège à madame la comtesse de Béarn. Monsieur est avec vous, madame ?... Eh ! mais je ne me trompe pas, M. le duc de Richelieu chez moi !... Un autre siège, Bernardet, un autre siège.

– Maître Flageot, dit la comtesse, où en est mon procès, je vous prie ?

– Ah ! madame, justement je m'occupais de vous à cette heure.

– Fort bien, maître Flageot, fort bien.

– Et d'une façon, madame la comtesse, qui fera du bruit, je l'espère.

– Hum ! prenez garde...

– Oh ! madame, il n'y a plus rien à ménager...

– Si vous vous occupez de moi, alors vous pouvez donner audience à M. le duc.

– Monsieur le duc, excusez-moi, dit maître Flageot ; mais vous êtes trop galant pour ne pas comprendre...

– Je comprends, maître Flageot, je comprends.

– Maintenant, je suis tout à vous.

– Soyez tranquille, je n'abuserai pas : vous savez ce qui m'amène.

– Les sacs que M. Rafté m'a remis l'autre jour.

– Quelques pièces relatives à mon procès de… à mon procès du… Que diable ! vous devez savoir de quel procès je veux parler, maître Flageot.

– De votre procès de la terre de Chapenat.

– Je ne dis pas non, et me ferez-vous gagner ?… Voyons. Ce serait bien gracieux de votre part.

– Monsieur le duc, c'est une affaire remise indéfiniment.

– Bon ! pourquoi ?

– Cela ne se plaidera pas avant un an, au moins.

– La raison, s'il vous plaît ?

– Les circonstances, monsieur le duc, les circonstances… Vous connaissez l'arrêté de Sa Majesté ?…

– Je crois que oui… Lequel ? Sa Majesté rend beaucoup d'arrêtés.

– Celui qui annule le nôtre.

– Très bien. Après ?

– Eh bien, monsieur le duc, nous y répondrons en brûlant nos vaisseaux.

– En brûlant vos vaisseaux, mon cher ? vous brûlerez les vaisseaux du parlement ? Voilà ce qui n'est pas parfaitement clair, et j'ignorais que le parlement eût des vaisseaux.

– La première chambre refuse d'enregistrer peut-être ? demanda madame de Béarn, que le procès de M. de Richelieu ne distrayait en aucune façon du sien.

– Mieux que cela.

– La seconde aussi ?

– Ça ne serait rien… Les deux chambres ont pris la résolution de ne plus rien juger avant que le roi ait retiré M. d'Aiguillon.

– Bah ! s'écria le maréchal en frappant des mains.

– Ne plus juger… quoi ? demanda la comtesse émue.

– Mais… les procès, madame.

– On ne jugerait pas mon procès, à moi ? s'écria madame de Béarn avec une terreur qu'elle ne cherchait pas même à dissimuler.

– Pas plus le vôtre, madame, que celui de M. le duc.

– Mais c'est inique ! c'est de la rébellion aux ordres de Sa Majesté, cela.

– Madame, répliqua le procureur majestueusement, le roi s'est oublié… nous nous oublions aussi.

– Monsieur Flageot, vous vous ferez mettre à la Bastille, c’est moi qui vous le dis.

– J’irai en chantant, madame, et, si j’y vais, tous mes confrères m’y suivront en portant des palmes.

– Il est enragé ! dit la comtesse à Richelieu.

– Nous sommes tous comme cela, répliqua le procureur.

– Oh ! oh ! fit le maréchal, cela devient curieux.

– Mais, monsieur, vous m’avez dit tout à l’heure que vous vous occupiez de moi, reprit madame de Béarn.

– Je l’ai dit, et c’est vrai… Vous êtes, madame, le premier exemple que je cite dans ma narration ; voici le paragraphe qui vous concerne.

Et il arracha des mains de son clerc le factum commencé, pinça son nez avec ses lunettes et lut avec emphase :

« Leur état perdu, leur fortune compromise, leurs devoirs foulés aux pieds… Sa Majesté comprendra combien ils ont dû souffrir… Ainsi, l’exposant détenait entre ses mains une importante affaire de laquelle dépend la fortune d’une des premières maisons du royaume ; par ses soins, par son industrie, par son talent, il ose le dire, cette affaire marchait à bien, et le droit de très haute et très puissante dame Angélique-Charlotte-Véronique, comtesse de Béarn, allait être reconnu, proclamé, lorsque le souffle de la discorde… s’engouffrant… »

– J’en suis resté là, madame, dit le procureur en se rengorgeant, et je crois que la figure sera belle.

– Monsieur Flageot, dit la comtesse de Béarn, il y a quarante ans que je fis officier pour la première fois monsieur votre père, digne homme s’il en fut ; je vous continuai ma clientèle ; vous avez gagné dix ou douze mille livres avec mes affaires ; vous en eussiez gagné autant encore, peut-être.

– Écrivez, écrivez tout cela, dit vivement Flageot à son clerc, c’est un témoignage, c’est une preuve : on l’insérera dans la confirmation.

– Or, interrompit la comtesse, je vous retire mes dossiers ; à partir de ce moment, vous avez perdu ma confiance.

Maître Flageot, frappé de cette disgrâce comme d’un coup de foudre, resta un moment stupéfait ; mais, se relevant sous le coup comme un martyr qui confesse son Dieu :

– Soit ! dit-il ; Bernardet, rendez les dossiers à madame, et vous consignerez ce fait, ajouta-t-il, que l’exposant a préféré sa conscience à sa fortune.

– Pardon, comtesse, glissa le maréchal à l’oreille de madame de Béarn, mais vous n’avez pas réfléchi, ce me semble.

– À quoi, monsieur le duc ?

– Vous retirez vos dossiers à ce brave protestant ; mais pourquoi faire ?

– Pour les porter à un autre procureur, à un autre avocat ! s’écria la comtesse.

Maître Flageot leva les yeux au ciel avec un funèbre sourire d'abnégation, de résignation stoïque.

– Mais, continua le maréchal, toujours parlant à l'oreille de la comtesse, puisqu'il est décidé que les chambres ne jugeront rien, ma chère madame, un autre procureur n'occupera pas plus pour vous que maître Flageot…

– C'est donc une ligue ?

– Pardieu ! croyez-vous maître Flageot assez bête pour se faire protestant tout seul, pour perdre son étude tout seul, si ses confrères ne devaient pas faire comme lui, et, par conséquent, le soutenir ?

– Mais vous, monsieur, que faites-vous ?

– Moi, je déclare que maître Flageot est un fort honnête procureur, et que mes dossiers sont aussi bien chez lui que chez moi… en conséquence, je les lui laisse tout en le payant, bien entendu, comme s'il poursuivait.

– On dit avec raison, monsieur le maréchal, que vous êtes un esprit généreux, libéral ! s'écria maître Flageot ; j'en propagerai la renommée, monsieur le duc.

– Vous me comblez, mon cher procureur, répondit Richelieu en s'inclinant.

– Bernardet ! cria le procureur enthousiasmé à son clerc, vous insérerez à la péroraison l'éloge de M. le maréchal de Richelieu.

– Non, non pas ! maître Flageot, je vous en supplie…, répliqua vivement le maréchal. Oh ! diable, qu'allez-vous faire là ? J'aime le secret pour ce qu'on est convenu d'appeler une bonne action… Ne me désobligez pas, maître Flageot ; je nierais, voyez-vous, je démentirais : ma modestie est susceptible… Voyons, comtesse, que dites-vous ?

– Je dis que mon procès sera jugé… qu'il me faut un jugement, et je l'aurai.

– Et moi, je dis que, si votre procès est jugé, madame, c'est que le roi aura envoyé les Suisses, les chevau-légers et vingt pièces de canon dans la grand-salle, répondit maître Flageot d'un air belliqueux qui acheva de consterner la plaideuse.

– Vous ne croyez pas, alors, que Sa Majesté puisse sortir de ce pas ? dit tout bas Richelieu à Flageot.

– Impossible, monsieur le maréchal ; c'est un cas inouï. Plus de justice en France, c'est comme s'il n'y avait plus de pain.

– Croyez-vous ?

– Vous verrez.

– Mais le roi se fâchera.

– Nous sommes résolus à tout !

– Même à l'exil ?

– Même à la mort, monsieur le maréchal ! parce qu'on porte une robe, on n'a pas moins un cœur.

Et M. Flageot frappa vigoureusement sa poitrine.

– En effet, dit Richelieu à sa compagne, je crois, madame, que voilà un mauvais pas pour le ministère.

– Oh ! oui, répondit après un silence la vieille comtesse, et il est bien triste pour moi, qui ne me mêle en rien à tout ce qui se passe, de me trouver prise dans ce conflit.

– M'est avis, madame, dit le maréchal, qu'il existe de par le monde quelqu'un qui vous aiderait en cette affaire, quelqu'un de bien puissant… Mais cette personne voudra-t-elle ?

– Est-ce trop de curiosité, monsieur le duc, que de vous demander le nom de cette puissance ?

– Votre filleule, dit le duc.

– Oh ! oh ! madame du Barry ?

– Elle-même.

– Au fait, c'est vrai… vous me donnez une idée.

Le duc se mordit les lèvres.

– Vous irez à Luciennes ? dit-il.

– Sans balancer.

– Mais la comtesse du Barry ne brisera pas l'opposition du parlement.

– Je lui dirai que je veux voir mon procès jugé, et, comme elle ne peut rien me refuser après le service que je lui ai rendu, elle dira au roi que la chose lui plaît. Sa Majesté parlera au chancelier, et le chancelier a le bras long, monsieur le duc… Maître Flageot, faites-moi le plaisir de bien étudier mon affaire ; elle arrivera au rôle plus tôt que vous ne croyez : c'est moi qui vous le dis.

Maître Flageot tourna la tête avec une incrédulité qui ne fit pas revenir la comtesse.

Pendant ce temps, le duc avait réfléchi.

– Eh bien, puisque vous allez à Luciennes, madame, voudrez-vous bien y présenter mes très humbles respects ?

– Très volontiers, monsieur le duc.

– Nous sommes compagnons d'infortune ; votre procès est en souffrance, le mien aussi ; en priant pour vous, vous feriez pour moi… En outre, vous pourriez témoigner là-bas du déplaisir que me causent ces têtes carrées du parlement ; vous ajouteriez que c'est moi qui vous ai donné le conseil de recourir à la divinité de Luciennes.

– Je n'y manquerai pas, monsieur le duc. Adieu, messieurs.

– Faites-moi l'honneur d'accepter ma main pour rejoindre votre carrosse. Encore une fois, adieu, maître Flageot, je vous laisse à vos occupations…

Le maréchal conduisit la comtesse à sa voiture.

– Rafté avait raison, dit-il, les Flageot vont faire une révolution. Dieu merci, me voici étayé des deux côtés… Je suis de la cour, et je suis parlementaire. Madame du Barry va s'engager dans la politique et tomber toute seule ; si elle résiste, j'ai ma petite mine de Trianon. Décidément, ce diable de Rafté est de mon école et j'en ferai mon chef de cabinet le jour où je serai ministre.

Chapitre C
Où les choses s'embrouillent de plus en plus

Madame de Béarn profita littéralement du conseil de Richelieu ; deux heures et demie après que le duc l'eut quittée, elle faisait antichambre à Luciennes, dans la société de M. Zamore.

Il y avait déjà quelque temps qu'on ne l'avait vue chez madame du Barry ; aussi sa présence produisit-elle un effet de curiosité dans le boudoir de la comtesse, où son nom fut annoncé.

M. d'Aiguillon non plus n'avait pas perdu son temps, et il complotait avec la favorite lorsque Chon vint demander audience pour madame de Béarn.

Le duc voulait se retirer, madame du Barry le retint.

– J'aime mieux que vous soyez là, dit-elle ; au cas où ma vieille quêteuse viendrait me faire un emprunt, vous me seriez fort utile, elle demandera moins.

Le duc demeura.

Madame de Béarn, avec un visage composé pour la circonstance, prit en face de la comtesse le fauteuil que celle-ci lui offrit ; et, les premières civilités échangées :

– Puis-je savoir quelle bonne chance vous amène, madame ? demanda madame du Barry.

– Ah ! madame, dit la vieille plaideuse, un grand malheur !

– Quoi donc, madame ?

– Une nouvelle qui affligera beaucoup Sa Majesté…

– Dites vite, madame.

– Les parlements…

– Ah ! ah ! grommela le duc d'Aiguillon.

– M. le duc d'Aiguillon, se hâta de dire la comtesse en présentant son hôte à sa visiteuse, dans la crainte de quelque malentendu.

Mais la vieille comtesse était aussi fine que tous les courtisans réunis et elle ne faisait de malentendu qu'à bon escient, et lorsque le malentendu lui paraissait utile.

– Je sais, dit-elle, toutes les turpitudes de ces robins, et leur peu de respect pour le mérite et pour la naissance.

Ce compliment, décoché à bout portant sur le duc, attira un beau salut de celui-ci à la plaideuse, qui se leva et le lui rendit.

– Mais, poursuivit-elle, ce n'est plus de M. le duc qu'il s'agit, c'est de la population tout entière ; les parlements refusent de fonctionner.

– En vérité ! s'écria madame du Barry en se renversant sur le sofa, il n'y aura plus de justice en France ?… Eh bien, après ?… quel changement cela fera-t-il ?

Le duc sourit. Madame de Béarn, au lieu de prendre plaisamment la chose, assombrit encore plus son visage morose.

– C'est un grand désastre, madame, dit-elle.

– Bah ! vraiment ? répondit la favorite.

– On voit bien, madame la comtesse, que vous avez le bonheur de n'avoir pas de procès.

– Hum ! fit M. d'Aiguillon pour appeler l'attention de madame du Barry, qui comprit enfin l'insinuation de la plaideuse.

– Hélas ! madame, dit-elle sur-le-champ, c'est vrai : vous me rappelez que, si je n'ai pas de procès, vous avez un procès bien important, vous !

– Oh ! oui, madame !... et tout retard me sera ruineux.

– Pauvre dame !

– Il faudrait, madame la comtesse, que le roi prît une résolution.

– Eh ! madame, Sa Majesté y est fort disposée : elle exilera MM. les conseillers, et tout sera dit.

– Mais alors, madame, c'est un ajournement indéfini.

– Voyez-vous un remède, madame ? Veuillez nous l'indiquer.

La plaideuse se cacha sous ses coiffes, comme César expirant sous sa toge.

– Il y aurait bien un moyen, dit alors d'Aiguillon ; mais Sa Majesté reculera peut-être à l'employer.

– Lequel ? dit la plaideuse avec anxiété.

– La ressource ordinaire de la royauté, lorsqu'elle est un peu trop gênée en France, c'est de tenir un lit de justice et de dire : « Je veux ! » alors que tous les opposants pensent : « Je ne veux pas. »

– Excellente idée ! s'écria madame de Béarn dans l'enthousiasme.

– Mais qu'il ne faudrait pas divulguer, répliqua finement d'Aiguillon, avec un geste que comprit madame de Béarn.

– Oh ! madame, dit alors la plaideuse, madame, vous qui pouvez tant sur Sa Majesté, obtenez qu'elle dise : « Je veux qu'on juge le procès de madame de Béarn. » D'ailleurs, vous le savez, c'est chose promise, et depuis longtemps.

M. d'Aiguillon se pinça les lèvres, salua madame du Barry et quitta le boudoir. Il venait d'entendre dans la cour le carrosse du roi.

– Voici le roi ! dit madame du Barry en se levant pour congédier la plaideuse.

– Oh ! madame, pourquoi ne me permettriez-vous pas de me jeter aux pieds de Sa Majesté ?

– Pour lui demander un lit de justice ? Je le veux bien, répliqua vivement la comtesse. Demeurez ici, madame, puisque tel est votre désir.

À peine madame de Béarn avait-elle rajusté ses coiffes que le roi entra.

– Ah ! dit-il, vous avez des visites, comtesse ?…

– Madame de Béarn, sire.

– Sire, justice ! s'écria la vieille dame en faisant une profonde révérence.

– Oh ! oh ! s'écria Louis XV avec un persiflage inintelligible pour quiconque ne le connaissait pas ; quelqu'un vous aurait-il offensé, madame ?

– Sire, je demande justice.

– Contre qui ?

– Contre le parlement.

– Ah ! bon ! fit le roi en frappant dans ses mains ; vous vous plaignez de mes parlements ? Eh bien, faites-moi donc le plaisir de les mettre à la raison. J'ai aussi à m'en plaindre, moi, et je vous demande justice également, ajouta-t-il en imitant la révérence de la vieille comtesse.

– Sire, enfin vous êtes le roi, vous êtes le maître.

– Le roi, oui ; le maître, pas toujours.

– Sire, exprimez votre volonté.

– C'est ce que je fais tous les soirs, madame ; et eux, tous les matins, expriment aussi leur volonté. Or, comme ces deux volontés sont diamétralement opposées l'une de l'autre, il en est de nous comme de la terre et de la lune, qui courent éternellement l'une après l'autre sans jamais se rencontrer.

– Sire, votre voix est assez puissante pour couvrir toutes les criailleries de ces gens-là.

– C'est ce qui vous trompe. Je ne suis pas avocat, moi, et eux le sont. Si je dis oui, ils disent non ; impossible de s'entendre… Ah ! si, quand j'ai dit oui, vous trouvez un moyen de les empêcher de dire non, je fais alliance avec vous.

– Sire, ce moyen, je l'ai.

– Donnez-le-moi tout de suite.

– Ainsi ferai-je, sire. Tenez un lit de justice.

– Voilà bien un autre embarras, dit le roi ; un lit de justice ! Y pensez-vous, madame ? C'est quasi une révolution.

– C'est un moyen de dire en face à ces gens rebelles que vous êtes le maître. Vous savez, sire, que le roi, lorsqu'il manifeste ainsi sa volonté, a seul droit de parler, nul ne répond. Vous leur direz : « Je veux », et ils baisseront la tête…

– Le fait est, dit la comtesse du Barry, que l'idée est pompeuse.

– Pompeuse, oui, répliqua Louis XV ; bonne, non.

– C’est cependant beau, poursuivit madame du Barry avec chaleur, le cortège, les gentilshommes, les pairs, toute la maison militaire du roi, puis une immense quantité de peuple, puis ce lit de justice composé de cinq oreillers fleurdelisés d’or… Ce serait une belle cérémonie.

– Vous croyez ? dit le roi un peu ébranlé dans ses convictions.

– Et le magnifique habit du roi, le manteau doublé d’hermine, les diamants de la couronne, le sceptre d’or, tout cet éclat qui convient à un visage auguste et beau. Oh ! que vous seriez splendide ainsi, sire !

– Il y a fort longtemps qu’on n’a vu de lit de justice, dit Louis XV avec une nonchalance affectée.

– Depuis votre enfance, sire, dit madame de Béarn ; le souvenir de votre resplendissante beauté est resté dans tous les cœurs.

– Et puis, ajouta madame du Barry, ce serait une bonne occasion pour M. le chancelier de déployer sa rude et concise éloquence, pour écraser ces gens là sous la vérité, sous la dignité, sous l’autorité.

– Il faudra que j’attende le premier méfait du parlement, dit Louis XV ; alors je verrai.

– Qu’attendriez-vous donc, sire, de plus énorme que ce qu’il vient de faire ?

– Et qu’a-t-il donc fait ? Voyons.

– Vous ne le savez pas ?

– Il a un peu taquiné M. d'Aiguillon, ce n'est pas un cas pendable… bien que, fit le roi en regardant madame du Barry, bien que ce cher duc soit de mes amis. Or, si les parlements ont taquiné le duc, j'ai réparé leur méchanceté par mon arrêté d'hier ou d'avant-hier, je ne me souviens plus. Nous voilà donc manche à manche.

– Eh bien, sire, dit vivement madame du Barry, madame la comtesse venait nous annoncer que, ce matin, ces messieurs noirs prennent la belle.

– Comment cela ? dit le roi en fronçant le sourcil.

– Parlez, madame, le roi le permet, dit la favorite.

– Sire, MM. les conseillers ont résolu de ne plus tenir la cour du parlement jusqu'à ce que Votre Majesté leur ait donné gain de cause.

– Plaît-il ? dit le roi. Vous vous trompez, madame, ce serait un acte de rébellion et mon parlement n'osera pas se révolter, j'espère.

– Sire, je vous assure…

– Oh ! madame, ce sont des bruits.

– Votre Majesté veut-elle m'entendre ?

– Parlez, comtesse.

– Eh bien, mon procureur m'a rendu ce matin le dossier de mon procès… Il ne plaide plus, parce qu'on ne juge plus.

– Bruits, vous dis-je ; essai, épouvantail.

Et, tout en disant cela, le roi se promenait tout agité dans le boudoir.

– Sire, Votre Majesté croira-t-elle M. de Richelieu plus que moi ? Eh bien, on a rendu en ma présence à M. de Richelieu les sacs du procès, comme à moi, et M. le duc s'est retiré bien courroucé.

– On gratte à la porte, dit le roi pour changer la conversation.

– C'est Zamore, sire.

Zamore entra.

– Maîtresse, une lettre, dit-il.

– Vous permettez, sire ? demanda la comtesse. Ah ! mon Dieu ! dit-elle tout à coup.

– Quoi donc ?

– De M. le chancelier, sire. M. de Maupeou, sachant que Votre Majesté a bien voulu me visiter, sollicite mon intervention pour obtenir un moment d'audience.

– Qu'y a-t-il encore ?

– Faites entrer M. le chancelier, dit madame du Barry.

La comtesse de Béarn se leva et voulut prendre congé.

– Vous n'êtes pas de trop, madame, lui dit le roi. Bonjour, monsieur de Maupeou. Quoi de nouveau ?

– Sire, dit en s'inclinant le chancelier, le parlement vous gênait : vous n'avez plus de parlement.

– Et comment cela ? Sont-ils tous morts ? ont-ils mangé de l'arsenic ?

– Plût au ciel !… Non, sire, ils vivent ; mais ils ne veulent plus siéger et donnent leurs démissions. Je viens de les recevoir en masse.

– Les conseillers ?

– Non, sire, les démissions.

– Quand je vous disais, sire, que c'était sérieux, dit la comtesse à demi voix.

– Très sérieux, répondit Louis XV avec impatience. Eh bien, monsieur le chancelier, qu'avez-vous fait ?

– Sire, je suis venu prendre les ordres de Votre Majesté.

– Exilons ces gens-là, Maupeou.

– Sire, ils ne jugeront pas davantage en exil.

– Enjoignons-leur de juger !… Bah ! les injonctions sont usées… les lettres de jussion aussi…

– Ah ! sire, il faut cette fois montrer de la volonté.

– Oui, vous avez raison.

– Courage ! dit tout bas madame de Béarn à madame du Barry.

– Et montrer le maître, après avoir trop souvent montré le père ! s'écria la comtesse.

– Chancelier, dit lentement le roi, je ne sais plus qu'un moyen : il est grave mais efficace. Je veux tenir un lit de justice ; il faut que ces gens-là tremblent une bonne fois.

– Ah ! sire, s'écria le chancelier, voilà parler ; qu'ils plient ou qu'ils rompent !

– Madame, ajouta le roi en s'adressant à la plaideuse, si votre procès n'est pas jugé, vous le voyez, ce ne sera pas de ma faute.

– Sire, vous êtes le plus grand roi du monde.

– Oh ! oui !... dirent en écho et la comtesse, et Chon, et le chancelier.

– Ce n'est cependant pas ce que le monde dit, murmura le roi.

Chapitre CI
Le lit de justice

Il eut lieu, ce fameux lit de justice, avec tout le cérémonial qu'avaient exigé, d'une part l'orgueil royal, de l'autre les intrigues qui poussaient le maître à ce coup État

La maison du roi fut mise sous les armes, une profusion d'archers à courte robe, de soldats du guet et d'agents de police étaient destinés à protéger M. le chancelier, qui, comme un général en un jour décisif, devait exposer sa personne sacrée pour l'entreprise.

Il était bien exécré, M. le chancelier ; il le savait et, si sa vanité lui pouvait faire redouter son assassinat, les gens mieux instruits des sentiments du public à son égard pouvaient lui prédire sans exagérer un bel et bon affront, ou tout au moins des huées.

Le même revenant bon était assuré à M. d'Aiguillon, que repoussait sourdement l'instinct populaire, un peu perfectionné par les débats des parlements. Le roi jouait la sérénité. Il n'était cependant pas tranquille. Mais on le vit s'admirer dans son magnifique habit royal, et faire immédiatement la réflexion que rien ne protège comme la majesté.

Il aurait pu ajouter : « Et l'amour des peuples. » Mais c'était une phrase qu'on lui avait tant répétée à Metz, lors de sa maladie, qu'il ne crut pas pouvoir la redire sans être taxé de plagiat.

Le matin, madame la dauphine, pour qui ce spectacle était nouveau, et qui, au fond peut-être, désirait le voir, prit son air plaintif, et le porta pendant tout le chemin à la cérémonie, ce qui disposa très favorablement l'opinion envers elle.

Madame du Barry était brave. Elle avait la confiance que donnent la jeunesse et la beauté. D'ailleurs, n'avait-on pas tout dit sur elle ? qu'ajouter à tout ? Elle parut rayonnante, comme si un reflet de l'auguste splendeur de son amant jaillissait jusqu'à elle.

M. le duc d'Aiguillon marchait hardiment au nombre des pairs qui précédaient le roi. Son visage plein de noblesse et de caractère n'accusait aucune trace de chagrin ni de mécontentement. Il ne portait pas la tête en triomphateur. À le voir ainsi marchant, nul n'eût deviné la bataille que le roi et les parlements s'étaient livrée sur le terrain de sa personnalité.

On se le montra du doigt dans la foule ; on lui lança des regards terribles des rangs des parlementaires et ce fut tout.

La grande salle du Palais était pleine à déborder, intéressés et intéressants faisaient un total de plus de trois mille personnes.

Au dehors, la foule, contenue par les verges des huissiers, les bâtons et les masses des archers, ne trahissait sa présence que par ce bourdonnement intraduisible qui n'est pas une voix, qui n'articule rien, mais qui se fait entendre cependant, et qu'on appellerait assez justement le bruit des fluides populaires.

Même silence dans la grande salle lorsque le bruit des pas eut cessé, lorsque chacun eut pris sa place, et que le roi, majestueux et sombre, eut commandé à son chancelier de prendre la parole.

Les parlementaires savaient d'avance ce que leur réservait le lit de justice. Ils comprenaient bien pourquoi on les avait convoqués. Ce devait être pour leur faire entendre des volontés peu mitigées ; mais ils connaissaient la longanimité, pour ne pas dire la timidité du roi et, s'ils avaient peur, c'était plutôt des suites du lit de justice que de la séance elle-même.

Le chancelier prit la parole. Il était beau diseur. Son exorde fut habile, et les amateurs de style démonstratif trouvèrent là une ample pâture.

Toutefois, le discours dégénéra en une mercuriale si rude que la noblesse en eut le sourire aux lèvres et que les parlementaires commencèrent à se trouver assez mal à l'aise.

Le roi ordonnait, par la bouche du chancelier, de couper court à toutes les affaires de Bretagne, dont il avait assez. Il ordonnait au parlement de se réconcilier avec M. le duc d'Aiguillon, dont le service lui agréait ; de ne plus interrompre le service de la justice ; moyennant quoi, tout se passerait comme à ce bienheureux temps de l'âge d'or, où les ruisseaux coulaient en murmurant des discours en cinq points, du genre délibératif ou judiciaire, où les arbres étaient chargés de sacs de procès placés à la portée de MM. les avocats ou les procureurs, qui avaient le droit de les cueillir comme fruits leur appartenant.

Ces friandises ne raccommodèrent pas le parlement avec M. de Maupeou, pas plus qu'avec M. le duc d'Aiguillon. Mais le discours était fait, il n'y avait pas de réponse possible.

Les parlementaires, au comble du dépit, prirent tous, avec cet admirable ensemble qui donne tant de force aux corps constitués, une attitude tranquille et indifférente, qui déplut souve-

rainement à Sa Majesté et au monde aristocratique des tribunes.

Madame la dauphine pâlit de colère. Elle se trouvait pour la première fois en présence de la résistance populaire. Elle en calculait froidement la puissance.

Venue au lit de justice avec l'intention d'être fort opposée, d'aspect du moins, à la résolution qu'on allait y prendre ou notifier, elle se sentit peu à peu entraînée à faire cause commune avec ceux de sa race et de sa caste ; si bien qu'à mesure que le chancelier mordait plus avant dans la chair parlementaire, cette jeune fierté s'indignait de lui voir des dents si peu aiguës ; il lui semblait qu'elle eût trouvé, elle, des paroles qui eussent fait bondir cette assemblée comme un troupeau de bœufs sous l'aiguillon. Bref, elle trouva le chancelier trop faible et les parlementaires trop forts.

Louis XV était physionomiste comme tous les égoïstes le seraient si, quelquefois, ils n'étaient paresseux en même temps qu'égoïstes. Il jeta les yeux autour de lui pour observer l'effet de sa volonté traduite par des paroles qu'il trouvait assez éloquentes.

La pâleur des lèvres pincées de la dauphine lui révélèrent aussitôt ce qui se passait dans cette âme.

Comme contrepoids, il observa la physionomie de madame du Barry : au lieu du sourire vainqueur qu'il y comptait trouver, il ne vit qu'une violente envie d'attirer sur elle les regards du roi, comme pour juger ce qu'il pensait.

Rien n'intimide les esprits faibles comme d'être devancés par l'esprit et la volonté d'autrui. S'ils se voient observés par une résolution déjà prise, ils en concluent qu'ils n'ont pas fait assez,

qu'ils vont être ou ont été ridicules, qu'on avait le droit d'exiger plus qu'ils n'ont fait.

Alors ils passent aux extrêmes, le timide devient rugissant, et une manifestation soudaine trahit l'effet de cette réaction produite par la peur sur une peur moins forte.

Le roi n'avait pas besoin d'ajouter un mot aux paroles de son chancelier, cela n'était pas d'étiquette ; cela n'était même pas nécessaire. Mais, en cette occasion, il fut possédé du démon bavard, et, faisant un signe de la main, il montra qu'il allait parler.

Pour le coup, l'attention devint de la stupeur.

On vit toutes les têtes des parlementaires faire volte-face vers le lit de justice avec la précision de mouvement d'une file de soldats instruits.

Les princes, les pairs, les militaires se sentirent émus. Il n'était pas impossible qu'après tant de bonnes choses qui avaient été dites, Sa Majesté Très Chrétienne ne dît une bonne grosse inutilité. Leur respect les empêchait de désigner autrement ce qui pouvait sortir de la bouche du roi.

On vit M. de Richelieu, qui avait affecté de se tenir loin de son neveu, se rapprocher surtout par le coup d'œil et l'affinité mystérieuse de l'intelligence.

Mais son regard, qui commençait à devenir rebelle, rencontra le clair regard de madame du Barry. Richelieu possédait comme personne l'art précieux des transitions : il passa du ton ironique au ton admiratif, et choisit la belle comtesse comme point d'intersection entre les diagonales et ces deux extrêmes.

Ce fut donc un sourire de félicitations et de galanterie qu'il adressa en passant à madame du Barry ; mais celle-ci n'en fut pas dupe, d'autant plus que le vieux maréchal, qui avait commencé d'entamer sa correspondance avec les parlementaires et les princes opposants, fut forcé de la continuer pour ne pas paraître ce qu'il était bien réellement.

Que de perspective dans une goutte d'eau, cet océan pour l'observateur ! Que de siècles dans une seconde, cette éternité indescriptible ! Tout ce que nous disons là se passa dans le temps que Sa Majesté Louis XV mit à se préparer à parler et à ouvrir la bouche.

– Vous avez entendu, dit-il d'une voix ferme, ce que mon chancelier vous a fait savoir de mes volontés. Songez donc à les exécuter, car telles sont mes intentions et je ne changerai jamais !

Louis XV laissa tomber ces derniers mots avec le fracas et la vigueur de la foudre.

Aussi toute l'assemblée fut-elle littéralement foudroyée.

Un frisson passa sur tous les parlementaires, frisson de terreur qui se communiqua immédiatement à la foule, comme l'étincelle électrique court rapide au bout du cordon. Ce même frisson effleura aussi les partisans du roi. La surprise et l'admiration étaient sur tous les fronts, dans tous les cœurs.

La dauphine remercia involontairement le roi par un éclair parti de ses beaux yeux.

Madame du Barry, électrisée, ne put s'empêcher de se lever, et elle eût battu des mains, sans la crainte bien naturelle qu'elle

eut d'être lapidée en sortant ou de recevoir le lendemain cent couplets plus odieux les uns que les autres.

Louis XV put jouir dès ce moment de son triomphe.

Les parlementaires inclinèrent leurs fronts toujours avec le même ensemble.

Le roi se souleva sur ses coussins fleurdelisés.

Aussitôt le capitaine des gardes, le commandant de la maison militaire et tous les gentilshommes se levèrent.

Le tambour battit, les trompettes sonnèrent au dehors. Ce frémissement presque silencieux du peuple à l'arrivée se changea en un mugissement qui s'éteignait au lointain, refoulé par les soldats et les archers.

Le roi traversa fièrement la salle, sans voir autre chose sur son passage que des fronts humiliés.

M. d'Aiguillon continua de précéder Sa Majesté sans abuser de son triomphe.

Le chancelier, arrivé à la porte de la salle, vit au loin tout ce peuple, s'effraya de tous ces éclairs, qui, malgré la distance, arrivaient jusqu'à lui ; il dit aux archers :

– Serrez-moi.

M. de Richelieu, que saluait profondément le duc d'Aiguillon, dit à son neveu :

– Voilà des fronts bien bas, duc ; il faudra, un jour ou l'autre, qu'ils se relèvent diablement haut. Prenez garde !

Madame du Barry passait en ce moment par le couloir avec son frère, la maréchale de Mirepoix et plusieurs dames. Elle entendit le propos du vieux maréchal et, comme elle avait plus de repartie que de rancune :

– Oh ! dit-elle, il n'y a rien à craindre, maréchal : n'avez-vous pas entendu les paroles de Sa Majesté ? Le roi a dit, ce me semble, qu'il ne changerait jamais.

– Paroles terribles, en effet, madame, répondit le vieux duc avec un sourire ; mais ces pauvres parlementaires n'ont pas vu, heureusement pour nous, qu'en disant qu'il ne changerait jamais le roi vous regardait.

Et il termina ce madrigal par une de ces inimitables révérences qu'on ne sait plus même faire aujourd'hui sur le théâtre.

Madame du Barry était femme et nullement politique. Elle ne vit que le compliment là où M. d'Aiguillon sentit parfaitement l'épigramme et la menace.

Aussi fut-ce par un sourire qu'elle répondit, tandis que son allié se mordit les lèvres et pâlit de voir durer ce ressentiment du maréchal.

L'effet du lit de justice fut immédiatement favorable à la cause royale. Mais souvent un grand coup ne fait qu'étourdir, et il est à remarquer que, après les étourdissements, le sang circule avec plus de vigueur et de pureté.

Telle fut du moins la réflexion que fit, en voyant partir le roi avec son pompeux cortège, un petit groupe de gens vêtus sim-

plement et posés en observateurs au coin du quai aux Fleurs et de la rue de la Barillerie.

Ces hommes étaient trois… Le hasard les avait assemblés à cet angle et, de là, ils paraissaient avoir suivi avec intérêt les impressions de la foule ; et, sans se connaître, une fois mis en rapport par quelques mots échangés, ils s'étaient rendu compte de la séance avant même qu'elle fût terminée.

– Voilà les passions bien mûries, dit l'un d'eux, vieillard aux yeux brillants, à la figure douce et honnête. Un lit de justice est une grande œuvre.

– Oui, répondit en souriant avec amertume un jeune homme, oui, si l'œuvre réalisait exactement les mots.

– Monsieur, répliqua le vieillard en se retournant, il me semble que je vous connais… Je vous ai vu déjà, je crois ?

– Dans la nuit du 31 mai. Vous ne vous trompez pas, monsieur Rousseau.

– Ah ! vous êtes ce jeune chirurgien, mon compatriote, M. Marat ?

– Oui, monsieur, pour vous servir.

Les deux hommes échangèrent une révérence.

Le troisième n'avait pas encore pris la parole. C'était un homme jeune aussi et d'une noble figure, qui, durant toute la cérémonie, n'avait fait qu'observer l'attitude de la foule.

Le jeune chirurgien partit le premier, se hasardant au milieu du peuple, qui, moins reconnaissant que Rousseau, l'avait déjà oublié, mais à la mémoire duquel il comptait bien se rappeler un jour.

L'autre jeune homme attendit qu'il fût parti, et, s'adressant alors à Rousseau :

– Vous ne partez pas, monsieur ? dit-il.

– Oh ! je suis trop vieux pour me risquer dans cette cohue.

– En ce cas, dit l'inconnu en baissant la voix, à ce soir, rue Plâtrière, monsieur Rousseau… N'y manquez pas !

Le philosophe tressaillit comme si un fantôme se fût dressé devant lui. Son teint, pâle d'ordinaire, devint livide. Il voulut répondre à cet homme, mais il avait déjà disparu.

Chapitre CII
De l'influence des paroles de l'inconnu sur Jean-Jacques Rousseau

Après avoir entendu ces paroles singulières prononcées par un homme qu'il ne connaissait pas, Rousseau, tremblant et malheureux, fendit les groupes, et, sans se rappeler qu'il était vieux et qu'il craignait la foule, il se fit jour ; bientôt il eut gagné le pont Notre-Dame ; puis il traversa, en continuant de rêver et de s'interroger lui-même, le quartier de la Grève, par lequel il aboutissait plus directement au sien.

– Ainsi, se dit-il, ce secret que tout initié garde au péril de sa vie, il est donc en la possession du premier venu. Voilà donc ce que gagnent les associations mystérieuses à passer par l'étamine populaire… Un homme me connaît, qui sait que je serai son associé, et peut-être son complice là-bas. Un pareil état de choses est absurde et intolérable.

Et, en disant ces mots, Rousseau marchait très vite, lui d'ordinaire si plein de précautions, surtout depuis son accident de la rue Ménilmontant.

– Ainsi, continuait le philosophe, j'aurai voulu savoir le fond de ces plans de régénération humaine que proposent certains esprits qui se parent du titre d'*illuminés* ; j'aurai fait la folie de croire qu'il peut venir de bonnes idées de l'Allemagne, ce pays de la bière et des brouillards ; j'aurai compromis mon nom avec celui de quelques sots ou de quelques intrigants auxquels il servira de manteau pour abriter leur sottise. Oh ! non, il n'en sera

pas ainsi ; non, un éclair m'a montré l'abîme, je n'irai pas m'y jeter de gaieté de cœur.

Et Rousseau reprenait haleine, appuyé sur sa canne, debout et un instant immobile au milieu de la rue.

– C'était pourtant, poursuivit le philosophe une belle chimère : la liberté dans l'esclavage, l'avenir conquis sans secousses et sans bruit, le réseau mystérieusement ourdi pendant le sommeil des tyrans de la terre… C'était trop beau, j'ai été dupe d'y croire… Je ne veux pas de craintes, de soupçons, d'ombrages qui sont indignes d'un esprit libre et d'un corps indépendant.

Il en était à ces mots et il venait de reprendre sa course, lorsque la vue de quelques agents de M. de Sartine, rôdant avec leurs yeux à pivot, épouvanta l'esprit libre et donna une telle impulsion au corps indépendant, qu'il alla se perdre dans le plus profond de l'ombre des piliers sous lesquels il cheminait.

Des piliers à la rue Plâtrière, il n'y a pas loin ; Rousseau fit le trajet avec rapidité, monta ses étages en respirant comme un daim qu'on force, et alla tomber sur une chaise dans sa chambre, sans pouvoir répondre un mot à toutes les questions de Thérèse.

Pourtant il finit par lui rendre compte de son émotion : c'était la course, la chaleur, la nouvelle de la colère du roi au lit de justice, une commotion de la terreur populaire, un contrecoup de ce qui venait de se passer.

Thérèse répliqua en grognant que ce n'était pas une raison pour faire refroidir le dîner, et qu'un homme, d'ailleurs, ne devait pas être une poule mouillée s'effarouchant au moindre bruit.

Rousseau n'eut rien à répondre à ce dernier argument, qu'il avait tant de fois proclamé en autres termes.

Thérèse ajouta que ces philosophes, ces gens d'imagination, étaient bien tous les mêmes… qu'ils ne cessent, dans leurs écrits, de crier fanfare ; qu'ils annoncent n'avoir peur de rien ; que Dieu et les hommes leur sont de peu ; mais qu'au moindre aboiement du plus petit chien, ils crient : « À l'aide ! » qu'au moindre accès de fièvre, ils crient : « Mon Dieu ! je suis mort. »

C'était un des thèmes favoris de Thérèse, celui qui faisait le plus briller son éloquence, celui auquel Rousseau, timide naturellement, trouvait les plus mauvaises réponses. Aussi Rousseau berçait-il, au son de cette aigre musique, sa pensée à lui, qui certes valait bien celle de Thérèse, malgré tout le blâme que lui prodiguait cette femme.

– Le bonheur se compose de parfums et de bourdonnements, disait-il ; or, ce sont choses de convention que le bruit et l'odeur… Qui établira que l'oignon sente moins bon que la rose, et que le paon chante moins bien que le rossignol ?

Sur cet axiome, qui pouvait passer pour un bel et bon paradoxe, on se mit à table et l'on dîna.

Rousseau, après son dîner, n'alla pas s'asseoir à son clavecin comme d'habitude. Il fit vingt tours dans sa chambre et regarda plus de cent fois à la fenêtre pour étudier la physionomie de la rue Plâtrière.

Thérèse alors fut prise d'un de ces accès de jalousie comme en ont par contrariété les gens taquins, c'est-à-dire les gens les moins réellement jaloux de la terre.

Car, s'il est une affectation qui soit désagréable, c'est celle d'un défaut ! passe encore pour les qualités.

Thérèse, qui méprisait profondément la virilité, la complexion, l'esprit et les habitudes de Rousseau, Thérèse, qui le trouvait vieux, souffrant et laid, n'avait pas peur qu'on lui enlevât son mari ; elle ne supposait pas que les femmes dussent le voir avec d'autres yeux qu'elle-même. Cependant comme c'est un des supplices les plus friands pour une femme que la torture par la jalousie, Thérèse se donnait parfois ce régal.

Voyant donc Rousseau s'approcher si souvent de la fenêtre, rêver et ne pas tenir en place :

– Bon ! dit-elle, je comprends toute votre agitation… Vous avez quitté tout à l'heure quelqu'un.

Rousseau la regarda d'un air effaré, ce qui fut un indice de plus pour elle.

– Quelqu'un que vous cherchez à revoir, continua-t-elle.

– Plaît-il ? dit Rousseau.

– Nous avons des rendez-vous, à ce qu'il paraît ?

– Oh ! fit Rousseau, qui comprit qu'on lui parlait de jalousie, des rendez vous ! Vous êtes folle, Thérèse !

– Je sais bien que ce serait une folie, dit-elle ; mais vous êtes capable de toutes ; allez, allez, avec votre teint de papier mâché, avec vos palpitations de cœur, avec votre petite toux sèche, allez faire des conquêtes : c'est un bon moyen de vous avancer.

– Mais, Thérèse, vous savez bien qu'il n'en est rien, dit Rousseau avec humeur ; laissez-moi donc rêver tranquillement.

– Vous êtes un libertin, dit Thérèse avec le plus grand sérieux du monde.

Rousseau rougit comme si on venait de lui dire une vérité ou de lui faire un compliment.

Alors Thérèse se crut en droit de montrer un visage terrible, de bouleverser le ménage, de faire claquer les portes et de jouer avec la tranquillité de Rousseau, comme les enfants avec ces anneaux de métal qu'ils enferment dans des boîtes et qu'ils secouent à grand bruit.

Rousseau se réfugia dans son cabinet. Ce tumulte avait un peu affaibli ses idées.

Il songea qu'il y aurait sans doute un danger à ne pas assister à la cérémonie mystérieuse dont l'étranger lui avait parlé au coin du quai.

– S'il y a des peines contre les révélateurs, il doit y en avoir contre les tièdes ou contre les négligents, pensa-t-il. Or, j'ai toujours remarqué que les gros dangers ne sont rien, pas plus que les grosses menaces ; les cas d'application de peines ou d'exécution, en pareille circonstance, sont extrêmement rares ; mais, pour les petites vengeances, les coups sournois, les mystifications et autre menue monnaie, il y faut prendre garde. Quelque jour, les frères maçons se payeraient de mon mépris par la tension d'une corde dans mon escalier ; je m'y briserais une jambe et les huit ou dix dents qui me restent… ou bien ils auront un moellon tout prêt à me laisser choir sur la tête lorsque je côtoierai un échafaudage… Mieux que cela, dans leur maçonnerie, il y aura quelque pamphlétaire vivant tout près de moi, sur mon

palier peut-être, plongeant par ses fenêtres dans ma chambre. Cela n'est pas impossible, puisque les réunions ont lieu rue Plâtrière même… Eh bien, ce coquin écrira sur moi des platitudes qui me ridiculiseront dans tout Paris… N'ai-je pas des ennemis partout ?

Un moment après, Rousseau changeait de pensée.

– Eh bien, se disait-il, où est le courage, où est l'honneur ? J'aurai peur vis-à-vis de moi-même ? Je ne regarderai dans mon miroir que la face d'un poltron et d'un coquin ? Non, il n'en sera pas ainsi… Dût l'univers se coaliser pour mon malheur, dût la cave de cette rue s'écrouler sur moi, j'irai… Beaux raisonnements, d'ailleurs, qu'enfante la peur. Depuis mon retour, à cause de la rencontre de cet homme, je me surprends à toujours tourner dans un cercle d'inepties. Voilà que je doute de tous, et de moi-même ! cela n'est pas logique… Je me connais, je ne suis pas un enthousiaste : si j'ai cru voir des merveilles dans l'association projetée, c'est qu'il y a des merveilles. Qui me dit que je ne serai pas, moi, le régénérateur du genre humain, moi qu'on a recherché, moi que les agents mystérieux d'un pouvoir sans limites sont venus consulter sur la foi de mes écrits : je reculerais lorsqu'il s'agit de suivre mon œuvre, de substituer l'application à la théorie !

Rousseau s'animait.

– Quoi de plus beau ! Les âges marchent… les peuples sortent de l'abrutissement, le pas suit le pas dans l'obscurité, la main dans l'ombre ; l'immense pyramide s'élève au-dessus de laquelle, pour couronnement, les siècles futurs placeront le buste de Rousseau, citoyen de Genève, qui, pour faire comme il a dit, a risqué sa liberté, sa vie, c'est-à-dire a été fidèle à sa devise : *Vitam impendere vero*.

Là-dessus, Rousseau, transporté, se mit à son clavecin et acheva de se monter l'imagination avec les mélopées les plus ronflantes, les plus larges et les plus guerrières qu'il put arracher aux flancs de l'instrument sonore.

La nuit vint. Thérèse, fatiguée d'avoir tourmenté vainement son captif, dormait sur sa chaise ; Rousseau, dont le cœur battait fort, prit son habit neuf comme pour aller en bonne fortune ; il étudia un moment dans la glace le jeu de ses yeux noirs, qu'il trouva vifs et parlants ; ce qui le charma.

Il s'appuya sur sa canne de jonc, et, sans avoir réveillé Thérèse, s'esquiva de l'appartement.

Mais, arrivé au bas de l'escalier, après avoir fait jouer de sa main le secret de la porte ouvrant sur la rue, Rousseau commença par regarder au dehors, afin de s'assurer de l'état des localités.

Il ne passait aucune voiture ; la rue, comme de coutume, était pleine de flâneurs, dont les uns regardaient les autres, comme c'est encore la coutume, tandis que beaucoup s'arrêtaient aux vitres des boutiques pour lorgner les jolies filles de comptoir.

Un homme de plus était donc parfaitement inaperçu dans ce tourbillon. Rousseau s'y précipita ; il n'avait pas un long chemin à faire.

Un chanteur avec un aigre violon stationnait devant la porte qu'on avait signalée à Rousseau. Cette musique, à laquelle sont sensibles les oreilles de tout véritable Parisien, emplissait la rue d'échos qui s'en allaient répétant les dernières mesures du refrain chanté par le violon ou le chanteur lui-même.

Rien n'était donc plus défavorable au mouvement circulatoire que l'engorgement formé à cet endroit par le cercle des auditeurs. Il fallait nécessairement que tout passant tournât à droite ou à gauche du groupe ; ceux qui tournaient à gauche prenaient la rue, ceux qui tournaient à droite longeaient la maison désignée et *vice versa*.

Rousseau remarqua que plusieurs de ces passants se perdirent en route, comme s'ils fussent tombés en quelque trappe. Il compta que ceux-là étaient venus dans le même but que lui, et résolut d'imiter leur manœuvre : c'était chose facile.

Ayant ainsi passé derrière le groupe des auditeurs, comme pour s'arrêter aussi, il guetta la première personne qu'il vit entrer dans l'allée ouverte. Plus timoré que ceux-là, parce qu'il avait plus à risquer sans doute, il attendit que l'occasion se présentât dix fois bonne.

Il n'attendit pas longtemps. Un cabriolet qui accourait du bout de la rue coupa le cercle en deux et opéra un refoulement des deux hémisphères sur les maisons. Rousseau se trouva placé sur le seuil même de l'allée ; il n'y avait qu'à continuer… Notre philosophe observa que tous les curieux, occupés du cabriolet, tournaient le dos à la maison. Il profita de son isolement et disparut dans la profondeur de l'allée noire.

Au bout de quelques secondes, il aperçut une lumière sous laquelle un homme assis paisiblement, comme un marchand après sa journée de vente, lisait ou feignait de lire une gazette.

Au bruit des pas de Rousseau, cet homme leva la tête et appuya visiblement son doigt sur sa poitrine, tout éclairée par la lampe.

Rousseau répondit à ce geste symbolique par un doigt qu'il appuya sur ses lèvres.

Aussitôt l'homme se leva, et, poussant une porte située à sa droite, porte invisible tant elle était artistement découpée dans le pan de la boiserie auquel il s'adossait, il fit voir à Rousseau un escalier fort raide qui plongeait sous terre.

Rousseau entra ; la porte se referma sans bruit, mais avec rapidité.

Rousseau, en s'aidant de sa canne, descendit les degrés ; il trouvait mauvais que les associés lui imposassent pour première épreuve le risque de se rompre le cou et les jambes.

Mais l'escalier, s'il était roide, n'était pas long. Rousseau compta dix-sept marches, et aussitôt il fut envahi par une grande chaleur qui le saisit aux yeux et au visage.

Cette chaleur humide était le souffle d'un certain nombre d'hommes rassemblés en cette cave.

Rousseau remarqua les murailles tapissées de toiles rouges et blanches, sur lesquelles étaient figurés divers instruments de travail, plus symboliques sans doute que réels. Une seule lampe pendait de la voûte, jetant un reflet sinistre sur les figures assez honnêtes pourtant qui causaient entre elles à voix basse sur des bancs de bois.

Il n'y avait par terre ni parquet ni tapis, mais une épaisse natte de jonc qui assourdissait les pas.

Rousseau ne produisit donc en entrant aucune sensation.

Nul ne parut avoir remarqué qu'il entrât.

Cinq minutes auparavant, Rousseau ne désirait rien tant qu'une pareille entrée, et cependant, son entrée faite, il fut fâché d'avoir si bien réussi.

Il vit une place vide sur un des derniers bancs ; il s'y installa le plus modestement qu'il put, derrière tous les autres.

Il compta trente-trois têtes dans l'assemblée. Un bureau, élevé sur une estrade, attendait un président.

Chapitre CIII
La loge de la rue Plâtrière

Rousseau remarqua que les conversations des assistants étaient fort discrètes et fort restreintes. Beaucoup ne remuaient pas les lèvres. À peine si trois ou quatre couples échangeaient des paroles.

Ceux qui ne parlaient pas essayaient même de cacher leur visage, ce qui n'était pas malaisé, grâce à la grande masse d'ombre projetée par l'estrade du président qu'on attendait.

Le refuge de ceux-là, qui paraissaient être les timides, était derrière cette estrade.

Mais, en revanche, deux ou trois membres de la corporation se donnaient beaucoup de mouvement pour reconnaître leurs collègues. Ils allaient, venaient, causaient entre eux et souvent disparaissaient tour à tour par une porte masquée d'un rideau noir à flammes rouges.

Bientôt une sonnette se fit entendre. Un homme quitta purement et simplement le coin du banc où il se trouvait naguère confondu avec les autres maçons, et prit place sur l'estrade.

Après avoir fait quelques signes de la main et des doigts, signes qui furent répétés par tous les assistants, et auxquels il en ajouta un dernier plus explicite que les autres, il déclara la séance ouverte.

Cet homme était absolument inconnu à Rousseau ; sous l'extérieur d'un artisan aisé, il cachait beaucoup de présence d'esprit, aidée d'une élocution aussi facile qu'on l'eut désirée dans un orateur.

Son discours fut net et bref. Il déclarait que la loge s'était assemblée pour procéder à la réception d'un nouveau frère.

– Vous ne vous étonnerez pas, dit-il, que nous vous ayons réunis dans le local où les épreuves ordinaires ne peuvent être essayées ; les épreuves ont paru inutiles aux chefs. Le frère qu'il s'agit de recevoir est un des flambeaux de la philosophie contemporaine, c'est un esprit profond qui nous sera dévoué par conviction, non par crainte.

« Celui qui a sondé tous les mystères de la nature et tous ceux du cœur humain ne saurait être impressionné de la même façon que le simple mortel à qui nous demandons l'aide de ses bras, de sa volonté, de son or. Il nous suffira, pour avoir la coopération de cet esprit distingué, de ce caractère honnête et énergique, il nous suffira de sa promesse, de son acquiescement. »

L'orateur finit ainsi sa proposition et regarda autour de lui pour en examiner l'effet.

Sur Rousseau, l'effet avait été magique : le Genevois connaissait les mystères préparatoires de la maçonnerie ; il les avait vus avec une sorte de répugnance bien naturelle aux esprits éclairés ; ces concessions toutes absurdes, puisqu'elles étaient inutiles, que les chefs exigeaient des récipiendaires pour simuler la peur, quand on sait ne rien avoir à craindre, lui paraissaient être le comble de la puérilité et de la superstition oiseuse.

Il y a plus, le timide philosophe, ennemi des manifestations et des exhibitions individuelles, se fût trouvé malheureux de donner sa personne en spectacle à des gens qu'il ne connaissait pas, et qui, cela était certain, le mystifiaient avec plus ou moins de bonne foi.

Il en résulta que se voir dispensé des épreuves fut pour lui plus qu'une satisfaction. Il connaissait la rigueur de l'égalité devant les principes maçonniques ; or, une exception en sa faveur constituait un triomphe.

Il s'apprêtait à répondre par quelques mots à la gracieuse faconde du président, lorsqu'une voix s'éleva de l'auditoire.

– Au moins, dit cette voix, qui était aigre et vibrante, puisque vous vous croyez obligé de traiter en prince un homme comme nous, au moins, puisque vous le dispensez des angoisses physiques comme si ce n'était pas un de nos symboles que la recherche de la liberté à travers la souffrance du corps, nous espérons que vous n'allez pas conférer un titre précieux à un inconnu sans l'avoir questionné selon le rite et sans avoir obtenu sa profession de foi.

Rousseau se retourna pour voir le visage de l'agressif personnage qui frappait si rudement sur le char du triomphateur.

Il reconnut alors, avec la plus vive surprise, ce jeune chirurgien que, le matin encore, il avait rencontré au quai aux Fleurs.

Le sentiment de sa bonne foi, un sentiment de dédain peut-être pour le *titre précieux*, l'empêcha de répondre.

– Vous avez entendu ? dit le président en s'adressant à Rousseau.

– Parfaitement, répondit le philosophe, à qui sa propre voix donna un léger frisson lorsqu'elle résonna sous la voûte de cette cave sombre. Or, je m'étonne bien plus des interpellations lorsque je vois par qui elles ont été faites. Quoi ! un homme dont l'état est de combattre ce qu'on appelle la souffrance physique et de venir ainsi en aide à ses frères, qui sont aussi bien les hommes ordinaires que les maçons ; quoi ! cet homme vient prêcher ici l'utilité des souffrances physiques !… Il prend un singulier chemin pour mener la créature au bonheur, le malade à la guérison.

– Il ne s'agit pas ici, répliqua vivement le jeune homme, de tel ou tel ; je suis inconnu au récipiendaire comme il m'est inconnu. Je suis logique, et je prétends que le vénérable a eu tort de faire acception des personnes. Je méconnais dans celui-ci – et il montra Rousseau – le philosophe ; qu'il veuille bien méconnaître en moi le praticien. Ainsi, nous devons peut-être nous côtoyer toute la vie sans jamais qu'un regard, qu'un geste trahisse notre intimité, plus étroite cependant, grâce au nœud de l'association, que toutes les amitiés vulgaires. Je répète donc que, si l'on a cru devoir épargner au récipiendaire les épreuves, il y a lieu de lui poser au moins les questions.

Rousseau ne répondit rien. Le président lut sur son visage le dégoût de la discussion et le regret de s'être engagé dans cette entreprise.

– Frère, dit-il avec autorité au jeune homme, vous voudrez bien garder le silence quand le chef parle, et ne pas vous permettre de blâmer légèrement ses actes, qui sont souverains.

– J'ai droit d'interpeller, répondit plus doucement le jeune homme.

– D’interpeller, oui ; de blâmer, non. Le frère qui va entrer dans l’association est assez connu pour que nous ne cherchions pas à mettre dans nos relations maçonniques un ridicule et inutile mystère, Tous les frères présents savent son nom, et son nom est une garantie. Mais, comme lui-même, j’en suis sur, aime l’égalité, je le prie de s’expliquer sur la question que je pose uniquement pour la forme : « Que cherchez-vous dans l’association ? »

Rousseau fit deux pas, et, s’isolant de la foule, promena sur l’assemblée un œil rêveur et mélancolique.

– J’y cherche, dit-il, ce que je n’y trouve pas. Des vérités, non des sophismes. Pourquoi m’entoureriez-vous de poignards qui ne percent pas, de poisons qui sont de l’eau claire, et de trappes au-dessous desquelles sont disposés des matelas ? Je connais la ressource des forces humaines. Je connais la vigueur de mon ressort physique. Si vous le brisez, ce n’est pas la peine que vous m’élisiez votre frère ; mort, je ne vous servirais pas : donc, vous ne voulez pas me tuer, me blesser encore moins ; et tous les praticiens du monde ne me feraient pas trouver bonne l’initiation pendant laquelle on m’aurait brisé un membre.

« J’ai fait plus que vous tous mon apprentissage de douleurs ; j’ai sondé le corps et j’ai palpé jusqu’à l’âme… Si j’ai accepté de venir parmi vous lorsqu’on m’en a sollicité – et il appuya sur ce mot – c’est que je croyais pouvoir être utile. Je donne donc, je ne reçois pas.

« Hélas ! avant que vous puissiez quelque chose pour me défendre, avant que vous me donniez par vos propres moyens la liberté si on m’emprisonne, du pain si on m’affame, des consolations si on m’afflige ; avant, dis-je, que vous soyez quelque chose, ce frère que vous admettez aujourd’hui, si monsieur le permet, ajouta-t-il en se tournant vers Marat, ce frère aura payé son tribut à la nature, car le progrès est boiteux, car la lumière

est lente, et, de l'endroit où il sera tombé, nul d'entre vous ne le tirera…

– Vous vous trompez, illustre frère, dit une voix suave et pénétrante qui attira doucement Rousseau, il y a plus que vous ne pensez dans l'association que vous voulez bien accepter ; il y a tout l'avenir du monde ; l'avenir, vous le savez, c'est l'espoir, c'est la science ; l'avenir, c'est Dieu qui doit donner sa lumière au monde, puisqu'il a promis qu'il la donnerait. Or, Dieu ne saurait mentir.

Rousseau, surpris de ce langage élevé, regarda et reconnut l'homme encore jeune qui lui avait donné rendez-vous le matin au lit de justice.

Cet homme, vêtu de noir, avec une certaine recherche, et surtout avec une grande distinction, se tenait adossé à une face latérale de l'estrade, et son visage, éclairé par une molle lueur, brillait de toute sa beauté, de toute sa grâce, de toute son expression naturelle.

– Ah ! dit Rousseau, la science, abîme sans fond ! Vous me parlez science, vous ! consolation, avenir, promesse ; un autre me parle matière, rigueur et violence : lequel croire ? Il en sera donc de l'assemblée des frères comme parmi les loups dévorants de ce monde qui s'agite au-dessus de nous ? Loups et brebis ! Écoutez donc ma profession de foi, puisque vous ne l'avez pas lue dans mes livres.

– Vos livres ! s'écria Marat, ils sont sublimes, d'accord ; mais ce sont des utopies ; vous êtes utile au même point de vue que Pythagore, que Solon et que Cicéron le sophiste. Vous indiquez le bien, mais un bien artificiel, insaisissable. inaccessible ; vous ressemblez à celui qui voudrait nourrir une foule affamée avec des bulles d'air plus ou moins irisées par le soleil.

– Avez-vous vu, dit Rousseau en fronçant le sourcil, les grandes commotions de la nature se faire sans préparations ? avez-vous vu naître l'homme, cet événement vulgaire et pourtant sublime ? l'avez-vous vu naître sans qu'il ait amassé neuf mois la substance et la vie aux flancs de sa mère ? Ah ! vous voulez que je régénère le monde avec des actes ?… Ce n'est pas régénérer cela, monsieur, c'est révolutionner !

– Alors, riposta violemment le jeune chirurgien, alors vous ne voulez pas de l'indépendance ? alors vous ne voulez pas de la liberté ?

– Au contraire, répondit Rousseau, car l'indépendance, c'est mon idole ; car la liberté, c'est ma déesse. Seulement, je veux d'une liberté douce et radieuse qui échauffe et qui vivifie. Je veux d'une égalité qui rapproche les hommes par l'amitié, non par la crainte. Je veux l'éducation, l'instruction de chaque élément du corps social, comme le mécanicien veut l'harmonie, comme l'ébéniste veut l'assemblage ; c'est-à-dire le concours parfait, la copulation absolue de chaque pièce de son travail. Je le répète, je veux ce que j'ai écrit : le progrès, la concorde, le dévouement.

Marat laissa errer sur ses lèvres un sourire de dédain.

– Oui, les ruisseaux de lait et de miel, dit-il, les champs élysées de Virgile, rêves d'un poète dont la philosophie voudrait faire une réalité.

Rousseau ne répliqua pas. Il lui semblait trop dur d'avoir à défendre sa modération, lui que, dans toute l'Europe, on avait appelé un novateur violent.

Il se rassit en silence après avoir, pour la satisfaction de son âme naïve et timide, consulté du regard et obtenu l'approbation tacite du personnage qui l'avait défendu tout à l'heure.

Le président se leva.

– Vous avez entendu ? dit-il à tous.

– Oui, répondit l'assemblée.

– Le frère récipiendaire vous paraît-il digne d'entrer dans l'association ? en comprend-il les devoirs ?

– Oui, dit l'assemblée, mais avec une réserve qui montrait peu d'unanimité.

– Prêtez le serment, dit le président à Rousseau.

– Il me serait désagréable, répondit le philosophe avec un certain orgueil, de déplaire à quelques membres de cette association, et je dois encore répéter mes paroles de tantôt ; elles sont l'expression de ma conviction. Si j'étais orateur, je les développerais d'une façon saisissante ; mais ma langue est rebelle et trahit toujours ma pensée lorsque je lui demande une traduction immédiate.

« Je veux dire que je fais plus pour le monde et pour vous, loin de cette assemblée, que je ne ferais en pratiquant assidûment vos coutumes : ainsi donc, laissez-moi à mes travaux, à ma faiblesse, à mon isolement. Je l'ai dit, je penche vers la tombe : chagrins, infirmités, misères m'y poussent activement ; vous ne pouvez retarder ce grand œuvre de la nature ; abandonnez-moi, je ne suis pas fait pour marcher avec les hommes, je les hais et je les fuis ; je les sers cependant, parce que je suis homme moi-même, et qu'en les servant je les rêve meilleurs qu'ils ne sont.

Maintenant, vous avez ma pensée tout entière ; je ne dirai plus un mot. »

– Vous refusez donc de prêter le serment ? dit Marat avec une certaine émotion.

– Je refuse positivement ; je ne veux pas faire partie de l'association : trop de preuves établissent pour moi que j'y serais inutile.

– Frère, dit l'inconnu à la voix conciliante, permettez-moi de vous appeler ainsi, car nous sommes réellement des frères en dehors de toute combinaison de l'esprit humain. Frère, ne cédez pas à un moment de dépit bien naturel ; sacrifiez un peu de votre légitime orgueil ; faites pour nous ce qui vous répugne. Vos conseils, vos idées, votre présence, c'est la lumière ! Ne nous plongez pas dans la double nuit de votre absence et de votre refus.

– Vous vous trompez, dit Rousseau, je ne vous ôte rien, puisque je ne donnerai jamais plus que je n'ai donné à tout le monde, au premier lecteur venu, à la première interprétation des gazettes ; si vous voulez le nom et l'essence de Rousseau…

– Nous le voulons ! dirent avec politesse plusieurs voix.

– Alors, prenez une collection de mes ouvrages, placez les volumes sur la table de votre président, et, lorsque vous irez aux opinions et que mon tour de dire la mienne sera venu, ouvrez mon livre, vous trouverez mon avis, ma sentence.

Rousseau fit un pas pour sortir.

– Un moment ! dit le chirurgien, les volontés sont libres, et celles de l'illustre philosophe autant que toutes les autres ; mais

il serait peu régulier d'avoir laissé accès dans notre sanctuaire à un profane qui, n'étant lié par aucune clause même tacite, pourrait, sans être un malhonnête homme, révéler nos mystères.

Rousseau lui rendit son sourire de compassion.

– C'est un serment de discrétion que vous me demandez ? dit-il.

– Vous l'avez dit.

– Je suis tout prêt.

– Veuillez lire la formule, frère vénérable, dit Marat.

Le frère vénérable lut, en effet, cette formule :

« Je jure en présence du grand Dieu éternel, architecte de l'univers, de mes supérieurs et de la respectable assemblée qui m'entoure, de ne révéler jamais, ni faire connaître, ni écrire rien de ce qui s'opère sous mes yeux, me condamnant moi-même, en cas d'imprudence, à être puni selon les lois du grand fondateur, de tous mes supérieurs, et la colère de mes pères. »

Rousseau étendait déjà la main, quand l'inconnu qui avait écouté et suivi le débat avec une sorte d'autorité que nul ne lui contestait, bien qu'il fût perdu dans la foule, l'inconnu, disons-nous, s'approcha du président et lui dit quelques mots à l'oreille.

– C'est vrai, répliqua le vénérable.

Et il ajouta :

– Vous êtes un homme, non un frère, vous êtes un homme d'honneur placé vis-à-vis de nous seulement dans la position d'un semblable. Nous abjurons donc ici notre qualité pour vous demander une simple parole d'honneur d'oublier tout ce qui s'est passé entre nous.

– Comme un rêve au matin ; je le jure sur l'honneur, répondit Rousseau avec émotion.

Il sortit à ces mots, et beaucoup de membres derrière lui.

Chapitre CIV
Compte rendu

Après sortie des membres de second et de troisième ordre, il resta sept associés dans la loge. C'étaient les sept chefs.

Ils se reconnurent entre eux au moyen de signes qui prouvaient leur initiation à un degré supérieur.

Leur premier soin fut de clore les portes ; puis, les portes fermées, leur président se révéla par l'exhibition d'une bague sur laquelle étaient gravées les lettres mystérieuses L. P. D. [2]

Ce président était chargé de la correspondance suprême de l'ordre. Il était en relation avec les six autres chefs, qui habitaient la Suisse, la Russie, l'Amérique, la Suède, l'Espagne et l'Italie.

Il apportait quelques-unes des pièces les plus importantes qu'il avait reçues de ses collègues, afin de les communiquer au cercle d'initiés supérieurs placés au-dessus des autres et au-dessous de lui.

Nous avons reconnu ce chef, c'était Balsamo.

La plus importante de ces lettres contenait un avis menaçant : elle venait de Suède, Swedenborg l'avait écrite.

---

[2] *Lilia pedibus destrue* : « Foule les lys aux pieds. » [N.d.A.]

« Veillez au midi, frères ! disait-il ; sous sa brûlante influence a été réchauffé un traître. Ce traître vous perdra.

« Veillez à Paris, frères ! le traître y réside ; les secrets de l'ordre sont entre ses mains, un sentiment haineux le pousse.

« J'entends la dénonciation au vol sourd, à la voix murmurante. Je vois une terrible vengeance, mais peut-être arrivera-t-elle trop tard. En attendant, veillez, frères ! Veillez ! Parfois il suffit d'une langue traîtresse, quoique mal instruite, pour bouleverser de fond en comble nos plans si habilement ourdis. »

Les frères se regardèrent avec une muette surprise ; le langage du farouche illuminé, sa prescience, à laquelle beaucoup d'exemples frappants donnaient une autorité imposante, ne contribuèrent pas peu à assombrir le comité présidé par Balsamo.

Lui-même, qui avait foi dans la lucidité de Swedenborg, ne put résister à l'impression grave et douloureuse qui le saisit après cette lecture.

– Frères, dit-il, le prophète inspiré se trompe rarement. Veillez donc comme il vous le recommande. Vous le savez comme moi maintenant, la lutte s'engage. Ne soyons pas vaincus par ces ennemis ridicules dont nous sapons la puissance en toute sécurité. Ils ont à leur disposition, ne l'oubliez pas, des dévouements mercenaires. C'est une arme puissante en ce monde parmi les âmes qui ne voient pas plus loin que les limites de la vie terrestre. Frères, défions-nous des traîtres soudoyés.

– Ces craintes me paraissent puériles, dit une voix ; chaque jour, nous gagnons en force, et nous sommes dirigés par de brillants génies et par de vigoureuses mains.

Balsamo s'inclina pour remercier le flatteur de son éloge.

– Oui ; mais, comme l'a dit notre illustre président, la trahison se glisse partout, répliqua un frère qui n'était autre que le chirurgien Marat, promu malgré sa jeunesse à un grade supérieur grâce auquel il siégeait pour la première fois au comité consultatif. Songez, frères, qu'en doublant l'amorce on fait la capture plus importante. Si M. de Sartine, avec un sac d'écus, peut acheter la révélation d'un de nos frères obscurs, le ministre, avec un million ou l'espoir d'une dignité, peut acheter un de nos supérieurs. Or, chez nous, le frère obscur ne sait rien.

« Il connaît tout au plus quelques noms parmi ses collègues, et ces noms ne représentent aucune chose. C'est un ordre admirable que celui de notre constitution, mais il est éminemment aristocratique ; les inférieurs ne savent rien, ne peuvent rien ; on les assemble pour leur dire ou leur faire dire des futilités ; et cependant ils concourent de leur temps, de leur argent, à la solidité de notre édifice. Songez-y, le manœuvre apporte seulement la pierre et le mortier ; mais, sans pierre et sans mortier, ferez-vous la maison ? Or, ce manœuvre perçoit un mince salaire, et cependant, moi, je le regarde comme égal à l'architecte, dont le plan crée et vivifie tout l'ouvrage ; et je le regarde comme son égal, parce qu'il est homme et que tout homme vaut un autre homme aux yeux du philosophe, attendu qu'il porte sa part de misère et de fatalité comme un autre, et que, plus qu'un autre même, il est exposé à la chute d'une pierre et à la rupture d'un échafaudage.

– Je vous interromps, frère, dit Balsamo. Vous abandonnez la question qui seule doit nous préoccuper. Votre défaut, frère, c'est d'exagérer le zèle et de généraliser les discussions. Il ne s'agit pas aujourd'hui de savoir si notre constitution est bonne ou mauvaise, mais de maintenir la fermeté, l'intégrité de cette constitution. Que si je voulais discuter avec vous je répondrais :

Non, l'organe qui reçoit le mouvement n'est pas l'égal du génie du créateur ; non, l'ouvrier n'est pas l'égal de l'architecte ; non, le cerveau n'est pas l'égal du bras.

– Que M. de Sartine saisisse un de nos frères des derniers grades, s'écria Marat avec chaleur, l'enverra-t-il moins pourrir a la Bastille que vous et moi ?

– D'accord ; mais il n'y aura dommage que pour l'individu et non pour l'ordre, qui doit passer chez nous avant toutes choses ; tandis que, si le chef est emprisonné, la conjuration s'arrête ; tandis que, si le général manque, l'armée perd la bataille. Frères, veillez donc au salut des chefs !

– Oui, mais qu'ils veillent de leur côté au nôtre.

– C'est leur devoir.

– Et que leurs fautes soient doublement punies.

– Encore une fois, mon frère, vous vous éloignez des constitutions de l'ordre. Ignorez-vous que le serment qui lie tous les membres de notre association est un et applique à tous les mêmes peines ?

– Toujours les grands s'y soustrairont.

– Ce n'est point l'avis des grands, frères ; écoutez la fin de la lettre de notre prophète Swedenborg, un des grands parmi nous ; voici ce qu'il ajoute :

« Le mal viendra d'un des grands, d'un très grand de l'ordre, ou, s'il ne vient pas précisément de lui, la faute ne lui en sera

pas moins imputable ; rappelez-vous que le feu et l'eau peuvent être complices : l'un donne la lumière, l'autre les révélations.

« Veillez, frères ! sur tout et sur tous, veillez ! »

– Alors, dit Marat saisissant dans le discours de Balsamo et dans la lettre de Swedenborg le côté dont il voulait tirer parti, répétons le serment qui nous lie, et engageons-nous à le tenir dans toute sa rigueur, quel que soit celui qui aura trahi ou sera cause de la trahison.

Balsamo se recueillit un instant, et, se levant de son siège, il prononça les paroles consacrées que nos lecteurs ont déjà vues une fois, d'une voix lente, solennelle et terrible :

« Au nom du Fils crucifié, je jure de briser les liens charnels qui m'attachent à père, mère, frères, sœurs, épouse, parents, amis, maîtresse, rois, chefs, bienfaiteurs, et tout être quelconque à qui j'ai promis foi, obéissance, reconnaissance ou service.

« Je jure de révéler au chef que je reconnais d'après les statuts de l'ordre, ce que j'ai vu, fait, pris, lu ou entendu, appris ou deviné, et même de rechercher et épier ce qui ne s'offrirait pas seulement à mes yeux.

« J'honorerai le poison, le fer et le feu comme des moyens d'épurer le globe par la mort ou l'hébétation des ennemis de la vérité et de la liberté.

« Je souscris à la loi du silence ; je consens à mourir comme frappé de la foudre, le jour où j'aurai mérité un châtiment, et j'attends sans me plaindre le coup de couteau qui m'atteindra en quelque lieu de la terre que je sois. »

Alors, les sept hommes qui composaient la sombre assemblée répétèrent mot à mot ce serment, debout et la tête découverte.

Puis, quand les paroles sacramentelles eurent été épuisées :

– Nous voilà garantis, dit Balsamo ; ne mêlons plus d'incidents à notre discussion. J'ai un compte à rendre au comité des principaux événements de l'année.

« Ma gestion des affaires de la France présentera quelque intérêt à des esprits éclairés et zélés comme les vôtres.

« Je commence.

« La France est située au centre de l'Europe, comme le cœur au centre du corps ; elle vit, elle fait vivre. C'est dans ses agitations qu'il faut chercher la cause de tout le malaise de l'organisme général.

« Je suis donc venu en France, et je me suis approché de Paris comme le médecin s'approche du cœur : j'ai ausculté, j'ai palpé, j'ai expérimenté. Lorsque je l'ai abordée, voilà un an, la monarchie fatiguait ; aujourd'hui, les vices la tuent. J'ai dû précipiter l'effet de ces débauches mortelles, et, pour cela, je les ai favorisées.

« Un obstacle était sur ma route, cet obstacle était un homme ; cet homme, c'était non pas le premier, mais le plus puissant de l'État après le roi.

« Il était doué de quelques-unes de ces qualités qui plaisent aux autres hommes. Il était trop orgueilleux, c'est vrai, mais il appliquait son orgueil à ses œuvres ; il savait adoucir la servitude du peuple en lui faisant croire, voir même quelquefois qu'il

est une partie de État ; et, en le consultant parfois sur ses propres misères, il arborait un étendard autour duquel les masses se rallient toujours, l'esprit national.

« Il haïssait les Anglais, naturels ennemis de la France ; il haïssait la favorite, naturelle ennemie des classes laborieuses. Or, cet homme, s'il eût été un usurpateur, s'il eût été l'un de nous, s'il eût marché dans nos voies, agi dans notre but, cet homme, je l'eusse ménagé, je l'eusse maintenu au pouvoir, je l'eusse soutenu avec toutes les ressources que je puis créer pour mes protégés ; car, au lieu de recrépir la royauté vermoulue, il l'eût renversée avec nous au jour convenu. Mais il était de la classe aristocratique, mais il était né avec les respects du premier rang auquel il ne voulait pas prétendre, de la monarchie à laquelle il n'osait attenter ; il ménageait la royauté tout en méprisant le roi ; il faisait plus, il servait de bouclier à cette royauté sur laquelle nos coups se dirigeaient. Le parlement et le peuple, pleins de respect pour cette digue vivante opposée aux envahissements de la prérogative royale, se maintenaient eux-mêmes dans une résistance modérée, assurés qu'ils étaient d'une aide puissante quand le moment serait venu.

« J'ai compris la situation. J'ai entrepris la chute de M. de Choiseul.

« Cette œuvre puissante, à laquelle depuis dix ans s'attelaient tant de haines et tant d'intérêts, je l'ai commencée et terminée en quelques mois, par des moyens qu'il est inutile de vous dire. Par un secret qui est une de mes forces, force d'autant plus grande qu'elle demeurera éternellement cachée aux yeux de tous et ne se manifestera jamais que par l'effet, j'ai renversé, chassé M. de Choiseul, et attaché à sa suite un long cortège de regrets, de désappointements, de lamentations et de colères.

« Voilà maintenant que le travail apporte ses fruits ; voilà que toute la France demande Choiseul et se soulève pour le re-

prendre, comme les orphelins se lèvent vers le Ciel quand Dieu a pris leur père.

« Les parlements usent du seul droit qu'ils aient, l'inertie : les voilà qui cessent de fonctionner. Dans un corps bien organisé, comme doit être un État de premier ordre, la paralysie d'un organe essentiel est mortelle ; or, le parlement est au corps social ce que l'estomac est au corps humain ; les parlements n'opérant plus, le peuple, ces entrailles de l'État, ne travaillera et, par conséquent, ne paiera plus ; et l'or, c'est-à-dire le sang, leur fera défaut.

« On voudra lutter, sans doute ; mais qui luttera contre le peuple ? Ce n'est point l'armée, cette fille du peuple, qui mange le pain du laboureur, qui boit le vin du vigneron. Resteront la maison du roi, les corps privilégiés, les gardes, les Suisses, les mousquetaires, cinq ou six mille hommes à peine ! Que fera cette poignée de pygmées, quand le peuple se lèvera comme un géant ?

– Qu'il se lève, alors, qu'il se lève ! crièrent plusieurs voix.

– Oui, oui, à l'œuvre ! cria Marat.

– Jeune homme, je ne vous ai pas encore consulté, dit froidement Balsamo.

« Cette sédition des masses, continua-t-il, cette révolte des faibles devenus forts par leur nombre contre le puissant isolé, des esprits moins solides, moins mûrs, moins expérimentés, la provoqueraient sur-le-champ et l'obtiendraient même avec une facilité qui m'épouvante ; mais, moi, j'ai réfléchi ; moi, j'ai étudié. – Moi, j'ai descendu dans le peuple même, et, sous ses habits, avec sa persévérance, avec sa grossièreté que j'empruntais, je l'ai vu de si près, que je me suis fait peuple. Je le connais donc

aujourd'hui. Je ne me tromperai donc plus sur son compte. Il est fort, mais il est ignorant ; il est irritable, mais il est sans rancune ; en un mot, il n'est pas mûr encore pour la sédition telle que je l'entends et telle que je la veux. Il lui manque l'instruction qui lui fait voir les événements sous le double jour de l'exemple et de l'utilité ; il lui manque la mémoire de sa propre expérience.

« Il ressemble à ces hardis jeunes gens que j'ai vus en Allemagne, dans les fêtes publiques, monter ardemment au sommet d'un mât de navire, que le bailli avait fait garnir d'un jambon et d'un gobelet d'argent ; ils s'élançaient tout chauds de désirs et faisaient le chemin avec une rapidité surprenante ; mais, arrivés au but, quand il s'agissait d'étendre un bras pour saisir le prix, la force les abandonnait, ils se laissaient choir jusqu'en bas, aux huées de la multitude.

« La première fois, cela leur arrivait comme je viens de vous le dire ; la seconde fois, ils ménageaient leurs forces et leur souffle ; mais, prenant plus de temps, ils échouaient par la lenteur, comme ils avaient fait par la précipitation ; enfin, une troisième fois, ils prenaient un milieu entre la précipitation et la lenteur, et, cette fois, ils réussissaient. Voilà le plan que je médite. Des essais, toujours des essais qui, sans cesse, rapprochent du but, jusqu'au jour où la réussite infaillible nous permettra de l'atteindre. »

Balsamo cessa de parler, et, en cessant de parler, regarda son auditoire, dans lequel bouillonnaient toutes les passions de la jeunesse et de l'inexpérience.

– Parlez, frère, dit-il à Marat, qui s'agitait par dessus tous.

– Je serai bref, dit Marat ; les essais endorment les peuples quand ils ne les découragent pas. Les essais, voilà la théorie de M. Rousseau, citoyen de Genève, grand poète, mais génie lent et

timide, citoyen inutile que Platon eût chassé de sa république ! Attendre ! toujours attendre ! Depuis l'émancipation des communes, depuis la révolte des maillotins, voilà sept siècles que vous attendez ! Comptez les générations qui sont mortes en attendant, et osez encore prendre pour devise de l'avenir ce mot fatal : *Attendre* ! M. Rousseau nous parle d'opposition comme on en faisait dans le grand siècle, comme en faisaient, près des marquises et aux genoux du roi, Molière avec ses comédies, Boileau avec ses satires, La Fontaine avec ses fables.

« Pauvre et débile opposition qui n'a pas fait d'une semelle avancer la cause de l'humanité. Les petits enfants récitent ces théories voilées sans les comprendre et s'endorment en les récitant. Rabelais aussi a fait de la politique, à votre compte ; mais, devant cette politique, on rit et l'on ne se corrige pas. Or, depuis trois cents ans, avez-vous vu un seul abus redressé ? Assez de poètes ! assez de théoriciens ! des œuvres, des actions ! Nous livrons depuis trois siècles la France à la médecine, et il est temps que la chirurgie y entre à son tour, le scalpel et la scie à la main. La société est gangrenée, arrêtons la gangrène avec le fer. Celui-là peut attendre qui sort de table pour se coucher sur un tapis moelleux dont il fait enlever les feuilles de rose par le souffle de ses esclaves, car l'estomac satisfait communique au cerveau de chatouillantes vapeurs qui le récréent et le béatifient ; mais la faim, mais la misère, mais le désespoir, ne se rassasient point, ne se soulagent point avec des strophes, des sentences et des fabliaux. Ils poussent de grands cris dans leurs grandes souffrances ; sourd celui qui n'entend pas ces lamentations ; maudit celui qui n'y répond pas. Une révolte, dût-elle être étouffée, éclairera les esprits plus que mille ans de préceptes, plus que trois siècles d'exemples ; elle éclairera les rois, si elle ne les renverse pas ; c'est beaucoup, c'est assez ! »

Un murmure flatteur s'exhala de quelques lèvres.

– Où sont nos ennemis ? poursuivit Marat ; au-dessus de nous : ils gardent la porte des palais, ils entourent les degrés du trône ; sur ce trône est le palladium, qu'ils gardent avec plus de soin et de crainte que ne faisaient les Troyens. Ce palladium, qui les fait tout-puissants, riches, insolents, c'est la royauté. À cette royauté on ne peut arriver qu'en passant sur le corps de ceux qui la gardent, comme on ne peut arriver au général qu'en renversant les bataillons qui le protègent. Eh bien ! force bataillons ont été renversés, nous raconte l'histoire, force généraux ont été pris depuis Darius jusqu'au roi Jean, depuis Régulus jusqu'à Duguesclin.

« Renversons la garde, nous arriverons jusqu'à l'idole ; frappons d'abord les sentinelles, nous frapperons ensuite le chef. Aux courtisans, aux nobles, aux aristocrates, la première attaque ; aux rois la dernière. Comptez les têtes privilégiées : deux cent mille à peine ; promenez-vous, une baguette tranchante à la main, dans ce beau jardin qu'on nomme la France et abattez ces deux cent mille têtes comme Tarquin faisait des pavots du Latium, et tout sera dit ; et vous n'aurez plus que deux puissances en face l'une de l'autre, peuple et royauté. Alors, que la royauté, cet emblème, essaye de lutter avec le peuple, ce géant, et vous verrez. Quand les nains veulent abattre un colosse, ils commencent par le piédestal ; quand les bûcherons veulent abattre le chêne, ils l'attaquent par le pied. Bûcherons, bûcherons ! prenons la hache, attaquons le chêne par ses racines, et le chêne antique, au front superbe, baisera le sable tout à l'heure.

– Et vous écrasera comme des pygmées en tombant sur vous, malheureux ! s'écria Balsamo d'une voix tonnante. Ah ! vous vous déchaînez contre les poètes, et vous parlez par métaphores plus poétiques et plus imagées que les leurs ! Frère, frère ! continua-t-il en s'adressant à Marat, vous avez pris ces phrases, je vous le dis, dans quelque roman que vous élaborez dans votre mansarde.

Marat rougit.

– Savez-vous ce que c'est qu'une révolution ? continua Balsamo. J'en ai vu deux cents, moi, et je puis vous le dire. J'ai vu celles de l'Égypte antique, j'ai vu celles de l'Assyrie, celles de la Grèce, celles de Rome, celles du Bas-Empire. J'ai vu celles du moyen âge, où les peuples se ruaient les uns sur les autres, orient sur occident, occident sur orient, et s'égorgeaient sans s'entendre. Depuis celles des rois pasteurs jusqu'à nous, il y a eu cent révolutions, peut-être. Et tout à l'heure vous vous plaigniez d'être esclaves. Les révolutions ne servent donc à rien. Pourquoi cela ? C'est que ceux qui faisaient des révolutions étaient tous atteints du même vertige : ils se hâtaient.

« Est-ce que Dieu, qui préside aux révolutions des hommes, se hâte, lui ?

« Renversez ! renversez le chêne ! criez-vous, et vous ne calculez pas que le chêne, qui met une seconde à tomber, couvre autant de terrain en tombant qu'un cheval, lancé au galop, en parcourrait en trente secondes. Or, ceux qui abattaient le chêne, n'ayant pas le temps d'éviter sa chute imprévue, étaient perdus, brisés, anéantis sous son immense ramure. Voilà ce que vous voulez, n'est-ce pas ? Vous ne l'obtiendrez pas de moi. Comme Dieu, j'ai su vivre, vingt, trente, quarante âges d'homme. Comme Dieu, je suis éternel. Comme Dieu, je serai patient. Je porte mon sort, le vôtre, celui du monde dans le creux de cette main. Nul ne me fera ouvrir cette main pleine de vérités tonnantes que je ne consente à l'ouvrir. C'est la foudre qu'elle contient, je le sais ; eh bien, la foudre y séjournera comme dans la droite toute-puissante de Dieu.

« Messieurs, messieurs, abandonnons ces hauteurs trop sublimes et redescendons sur la terre.

« Messieurs, je vous le dis avec simplicité et avec conviction, il n'est pas temps encore ; le roi qui règne est un dernier reflet du grand roi que le peuple vénère encore, et il y a dans cette majesté qui s'efface quelque chose d'assez éblouissant encore pour balancer les éclairs de vos petits ressentiments.

« Celui-là est un roi, il mourra roi ; sa race est insolente, mais pure. Son origine, vous pouvez la lire sur son front, dans un geste, dans sa voix. Il sera toujours le roi, celui-là. Abattons-le, et il arrivera ce qui est arrivé à Charles Ier ; ses bourreaux se prosterneront devant lui, et les courtisans de son malheur, comme Lord Capell, baiseront la hache qui aura tranché la tête de leur maître.

« Or, messieurs, vous le savez tous, l'Angleterre s'est hâtée. Le roi Charles Ier est mort sur l'échafaud c'est vrai ; mais le roi Charles II, son fils, est mort sur le trône.

« Attendez, attendez, messieurs ; car voilà que les temps vont devenir propices.

« Vous voulez détruire les lis. C'est notre devise à tous : *Lilia pedibus destrue* ; mais il ne faut pas qu'une seule racine permette à la fleur de saint Louis l'espoir de refleurir encore. Vous voulez détruire la royauté ? Pour que la royauté soit détruite à jamais, il faut qu'elle soit affaiblie de prestige et d'essence. Vous voulez détruire la royauté ? Attendez que la royauté ne soit plus un sacerdoce, mais un emploi ; qu'elle ne s'exerce plus dans un temple, mais dans une boutique. Or, ce qu'il y a de plus sacré dans la royauté, c'est-à-dire la légitime transmission du trône autorisée depuis des siècles par Dieu et par les peuples, s'en va, perdue pour jamais ! Écoutez ! écoutez ! cette invincible, cette infranchissable barrière placée entre nous, gens de rien, et ces créatures quasi divines, cette limite que les peuples n'ont jamais osé franchir et qu'on appelle la légitimité, ce mot brillant comme un phare, et qui jusqu'aujourd'hui a garanti la royauté

du naufrage, ce mot va s'éteindre sous le souffle de la mystérieuse fatalité.

« La dauphine, appelée en France pour perpétuer la race des rois par le mélange du sang impérial, la dauphine, mariée depuis un an à l'héritier du trône de France… Approchez-vous, messieurs, car je crains de faire passer au delà de votre cercle le bruit de mes paroles.

– Eh bien ? demandèrent avec anxiété les six chefs.

– Eh bien, messieurs, la dauphine est encore vierge !

Un murmure sinistre qui eût fait fuir tous les rois du monde, tant il renfermait de joie haineuse et de triomphe vengeur, s'échappa comme une vapeur mortelle de ce cercle étroit des six têtes, qui se touchaient presque, dominées qu'elles étaient par celle de Balsamo, penché sur elles du haut de son estrade.

– Dans cet état de choses, continua Balsamo, il se présente deux hypothèses, toutes deux également profitables à notre cause.

« La première, c'est que la dauphine reste stérile, et alors la race s'éteint, alors l'avenir ne laisse à nos amis ni combats, ni difficultés, ni troubles. Il en arrivera de cette race marquée d'avance pour la mort, ce qui est arrivé en France chaque fois que trois rois se sont succédé ; ce qui est arrivé aux fils de Philippe le Bel : Louis le Hutin, Philippe le Long et Charles IV, morts sans postérité, après avoir régné tous trois ; ce qui est arrivé aux trois fils de Henri II : François II, Charles IX et Henri III, morts sans postérité après avoir régné tous trois. Comme eux, M. le dauphin, M. le comte de Provence et M. le comte

d'Artois régneront tous trois et tous trois mourront sans enfants, comme les autres sont morts : c'est la loi de la destinée.

« Puis, comme après Charles IV, le dernier de la race capétienne, est venu Philippe VI de Valois, collatéral des rois précédents ; comme, après Henri III, le dernier de la race des Valois, est venu Henri IV de Bourbon, collatéral de la race précédente ; après le comte d'Artois, inscrit au livre de la fatalité comme le dernier des rois de la branche aînée, viendra peut-être quelque Cromwell ou quelque Guillaume d'Orange, étranger soit à la race, soit à l'ordre naturel de succession.

« Voilà ce que nous donne la première hypothèse.

« La seconde, c'est que madame la dauphine ne reste pas stérile. Et voilà le piège où nos ennemis vont se précipiter en croyant nous y jeter nous-mêmes. Oh ! si la dauphine ne reste pas stérile, si la dauphine devient mère, alors que tous se réjouiront à la cour et croiront la royauté consolidée en France, nous pourrons nous réjouir aussi, nous ; car nous posséderons un secret si terrible, que nul prestige, nulle puissance, nuls efforts ne tiendront contre les crimes que ce secret renfermera, près des malheurs qui résulteront pour la future reine de cette fécondité ; car cet héritier qu'elle donnera au trône, nous le ferons facilement illégitime, car cette fécondité, nous la déclarerons facilement adultère. Si bien que, près de ce bonheur factice que semblera leur avoir accordé le ciel, la stérilité eût été un bienfait de Dieu. Voilà pourquoi je m'abstiens, messieurs ; voilà pourquoi j'attends, mes frères ; voilà pourquoi, enfin, je juge inutile de déchaîner aujourd'hui les passions populaires, que j'emploierai efficacement lorsque le temps sera venu.

« Maintenant, messieurs, vous connaissez le travail de cette année ; vous voyez le progrès de nos mines. Persuadez-vous donc que nous ne réussirons qu'avec le génie et le courage des uns, qui seront les yeux et le cerveau ; qu'avec la persévérance et

le labeur des autres, qui représenteront les bras ; qu'avec la foi et le dévouement des autres encore, qui seront le cœur.

« Pénétrez-vous surtout de cette nécessité d'une obéissance aveugle qui fait que votre chef lui-même s'immolera à la volonté des statuts de l'ordre, le jour où les statuts l'exigeront.

« Sur ce, messieurs et frères bien-aimés, je lèverais la séance, s'il ne me restait un bien à faire, un mal à indiquer.

« Le grand écrivain qui est venu à nous ce soir, et qui eût été des nôtres sans le zèle intempestif d'un de nos frères, qui a effrayé cette âme timide, ce grand écrivain, disons-nous, a eu raison de notre assemblée, et je déplore comme un malheur qu'un étranger ait raison devant une majorité de frères qui connaissent mal nos règlements et ne connaissent pas du tout notre but.

« Rousseau, triomphant avec les sophismes de ses livres des vérités de notre association, représente un vice fondamental que j'extirperais avec le fer et le feu, si je n'avais encore l'espoir de le guérir par la persuasion. L'amour-propre d'un de nos frères s'est développé fâcheusement. Il nous a donné le dessous dans la discussion ; aucun fait pareil ne se représentera plus, je l'espère, ou bien j'aurais recours aux voies de discipline.

« Maintenant, messieurs, propagez la foi par la douceur et la persuasion ; insinuez-la, ne l'imposez pas, ne l'enfoncez pas dans les âmes rebelles à coups de maillet et de hache, comme font les inquisiteurs des coins du bourreau. Souvenez-vous que nous ne serons grands qu'après avoir été reconnus bons, et qu'on ne nous reconnaîtra bons qu'en paraissant meilleurs que tout ce qui nous entoure ; rappelez-vous encore que, parmi nous, les bons et les meilleurs ne sont rien sans la science, l'art

et la foi ; rien enfin près de ceux que Dieu a marqués d'un sceau particulier pour commander aux hommes et régir un empire.

« Messieurs, la séance est levée. »

Ces paroles prononcées, Balsamo se couvrit la tête et s'enveloppa de son manteau.

Chacun des initiés partit alors à son tour, seul et silencieux, pour ne pas éveiller de soupçons.

Chapitre CV
Le corps et l'âme

Le dernier resté près du maître fut Marat, le chirurgien.

Il s'approcha humblement et fort pâle du terrible orateur dont la puissance était illimitée.

– Maître, demanda-t-il, ai-je donc, en effet, commis une faute ?

– Une grande, monsieur, dit Balsamo ; et, ce qu'il y a de pis, c'est que vous ne croyez pas l'avoir commise.

– Eh bien oui, je l'avoue ; non seulement je ne crois pas avoir commis une faute, mais je crois avoir parlé comme il convient.

– Orgueil ! orgueil ! murmura Balsamo ; orgueil, démon destructeur ! Les hommes vont combattre la fièvre dans les veines du malade, la peste dans les eaux et dans les airs ; mais ils laissent l'orgueil pousser de si profondes racines dans leurs cœurs, qu'ils ne peuvent parvenir à l'extirper.

– Oh ! maître, dit Marat, vous avez de moi une bien triste opinion. Suis-je donc, en effet, si peu de chose, que je ne puisse compter parmi mes semblables ? Ai-je si mal recueilli le fruit de mes travaux, que je sois incapable de dire un mot sans être taxé d'ignorance ? Suis-je donc un si tiède adepte, que l'on suspecte

ma conviction ? N'eussé-je que cela, j'existe au moins par le dévouement à la sainte cause du peuple.

– Monsieur, répliqua Balsamo, c'est parce que le principe du bien lutte encore en vous contre celui du mal, qui me paraît devoir l'emporter un jour, que je tenterai de vous corriger de ces défauts. Si je dois y réussir, si l'orgueil ne l'a pas déjà emporté en vous sur tout autre sentiment, j'y réussirai en une heure.

– En une heure ? dit Marat.

– Oui. Voulez-vous me donner cette heure ?

– Certainement.

– Où vous verrai-je ?

– Maître, c'est à moi d'aller vous trouver au rendez-vous que vous voudrez bien fixer à votre serviteur.

– Eh bien, dit Balsamo, j'irai chez vous.

– Faites attention à l'engagement que vous prenez, maître ; j'habite une mansarde, rue des Cordeliers. Une mansarde, vous entendez, dit Marat avec une affectation de simplicité orgueilleuse, avec une fanfaronnade de misère qui n'échappa point à Balsamo, tandis que vous…

– Tandis que moi ?

– Tandis que vous, vous habitez, dit-on, un palais.

Celui-ci haussa les épaules, comme ferait un géant qui, du haut de sa taille, mesurerait les colères d'un nain.

– Eh bien, soit, monsieur, répondit-il, j'irai vous voir dans votre mansarde.

– Quand cela, monsieur ?

– Demain.

– À quelle heure ?

– Le matin.

– C'est qu'au point du jour, je vais à mon amphithéâtre et, de là, à l'hôpital.

– Précisément, c'est ce qu'il me faut. Je vous eusse demandé de m'y conduire si vous ne me l'eussiez pas proposé.

– Vous entendez, de bonne heure. Je dors peu, dit Marat.

– Et moi, je ne dors pas, répondit Balsamo. Ainsi donc, au point du jour.

– Je vous attendrai.

Là-dessus, ils se séparèrent, car ils étaient arrivés à la porte de la rue, aussi sombre et aussi solitaire au moment de leur sortie qu'elle était peuplée et bruyante au moment de leur entrée.

Balsamo prit à gauche et disparut rapidement.

Marat l'imita en tirant à droite avec ses jambes longues et grêles.

Balsamo fut exact : à six heures du matin, il heurtait, le lendemain, à la porte du palier qui, centre d'un long corridor percé de six portes, formait le dernier étage d'une vieille maison de la rue des Cordeliers.

Marat, on le voyait bien, avait tout préparé pour recevoir plus dignement son hôte illustre. Le maigre lit de noyer, la commode à dessus de bois, reluisaient de propreté sous le chiffon de laine d'une femme de ménage, qui s'escrimait à tour de bras sur ces meubles vermoulus.

Marat lui-même prêtait une aide active à cette femme et rafraîchissait dans un petit pot de faïence bleue des fleurs pâles et étiolées, le principal ornement de la mansarde.

Il tenait encore un torchon de toile sous le bras, ce qui indiquait qu'il n'avait touché aux fleurs qu'après avoir donné son coup de main aux meubles.

Comme la clef était à la porte et que Balsamo était entré sans frapper, il surprit Marat dans cette occupation.

Marat, à la vue du maître, rougit beaucoup plus qu'il ne convenait à un stoïcien véritable.

– Vous voyez, monsieur, dit-il en jetant sournoisement derrière un rideau le torchon révélateur, je suis homme de ménage, et j'aide à cette bonne femme. Je choisis l'ouvrage, par exemple, ce qui n'est peut-être pas d'un bon plébéien, mais qui n'est pas non plus tout à fait d'un grand seigneur.

– C'est d'un jeune homme pauvre et qui aime la propreté, dit froidement Balsamo, voilà tout. Êtes-vous bientôt prêt, monsieur ? Vous savez que mes moments sont comptés.

– Je passe mon habit, monsieur… Dame Grivette, mon habit… C'est ma portière, monsieur ; c'est mon valet de chambre, c'est ma cuisinière, c'est mon intendant, et elle me coûte un écu par mois.

– Je loue l'économie, dit Balsamo ; c'est la richesse des pauvres, c'est la sagesse des riches.

– Mon chapeau, ma canne, dit Marat.

– Allongez la main, dit Balsamo ; voilà votre chapeau, et sans doute cette canne, qui est près de votre chapeau, est la vôtre.

– Oh ! pardon, monsieur, je suis tout confus.

– Êtes-vous prêt ?

– Oui, monsieur. Ma montre, dame Grivette.

Dame Grivette se tourna et se retourna, mais ne répondit point.

– Vous n'avez pas besoin de montre, monsieur, pour aller à l'amphithéâtre et à l'hôpital ; on serait peut-être longtemps à la retrouver, et cela nous retarderait.

– Cependant, monsieur, je tiens beaucoup à ma montre, qui est excellente et que j'ai achetée à force d'économies.

– En votre absence, dame Grivette la cherchera, répondit Balsamo avec un sourire ; et, si elle cherche bien, à votre retour, elle sera retrouvée.

– Oh ! certainement, dit dame Grivette, elle sera retrouvée, si toutefois monsieur ne l'a pas laissée ailleurs ; rien ne se perd ici.

– Vous voyez bien, dit Balsamo. Allons, monsieur, allons.

Marat n'osa point insister et suivit Balsamo tout en grommelant.

Lorsqu'ils furent à la porte :

– Où allons-nous d'abord ? dit Balsamo.

– À l'amphithéâtre, si vous voulez, maître ; j'y ai désigné un *sujet* qui a dû mourir cette nuit d'une méningite aiguë ; j'ai des observations à faire sur son cerveau, et je ne voudrais pas que mes camarades me le prissent.

– Allons donc à l'amphithéâtre, monsieur Marat.

– D'autant plus que ce n'est qu'à deux pas d'ici ; que l'amphithéâtre touche à l'hôpital, et que nous ne faisons qu'entrer et sortir ; vous pouvez même m'attendre à la porte.

– Au contraire, je désire entrer avec vous : vous me direz votre opinion sur le *sujet*.

– Quand il était un corps, monsieur ?

– Non, depuis qu'il est un cadavre.

– Holà ! prenez-y garde, dit Marat en souriant ; je pourrai gagner un point sur vous, car je connais cette partie de ma profession et suis, dit-on, un assez habile anatomiste.

– Orgueil, orgueil, toujours orgueil ! murmura Balsamo.

– Que dites-vous ? demanda Marat.

– Je dis que nous allons voir cela, monsieur, répliqua Balsamo. Entrons.

Marat s'engagea le premier dans l'allée étroite qui conduisait à cet amphithéâtre, au bout de la rue Hautefeuille.

Balsamo le suivit sans hésiter jusque dans la salle longue et étroite où, sur une table de marbre, on voyait deux cadavres étendus, l'un de femme l'autre d'homme.

La femme était morte jeune. L'homme était vieux et chauve ; un méchant suaire leur voilait le corps, en laissant leurs visages à moitié découverts.

Tous deux étaient couchés côte à côte sur ce lit glacé, eux qui jamais peut-être ne s'étaient vus en ce monde, et dont les âmes, voyageant alors dans l'éternité, devaient être bien surprises de voir un pareil voisinage à leurs enveloppes mortelles.

Marat leva et jeta de côté, d'un seul mouvement, le linge grossier qui couvrait les deux malheureux que la mort avait faits égaux devant le scalpel du chirurgien.

Les deux cadavres étaient nus.

– La vue des morts ne vous répugne-t-elle pas ? dit Marat avec sa fanfaronnade ordinaire.

– Elle m'attriste, répliqua Balsamo.

– Défaut d'habitude, dit Marat. Moi qui vois ce spectacle tous les jours, je n'en éprouve ni tristesse ni dégoût. Nous autres praticiens, voyez-vous, nous vivons avec les morts et nous n'interrompons pour eux aucune des fonctions de notre vie.

– C'est un triste privilège de votre profession, monsieur.

– Et puis, ajouta Marat, pourquoi m'attristerais-je ou pourquoi me dégoûterais-je ? Dans le premier cas, j'ai la réflexion ; dans le second, j'ai l'habitude.

– Expliquez-moi vos idées, dit Balsamo ; je les comprends mal. La réflexion, d'abord.

– Soit ! pourquoi m'effrayerais-je ? pourquoi aurais-je peur d'un corps inerte, d'une statue qui est de chair au lieu d'être de pierre, de marbre ou de granit ?

– En effet, il n'y a rien, n'est-ce pas, dans un cadavre ?

– Rien, absolument rien.

– Vous le croyez ?

– J'en suis sur.

– Mais dans un corps vivant ?

– Il y a le mouvement, dit superbement Marat.

– Et l'âme, vous n'en parlez pas, monsieur.

– Je ne l’ai jamais vue dans les corps que j’ai fouillés avec mon scalpel.

– Parce que vous n’avez fouillé que des cadavres.

– Oh ! si fait, monsieur, j’ai fort opéré sur les corps vivants.

– Et vous n’avez rien trouvé en eux de plus que dans les cadavres ?

– Si fait, j’ai trouvé la douleur : est-ce la douleur que vous appelez l’âme ?

– Alors, vous n’y croyez pas ?

– À quoi ?

– À l’âme.

– J’y crois, parce que je suis libre de l’appeler le mouvement, si je veux.

– Voilà qui est fort bien ; vous croyez à l’âme, c’est tout ce que je vous demandais ; cela me fait du bien, que vous y croyiez.

– Un instant, mon maître, entendons-nous, et surtout n’exagérons pas, dit Marat avec son sourire de vipère. Nous autres praticiens, nous sommes un peu matérialistes.

– Ces corps sont bien froids, dit Balsamo rêveur, et cette femme était bien belle.

– Mais oui.

– Une belle âme eût certes bien été à ce beau corps.

– Ah ! voilà où fut l'erreur de celui qui la créa. Beau fourreau, vilaine lame. Ce corps, mon maître, était celui d'une coquine qui sortait de Saint-Lazare lorsqu'elle mourut d'une inflammation cérébrale, à l'Hôtel-Dieu. Sa chronique est longue et passablement scandaleuse. Si vous appelez âme le mouvement qui faisait agir cette créature, vous ferez tort à nos âmes, qui doivent être de la même essence.

– Âme qu'on eût dû guérir, dit Balsamo, et qui s'est perdue faute du seul médecin qui soit indispensable, d'un médecin de l'âme.

– Hélas ! hélas ! mon maître, c'est encore là une de vos théories. Il n'y a de médecins que pour les corps, dit Marat avec un rire amer. Et tenez, maître, vous avez en ce moment sur les lèvres un mot que Molière a mis souvent dans ses comédies et c'est ce mot qui vous fait sourire.

– Non, dit Balsamo, vous vous trompez et ne pouvez savoir à quelle chose je souris. Pour le moment, ce que nous concluons, n'est-ce pas, c'est que ces cadavres sont vides ?

– Et insensibles, dit Marat en soulevant la tête de la jeune femme et en la laissant retomber bruyamment sur le marbre sans que le corps eût seulement bougé ou frémi.

– Très bien, dit Balsamo ; passons à l'hôpital maintenant.

– Un instant, maître, pas avant, je vous prie, que j'aie détaché du tronc cette tête qui me fait envie, et qui a été le siège d'une maladie fort curieuse. Vous permettez ?

– Comment donc ! dit Balsamo.

Marat ouvrit sa trousse, en tira un bistouri et ramassa dans un coin un gros maillet de bois tout pointillé de taches de sang.

Alors, d'une main exercée, il pratiqua une incision circulaire, qui sépara toutes les chairs et tous les muscles du cou ; puis, arrivé à l'os, il glissa son bistouri entre deux jointures de la colonne vertébrale, et frappa dessus avec le maillet un coup énergique et sec.

La tête roula sur la table, et de la table à terre. Marat fut obligé de la ressaisir de ses mains humides.

Balsamo se détourna pour ne pas donner trop de joie au triomphateur.

– Un jour, dit Marat, qui croyait prendre le maître en faiblesse, un jour quelque philanthrope s'occupera de la mort comme les autres s'occupent de la vie, trouvera une machine qui détachera ainsi la tête d'un seul coup, et qui rendra l'anéantissement instantané, ce que ne fait aucun des autres genres de mort ; la roue, l'écartèlement et la pendaison sont des supplices appartenant à des peuples barbares et non à des peuples civilisés. Une nation éclairée comme la France doit punir, et non se venger ; car la société qui roue, qui pend ou qui écartèle, se venge du criminel par la souffrance avant de le punir par la mort ; ce qui est trop de moitié, à mon avis.

– Et au mien aussi, monsieur. Mais comment comprenez-vous cet instrument ?

– Je comprends une machine froide et impassible comme la loi elle-même ; l'homme chargé de punir s'impressionne à la vue de son semblable, et parfois manque son coup, comme il est arrivé pour Chalais et pour le duc de Monmouth. Il n'en serait pas

ainsi d'une machine, de deux bras de chêne qui feraient mouvoir un coutelas, par exemple.

– Et croyez-vous, monsieur, que, parce que ce coutelas passerait avec la rapidité de la foudre entre la base de l'occiput et les muscles trapèzes, croyez-vous que la mort serait instantanée et la douleur rapide ?

– La mort serait instantanée, sans contredit, puisque le fer trancherait d'un coup les nerfs qui donnent le mouvement. La douleur serait rapide, puisque le fer séparerait le cerveau, qui est le siège des sentiments, du cœur, qui est le centre de la vie.

– Monsieur, dit Balsamo, le supplice de la décapitation existe en Allemagne.

– Oui, mais par l'épée, et, je vous l'ai dit, la main de l'homme peut trembler.

– Une pareille machine existe en Italie ; un corps de chêne la fait mouvoir, et on l'appelle la *mannaja*.

– Eh bien ?

– Eh bien, monsieur, j'ai vu des criminels décapités par le bourreau se lever sans tête, du siège où ils étaient assis, et s'en aller en trébuchant tomber à dix pas de là. J'ai ramassé des têtes qui roulaient au bas de la *mannaja*, comme cette tête que vous tenez par les cheveux a roulé tout à l'heure au bas de cette table de marbre, et, en prononçant à l'oreille de cette tête le nom dont on l'avait baptisée pendant sa vie, j'ai vu ses yeux se rouvrir et se tourner dans leur orbite, cherchant à voir qui les avait appelés de la terre pendant ce passage du temps à l'éternité.

– Mouvement nerveux, pas autre chose.

– Les nerfs ne sont-ils pas les organes de la sensibilité ?

– Que concluez-vous de là, monsieur ?

– Je conclus qu'il vaudrait mieux qu'au lieu de chercher une machine qui tuât pour punir, l'homme cherchât un moyen de punir sans tuer. Elle sera la meilleure et la plus éclairée des sociétés, croyez-moi, la société qui aura trouvé ce moyen-là.

– Utopie encore ! utopie toujours ! dit Marat.

– Cette fois, vous avez peut-être raison, dit Balsamo ; le temps nous éclairera… N'avez-vous point parlé de l'hôpital ?… Allons-y !

– Allons !

Et il enveloppa la tête de la jeune femme dans son mouchoir de poche, dont il noua soigneusement les quatre coins.

– Maintenant, dit en sortant Marat, je suis sûr au moins que mes camarades n'auront que mon reste.

On prit le chemin de l'Hôtel-Dieu ; le rêveur et le praticien marchaient à côté l'un de l'autre.

– Vous avez coupé très froidement et très habilement cette tête, monsieur, dit Balsamo. Avez-vous moins d'émotion quand il s'agit des vivants que des morts ? La souffrance vous touche-t-elle plus que l'immobilité ? Êtes-vous plus pitoyable aux corps qu'aux cadavres ?

– Non, car ce serait un défaut, un défaut comme c'en est un au bourreau de se laisser impressionner. On tue aussi bien un homme en lui coupant mal la cuisse qu'en lui coupant mal la tête. Un bon chirurgien doit opérer avec sa main et non avec son cœur, quoiqu'il sache bien, en son cœur, que, pour une souffrance d'un instant, il donne des années de vie et de santé. C'est le beau côté de notre profession celui-là, maître !

– Oui, monsieur ; mais, sur les vivants, vous rencontrez l'âme, j'espère ?

– Oui, si vous convenez avec moi que l'âme, c'est le mouvement ou la sensibilité ; oui, certes, je la rencontre, et bien gênante même, car elle tue plus de malades que n'en tue mon scalpel.

On était arrivé au seuil de l'Hôtel-Dieu. Ils entrèrent à l'hospice. Bientôt, guidé par Marat, qui n'avait pas quitté son sinistre fardeau, Balsamo put pénétrer dans la salle des opérations, envahie par le chirurgien en chef et par les élèves en chirurgie.

Les infirmiers venaient d'apporter là un jeune homme renversé la semaine précédente par une lourde voiture, dont la roue lui avait broyé le pied. Une première opération faite à la hâte sur le membre engourdi par la douleur n'avait pas suffi ; le mal s'était développé rapidement, l'amputation de la jambe était devenue urgente.

Ce malheureux, étendu sur le lit d'angoisses, regardait, avec un effroi qui eût attendri des tigres, cette bande d'affamés qui épiaient l'instant de son martyre, de son agonie peut-être, pour étudier la science de la vie, phénomène merveilleux derrière lequel se cache le sombre phénomène de la mort.

Il semblait demander à chacun des chirurgiens, des élèves et des infirmiers, une consolation, un sourire, une caresse ; mais il ne rencontrait partout que l'indifférence avec son cœur, que l'acier avec ses yeux.

Un reste de courage et d'orgueil le rendait muet. Il réservait toutes ses forces pour les cris qu'allait bientôt lui arracher la douleur.

Cependant, quand il sentit sur son épaule la main pesamment complaisante du gardien, quand il sentit les bras des aides l'envelopper comme les serpents de Lacoon, quand il entendit la voix de l'opérateur lui dire : « Du courage ! » il se hasarda, le malheureux, à rompre le silence et à demander d'une voix plaintive :

– Souffrirai-je beaucoup ?

– Eh non, soyez tranquille, répondit Marat avec un sourire faux qui fut caressant pour le malade, ironique pour Balsamo.

Marat vit que Balsamo l'avait compris : il se rapprocha de lui et dit tout bas :

– C'est une opération épouvantable, dit-il ; l'os est plein de gerçures et sensible à faire pitié. Il mourra, non du mal, mais de la douleur : voilà ce que lui vaudra son âme, à ce vivant.

– Pourquoi l'opérez-vous alors ? pourquoi ne le laissez-vous pas tranquillement mourir ?

– Parce qu'il est du devoir du chirurgien de tenter la guérison, même quand la guérison lui semble impossible.

– Et vous dites qu'il souffrira ?

– Effroyablement.

– Par la faute de son âme ?

– Par la faute de son âme, qui a trop de tendresse pour son corps.

– Alors pourquoi ne pas opérer sur l'âme ? La tranquillité de l'une serait peut-être la guérison de l'autre.

– C'est aussi ce que je viens de faire…, dit Marat tandis que l'on continuait à lier le patient.

– Vous avez préparé son âme ?

– Oui.

– Comment cela ?

– Comme on fait, par des paroles. J'ai parlé à l'âme, à l'intelligence, à la sensibilité, à la chose qui faisait dire au philosophe grec : « Douleur, tu n'es pas un mal ! » le langage qui convient à cette chose. Je lui ai dit : « Vous ne souffrirez pas. » Reste maintenant à l'âme à ne point souffrir, cela la regarde. Voilà le remède connu jusqu'à présent. Quant aux questions de l'âme : mensonge ! Pourquoi aussi cette diablesse d'âme est-elle attachée au corps ? Tout à l'heure, quand j'ai coupé cette tête, le corps n'a rien dit. L'opération cependant était grave. Mais, que voulez-vous ! le mouvement avait cessé, la sensibilité s'était éteinte, l'âme s'était envolée, comme vous dites, vous autres spiritualistes. Voilà pourquoi cette tête que je coupais n'a rien dit, voilà pourquoi ce corps que je décapitais m'a laissé faire ;

tandis que ce corps que l'âme habite encore va pousser des cris effroyables dans un instant. Bouchez bien vos oreilles, maître ! Bouchez-les, vous qui êtes sensible à cette connexité des âmes et des corps, qui tuera toujours votre théorie, jusqu'au jour où votre théorie sera parvenue à isoler le corps de l'âme.

– Vous croyez qu'on n'arrivera jamais à cet isolement ?

– Essayez, dit Marat, l'occasion est belle.

– Eh bien, oui, vous avez raison, dit Balsamo, l'occasion est belle, et j'essaye.

– Vous essayez ?

– Oui.

– Comment cela ?

– Je ne veux pas que ce jeune homme souffre, il m'intéresse.

– Vous êtes un illustre chef, dit Marat, mais vous n'êtes ni Dieu le père, ni Dieu le fils, et vous n'empêcherez pas ce gaillard-là de souffrir.

– Et, s'il ne souffrait point, croiriez-vous à sa guérison ?

– Elle serait plus probable, mais elle ne serait pas sûre.

Balsamo jeta sur Marat un inexprimable regard de triomphe, et, se plaçant devant le jeune malade, dont il rencontra les yeux effarés et déjà noyés dans les angoisses de la terreur :

– Dormez, dit-il non seulement avec sa bouche, mais encore avec son regard, avec sa volonté, avec toute la chaleur de son sang, avec tout le fluide de son corps.

En ce moment, le chirurgien en chef commençait à palper la cuisse malade et à faire observer aux élèves l'intensité du mal.

Mais à ce commandement de Balsamo, le jeune homme, qui s'était relevé sur son séant, oscilla un instant dans les bras des aides, sa tête se pencha, ses yeux se fermèrent.

– Il se trouve mal, dit Marat.

– Non, monsieur.

– Mais ne voyez-vous pas qu'il perd connaissance ?

– Non, il dort.

– Comment, il dort ?

– Oui.

Chacun se tourna vers l'étrange médecin, que l'on prit pour un fou.

Un sourire d'incrédulité passa sur les lèvres de Marat.

– Est-il d'habitude que l'on parle pendant l'évanouissement ? demanda Balsamo.

– Non.

– Eh bien, interrogez-le, et il vous répondra.

– Eh ! jeune homme ! cria Marat.

– Oh ! vous n'avez pas besoin de crier si haut, dit Balsamo ; parlez avec votre voix ordinaire.

– Dites-nous un peu ce que vous avez.

– On m'a ordonné de dormir, et je dors, répondit le patient.

La voix était parfaitement calme et faisait un contraste étrange avec la voix qu'on avait entendue quelques instants auparavant.

Tous les assistants se regardèrent.

– Maintenant, dit Balsamo, détachez-le.

– Impossible, dit le chirurgien en chef, un seul mouvement, et l'opération peut être manquée.

– Il ne bougera pas.

– Qui me l'assure ?

– Moi, et puis lui. Demandez-lui plutôt.

– Peut-on vous laisser libre, mon ami ?

– On le peut.

– Et promettez-vous de ne pas bouger ?

– Je le promets, si vous me l’ordonnez.

– Je vous l’ordonne.

– Ma foi, dit le chirurgien en chef, vous parlez avec une telle certitude, monsieur, que je suis tenté de faire l’expérience.

– Faites, et ne craignez rien.

– Déliez-le, dit le chirurgien en chef.

Les aides obéirent.

Balsamo passa au chevet du lit.

– À partir de ce moment, dit-il, ne bougez plus que je ne l’ordonne.

Une statue couchée sur un tombeau n’eût pas été plus immobile que ne le devint le malade à cette injonction.

– Maintenant, opérez, monsieur, dit Balsamo ; le malade est parfaitement disposé.

Le chirurgien prit son bistouri ; mais, au moment de s’en servir, il hésita.

– Taillez, monsieur, taillez, vous dis-je, fit Balsamo avec l’air d’un prophète inspiré.

Le chirurgien, dominé comme Marat, comme le malade, comme tout le monde, approcha l’acier de la chair.

La chair cria, mais le malade ne poussa pas un soupir, ne fit pas un mouvement.

– De quel pays êtes-vous, mon ami ? demanda Balsamo.

– Je suis Breton, monsieur, répondit le malade en souriant.

– Et vous aimez votre pays ?

– Oh ! monsieur, il est si beau !

Le chirurgien faisait pendant ce temps les incisions circulaires à l'aide desquelles, dans les amputations, on commence par mettre l'os à découvert.

– L'avez-vous quitté jeune ? demanda Balsamo.

– À dix ans, monsieur.

Les incisions étaient faites, le chirurgien approchait la scie de l'os.

– Mon ami, dit Balsamo, chantez-moi donc cette chanson que les sauniers de Batz chantent en rentrant le soir, après la journée faite. Je ne me rappelle que le premier vers :

À mon sel couvert d'écume.

La scie mordait les os.

Mais, à l'invitation de Balsamo, le malade sourit et commença de chanter mélodieusement, lentement, en extase, comme un amant ou comme un poète :

À mon sel couvert d'écume,
À mon lac couleur du ciel,
À mon four, tourbe qui fume ;
À mon sarrasin de miel ;

À ma femme, à mon vieux père,
À mes enfants bien-aimés ;
À la tombe où dort ma mère,
Sous les genêts parfumés ;

Salut ! la journée est faite,
Et me voici de retour :
Après le labeur, la fête,
Après l'absence, l'amour.

La jambe tomba sur le lit que le malade chantait encore.

Chapitre CVI
L'âme et le corps

Chacun regardait le patient avec étonnement, le médecin avec admiration.

Il en fut qui dirent que tous deux étaient fous.

Marat traduisit cette opinion à l'oreille de Balsamo :

– La terreur a fait perdre l'esprit au pauvre diable, dit-il ; voilà pourquoi il ne souffre plus.

– Je ne crois pas, dit Balsamo, et, bien loin qu'il ait perdu l'esprit, je suis sûr, si je l'interrogeais, qu'il nous dirait, s'il doit mourir, le jour de sa mort ; s'il doit vivre, le temps que durera sa convalescence.

Marat fut près de partager l'opinion générale, c'est-à-dire de croire Balsamo aussi fou que le patient.

Cependant le chirurgien liait activement les artères, d'où s'échappaient des flots de sang.

Balsamo tira de sa poche un flacon, versa sur un tampon de charpie quelques gouttes de l'eau que ce flacon renfermait, et pria le chirurgien en chef d'appliquer cette charpie sur les artères.

Celui-ci obéit avec une certaine curiosité.

C'était un des plus célèbres praticiens de cette époque, un homme vraiment amoureux de la science, qui ne répudiait aucun de ses mystères, et pour qui le hasard n'était que le pis-aller du doute.

Il appliqua le petit tampon sur l'artère, qui frémit, bouillonna, et ne laissa plus passer le sang que goutte à goutte.

Dès lors il put lier l'artère avec la plus grande facilité.

Pour le coup, Balsamo obtint un véritable triomphe, et chacun lui demanda où il avait étudié et de quelle école il était.

– Je suis un médecin allemand de l'école de Gœttingue, dit-il, et j'ai fait la découverte que vous voyez. Je désire cependant, messieurs et chers confrères, que cette découverte demeure encore un secret, car j'ai grand-peur du fagot, et le parlement de Paris se déciderait peut-être à juger encore une fois pour le plaisir de condamner un sorcier au feu.

Le chirurgien en chef demeurait rêveur.

Marat rêvait et réfléchissait.

Cependant il reprit le premier la parole.

– Vous prétendiez, dit-il, tout à l'heure que, si vous interrogiez cet homme sur le résultat de cette opération, il répondrait sûrement, quoique ce résultat soit encore caché dans l'avenir ?

– Je le prétends encore, dit Balsamo.

– Eh bien, voyons.

– Comment s'appelle ce pauvre diable ?

– Il s'appelle Havard, répondit Marat.

Balsamo se retourna vers le patient, dont la bouche fredonnait encore les dernières notes du plaintif refrain.

– Eh bien, mon ami, lui demanda-t-il, qu'augurez-vous de l'état de ce pauvre Havard ?

– Ce que j'augure de son état ? répondit le malade. Attendez, il faut que je revienne de la Bretagne, où j'étais, à l'Hôtel-Dieu, où il est.

– C'est cela ; entrez-y, regardez-le, et dites-moi la vérité sur lui.

– Oh ! il est malade, bien malade : on lui a coupé la jambe.

– En vérité ? dit Balsamo.

– Oui.

– Et l'opération a-t-elle bien réussi ?

– À merveille ; mais…

La figure du malade s'assombrit.

– Mais ? reprit Balsamo.

– Mais, continua le malade, il y a une terrible épreuve à passer, la fièvre.

– Et quand viendra-t-elle ?

– Ce soir, à sept heures.

Tous les assistants se regardèrent :

– Et cette fièvre ? demanda Balsamo.

– Oh ! elle le rendra bien malade ; il surmontera cependant ce premier accès.

– Vous en êtes sûr ?

– Oh ! oui.

– Mais, après ce premier accès, sera-t-il sauvé ?

– Hélas ! non, dit le blessé en soupirant.

– La fièvre reviendra donc ?

– Oh ! oui, et plus terrible que jamais. Pauvre Havard, continua-t-il, pauvre Havard, il a une femme et des enfants !

Et ses yeux se remplirent de larmes.

– Sa femme doit-elle donc être veuve, et ses enfants doivent-ils donc être orphelins ? demanda Balsamo.

– Attendez ! attendez !

Il joignit les mains.

– Non, non, dit-il.

Son visage s'éclaira d'une foi sublime.

– Non, sa femme et ses enfants ont tant prié qu'ils ont obtenu grâce pour lui devant Dieu.

– Alors il guérira ?

– Oui.

– Vous entendez, messieurs, dit Balsamo, il guérira.

– Demandez-lui en combien de jours, dit Marat.

– En combien de jours ?

– Oui ; vous avez dit qu'il indiquerait lui-même les phases et le terme de sa convalescence.

– Je ne demande pas mieux que de l'interroger là-dessus.

– Interrogez-le donc alors.

– Et quand croyez-vous que Havard sera guéri ? demanda Balsamo.

– Oh ! la convalescence sera longue ; attendez : un mois, six semaines, deux mois ; il est entré ici il y a cinq jours, il en sortira deux mois et quinze jours après y être entré.

– Et il en sortira guéri ?

– Oui.

– Mais, dit Marat, incapable de travailler et, par conséquent, de nourrir sa femme et ses enfants.

– Oh ! Dieu est bon, et Dieu y pourvoira.

– Et comment Dieu y pourvoira-t-il ? demanda Marat. Pendant que je suis en train d'apprendre aujourd'hui, je voudrais bien apprendre cela.

– Dieu a envoyé près de son lit un homme charitable qui l'a pris en pitié, et qui a dit tout bas : « Je veux que le pauvre Havard ne manque de rien. »

Tous les assistants se regardèrent ; Balsamo sourit.

– En vérité, nous assistons à un étrange spectacle, dit le chirurgien en chef, en même temps qu'il saisissait la main du malade, auscultait sa poitrine et palpait son front ; cet homme rêve.

– Vous croyez ? dit Balsamo.

Et lançant au blessé un regard plein d'autorité et d'énergie :

– Éveillez-vous, Havard ! lui dit-il.

Le jeune homme ouvrit les yeux avec effort et regarda avec une profonde surprise tous les assistants, devenus pour lui inoffensifs, de menaçants qu'ils étaient.

– Eh bien ! dit-il douloureusement, on ne m'a donc pas encore opéré ? On va donc encore me faire souffrir ?

Balsamo prit vivement la parole. Il craignait l'émotion du malade. Il n'était pas besoin qu'il se hâtât.

Nul ne l'eût devancé ; la surprise des assistants était trop grande.

– Mon ami, lui dit-il, tranquillisez-vous. M. le chirurgien en chef a pratiqué sur votre jambe une opération qui satisfait à toutes les exigences de votre position. Il paraît, mon pauvre garçon, que vous êtes un peu faible d'esprit, car vous vous êtes évanoui devant la première attaque.

– Oh ! tant mieux, dit gaiement le Breton, je n'ai rien senti ; mon sommeil a même été doux et réparateur. Quel bonheur ! on ne me coupera pas la jambe.

Mais, en ce moment, le malheureux porta ses regards sur lui-même ; il vit le lit plein de sang, il vit sa jambe mutilée.

Il jeta un cri et, cette fois, s'évanouit véritablement.

– Interrogez-le maintenant, dit froidement Balsamo à Marat, et vous verrez s'il répond.

Puis, entraînant le chirurgien en chef dans un coin de la chambre, tandis que les infirmiers reportaient le malheureux jeune homme dans son lit :

– Monsieur, dit Balsamo, vous avez entendu ce qu'a dit votre pauvre malade ?

– Oui, monsieur, qu'il guérirait.

– Il a dit encore autre chose : il a dit que Dieu le prendrait en pitié, et lui enverrait de quoi nourrir sa femme et ses enfants.

– Eh bien ?

– Eh bien, monsieur, il a dit la vérité, sur ce point comme sur l'autre ; seulement, chargez-vous d'être un intermédiaire de charité entre votre malade et Dieu : voici un diamant qui vaut vingt mille livres, à peu près ; quand vous verrez votre malade guéri, vous le vendrez et vous lui en remettrez l'argent ; en attendant, comme l'âme, ainsi que me le disait fort judicieusement votre élève, M. Marat, comme l'âme a une grande influence sur le corps, dites bien à Havard, aussitôt que la connaissance sera revenue, dites-lui bien que son avenir et celui de ses enfants est assuré.

– Mais, monsieur, dit le chirurgien hésitant à prendre la bague que lui offrait Balsamo, s'il ne guérit point ?

– Il guérira !

– Encore faut-il que je vous en donne un reçu.

– Monsieur !…

– Ce n'est qu'à cette condition que je prendrai un bijou d'une pareille valeur.

– Faites comme il vous plaira, monsieur.

– Votre nom, s'il vous plaît ?

– Le comte de Fœnix.

Le chirurgien passa dans la chambre voisine, tandis que Marat, anéanti, confondu, mais luttant encore contre l'évidence, se rapprochait de Balsamo.

Au bout de cinq minutes, le chirurgien rentra, tenant à la main un papier qu'il remit à Balsamo.

C'était un reçu conçu en ces termes :

« J'ai reçu de M. le comte de Fœnix un diamant qu'il a déclaré lui-même être d'une valeur de vingt mille livres, pour le prix en être remis au nommé Havard, le jour où il sortira de l'Hôtel-Dieu.

« GUILLOTIN, D. M. »

« Le 15 septembre 1771. »

Balsamo salua le docteur, prit le reçu et sortit suivi de Marat.

– Vous oubliez votre tête, dit Balsamo, pour lequel la distraction du jeune élève en chirurgie était un triomphe.

– Ah ! c'est vrai, dit celui-ci.

Et il ramassa son funèbre fardeau.

Une fois dans la rue, tous deux marchèrent fort vite et sans se dire un seul mot ; puis, arrivés à la rue des Cordeliers, ils remontèrent ensemble le rude escalier qui conduisait à la mansarde.

Devant la loge de la portière, si toutefois le trou qu'elle habitait méritait le nom de loge, Marat, qui n'avait pas oublié la disparition de sa montre, s'était arrêté et avait demandé dame Grivette.

Un enfant de sept à huit ans, maigre, chétif et étiolé, lui avait répondu de sa voix criarde :

– Maman, elle est sortie ; elle a dit que, si monsieur rentrait, on lui donnât cette lettre.

– Non, mon petit ami, dit Marat, tu lui diras qu'elle me l'apporte elle même.

– Bien, monsieur.

Marat et Balsamo avaient continué leur chemin.

– Ah ! dit Marat en indiquant une chaise à Balsamo et en tombant lui même sur un escabeau, je vois que le maître a de beaux secrets.

– C'est que je suis entré plus avant qu'un autre, peut-être, dans la confidence de la nature et de Dieu, répondit Balsamo.

– Oh ! s'écria Marat, comme la science prouve l'omnipotence de l'homme, et qu'on doit être fier d'être homme !

– C'est vrai, et médecin, devriez-vous ajouter.

– Aussi, je suis fier de vous, maître, dit Marat.

– Et cependant, répliqua en souriant Balsamo, je ne suis qu'un pauvre médecin des âmes.

– Oh ! ne parlons pas de cela, monsieur, vous qui avez arrêté le sang du blessé par des moyens matériels.

– Je croyais que ma plus belle cure était de l'avoir empêché de souffrir ; il est vrai que vous m'avez assuré qu'il était fou.

– Il l'a été un moment, certes.

– Qu'appelez-vous folie ? N'est-ce point une abstraction de l'âme ?

– Ou de l'esprit, dit Marat.

– Nous ne discuterons pas là-dessus ; l'âme me sert à nommer le mot que je cherche. Du moment que la chose est trouvée, peu m'importe comment vous l'appelez.

– Ah ! voilà où nous différons d'opinion, monsieur ; vous prétendez avoir trouvé la chose et ne plus chercher que le mot ; moi, je soutiens que vous cherchez tout ensemble le mot et la chose.

– Nous reviendrons là-dessus tout à l'heure. Vous disiez donc que la folie était une abstraction momentanée de l'esprit ?

– Assurément.

– Involontaire, n'est-il pas vrai ?

– Oui… J’ai vu un fou à Bicêtre qui mordait ses barreaux de fer en criant : « Cuisinier, tes faisans sont tendres, mais ils sont mal accommodés. »

– Mais, enfin, admettez-vous que cette folie passe comme un nuage sur l’esprit, et que, le nuage passé, l’esprit reprenne sa limpidité première ?

– Cela n’arrive presque jamais.

– Vous avez vu, cependant, notre amputé en parfaite raison après son sommeil de fou.

– Je l’ai vu ; mais je n’ai point compris ce que je voyais ; c’est un cas exceptionnel, une de ces étrangetés que les Hébreux appelaient des miracles.

– Non, monsieur, dit Balsamo ; c’est uniquement l’abstraction de l’âme, le double isolement de la matière et de l’esprit : de la matière, chose inerte, poussière qui retournera poussière ; de l’âme, étincelle divine enfermée un instant dans cette lanterne sourde qu’on appelle le corps, et qui, fille du Ciel, après la chute du corps, retournera au Ciel.

– Alors, vous avez tiré momentanément l’âme du corps ?

– Oui, monsieur, je lui ai ordonné de quitter l’endroit misérable où elle était ; je l’ai extraite du gouffre de souffrance où la douleur la retenait, pour la faire voyager dans des régions libres et pures. Qu’est-il donc resté au chirurgien ? Ce qui restait à votre scalpel quand vous enlevâtes à la femme morte cette tête que vous tenez, rien que de la chair inerte, de la matière, de l’argile.

– Et au nom de qui avez-vous disposé ainsi de cette âme ?

– Au nom de Celui qui a créé toutes les âmes d'un souffle : âmes des mondes, âmes des hommes ; au nom de Dieu.

– Alors, dit Marat, vous niez le libre arbitre ?

– Moi ? dit Balsamo. Mais que fais-je donc en ce moment, au contraire ? Je vous montre, d'un côté, le libre arbitre ; de l'autre, l'abstraction. Je vous expose un mourant laissé à toutes les souffrances ; cet homme a une âme toute stoïque, il va au-devant de l'opération, il la provoque, il la supporte, mais il souffre. Voilà pour le libre arbitre. Mais je passe près de ce mourant, moi, l'envoyé de Dieu, moi, le prophète, moi, l'apôtre, et si, prenant en pitié cet homme, mon semblable, j'enlève, par le pouvoir que le Seigneur m'a donné, l'âme de son corps qui souffre, ce corps aveugle, inerte, insensible, devient pour l'âme un spectacle qu'elle contemple pieusement et miséricordieusement du haut de sa sphère limpide. Havard – ne l'avez-vous point entendu ? – Havard, quand il parlait de lui-même, disait : « Ce pauvre Havard ! » Il ne disait plus moi. C'est qu'en effet cette âme n'avait plus affaire à ce corps, elle qui était à moitié chemin du ciel.

– Mais, à ce compte, l'homme n'est plus rien, dit Marat, et je ne puis plus dire aux tyrans : « Vous avez puissance sur mon corps, mais vous ne pouvez rien sur mon âme ? »

– Ah ! voilà que vous passez de la vérité au sophisme ; monsieur, je vous l'ai dit, c'est votre défaut. Dieu prête l'âme au corps, il est vrai ; mais il n'en est pas moins vrai que, tout le temps que l'âme possède ce corps, il y a union entre eux, influence de l'un sur l'autre, suprématie de la matière sur l'idée, selon que, dans des vues qui nous sont inconnues, Dieu a permis que le corps fût roi ou que l'âme fût reine ; mais il n'en est pas moins vrai que le souffle qui anime le mendiant est aussi pur que celui qui fait mourir le roi. Voilà le dogme que vous devez prêcher, vous, apôtre de l'égalité. Prouvez l'égalité des deux

essences spirituelles, puisque, cette égalité, vous pouvez l'établir à l'aide de tout ce qu'il y a de sacré au monde : les livres saints et les traditions, la science et la foi. Que vous importe l'égalité de deux matières ! avec l'égalité des corps, vous ne volez pas devant Dieu. Tout à l'heure, ce pauvre blessé, cet ignorant enfant du peuple, vous a dit, touchant son mal, des choses que nul parmi les médecins n'eût osé dire. Pourquoi cela ? C'est que son âme, dégagée momentanément des liens du corps, a plané au-dessus de la terre, et qu'elle a vu d'en haut un mystère que nous dérobe notre opacité.

Marat tournait et retournait sur la table sa tête de mort, cherchant une réponse qu'il ne trouvait pas.

– Oui, murmura-t-il enfin, oui, il y a quelque chose de surnaturel là-dessous.

– De naturel, au contraire, monsieur ; cessez d'appeler surnaturel tout ce qui ressort des fonctions de la destinée de l'âme. Naturelles sont ces fonctions ; connues, c'est autre chose.

– Inconnues à nous, maître, ces fonctions ne doivent pas être des mystères pour vous. Le cheval, inconnu aux Péruviens, était familier aux Espagnols, qui l'avaient dompté.

– Ce serait orgueilleux à moi de dire : « Je sais. » Je suis plus humble, monsieur, je dis : « Je crois. »

– Eh bien, que croyez-vous ?

– Je crois que la loi du monde, la première, la plus puissante de toutes, est celle du progrès. Je crois que Dieu n'a rien créé que dans un but de bien-être ou de moralité. Seulement, comme la vie de ce monde est incalculée et incalculable, le progrès est lent. Notre planète, au dire des Écritures, comptait

soixante siècles quand l'imprimerie est venue comme un vaste phare réfléchir le passé et éclairer l'avenir ; avec l'imprimerie, plus d'obscurité, plus d'oubli ; l'imprimerie, c'est la mémoire du monde. Eh bien, Gutenberg a inventé l'imprimerie et moi, j'ai retrouvé la confiance.

– Ah ! dit ironiquement Marat, vous en arriverez peut-être à lire dans les cœurs ?

– Pourquoi pas ?

– Alors, vous ferez pratiquer à la poitrine de l'homme cette petite fenêtre que désiraient tant y voir les anciens ?

– Il n'est pas besoin de cela, monsieur : j'isolerai l'âme du corps ; et l'âme, fille pure, fille immaculée de Dieu, me dira toutes les turpitudes de cette enveloppe mortelle qu'elle est condamnée à animer.

– Vous révélerez des secrets matériels ?

– Pourquoi pas ?

– Vous me direz, par exemple, qui m'a volé ma montre ?

– Vous abaissez la science à un triste niveau, monsieur. Mais, n'importe ! la grandeur de Dieu est aussi bien prouvée par le grain de sable que par la montagne, par le ciron que par l'éléphant. Oui, je vous dirai qui vous a volé votre montre.

En ce moment, on frappa timidement à la porte. C'était la femme de ménage de Marat qui était rentrée et qui, selon l'ordre donné par le jeune chirurgien, apportait la lettre.

Chapitre CVII
La portière de Marat

La porte s'ouvrit et donna passage à dame Grivette.

Cette femme, que nous n'avons pas pris le temps d'esquisser parce que sa figure était de celles que le peintre relègue au dernier plan tant qu'il n'a pas besoin d'elles ; cette femme s'avance maintenant dans le tableau mouvant de cette histoire, et demande à prendre sa place dans l'immense panorama que nous avons entrepris de dérouler aux yeux de nos lecteurs ; panorama dans lequel nous encadrerions, si notre génie égalait notre volonté, depuis le mendiant jusqu'au roi, depuis Caliban jusqu'à Ariel, depuis Ariel jusqu'à Dieu.

Nous allons donc essayer de crayonner dame Grivette, qui se détache de son ombre et qui s'avance vers nous.

C'était une longue et sèche créature de trente-deux à trente-trois ans, jaune de couleur, avec des yeux bleus bordés de noir, type effrayant du dépérissement que subissent à la ville, dans des conditions de misère, d'asphyxie incessante et de dégradation physique et morale, ces créatures que Dieu a faites belles, et qui fussent devenues magnifiques dans leur entier développement, comme le sont en ce cas-là toutes les créatures de l'air, du ciel et de la terre, quand l'homme n'a pas fait de leur vie un long supplice, c'est-à-dire lorsqu'il n'a pas fatigué leur pied avec l'entrave et leur estomac avec la faim, ou avec une nourriture presque aussi fatale que pourrait l'être l'absence de toute nourriture.

Ainsi la portière de Marat eût été une belle femme, si, depuis l'âge de quinze ans, elle n'eût habité un taudis sans air et sans jour, si le feu de ses instincts naturels, alimenté par cette chaleur de four, ou par un froid de glace, eût sans cesse brûlé avec mesure. Elle avait des mains longues et maigres, que le fil de la couturière avait sillonnées de petites coupures, que l'eau savonneuse de la buanderie avait crevassées et amollies, que la braise de la cuisine avait rôties et tannées ; mais, malgré tout cela, des mains, on le voyait à la forme, c'est-à-dire à cette trace indélébile du muscle divin ; des mains qu'on eût appelées des mains royales, si, au lieu des ampoules du balai, elles eussent eu celles du sceptre.

Tant il est vrai que ce pauvre corps humain n'est que l'enseigne de notre profession.

Dans cette femme, l'esprit, supérieur au corps, et qui, par conséquent, avait mieux résisté que lui, l'esprit veillait comme une lampe ; il éclairait, pour ainsi dire, le corps par un reflet diaphane, et parfois on voyait monter à des yeux hébétés et ternis un rayon de l'intelligence, de la beauté, de la jeunesse, de l'amour, de tout ce qu'il y a d'exquis enfin dans la nature humaine.

Balsamo regarda longtemps cette femme, ou plutôt cette nature singulière, qui, au reste, avait dès la première vue frappé son œil observateur.

La portière entra donc tenant la lettre à la main, et, d'une voix doucereuse, d'une voix de vieille femme, car les femmes condamnées à la misère sont vieilles à trente ans :

– Monsieur Marat, dit-elle, voici la lettre que vous avez demandée.

– Ce n'est pas la lettre que je désirais avoir, c'est vous que je voulais voir, dit Marat.

– Eh bien, votre servante, monsieur Marat, me voici.

Dame Grivette fit une révérence.

– Que désirez-vous ?

– Je désire savoir des nouvelles de ma montre, dit Marat ; vous vous en doutez bien.

– Ah ! dame ! ça, je ne peux pas dire ce qu'elle est devenue. Je l'ai vue hier toute la journée, pendue à son clou, à la cheminée.

– Vous vous trompez : toute la journée, elle a été dans mon gousset ; seulement, à six heures du soir, comme je sortais, comme j'allais au milieu d'une grande foule, comme je craignais qu'on me la volât, je l'ai mise sous le chandelier.

– Si vous l'avez mise sous le chandelier, elle doit y être encore.

Et la portière, avec une bonhomie feinte qu'elle ne se doutait pas être si puissamment révélatrice, alla lever justement, des deux chandeliers qui ornaient la cheminée, celui sous lequel Marat avait caché sa montre.

– Oui, voilà bien le chandelier, dit le jeune homme ; mais la montre ?

– Non, en vérité, elle n'y est plus. Est-ce que vous ne l'aviez pas mise là, monsieur Marat ?

– Mais, lorsque je vous dis…

– Cherchez bien.

– Oh ! j'ai cherché, dit Marat avec un regard courroucé.

– Vous l'aurez perdue, alors.

– Mais je vous dis qu'hier, moi-même, je l'ai mise là, sous ce chandelier.

– Quelqu'un alors sera entré ici, dit dame Grivette ; vous recevez tant de gens, tant d'inconnus !

– Prétexte ! prétexte ! s'écria Marat s'emportant de plus en plus ; vous savez bien que personne n'est entré depuis hier. Non, non, ma montre a pris le chemin qu'a pris la pomme d'argent de ma dernière canne, qu'a pris cette petite cuiller d'argent que vous savez, qu'a pris mon couteau à six lames ! On me vole, dame Grivette, on me vole. J'ai supporté bien des choses, mais je ne supporterai pas celle-là ; prenez-y garde !

– Mais, monsieur, dit dame Grivette, est-ce que vous m'accusez, par hasard ?

– Vous devez surveiller mes effets.

– Je n'ai pas seule la clef.

– Vous êtes la portière.

– Vous me donnez un écu par mois, et vous voudriez être servi comme par dix domestiques.

– Il m'importe peu d'être mal servi ; il m'importe fort de n'être pas volé.

– Monsieur, je suis une honnête femme !

– Une honnête femme que je livrerai au commissaire de police, si, d'ici à une heure, ma montre n'est pas retrouvée.

– Au commissaire de police ?

– Oui.

– Au commissaire de police, une honnête femme comme moi ?

– Une honnête femme, une honnête femme !…

– Oui, et sur laquelle il n'y a rien à dire, entendez-vous !

– Allons, assez, dame Grivette.

– Ah ! je me doutais déjà que vous me soupçonniez quand vous êtes sorti.

– Je vous soupçonne depuis la disparition du pommeau de ma canne.

– Eh bien, moi, je vous dirai une chose, monsieur Marat, à mon tour.

– Laquelle ?

– C’est que, pendant votre absence, j’ai consulté…

– Qui cela ?

– Mes voisins.

– À quel propos ?

– À ce propos que vous me soupçonniez.

– Je ne vous en avais rien dit encore.

– Je le voyais bien.

– Et les voisins ? Je suis curieux de savoir ce qu’ils vous ont dit, les voisins.

– Ils ont dit que, si vous me soupçonniez et que si vous aviez le malheur de faire part de vos soupçons à quelqu’un, il faudrait aller jusqu’au bout.

– Eh bien ?

– C’est-à-dire prouver que la montre a été prise.

– Elle a été prise, puisqu’elle était là et qu’elle n’y est plus.

– Oui, mais par moi, prise par moi, entendez-vous ! Ah ! mais, c’est que, devant la justice, il faut des preuves ; c’est qu’on ne vous croira pas sur parole, monsieur Marat ; c’est que vous n’êtes pas plus que nous, monsieur Marat.

Balsamo, calme comme toujours, regardait toute cette scène ; il voyait que, quoique la conviction de Marat n'eût point changé, il baissait le ton.

– Si bien, continuait la portière, que, si vous ne rendez pas justice à ma probité, voyez-vous, que, si vous ne me faites pas réparation, c'est moi qui irai chercher le commissaire de police, comme notre propriétaire me le conseillait encore tout à l'heure.

Marat se mordit les lèvres. Il savait qu'il y avait là un danger réel. Le propriétaire était un vieux marchand retiré riche des affaires. Il occupait l'appartement du troisième, et la chronique scandaleuse du quartier prétendait que, quelque dix ans auparavant, il avait fort protégé la portière, autrefois fille de cuisine chez sa femme.

Or, Marat, ayant des fréquentations mystérieuses ; Marat, jeune homme assez peu rangé ; Marat, un peu caché ; Marat, un peu suspect aux gens de la police, ne se souciait pas d'une affaire avec le commissaire, affaire qui l'eût mis entre les mains de M. de Sartine, lequel aimait fort à lire les papiers des jeunes gens comme Marat, et à envoyer les auteurs de ces beaux écrits dans ces maisons de méditation qu'on appelle Vincennes, la Bastille, Charenton et Bicêtre.

Marat baissa donc le ton ; mais, à mesure qu'il le baissait, la portière haussait le sien. D'accusée, elle s'était faite accusatrice. Il en résulta que cette femme nerveuse et hystérique s'emporta comme une flamme qui vient de trouver un courant d'air.

Menaces, jurements, cris, larmes, elle employa tout : ce fut une véritable tempête.

Alors Balsamo jugea qu'il était temps d'intervenir ; il fit un pas vers cette femme, debout et menaçante au milieu de la

chambre, et, la regardant avec un sinistre éclat, il lui présenta deux doigts à la poitrine en prononçant, non pas avec les lèvres, mais avec ses yeux, avec sa pensée, avec sa volonté tout entière, un mot que Marat ne put entendre.

Aussitôt, dame Grivette se tut, chancela, et, perdant l'équilibre, elle alla à reculons, les yeux effroyablement dilatés, écrasée sous la puissance du fluide magnétique, tomber sur le lit, sans prononcer une seule parole.

Bientôt, ses yeux se fermèrent et s'ouvrirent, mais sans que cette fois on vît la prunelle ; sa langue remua convulsivement ; le torse ne bougea point, et, cependant, ses mains tremblèrent comme secouées par la fièvre.

– Oh ! oh ! dit Marat, comme le blessé de l'hôpital !

– Oui.

– Elle dort donc ?

– Silence ! dit Balsamo.

Puis, s'adressant à Marat :

– Monsieur, dit-il, voici le moment où toutes vos incrédulités vont cesser, toutes vos hésitations s'évanouir ; ramassez cette lettre que vous apportait cette femme et qu'elle a laissé échapper lorsqu'elle est tombée.

Marat obéit.

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Attendez.

Et, prenant la lettre des mains de Marat :

– Savez-vous de qui vient cette lettre ? demanda Balsamo la présentant à la somnambule.

– Non, monsieur, répliqua-t-elle.

Balsamo approcha la lettre toute fermée de cette femme.

– Lisez-la pour M. Marat, qui désire savoir ce qu'elle contient.

– Elle ne sait pas, dit Marat.

– Oui ; mais vous savez lire, vous ?

– Sans doute.

– Eh bien, lisez-la, et elle lira de son côté, au fur et a mesure que les mots se graveront dans votre esprit.

Marat se mit à décacheter la lettre et à la lire, tandis que dame Grivette, debout et frissonnante sous la volonté toute-puissante de Balsamo, répétait, au fur et à mesure que Marat les lisait lui-même, les paroles suivantes :

« Mon cher Hippocrate,

« Apelles vient de faire son premier portrait ; il l'a vendu cinquante francs ; on mange aujourd'hui ces cinquante francs à la buvette de la rue Saint Jacques. En es-tu ?

« Il est bien entendu qu'on en boit une partie.

« Ton ami,

L. DAVID »

C'était textuellement ce qui était écrit.

Marat laissa tomber le papier.

– Eh bien, dit Balsamo, vous voyez que dame Grivette a aussi une âme, et que cette âme veille lorsqu'elle dort.

– Et une âme étrange, dit Marat, une âme qui sait lire quand le corps ne le sait pas.

– Parce que l'âme sait toute chose, parce que l'âme peut reproduire par réflexion. Essayez de lui faire lire cette lettre quand elle sera réveillée, c'est-à-dire quand le corps aura enveloppé l'âme de son ombre, et vous verrez.

Marat restait sans parole ; toute sa philosophie matérialiste se révoltait en lui, mais ne trouvait pas une réponse.

– Maintenant, continua Balsamo, nous allons passer à ce qui vous intéresse le plus, c'est-à-dire à ce qu'est devenue votre montre.

– Dame Grivette, dit Balsamo, qui a pris la montre de M. Marat ?

La somnambule fit un geste de violente dénégation.

– Je ne sais pas, dit-elle.

– Vous le savez parfaitement, insista Balsamo, et vous le direz.

Puis, avec une volonté plus forte encore :

– Qui a pris la montre de M. Marat ? Dites.

– Dame Grivette n’a pas volé la montre de M. Marat. Pourquoi M. Marat croit-il que c’est dame Grivette qui a volé sa montre ?

– Si ce n’est pas elle qui a volé la montre, dites qui.

– Je l’ignore.

– Vous voyez, dit Marat, la conscience est un refuge impénétrable.

– Eh bien, puisque vous n’avez plus que ce dernier doute, monsieur, dit Balsamo, vous allez bientôt être convaincu.

Puis, se retournant vers la portière :

– Dites qui, je le veux !

– Allons, allons, dit Marat, n’exigez pas l’impossible.

– Vous avez entendu, dit Balsamo ; j’ai dit que je voulais.

Alors, sous l’expression de cette impérieuse volonté, la malheureuse femme commença, comme une folle, à se tordre les mains et les bras ; un frémissement pareil à celui de l’épilepsie commença de lui courir par tout le corps ; sa bouche prit une

expression hideuse de terreur et de faiblesse ; elle se renversa en arrière, se raidit comme dans une convulsion douloureuse, et tomba sur le lit.

– Non, non ! dit-elle, j'aime mieux mourir !

– Eh bien, s'écria Balsamo avec une colère qui fit jaillir la flamme de ses yeux, tu mourras s'il le faut, mais tu parleras. Ton silence et ton obstination seraient pour nous de suffisants indices ; mais, pour un incrédule, il faut la preuve la plus irréfragable. Parle, je le veux : qui a pris la montre ?

L'exaspération nerveuse était portée à son comble ; tout ce que la somnambule avait de force et de pouvoir réagissait contre la volonté de Balsamo ; des cris inarticulés sortaient de sa bouche, une écume rougeâtre frangea ses lèvres.

– Elle va tomber en épilepsie, dit Marat.

– Ne craignez rien, c'est le démon du mensonge qui est en elle et qui ne veut pas sortir.

Puis, se tournant vers la femme en lui jetant à la face tout ce que sa main pouvait contenir de fluide :

– Parlez, dit-il, parlez ; qui a pris la montre ?

– Dame Grivette, répondit la somnambule d'une voix à peine intelligible.

– Et quand l'a-t-elle prise ?

– Hier au soir.

– Où était-elle ?

– Sous le chandelier.

– Et qu'en a-t-elle fait ?

– Elle l'a portée rue Saint-Jacques.

– Et à quel endroit de la rue Saint-Jacques ?

– Au n° 29.

– À quel étage ?

– Au cinquième.

– Chez qui ?

– Chez un garçon cordonnier.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Simon.

– Qu'est-ce que cet homme ?

La somnambule se tut.

– Qu'est-ce que cet homme ? répéta Balsamo.

Même silence.

Balsamo étendit vers elle sa main imprégnée de fluide et la malheureuse, écrasée par cette attaque terrible, n'eut que la force de murmurer :

– Son amant.

Marat poussa un cri d'étonnement.

– Silence ! dit Balsamo ; laissez la conscience parler.

Puis, continuant de s'adresser à la femme toute tremblante et tout inondée de sueur :

– Et qui a conseillé ce vol à dame Grivette ? demanda-t-il.

– Personne. Elle a soulevé le chandelier par hasard ; elle a vu la montre, alors le démon l'a tentée.

– Était-ce par besoin ?

– Non, car la montre, elle ne l'a pas vendue.

– Elle l'a donc donnée ?

– Oui.

– À Simon ?

La somnambule fit un effort.

– À Simon.

Puis elle couvrit son visage de ses deux mains et versa un torrent de larmes.

Balsamo jeta un regard sur Marat, qui, la bouche béante, les cheveux en désordre, les paupières dilatées, contemplait cet effrayant spectacle.

– Eh bien, monsieur, dit-il, vous voyez enfin la lutte de l'âme avec le corps. Voyez-vous la conscience forcée comme dans une redoute qu'elle croyait inexpugnable ? Voyez-vous enfin que Dieu n'a rien oublié dans ce monde et que tout est dans tout ? Ne niez donc plus la conscience ; ne niez donc plus l'âme ; ne niez donc plus l'inconnu, jeune homme ! surtout ne niez pas la foi, qui est le pouvoir suprême ; et, puisque vous avez de l'ambition, étudiez, monsieur Marat ; parlez peu, pensez beaucoup, et ne vous laissez plus aller à juger légèrement vos supérieurs. Adieu, vous avez un champ bien vaste ouvert par mes paroles ; fouillez ce champ qui renferme des trésors. Adieu. Heureux, bien heureux si vous pouvez vaincre le démon de l'incrédulité qui est en vous, comme j'ai vaincu celui des mensonges qui est dans cette femme.

Et il partit sur ces mots, qui firent monter aux joues du jeune homme la rougeur de la honte.

Marat ne songea même point à prendre congé de lui.

Mais, après la première stupeur, il s'aperçut que dame Grivette dormait toujours.

Ce sommeil lui parut épouvantable. Marat eût préféré avoir un cadavre sur son lit, dût M. de Sartine interpréter cette mort à sa façon.

Il regarda cette atonie, ces yeux retournés, ces palpitations, et il eut peur.

Sa peur s'accrut encore quand le cadavre vivant se leva, vint lui prendre la main et lui dire :

– Venez avec moi, monsieur Marat.

– Où cela ?

– Rue Saint-Jacques.

– Pourquoi ?

– Venez, venez ; il m'ordonne de vous y conduire.

Marat, qui était tombé sur une chaise, se leva.

Alors dame Grivette, toujours endormie, ouvrit la porte, descendit l'escalier comme eût fait un oiseau ou une chatte, c'est-à-dire en effleurant à peine les marches.

Marat la suivit, craignant qu'elle ne tombât et qu'en tombant elle ne se brisât la tête.

Arrivée au bas de l'escalier, elle franchit le seuil de la porte, traversa la rue, toujours suivie du jeune homme, qu'elle guida ainsi jusque dans la maison au grenier signalé.

Elle heurta à la porte ; Marat sentait son cœur battre si violemment, qu'il lui semblait qu'on dût l'entendre.

Un homme était dans le grenier ; il ouvrit : dans cet homme Marat reconnut un ouvrier de vingt-cinq à trente ans, qu'il avait vu parfois dans la loge de sa portière.

En apercevant dame Grivette suivie de Marat, il recula.

Mais la somnambule alla droit au lit et, passant sa main sous le maigre traversin, elle en tira la montre, qu'elle remit à Marat, tandis que le cordonnier Simon, pâle d'effroi n'osait articuler un mot et suivait d'un œil égaré jusqu'aux moindres gestes de cette femme qu'il croyait folle.

À peine eut-elle touché la main de Marat en lui remettant la montre, qu'elle poussa un profond soupir et murmura :

– Il m'éveille, il m'éveille.

En effet, tous ses nerfs se détendirent comme un câble abandonné par la poulie ; ses yeux reprirent l'étincelle vitale, et, se trouvant en face de Marat, la main dans sa main, et tenant encore cette montre, c'est-à-dire la preuve irrécusable du crime, elle tomba évanouie sur les planches du grenier.

– La conscience existerait-elle réellement ? se dit Marat en sortant de la chambre, avec le doute dans le cœur et la rêverie dans les yeux.

Chapitre CVIII
L’homme et ses œuvres

Tandis que Marat passait des heures si bien employées et philosophait sur la conscience et la double vie, un autre philosophe, rue Plâtrière, s’occupait aussi à reconstruire pièce par pièce sa soirée de la veille, et à s’interroger pour savoir s’il était ou non un grand coupable. Les bras appuyés mollement sur sa table, sa tête lourdement penchée sur l’épaule gauche, Rousseau songeait.

Il avait devant lui, tout grands ouverts, ses livres politiques et philosophiques, L’*Émile* et *Le Contrat social*.

De temps en temps, lorsque la pensée l’exigeait, il se courbait pour feuilleter ces livres qu’il savait par cœur.

– Ah ! bon Dieu ! dit-il en lisant un paragraphe de L’*Émile* sur la liberté de conscience, voilà des phrases incendiaires. Quelle philosophie, juste ciel ! A-t-il jamais paru dans le monde un boute-feu pareil à moi ?

« Quoi ! ajoutait-il en élevant les mains au-dessus de sa tête, c’est moi qui ai proféré de pareils éclats contre le trône, l’autel et la société…

« Je ne m’étonne plus si quelques passions sombres et concentrées ont fait leur profit de mes sophismes et se sont égarées dans les sentiers que je leur semais de fleurs de rhétorique. J’ai été le perturbateur de la société… »

Il se leva fort agité, fit trois tours dans sa petite chambre.

– J'ai, dit-il, médit des gens du pouvoir qui exercent la tyrannie contre les écrivains. Fou, barbare que j'étais, ces gens ont cent fois raison.

« Que suis-je, sinon un homme dangereux pour un État ? Ma parole, lancée pour éclairer les masses, voilà du moins ce que je me donnais pour prétexte, ma parole, dis-je, est une torche qui va incendier tout l'univers.

« J'ai semé des discours sur l'inégalité des conditions, des projets de fraternité universelle, des plans d'éducation, et voilà que je récolte des orgueils si féroces, qu'ils intervertissent le sens de la société, des guerres intestines capables de dépeupler le monde, et des mœurs tellement farouches, qu'elles feraient reculer de dix siècles la civilisation… Oh ! je suis un bien grand coupable ! »

Il relut encore une page de son *Vicaire savoyard.*

– Oui, c'est cela : « Réunissons-nous pour nous occuper de notre bonheur… » Je l'ai écrit ! « Donnons à nos vertus la force que d'autres donnent à leurs vices. » Je l'ai écrit encore.

Et Rousseau s'agita plus désespéré que jamais.

– Voilà donc par ma faute, dit-il, les frères mis en présence des frères ; quelque jour un de ces caveaux sera envahi par la police. On y prendra toute la nichée de ces gens qui font serment de se manger les uns les autres en cas de trahison, et il s'en trouvera un plus effronté que les autres, qui tirera de sa poche mon livre et qui dira :

« – De quoi vous plaignez-vous ? Nous sommes les adeptes de M. Rousseau ; nous faisons un cours de philosophie.

« Oh ! comme cela fera rire Voltaire ! Il n'y a pas à craindre que ce courtisan ne se fourre dans des guêpiers pareils, lui ! »

L'idée que Voltaire se moquerait de lui donna une violente colère au philosophe genevois.

– Conspirateur, moi ! murmura-t-il ; je suis en enfance, décidément ; ne suis-je pas, en vérité, un beau conspirateur ?

Il en était là quand Thérèse entra sans qu'il la vît. Elle apportait le déjeuner.

Elle s'aperçut qu'il lisait avec attention un morceau des *Rêveries d'un promeneur solitaire*.

– Bon ! dit-elle en posant bruyamment le lait chaud sur le livre même, voilà mon orgueilleux qui se mire dans sa glace. Monsieur lit ses livres. Il s'admire, M. Rousseau !

– Allons, Thérèse, dit le philosophe, patience ; laisse-moi, je ne ris pas.

– Oh ! oui, c'est magnifique, n'est-ce pas ? dit-elle en le raillant. Vous vous extasiez ! Comment les auteurs ont-ils tant de vanité, tant de défauts, et nous en passent-ils si peu, à nous autres pauvres femmes ? Que je m'avise de me regarder dans mon petit miroir, monsieur me gronde et m'appelle coquette.

Elle continua sur ce ton à le rendre le plus malheureux des hommes, comme si pour cela Rousseau n'eût pas été très richement doté par la nature.

Il but son lait sans tremper de pain.

Il ruminait.

– Bon ! vous réfléchissez, dit-elle ; vous allez encore faire quelque livre plein de vilaines choses…

Rousseau frémit.

– Vous rêvez, lui dit Thérèse, à vos femmes idéales, et vous écrirez des livres que les jeunes filles n'oseront pas lire – ou bien des profanations qui seront brûlées par la main du bourreau.

Le martyr frissonna. Thérèse touchait juste.

– Non, répliqua-t-il, je n'écrirai plus rien qui donne à mal penser… Je veux, au contraire, faire un livre que tous les honnêtes gens liront avec des transports de joie…

– Oh ! oh ! dit Thérèse en desservant la tasse, c'est impossible ; vous n'avez l'esprit plein que d'obscénités… L'autre jour encore, je vous entendais lire un passage de je ne sais quoi et vous parliez des femmes que vous adorez… Vous êtes un satyre ! un mage !

Le mot mage était une des plus affreuses injures du vocabulaire de Thérèse. Ce mot faisait toujours frissonner Rousseau.

– Là, là, dit-il, ma bonne amie ; vous verrez que vous serez contente… Je veux écrire que j'ai trouvé un moyen de régénérer le monde sans amener, dans les changements qui s'y effectueront, la souffrance d'un seul individu. Oui, oui, je vais mûrir ce

projet Pas de révolutions ! grand Dieu ! ma bonne Thérèse, pas de révolutions !

– Allons, nous verrons, dit la ménagère. Tiens ! on sonne.

Thérèse revint un moment après avec un beau jeune homme, qu'elle pria d'attendre dans la première chambre.

Puis, rentrant chez Rousseau, qui déjà prenait des notes avec un crayon :

– Dépêchez-vous de serrer toutes ces infamies, dit-elle. Voilà quelqu'un qui veut vous voir.

– Qui est-ce ?

– Un seigneur de la cour.

– Il ne vous a pas dit son nom ?

– Ah ! par exemple ! est-ce que je reçois des inconnus ?

– Dites-le alors.

– M. de Coigny.

– M. de Coigny ! s'écria Rousseau ; M. de Coigny, gentilhomme de Monseigneur le dauphin ?

– Ce doit être cela ; un charmant garçon, un homme bien aimable.

– J'y vais, Thérèse.

Rousseau se hâta de donner un coup d'œil au miroir, épousseta son habit, essuya ses pantoufles, qui n'étaient autres que de vieux souliers rongés par l'usage, et il entra dans la salle à manger, où l'attendait le gentilhomme.

Celui-ci ne s'était pas assis. Il regardait avec une sorte de curiosité les végétaux secs collés par Rousseau sur du papier, et encadrés dans des bordures de bois noir.

Au bruit de la porte vitrée, il se retourna, et, avec un salut plein de courtoisie :

– J'ai l'honneur de parler à M. Rousseau ? dit-il.

– Oui, monsieur, répondit le philosophe avec un ton bourru qui n'excluait pas une sorte d'admiration pour la beauté remarquable et l'élégance sans affectation de son interlocuteur.

M. de Coigny était, en effet, un des plus aimables et des plus beaux hommes de France. C'est pour lui, sans aucun doute, que le costume de cette époque avait été imaginé. C'était pour faire briller la finesse et le tour de sa jambe parfaite, pour montrer dans toute leur ampleur gracieuse ses larges épaules et sa poitrine profonde, pour donner l'air majestueux à sa tête si bien posée, la blancheur de l'ivoire à ses mains irréprochables.

Cet examen satisfit Rousseau, qui admirait le beau en véritable artiste partout où il le rencontrait.

– Monsieur, dit-il, qu'y a-t-il pour votre service ?

– On a dû vous dire, monsieur, repartit le gentilhomme, que je suis le comte de Coigny. J'y ajouterai que je viens à vous de la part de madame la dauphine.

Rousseau salua, tout rouge ; Thérèse, dans un angle de la salle à manger, les mains dans ses poches, contemplait avec des yeux complaisants le beau messager de la plus grande princesse de France.

– Son Altesse royale me réclame… pourquoi ? dit Rousseau. Mais prenez donc un siège, monsieur, s'il vous plaît.

Et Rousseau s'assit lui-même. M. de Coigny prit une chaise de paille et l'imita.

– Monsieur, voici le fait : Sa Majesté, l'autre jour, en dînant à Trianon, a manifesté quelque sympathie pour votre musique, qui est charmante. Sa Majesté chantait vos meilleurs airs. Madame la dauphine, qui cherche en toute chose à plaire à Sa Majesté, a pensé que ce serait pour le roi un plaisir de voir représenter un de vos opéras-comiques à Trianon, sur le théâtre…

Rousseau salua profondément.

– Je viens donc, monsieur, vous demander, de la part de madame la dauphine…

– Oh ! monsieur, interrompit Rousseau, ma permission n'a rien à faire là. Mes pièces et les ariettes qui en font partie appartiennent au théâtre qui les a représentées. C'est aux comédiens qu'il faut les demander, et, là, Son Altesse royale ne rencontrera pas plus d'obstacles que chez moi. Les comédiens seront très heureux de jouer et de chanter devant Sa Majesté et toute la cour.

– Ce n'est pas précisément cela que je suis chargé de vous demander, monsieur, dit M. de Coigny. Son Altesse royale ma-

dame la dauphine veut donner au roi un divertissement plus complet et plus rare. Elle sait tous vos opéras, monsieur.

Autre salut de la part de Rousseau.

– Et les chante fort bien.

Rousseau se pinça les lèvres.

– C’est beaucoup d’honneur, balbutia-t-il.

– Or, poursuivit M. de Coigny, comme plusieurs dames de la cour sont excellentes musiciennes et chantent à ravir, comme plusieurs gentilshommes s’occupent aussi de musique avec certain succès, l’opéra que madame la dauphine choisirait parmi les vôtres serait exécuté, joué, par cette société de gentilshommes et de dames, dont les principaux acteurs seraient Leurs Altesses royales.

Rousseau fit un bond sur sa chaise.

– Je vous assure, monsieur, dit-il, que c’est pour moi un insigne honneur, et je vous prie d’en faire agréer à madame la dauphine mes très humbles remerciements.

– Oh ! ce n’est pas tout, monsieur, dit M. de Coigny avec un sourire.

– Ah !

– La troupe ainsi composée est plus illustre que l’autre, c’est vrai, mais moins expérimentée. Le coup d’œil, les conseils du maître sont indispensables : il faut que l’exécution soit digne de

l'auguste spectateur qui occupera la loge royale, digne aussi de l'illustre auteur.

Rousseau se leva pour saluer ; cette fois, le compliment l'avait touché ; il salua gracieusement M. de Coigny.

– Pour cela, monsieur, dit le gentilhomme, Son Altesse royale vous prie de vouloir bien venir à Trianon faire la répétition générale de l'ouvrage.

– Oh !… dit Rousseau, Son Altesse royale n'y pense pas… À Trianon, moi ?

– Eh bien ?… dit M. de Coigny de l'air le plus naturel du monde.

– Oh ! monsieur, vous êtes homme de goût, homme d'esprit ; vous avez le tact plus fin que beaucoup d'autres ; or, répondez, la main sur la conscience : Rousseau le philosophe, Rousseau le proscrit, Rousseau le misanthrope, à la cour, n'est-ce pas pour faire pâmer de rire toute la cabale ?

– Je ne vois pas, monsieur, répliqua froidement M. de Coigny, en quoi les risées et les propos de la sotte espèce qui vous persécute troubleraient le sommeil d'un galant homme et d'un écrivain qui peut passer pour le premier du royaume. Si vous avez cette faiblesse, monsieur Rousseau, cachez-la bien ; elle seule prêterait à rire à bien des gens. Quant à ce qu'on dira, vous m'avouerez qu'il faut qu'on y prenne garde, dès qu'il s'agit du plaisir et du désir d'une personne telle que Son Altesse royale madame la dauphine, héritière présomptive de ce royaume de France.

– Certainement, dit Rousseau, certainement.

– Serait-ce, dit M. de Coigny en souriant, un reste de fausse honte ?… Parce que vous avez été sévère pour les rois, craindriez-vous de vous humaniser ? Ah ! monsieur Rousseau, vous avez donné des leçons au genre humain ; mais vous ne le haïssez pas, j'espère ? … Et, d'ailleurs, vous en excepterez les dames qui sont du sang impérial.

– Monsieur, vous me pressez avec beaucoup de grâce ; mais réfléchissez à ma position… je vis retiré, seul…, malheureux.

Thérèse fit une grimace.

– Tiens, malheureux…, dit-elle ; il est difficile.

– Il en restera toujours, quoique je fasse, sur mon visage et dans mes manières, une trace désagréable pour les yeux du roi et des princesses, qui ne cherchent que la joie et le contentement. Que dirais-je là ?… que ferais je ?…

– On dirait que vous doutez de vous ; mais celui qui a écrit *La Nouvelle Héloïse* et *Les Confessions*, celui-là, monsieur, n'a-t-il donc pas plus d'esprit pour parler, pour agir, que nous autres tous tant que nous sommes ?

– Je vous assure, monsieur, qu'il m'est impossible…

– Ce mot-là, monsieur, n'est pas connu chez les princes.

– Voilà pourquoi, monsieur, je resterai chez moi.

– Monsieur, vous ne me ferez pas, à moi, messager téméraire qui me suis chargé de donner satisfaction à madame la dauphine, vous ne me ferez pas cette mortelle peine de m'obliger de retourner à Versailles, honteux, vaincu ; ce serait un tel

chagrin pour moi, que je m'exilerais à l'instant même. Voyons, cher monsieur Rousseau, pour moi, pour un homme rempli d'une sympathie profonde pour toutes vos œuvres, faites ce que votre grand cœur refuserait à des rois qui solliciteraient.

– Monsieur, votre grâce parfaite me gagne le cœur ; votre éloquence est irrésistible, et vous avez une voix qui m'émeut plus que je ne saurais dire.

– Vous vous laissez toucher ?

– Non, je ne puis... non, décidément ; ma santé s'oppose à un voyage.

– Un voyage ? Oh ! monsieur Rousseau, y pensez-vous ? Une heure un quart de voiture.

– Pour vous, pour vos fringants chevaux.

– Mais tous les chevaux de la cour sont à votre disposition, monsieur Rousseau. Je suis chargé par madame la dauphine de vous dire qu'il y a un logis pour vous préparé à Trianon ; car on ne veut pas que vous reveniez aussi tard à Paris. M. le dauphin, d'ailleurs, qui sait toutes vos œuvres par cœur, a dit devant sa cour qu'il tenait à montrer dans son palais la chambre qu'aurait occupée M. Rousseau.

Thérèse poussa un cri d'admiration, non pour Rousseau, mais pour le bon prince.

Rousseau ne put tenir à cette dernière marque de bienveillance.

– Il faut donc me rendre, dit-il, car jamais je n'ai été si bien attaqué.

– On vous prend par le cœur, monsieur, répliqua M. de Coigny ; par l'esprit, vous seriez inexpugnable.

– J'irai donc, monsieur, me rendre aux désirs de Son Altesse royale.

– Oh ! monsieur, recevez-en tous mes remerciements personnels. Permettez que je m'abstienne, quant à madame la dauphine : elle m'en voudrait de l'avoir prévenue pour ceux qu'elle veut vous adresser elle-même. D'ailleurs, vous savez, monsieur, que c'est à un homme de remercier une jeune et adorable femme qui veut bien faire des avances.

– C'est vrai, monsieur, répliqua Rousseau en souriant ; mais les vieillards ont le privilège des jolies femmes : on les prie.

– Monsieur Rousseau, vous voudrez donc bien me donner votre heure ; je vous enverrai mon carrosse, ou plutôt je viendrai vous prendre moi-même pour vous conduire.

– Pour cela, non, monsieur, je vous arrête, dit Rousseau. J'irai à Trianon, soit ; mais laissez-moi la faculté d'y aller à mon gré, à ma guise ; ne vous occupez plus de moi à partir de ce moment. J'irai, voilà tout, donnez-moi l'heure.

– Quoi ! monsieur, vous me refusez d'être votre introducteur ; il est vrai que je serais indigne, et qu'un nom pareil au vôtre s'annonce bien tout seul.

– Monsieur, je sais que vous êtes à la cour plus que je ne suis moi-même en aucun lieu du monde… Je ne refuse donc pas votre offre, à vous personnellement, mais j'aime mes aises ; je

veux aller là-bas comme j'irais à la promenade, et enfin… voilà mon ultimatum.

– Je m'incline, monsieur, et me garderais bien de vous déplaire en quoi que ce fût. La répétition commencera ce soir à six heures.

– Fort bien ; à six heures moins un quart, je serai à Trianon.

– Mais, enfin, par quels moyens ?

– Cela me regarde ; mes voitures, à moi, les voici.

Il montra sa jambe, encore bien prise et qu'il chaussait avec une sorte de prétention.

– Cinq lieues ! dit M. de Coigny consterné ; mais vous serez brisé ; la soirée va être fatigante ; prenez garde !

– Alors j'ai ma voiture et mes chevaux aussi ; voiture fraternelle, carrosse populaire, qui est au voisin aussi bien qu'à moi, comme l'air, le soleil et l'eau, carrosse qui coûte quinze sous.

– Ah ! mon Dieu ! la patache ! vous me donnez le frisson.

– Les banquettes, si dures pour vous, me paraissent un lit de sybarite. Je les trouve rembourrées de duvet ou de feuilles de rose. À ce soir, monsieur, à ce soir.

M. de Coigny, se voyant ainsi congédié, prit son parti, et, après bon nombre de remerciements, d'indications plus ou moins précises et de retours pour faire agréer ses services, il descendit l'escalier noir, reconduit sur le palier par Rousseau et au milieu de l'étage par Thérèse.

M. de Coigny gagna sa voiture, qui l’attendait dans la rue, et s’en retourna à Versailles, souriant tout bas.

Thérèse rentra, ferma la porte avec une humeur pleine de tempêtes et qui fit présager de l’orage à Rousseau.

Chapitre CIX
La toilette de Rousseau

Lorsque M. de Coigny fut parti, Rousseau, dont cette visite avait changé les idées, s'assit avec un grand soupir dans un petit fauteuil et dit d'un ton endormi :

– Ah ! quel ennui ! Que les gens me fatiguent avec leurs persécutions !

Thérèse, qui rentrait, prit ces paroles au vol et venant se placer en face de Rousseau :

– Êtes-vous orgueilleux ! lui dit-elle.

– Moi ? fit Rousseau surpris.

– Oui, vous êtes un vaniteux, un hypocrite !

– Moi ?

– Vous… Vous êtes enchanté d'aller à la cour et vous cachez votre joie sous une fausse indifférence.

– Ah ! mon Dieu ! répliqua, en haussant les épaules, Rousseau humilié d'être si bien deviné.

– N'allez-vous pas me faire accroire que ce n'est pas un grand honneur pour vous, de faire entendre au roi les airs que vous grattez ici comme un fainéant sur votre épinette ?

Rousseau regarda sa femme avec un œil irrité.

– Vous êtes une sotte, dit-il, il n'y a pas d'honneur pour un homme comme moi à paraître devant un roi. À quoi cet homme doit-il d'être sur le trône ? À un caprice de la nature qui l'a fait naître d'une reine ; mais, moi, je suis digne d'être appelé devant le roi pour le récréer ; c'est à mon travail que je le dois, et à mon talent acquis par le travail.

Thérèse n'était pas femme à se laisser battre ainsi.

– Je voudrais bien que M. de Sartine vous entendît parler de la sorte. Il y aurait pour vous un cabanon à Bicêtre ou une loge à Charenton.

– Parce que, dit Rousseau, ce M. de Sartine est un tyran à la solde d'un autre tyran, et que l'homme est sans défense contre les tyrans, avec son seul génie ; mais, si M. de Sartine me persécutait…

– Eh bien, après ? dit Thérèse.

– Ah ! oui, soupira Rousseau, je sais que mes ennemis seraient heureux ; oui !…

– Pourquoi avez-vous des ennemis ? dit Thérèse. Parce que vous êtes méchant, et parce que vous avez attaqué tout le monde. Ah ! c'est M. de Voltaire qui a des amis, à la bonne heure !

– C’est vrai, répondit Rousseau avec un sourire d’une expression angélique.

– Mais, dame ! M. de Voltaire est gentilhomme ; il a pour ami intime le roi de Prusse ; il a des chevaux, il est riche, il a son château de Ferney… Et tout cela c’est à son mérite qu’il le doit… Aussi, quand il va à la cour, on ne le voit pas faire le dédaigneux, il est comme chez lui.

– Et vous croyez, dit Rousseau, que je ne serai pas là comme chez moi ? vous croyez que je ne sais pas d’où vient tout l’argent qu’on y dépense, et que je suis dupe des respects qu’on y rend au maître ? Eh ! bonne femme, qui jugez tout à tort et à travers, songez donc que, si je fais le dédaigneux, c’est parce que je dédaigne ; songez donc que, si je dédaigne le luxe de ces courtisans, c’est qu’ils ont volé leur luxe.

– Volé ! dit Thérèse avec une indignation inexprimable.

– Oui, volé ! à vous, à moi, à tout le monde. Tout l’or qu’ils ont sur leurs habits devrait être réparti sur les têtes des malheureux qui manquent de pain. Voilà pourquoi, moi qui pense à tout cela, je ne vais qu’avec répugnance à la cour.

– Je ne dis pas que le peuple soit heureux, dit Thérèse ; mais, enfin, le roi est le roi.

– Eh bien ! je lui obéis ; que veut-il de plus ?

– Ah ! vous obéissez parce que vous avez peur. Il ne faut pas dire que vous allez à contre-cœur quelque part et que vous êtes un homme courageux, sinon je répondrai, moi, que vous êtes un hypocrite et que cela vous plaît beaucoup.

– Je n’ai peur de rien, dit superbement Rousseau.

– Bon ! allez donc un peu dire au roi le quart de ce que vous me racontiez tout à l'heure.

– Je le ferai assurément, si mon sentiment le commande.

– Vous ?

– Oui, moi ; ai-je jamais reculé ?

– Bah ! vous n'osez pas prendre au chat un os qu'il ronge, de peur qu'il ne vous griffe… Que sera-ce quand vous serez entouré de gardes et de gens d'épée ?… Voyez-vous, je vous connais comme si j'étais votre mère… Vous allez tout à l'heure vous raser de frais, vous pommader, vous adoniser ; vous ferez belle jambe, vous prendrez votre petit clignement d'yeux intéressant, parce que vous avez les yeux tout petits et tout ronds, et qu'en les ouvrant naturellement on les verrait, tandis qu'en clignant vous faites croire qu'ils sont grands comme des portes cochères ; vous me demanderez vos bas de soie, vous mettrez l'habit chocolat à boutons d'acier, la perruque neuve, et un fiacre, et mon philosophe ira se faire adorer des belles dames… et demain, ah ! demain, ce sera une extase, une langueur, vous serez revenu amoureux, vous écrirez de petites lignes en soupirant, et vous arroserez votre café de vos larmes. Oh ! comme je vous connais !…

– Vous vous trompez, ma bonne, dit Rousseau. Je vous dis qu'on me violente pour que j'aille à la cour. J'irai, parce que, après tout, je crains le scandale, comme tout honnête citoyen doit le craindre. D'ailleurs, je ne suis pas de ceux qui se refusent à reconnaître la suprématie d'un citoyen dans une république ; mais, quant à faire des avances de courtisan, quant à faire frotter mon habit neuf contre les paillettes de ces messieurs de

l’Œil-de-Bœuf, non, non ! je n’en ferai rien, et, si vous m’y prenez, raillez-moi tout à l’aise.

– Ainsi, vous ne vous habillerez pas ? dit Thérèse ironiquement.

– Non.

– Vous ne mettrez pas votre perruque neuve ?

– Non.

– Vous ne clignerez pas vos petits veux ?

– Je vous dis que j’irai là comme un homme libre, sans affectation et sans peur ; j’irai à la cour comme j’irais au théâtre ; et, que les comédiens me trouvent bien ou mal, je m’en moque.

– Oh ! vous ferez bien au moins votre barbe, dit Thérèse ; elle est longue d’un demi-pied.

– Je vous dis que je ne changerai rien à ma tenue.

Thérèse se mit à rire si bruyamment, que Rousseau en fut étourdi et passa dans l’autre chambre.

La ménagère n’était pas au bout de ses persécutions ; elle en avait de toutes couleurs et de toute étoffe.

Elle tira de l’armoire les habits de cérémonie, le linge frais et les souliers cirés à l’œuf, avec un soin minutieux. Elle vint étaler toutes ces belles choses sur le lit et sur les chaises de Rousseau.

Mais celui-ci ne parut pas y prêter la moindre attention.

Thérèse lui dit alors :

– Voyons, il est temps que vous vous habilliez… C'est long, une toilette de cour… Vous n'aurez plus le loisir d'aller à Versailles pour l'heure indiquée.

– Je vous ai dit, Thérèse, répliqua Rousseau, que je me trouvais bien ainsi. C'est le costume avec lequel je me présente journellement devant mes concitoyens. Un roi n'est pas autre chose qu'un citoyen comme moi.

– Allons, allons, dit Thérèse pour le tenter et l'amener par insinuation à sa volonté, ne vous butez pas, Jacques, et ne faites pas une sottise… Vos habits sont là… votre rasoir est tout prêt ; j'ai fait avertir le barbier, si vous avez vos nerfs aujourd'hui…

– Merci, ma bonne, répondit Rousseau, je me donnerai seulement un coup de brosse, et je prendrai mes souliers parce que l'on ne sort pas en pantoufles.

– Aurait-il de la volonté par hasard ? se demanda Thérèse.

Et elle l'excita tantôt par la coquetterie, tantôt par la persuasion, tantôt par la violence de ses railleries. Mais Rousseau la connaissait ; il voyait le piège ; il sentait qu'aussitôt après avoir cédé, il serait impitoyablement honni et berné par sa gouvernante. Il ne voulut donc pas céder et s'abstint de regarder les beaux habits qui relevaient ce qu'il appelait sa bonne mine naturelle.

Thérèse le guettait. Elle n'avait plus qu'une ressource : c'était le coup d'œil que Rousseau ne négligeait jamais de don-

ner au miroir en sortant, car le philosophe était propre à l’excès, si l’on peut trouver de l’excès dans la propreté.

Mais Rousseau continua de se tenir en garde, et, comme il avait surpris le regard anxieux de Thérèse, il tourna le dos au miroir. L’heure arriva ; le philosophe s’était farci la tête de tout ce qu’il pourrait dire de désagréablement sentencieux au roi.

Il en récita quelques bribes tout en attachant les boucles de ses souliers, jeta son chapeau sous son bras, prit sa canne, et, profitant d’un moment où Thérèse ne pouvait le voir, il détira son habit et sa veste avec les deux mains pour en effacer les plis.

Thérèse rentra et lui offrit un mouchoir qu’il enfouit dans sa vaste poche, et le reconduisit jusqu’au palier en lui disant :

– Voyons, Jacques, soyez raisonnable ; vous êtes affreux ainsi, vous avez l’air d’un faux-monnayeur.

– Adieu, dit Rousseau.

– Vous avez l’air d’un coquin, monsieur, dit Thérèse, prenez bien garde !

– Prenez garde au feu, répliqua Rousseau ; ne touchez pas à mes papiers.

– Vous avez l’air d’un mouchard, je vous assure, dit Thérèse au désespoir.

Rousseau ne répliqua rien ; il descendait les degrés en chantonnant, et, en profitant de l’obscurité, il brossait son chapeau avec sa manche, secouait son jabot de toile avec sa main gauche, et s’improvisait une rapide mais intelligente toilette.

En bas, il affronta la boue de la rue Plâtrière, mais sur la pointe de ses souliers, et gagna les Champs-Élysées, où stationnaient ces honnêtes voitures que, par purisme, nous nommerons des pataches, et qui voituraient ou plutôt assommaient encore il y a douze ans, de Paris à Versailles, les voyageurs réduits à l'économie.

Chapitre CX
Les coulisses de Trianon

Les circonstances du voyage sont indifférentes. Nécessairement Rousseau dut faire la route avec un Suisse, un commis aux aides, un bourgeois et un abbé.

Il arriva vers cinq heures et demie du soir. Déjà la cour était rassemblée à Trianon ; l'on préludait en attendant le roi, car, pour l'auteur, il n'en était pas question le moins du monde.

Certaines personnes savaient bien que M. Rousseau, de Genève, viendrait diriger la répétition ; mais il n'était pas plus intéressant de voir M. Rousseau que M. Rameau, ou M. Marmontel, ou toute autre de ces bêtes curieuses dont les gens de cour se payaient la vue dans leur salon ou dans leur petite maison.

Rousseau fut reçu par l'officier de service, à qui M. de Coigny avait enjoint de le faire avertir sitôt que le Genevois arriverait.

Le gentilhomme accourut avec sa courtoisie ordinaire et accueillit Rousseau par le plus aimable empressement. Mais à peine eut-il jeté les yeux sur le personnage, qu'il s'étonna et ne put s'empêcher de recommencer l'examen.

Rousseau était poudreux, fripé, pâle, et sur sa pâleur tranchait une barbe de solitaire, telle que jamais maître des cérémonies n'avait vu sa pareille se refléter dans les glaces de Versailles.

Rousseau devint fort gêné sous le regard de M. de Coigny, et plus gêné encore lorsque, s'approchant de la salle de spectacle, il vit la profusion de beaux habits, de dentelles boursouflées, de diamants et de cordons bleus qui faisaient, sur les dorures de la salle, l'effet d'un bouquet de fleurs dans une immense corbeille.

Rousseau se trouva mal à l'aise aussi quand il eut respiré cette atmosphère ambrée, fine et enivrante pour ses sens plébéiens.

Cependant, il fallait marcher et payer d'audace. Bon nombre de regards se fixaient sur lui, qui faisait tache dans cette assemblée.

M. de Coigny, toujours le précédant, le conduisit à l'orchestre, où les musiciens l'attendaient.

Là, il se trouva un peu soulagé, et, pendant qu'on exécutait sa musique, il pensa sérieusement qu'il était au plus fort du danger, que c'en était fait, et que tous les raisonnements du monde n'y pouvaient rien.

Déjà madame la dauphine était en scène avec son costume de Colette ; elle attendait son Colin.

M. de Coigny, dans sa loge, changeait de costume.

Tout à coup, on vit entrer le roi au milieu d'un cercle de têtes courbées.

Louis XV souriait et semblait animé de la meilleure humeur.

Le dauphin s'assit à sa droite, et M. le comte de Provence arriva s'asseoir à sa gauche.

Les cinquante personnes qui formaient l'assemblée, assemblée intime s'il en fut, s'assirent sur un geste du roi.

– Eh bien, ne commence-t-on pas ? dit Louis XV.

– Sire, dit la dauphine, les bergers et les bergères ne sont pas encore habillés ; nous les attendons.

– On pouvait figurer en habit de ville, dit le roi.

– Non sire, répliqua la dauphine du théâtre même, parce que nous voulons essayer les habits et les costumes aux lumières, pour en connaître sûrement l'effet.

– Très juste, madame, dit le roi ; alors, promenons-nous.

Et Louis XV se leva pour faire le tour du corridor et de la scène. Il était, d'ailleurs, assez inquiet de ne pas voir arriver madame du Barry.

Quand le roi fut parti de sa loge, Rousseau considéra mélancoliquement et avec un serrement de cœur cette salle vide et son propre isolement.

C'était un bien singulier contraste avec l'accueil qu'il avait redouté.

Il s'était figuré que, devant lui, tous les groupes s'ouvriraient, que la curiosité des gens de cour serait plus importune et plus significative que celle des Parisiens ; il avait craint les ques-

tions, les présentations ; et voilà que nul ne faisait attention à lui.

Il songea que sa barbe longue n'était pas encore assez longue, que des haillons n'eussent pas été plus remarqués que ses vieux habits. Il s'applaudit de ne pas avoir eu le ridicule de la prétention à l'élégance.

Mais, au fond de tout cela, il se sentait assez humilié d'être réduit tout au plus aux proportions d'un chef d'orchestre.

Soudain un officier s'approcha de lui et lui demanda s'il n'était pas M. Rousseau.

– Oui, monsieur, répliqua-t-il.

– Madame la dauphine désire vous parler, monsieur, dit l'officier.

Rousseau se leva fort ému.

La dauphine l'attendait. Elle tenait à la main l'ariette de Colette :

J'ai perdu tout mon bonheur

Aussitôt qu'elle vit Rousseau, elle vint à lui.

Le philosophe salua très humblement, en se disant qu'il saluait une femme et non une princesse.

La dauphine, de son côté, fut gracieuse avec le philosophe sauvage, comme elle l'eût été avec le plus accompli gentilhomme de l'Europe.

Elle lui demanda conseil sur l'inflexion à donner au troisième vers :

Colin me délaisse…

Rousseau développa une théorie de déclamation et de mélopée, qui fut interrompue, toute savante qu'elle était, par l'arrivée bruyante du roi et de quelques courtisans.

Louis XV entra dans le foyer, où madame la dauphine prenait ainsi la leçon du philosophe.

Le premier mouvement, le premier sentiment du roi, en apercevant ce personnage négligé, fut exactement le même qu'avait manifesté M. de Coigny ; seulement, M. de Coigny connaissait Rousseau et Louis XV ne le connaissait pas.

Il regarda donc fort longtemps notre homme libre, tout en recevant les compliments et les remerciements de la dauphine.

Ce regard, empreint d'une autorité toute royale, ce regard qui n'était accoutumé à se baisser jamais devant aucun, produisit un indicible effet sur Rousseau, dont l'œil vif était incertain et timide.

La dauphine attendit que le roi eût fait son examen, et alors elle s'avança du côté de Rousseau en disant :

– Votre Majesté veut-elle me permettre de lui présenter notre auteur ?

– Votre auteur ? fit le roi affectant de chercher dans sa mémoire.

Rousseau, pendant ce dialogue, était sur des charbons ardents. L'œil du roi avait parcouru successivement et brûlé, comme un rayon de soleil sous la lentille, cette barbe longue, ce jabot douteux, cette poussière et cette perruque mal coiffée du plus grand écrivain de son royaume.

La dauphine eut pitié de ce dernier.

– M. Jean-Jacques Rousseau, sire, dit-elle, l'auteur du charmant opéra que nous allons écorcher devant Votre Majesté.

Le roi leva la tête alors.

– Ah ! dit-il froidement, monsieur Rousseau, je vous salue.

Et il continuait à le regarder de façon à lui prouver toutes les imperfections de son costume.

Rousseau se demanda comment on saluait le roi de France, sans être un courtisan, mais aussi sans impolitesse, puisqu'il s'avouait être dans la maison de ce prince.

Mais, tandis qu'il se faisait de pareils raisonnements, le roi lui parlait avec cette facilité limpide des princes qui ont tout dit lorsqu'ils ont dit une chose agréable ou désagréable à leur interlocuteur.

Rousseau, ne parlant pas, était resté pétrifié. Toutes les phrases qu'il avait préparées pour le tyran, il les avait oubliées.

– Monsieur Rousseau, lui dit le roi toujours regardant son habit et sa perruque, vous avez fait une musique charmante, et qui, à moi, me fait passer de très agréables moments.

Et le roi se mit à chanter, de la voix la plus antipathique à tout diapason et à toute mélodie :

Si des galants de la ville
J'eusse écouté les discours,
Ah ! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours !

– C'est charmant ! dit le roi lorsqu'il eut fini.

Rousseau salua.

– Je ne sais pas si je chanterai bien, dit madame la dauphine.

Rousseau se tourna vers la princesse pour lui donner un conseil à cet égard.

Mais le roi s'était lancé de nouveau, et il chantait la romance de Colin :

Dans ma cabane obscure,
Toujours soucis nouveaux ;
Vent, soleil ou froidure,
Toujours peine et travaux.

Sa Majesté chantait effroyablement pour un musicien. Rousseau, à moitié flatté de la mémoire du monarque, à moitié blessé de sa détestable exécution, faisait la mine du singe qui grignote un oignon, et qui pleure d'un côté en riant de l'autre.

La dauphine tenait son sérieux avec cet imperturbable sang-froid qu'on ne trouve qu'à la cour.

Le roi, sans s'embarrasser de rien, continua :

Colette, ma bergère,
Si tu viens l'habiter,
Colin, dans sa chaumière,
N'a rien à regretter.

Rousseau sentit le rouge lui monter au visage.

– Dites-moi, monsieur Rousseau, fit le roi, est-il vrai que vous vous habillez quelquefois en Arménien ?

Rousseau devint encore plus rouge, et sa langue s'embarrassa au fond de son gosier, de telle sorte que pour un royaume elle n'eût pu fonctionner en ce moment.

Le roi se remit à chanter sans attendre sa réponse :

Ah ! pour l'ordinaire
L'amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend.

– Vous demeurez rue Plâtrière, je crois, monsieur Rousseau ? dit le roi.

Rousseau fit un signe de tête affirmatif, mais c'était là l'*ultima Thule*[3] de ses forces… Jamais il n'en avait appelé autant à son secours.

---

[3] Nom donné par les Grecs et les Romains à la terre la plus septentrionale du monde connu.

Le roi fredonna :

C'est un enfant, c'est un enfant…

– On dit que vous êtes très mal avec Voltaire, monsieur Rousseau ?

Pour le coup, Rousseau perdit le peu qui lui restait de tête. Il perdit aussi toute contenance. Le roi ne parut pas avoir grande pitié pour lui et, poursuivant sa féroce mélomanie, il s'éloigna en chantant :

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes,

avec des accompagnements d'orchestre à faire périr Apollon, comme ce dernier avait fait périr Marsyas.

Rousseau demeura seul au milieu du foyer. La dauphine l'avait quitté pour mettre la dernière main à sa toilette.

Rousseau, trébuchant, tâtonnant, regagna le corridor ; mais, au beau milieu, il se heurta dans un couple éblouissant de diamants, de fleurs et de dentelles, qui emplissait le corridor, bien que le jeune homme serrât fort tendrement le bras de la jeune femme.

La jeune femme, avec ses dentelles frissonnantes, avec sa coiffure gigantesque, son éventail et ses parfums, était radieuse comme un astre. Rousseau venait d'être heurté par elle.

Le jeune homme, mince, délicat, charmant, froissant son cordon bleu sur son jabot d'Angleterre, poussait des éclats de rire d'une engageante franchise, et les coupait soudain par des

réticences ou des chuchotements qui faisaient rire la dame à son tour, et les montrait ensemble de la meilleure intelligence du monde.

Rousseau reconnut madame la comtesse du Barry dans cette belle dame, dans cette séduisante créature ; et, aussitôt qu'il l'eut vue, selon son habitude de s'absorber dans une seule contemplation, il ne vit plus son compagnon.

Le jeune homme au cordon bleu n'était autre que M. le comte d'Artois, qui folâtrait du plus joyeux de son cœur avec la maîtresse de son grand-père.

Madame du Barry, en apercevant cette noire figure de Rousseau, se mit à crier :

– Ah ! mon Dieu !

– Eh quoi ! fit le comte d'Artois regardant à son tour le philosophe.

Et déjà il étendait la main pour faire doucement passage à sa compagne.

– M. Rousseau ! s'écria madame du Barry.

– Rousseau de Genève ? dit le comte d'Artois, du ton d'un écolier en vacances.

– Oui, Monseigneur, répliqua la comtesse.

– Ah ! bonjour, monsieur Rousseau, dit l'espiègle en voyant que Rousseau venait de pousser une pointe désespérée pour

forcer le passage ; bonjour… Nous allons entendre de votre musique.

– Monseigneur…, balbutia Rousseau qui aperçut le cordon bleu.

– Ah ! de la bien charmante musique, dit la comtesse, bien conforme à l'esprit et au cœur de son auteur !

Rousseau releva la tête et vint brûler son regard au regard de feu de la comtesse.

– Madame…, dit-il de mauvaise humeur.

– Je jouerai Colin, madame, s'écria le comte d'Artois, et je vous prie, madame la comtesse, de jouer Colette.

– De tout mon cœur, Monseigneur ; mais je n'oserai jamais, moi qui ne suis pas artiste, profaner la musique du maître.

Rousseau eût donné sa vie pour oser regarder encore ; mais la voix, mais le ton, mais la flatterie, mais la beauté avaient chacun déposé un hameçon dans son cœur.

Il voulut fuir.

– Monsieur Rousseau, dit le prince en lui barrant le passage, je veux que vous m'appreniez le rôle de Colin.

– Je n'oserais demander à monsieur de me donner des conseils pour celui de Colette, dit la comtesse en jouant la timidité, de sorte qu'elle acheva de terrasser le philosophe.

Les yeux de celui-ci cependant demandèrent pourquoi.

– Monsieur me hait, dit-elle au prince de sa voix enchanteresse.

– Allons donc ! s'écria le comte d'Artois, vous ! qui peut vous haïr, madame ?

– Vous le voyez bien, dit-elle.

– M. Rousseau est trop honnête homme et fait de trop jolies choses pour fuir une aussi charmante femme, dit le comte d'Artois.

Rousseau poussa un grand soupir, comme s'il eût été prêt à rendre l'âme, et il s'enfuit par la mince ouverture que le comte d'Artois laissa imprudemment entre lui et la muraille.

Mais Rousseau n'avait pas de bonheur ce soir-là ; il ne fit pas quatre pas sans aller se heurter à un nouveau groupe.

Cette fois, ce groupe se composait de deux hommes ; l'un vieux, l'autre jeune : l'un avait le cordon bleu, c'était le jeune ; l'autre, qui pouvait avoir cinquante-cinq ans, était vêtu de rouge et tout pâle d'austérité.

Ces deux hommes entendirent le joyeux comte d'Artois crier et rire de toute sa force :

– Ah ! monsieur Rousseau, monsieur Rousseau, je dirai que madame la comtesse vous a fait fuir, et, en vérité, personne ne le voudra croire.

– Rousseau ? murmurèrent les deux hommes.

– Arrêtez-le, mon frère, dit le prince toujours riant ; arrêtez-le, monsieur de la Vauguyon.

Rousseau comprit alors sur quel écueil son étoile fâcheuse venait de le faire échouer.

M. le comte de Provence et le gouverneur des enfants de France !

Le comte de Provence barra donc aussi le chemin à Rousseau.

– Bonjour, monsieur, lui dit-il de sa voix brève et pédante.

Rousseau, éperdu, s'inclina en murmurant :

– Je n'en sortirai pas !

– Ah ! je suis bien aise de vous trouver, monsieur ! dit le prince du ton d'un précepteur qui cherchait et qui retrouve un écolier en faute.

– Encore des compliments absurdes, pensa Rousseau. Que ces grands sont fades !

– J'ai lu votre traduction de Tacite, monsieur.

– Ah ! c'est vrai, se dit Rousseau ; celui-ci est un savant, un pédant.

– Savez-vous que c'est fort difficile à traduire, Tacite ?

– Mais, Monseigneur, je l'ai écrit dans une petite préface.

– Oui je le sais bien, je le sais bien ; vous y dites que vous ne savez que médiocrement le latin.

– Monseigneur, c'est bien vrai.

– Alors, pourquoi traduire Tacite, monsieur Rousseau ?

– Monseigneur, c'est un exercice de style.

– Ah ! monsieur Rousseau, vous avez eu tort de traduire *imperatoria brevitate* par *un discours grave et concis*.

Rousseau, inquiet, chercha dans sa mémoire.

– Oui, dit le jeune prince avec l'aplomb d'un vieux savant qui relève une faute dans Saumaise ; oui, vous avez traduit ainsi. C'est dans le paragraphe où Tacite raconte que Pison harangua ses soldats.

– Eh bien, Monseigneur ?

– Eh bien, monsieur Rousseau, *imperatoria brevitate* signifie *avec la concision d'un général*… ou d'un homme habitué à commander. La concision du commandement… voilà l'expression, n'est-ce pas, monsieur de la Vauguyon ?

– Oui, Monseigneur, répondit le gouverneur.

Rousseau ne répondit rien. Puis le prince ajouta :

– Cela est un bel et bon contresens, monsieur Rousseau… Oh ! je vous en trouverai encore un.

Rousseau pâlit.

– Tenez, monsieur Rousseau, c'est dans le paragraphe relatif à Cecina. Il commence ainsi : *At in superiore Germania…* Vous savez, on fait le portrait de Cecina, et Tacite dit : *Cito sermone.*

– Je me rappelle parfaitement, Monseigneur.

– Vous avez traduit cela par *parlant bien…*

– Sans doute, Monseigneur, et je croyais…

– *Cito sermone* veut dire *parle vite*, c'est-à-dire facilement.

– J'ai dit *parlant bien* ?

– Il y aurait eu *decoro* ou *ornato* ou *eleganti sermone ; cito* est une épithète pittoresque, monsieur Rousseau. C'est comme dans la peinture du changement de conduite d'Othon. Tacite dit : *Delata voluptas, dissimulata luxuria cunctaque, ad imperii decorem composita.*

– J'ai traduit par : *Renvoyant à d'autres temps le luxe et la volupté, il surprit tout le monde en s'appliquant à rétablir la gloire de l'empire.*

– À tort, monsieur Rousseau, à tort. D'abord, vous avez fait une seule phrase de trois petites phrases, ce qui vous a forcé de mal traduire *dissimulata luxuria* ; ensuite, vous avez fait un contresens dans le dernier membre de cette phrase. Tacite n'a pas voulu dire que l'empereur Othon s'appliquât à rétablir la gloire de l'empire ; il a voulu dire que, ne satisfaisant plus ses passions et dissimulant ses habitudes de luxe, Othon accommodait tout, appliquait tout, faisait tourner tout… tout, vous entendez bien, monsieur Rousseau, c'est-à-dire ses passions et ses

vices mêmes, à la gloire de l'empire. Voilà le sens, il est complexe ; le vôtre est restreint ; n'est-ce pas, monsieur de la Vauguyon ?

– Oui, Monseigneur.

Rousseau suait et soufflait sous cette pression impitoyable.

Le prince le laissa respirer un moment ; après quoi :

– Vous êtes bien supérieur dans la philosophie, dit-il.

Rousseau s'inclina.

– Seulement, votre *Émile* est un livre dangereux.

– Dangereux, Monseigneur ?

– Oui, par la quantité d'idées fausses que cela donnera aux petits bourgeois.

– Monseigneur, dès qu'un homme est père, il rentre dans les conditions de mon livre, fût-il le plus grand, fût-il le dernier du royaume… Être père… c'est…

– Dites donc, monsieur Rousseau, demanda tout à coup le méchant prince, c'est un bien amusant livre que vos *Confessions*… Au fait, voyons, combien avez-vous eu d'enfants ?

Rousseau pâlit, chancela, et leva sur le jeune bourreau un œil de colère et de stupéfaction dont l'expression redoubla la maligne humeur du comte de Provence.

Il en était bien ainsi ; car, sans attendre la réponse, le prince s'éloigna, tenant son précepteur sous le bras, et poursuivant ses commentaires sur les ouvrages de l'homme qu'il venait d'écraser avec férocité.

Rousseau, demeuré seul, se réveilla peu à peu de son étourdissement, lorsqu'il entendit les premières mesures de son ouverture exécutée à l'orchestre.

Il se dirigea de ce côté en oscillant, et, arrivé à son siège, il se dit :

– Fou, stupide, lâche que je suis ! voici que je viens de trouver la réponse qu'il m'eût fallu faire à ce petit pédant cruel. « Monseigneur, lui eussé-je dit, ce n'est pas charitable de la part d'un jeune homme de tourmenter un pauvre vieillard. »

Il en était là, tout content de sa phrase, quand madame la dauphine et M. de Coigny commencèrent leur duo. La préoccupation du philosophe fut détournée par la souffrance du musicien ; après le cœur, l'oreille recevait son supplice.

Chapitre CXI
La répétition

Une fois la répétition commencée, l'attention excitée par le spectacle même, Rousseau cessa d'être remarqué. Ce fut lui qui observa autour de lui. Il entendit des seigneurs qui chantaient faux sous des habits villageois, et vit des dames qui coquetaient comme des bergères sous des habits de cour.

Madame la dauphine chantait juste, mais elle était mauvaise actrice ; elle avait, d'ailleurs, si peu de voix, qu'on l'entendait à peine. Le roi, pour n'intimider personne, s'était réfugié dans une loge obscure où il causait avec les dames.

M. le dauphin soufflait les paroles de l'opéra, qui marchait royalement mal.

Rousseau prit le parti de ne plus écouter, mais il lui fut difficile de ne plus entendre. Il avait cependant une consolation ; car il venait d'apercevoir une délicieuse figure parmi les illustres comparses, et la villageoise que le ciel avait douée de cette belle figure chantait avec la plus belle voix de toute la troupe.

Rousseau se concentra donc et s'absorba par-dessus son pupitre à regarder la charmante figure, et il ouvrit ses deux oreilles pour aspirer toute la mélodie de sa voix.

La dauphine, qui vit ainsi l'auteur attentif, se persuada aisément, grâce à son sourire, grâce à ses yeux mourants, qu'il trouvait satisfaisante l'exécution des bons morceaux et, pour

avoir un compliment, car elle était femme, elle se pencha vers le pupitre en disant :

– Est-ce que c'est mal ainsi, monsieur Rousseau ?

Rousseau, béant et engourdi, ne répliqua rien.

– Allons, nous nous sommes trompés, dit la dauphine, et M. Rousseau n'ose le dire. Je vous en supplie, monsieur Rousseau.

Les regards de Rousseau ne quittaient plus cette belle personne, qui ne s'apercevait pas, elle, de l'attention dont elle était l'objet.

– Ah ! dit la dauphine en suivant la direction du regard de notre philosophe, c'est mademoiselle de Taverney qui a fait une faute !…

Andrée rougit, elle vit tous les yeux se porter sur elle.

– Non ! non ! s'écria Rousseau, ce n'est pas mademoiselle, car mademoiselle chante comme un ange.

Madame du Barry décocha au philosophe un coup d'œil plus aigu qu'un javelot.

Le baron de Taverney, au contraire, sentit son cœur se fondre de joie et caressa Rousseau de son plus charmant sourire.

– Est-ce que vous trouvez que cette jeune fille chante bien ? demanda madame du Barry au roi, que les paroles de Rousseau avaient frappé visiblement.

– Je n'entends pas…, dit Louis XV ; dans un ensemble… il faut être musicien pour cela.

Cependant Rousseau s'agitait dans son orchestre pour faire chanter le chœur :

Colin revint à sa bergère ;
Célébrons un retour si beau.

En se retournant après un essai, il vit M. de Jussieu qui le saluait avec aménité.

Ce ne fut pas un médiocre plaisir pour le Genevois que d'être vu régentant la cour, par un homme de cour qui l'avait un peu froissé de sa supériorité.

Il lui rendit cérémonieusement son salut et se remit à regarder Andrée, que l'éloge avait rendue encore plus belle. La répétition continua, et madame du Barry devint d'une humeur atroce : elle avait deux fois surpris Louis XV distrait, par le spectacle, des jolies choses qu'elle lui disait.

Le spectacle, nécessairement pour la jalouse, c'était Andrée ; ce qui n'empêcha point madame la dauphine de recueillir force compliments et de se montrer d'une gaieté charmante.

M. le duc de Richelieu papillonnait autour d'elle avec la légèreté d'un jeune homme, et il avait réussi à former dans le fond du théâtre un cercle de rieurs, dont la dauphine était le centre, et qui inquiétait furieusement le parti du Barry.

– Il paraît, dit-il tout haut, que mademoiselle de Taverney a une jolie voix.

– Charmante, dit la dauphine ; et, sans mon égoïsme, je l'eusse fait jouer Colette ; mais, comme c'est pour m'amuser que j'ai pris ce rôle, je ne le laisse à personne.

– Ah ! mademoiselle de Taverney ne le chanterait pas mieux que Votre Altesse royale, dit Richelieu, et…

– Mademoiselle est excellente musicienne, dit Rousseau profondément pénétré.

– Excellente, dit la dauphine ; et, s'il faut que je l'avoue, c'est elle qui m'apprend mon rôle ; et puis elle danse à ravir, et moi, je danse fort mal.

On peut juger de l'effet de ces conversations sur le roi, sur madame du Barry, et sur tout ce peuple de curieux, de nouvellistes, d'intrigants et d'envieux ; chacun récoltait un plaisir en faisant une blessure, ou recevait le coup avec honte et douleur. Il n'y avait pas d'indifférents, sauf peut-être Andrée elle même.

La dauphine, aiguillonnée par Richelieu, finit par faire chanter à Andrée la romance :

J'ai perdu mon serviteur,
Colin me délaisse.

On vit le roi laisser aller sa tête en cadence avec des mouvements si vifs de plaisir, que tout le rouge de madame du Barry tombait en petites écailles, comme fait la peinture à l'humidité.

Richelieu, plus méchant qu'une femme, savoura sa vengeance. Il s'était rapproché de Taverney le père, et ces deux vieillards formaient un groupe de statues qu'on eût pu appeler l'Hypocrisie et la Corruption clignant un projet d'union.

Leur joie devint d'autant plus vive que le front de madame du Barry s'assombrissait peu à peu. Elle y mit le comble en se levant avec une espèce de colère ; ce qui était contre toutes les règles, puisque le roi était encore assis.

Les courtisans sentirent l'orage comme les fourmis et se hâtèrent de chercher l'abri près des plus forts. Aussi vit-on madame la dauphine plus entourée de ses amis, madame du Barry plus caressée des siens.

Peu à peu l'intérêt de la répétition déviait de sa ligne naturelle et se portait sur un autre ordre d'idées. Il ne s'agissait plus de Colette ou de Colin, et beaucoup de spectateurs pensaient que ce serait peut-être à madame du Barry de chanter bientôt :

J'ai perdu mon serviteur,
Colin me délaisse.

– Vois-tu, dit Richelieu bas à Taverney, vois-tu l'étourdissant succès de ta fille ?

Et il l'entraîna dans le corridor en poussant une porte vitrée, d'où il fit tomber un curieux qui s'était suspendu au carreau pour voir dans la salle.

– La peste du drôle ! grommela M. de Richelieu en époussetant sa manche, que le contrecoup de la porte avait froissée, et surtout en voyant que le curieux était vêtu comme les ouvriers du château.

C'en était un, en effet, qui, un panier de fleurs sous le bras, avait réussi à se hisser derrière la vitre et à plonger les yeux dans la salle, où il avait vu tout le spectacle.

Il fut repoussé dans le corridor, où il faillit tomber à la renverse ; mais, s'il ne tomba pas, son panier fut renversé.

– Ah ! mais ce drôle, je le connais, dit Taverney avec un regard courroucé.

– Qui est-ce ? demanda le duc.

– Que fais-tu ici, coquin ? dit Taverney.

Gilbert, car c'était lui, et le lecteur l'a déjà reconnu, répliqua fièrement :

– Vous le voyez, je regarde.

– Au lieu de faire ton ouvrage, dit Richelieu.

– Mon ouvrage est fini, dit humblement Gilbert au duc, sans daigner regarder Taverney.

– Je trouverai donc ce fainéant partout ! dit Taverney.

– Là, là, monsieur, interrompit une voix doucement. Mon petit Gilbert est un bon travailleur et un botaniste très appliqué.

Taverney se retourna et vit M. de Jussieu qui caressait les joues de Gilbert.

Il rougit de colère et s'éloigna.

– Les valets ici ! murmura-t-il.

– Chut ! lui dit Richelieu, Nicole y est bien… Regarde… au coin de cette porte, là-haut… La petite égrillarde ! elle ne perd pas non plus une œillade.

En effet, Nicole, derrière vingt autres domestiques de Trianon, levait par-dessus sa tête charmante, et ses yeux, dilatés par la surprise et l'admiration, semblaient tout voir en double.

Gilbert l'aperçut et tourna d'un autre côté.

– Viens, viens, dit le duc à Taverney, j'ai l'idée que le roi veut te parler… il cherche.

Et les deux amis s'éloignèrent dans la direction de la loge du roi.

Madame du Barry, tout debout, correspondait avec M. d'Aiguillon, debout aussi. Celui-ci ne perdait pas de vue aucun mouvement de son oncle.

Rousseau, demeuré seul, admirait Andrée ; il était occupé, si l'on veut nous passer cette expression, à en devenir amoureux.

Les illustres acteurs allaient se déshabiller dans leurs loges, où Gilbert avait renouvelé les fleurs.

Taverney, resté seul dans le couloir depuis que M. de Richelieu était allé trouver le roi, sentait son cœur transi et brûlé tour à tour dans l'attente. Enfin le duc revint et mit un doigt sur ses lèvres.

Taverney pâlit de joie et vint à la rencontre de son ami, qui l'entraîna sous la loge royale.

Là, ils entendirent ce que peu de gens pouvaient entendre.

Madame du Barry disant au roi :

– Attendrai-je Votre Majesté à souper ce soir ?

Et le roi répondant :

– Je me sens fatigué, comtesse ; excusez-moi.

Au même instant le dauphin arrivait et, marchant presque sur les pieds de la comtesse sans paraître la voir :

– Sire, dit-il, Votre Majesté nous fera-t-elle l'honneur de souper à Trianon ?

– Non, mon fils ; je le disais à l'instant même à madame ; je me sens fatigué ; toute votre jeunesse m'étourdirait… Je souperai seul.

Le dauphin s'inclina et partit. Madame du Barry salua jusqu'à la ceinture et se retira, tremblante de colère.

Le roi fit alors un signe à Richelieu.

– Duc, dit-il, j'ai à vous parler de certaine affaire qui vous regarde.

– Sire…

– Je n'ai pas été content… Je veux que vous m'expliquiez… Tenez… Je soupe seul, vous me tiendrez compagnie.

Et le roi regardait Taverney.

– Vous connaissez, je crois, ce gentilhomme, duc ?

– M. de Taverney ? Oui, sire.

– Ah ! le père de la charmante chanteuse.

– Oui, sire.

– Écoutez-moi, duc.

Le roi se baissa pour parler à l'oreille de Richelieu.

Taverney s'enfonça les ongles dans la peau, pour ne pas donner signe d'émotion.

Un moment après, Richelieu passa devant Taverney et lui dit :

– Suis-moi sans affectation.

– Où cela ? dit Taverney de même.

– Viens toujours.

Le duc partit. Taverney le suivit à vingt pas jusqu'aux appartements du roi.

Le duc entra dans la chambre ; Taverney demeura dans l'antichambre.

Chapitre CXII
L'écrin

M. de Taverney n'attendit pas longtemps. Richelieu, ayant demandé au valet de chambre de Sa Majesté ce que le roi avait laissé sur sa toilette, ressortit bientôt avec un objet que le baron ne put distinguer d'abord sous l'enveloppe de soie qui le couvrait.

Mais le maréchal tira son ami d'inquiétude, il l'entraîna du côté de la galerie.

– Baron, dit-il aussitôt qu'il se vit seul avec lui, tu m'as paru douter quelquefois de mon amitié pour toi ?

– Pas depuis notre réconciliation, répliqua Taverney.

– Alors tu as douté de ta fortune et de celle de tes enfants ?

– Oh ! pour cela, oui.

– Eh bien, tu avais tort. Ta fortune et celle de tes enfants se fait avec une rapidité qui devrait te donner le vertige.

– Bah ! fit Taverney, qui entrevoyait une partie de la vérité, mais qui ne se fût pas livré à Dieu et, par conséquent, se gardait bien du diable ; comment la fortune de mes enfants se fait-elle si vite ?

– Mais nous avons déjà M. Philippe capitaine, avec une compagnie payée par le roi.

– Oh ! c'est vrai… et je te le dois.

– Nullement. Ensuite nous allons avoir mademoiselle de Taverney marquise peut-être.

– Allons donc ! s'écria Taverney ; comment, ma fille ?…

– Écoute, Taverney, le roi est plein de goût ; la beauté, la grâce et la vertu, lorsqu'elles sont accompagnées du talent, enchantent Sa Majesté… Or, mademoiselle de Taverney réunit tous ces avantages à un point éminent… Le roi est donc enchanté de mademoiselle de Taverney.

– Duc, répliqua Taverney en prenant un air de dignité plus que grotesque pour le maréchal, duc, comment expliques-tu ce mot : enchanté ?

Richelieu n'aimait pas la prétention ; il répliqua sèchement à son ami :

– Baron, je ne suis pas fort sur la linguistique, je sais même fort peu l'orthographe. Enchanté, pour moi, a toujours signifié content outre mesure, voilà… Si tu es marri outre mesure de voir ton roi content de la beauté, du talent, du mérite de tes enfants, tu n'as qu'à parler… je m'en vais retourner près de Sa Majesté.

Et Richelieu pivota sur ses talons avec une aisance toute juvénile.

– Duc, tu ne m'as pas bien compris, s'écria le baron en l'arrêtant. Vertubleu ! tu es vif.

– Pourquoi me dis-tu que tu n'es pas content ?

– Eh ! je n'ai pas dit cela.

– Tu me demandes des commentaires sur le bon plaisir du roi… La peste soit du sot !

– Encore un coup, duc, je n'ai pas ouvert la bouche de cela. Il est bien certain que je suis content, moi.

– Ah ! toi… Eh bien, qui sera mécontent ?… Ta fille ?

– Eh ! eh !

– Mon cher, tu as élevé ta fille comme un sauvage que tu es.

– Mon cher, mademoiselle ma fille s'est élevée toute seule ; tu comprends bien que je n'ai pas été m'exténuer à cela. J'avais assez de vivre dans mon trou de Taverney… La vertu lui est poussée toute seule.

– Et l'on dit que les gens de campagne savent arracher les mauvaises herbes. Bref, ta fille est une bégueule.

– Tu te trompes, c'est une colombe.

Richelieu fit la grimace.

– Eh bien, la pauvre enfant n'a qu'à chercher un bon mari, car les occasions de fortune lui deviendront rares avec ce défaut-là.

Taverney regarda le duc avec inquiétude.

– Heureusement pour elle, continua-t-il, que le roi est si éperdument amoureux de la du Barry, que jamais il ne fera attention sérieusement à d'autres.

L'inquiétude de Taverney se changea en angoisses.

– Ainsi, continua Richelieu, ta fille et toi, vous pouvez vous rassurer. Je vais faire à Sa Majesté les objections nécessaires et le roi n'y tiendra pas le moins du monde.

– Mais à quoi, bon Dieu ? s'écria Taverney tout pâle, en secouant le bras de son ami.

– À faire un petit présent à mademoiselle Andrée, mon cher baron.

– Un petit présent !... Qu'est-ce donc ? dit Taverney plein de convoitise et d'espoir.

– Oh ! presque rien, fit négligemment Richelieu ; ceci... tiens.

Et il développa un écrin de la soie.

– Un écrin ?

– Une misère... un collier de quelques milliers de livres que Sa Majesté, flattée de lui avoir entendu chanter sa chanson favorite, voulait faire accepter à la chanteuse ; c'est dans l'ordre. Mais, puisque ta fille est effarouchée, n'en parlons plus.

– Duc, tu n'y penses pas, ce serait offenser le roi.

– Sans doute que ce serait offenser le roi ; mais est-ce que ce n'est pas toujours le propre de la vertu d'offenser quelqu'un ou quelque chose ?

– Enfin, duc, songes-y, dit Taverney, l'enfant n'est pas si déraisonnable.

– C'est-à-dire que c'est toi et non pas l'enfant qui parle ?

– Oh ! mais je sais si bien ce qu'elle dira ou fera !

– Les Chinois sont bien heureux, dit Richelieu.

– Pourquoi cela ? dit Taverney stupéfait.

– Parce qu'ils ont beaucoup de canaux et de rivières dans leur pays.

– Duc, tu changes la conversation, ne me mets pas au désespoir ; parle moi.

– Je te parle, baron, et ne change pas du tout la conversation.

– Pourquoi parler des Chinois ? quel rapport leurs rivières ont-elles avec ma fille ?

– Un fort grand… Les Chinois, te disais-je, ont le bonheur de pouvoir noyer, sans qu'on leur dise rien, les filles qui sont trop vertueuses.

– Allons, voyons, duc, dit Taverney, il faut être juste aussi. Suppose que tu aies une fille.

– Pardieu ! j'en ai une… et si l'on vient me dire qu'elle est trop vertueuse, celle-là… c'est qu'on sera bien méchant !

– Enfin, tu l'aimerais mieux autrement, n'est-ce pas ?

– Oh ! moi, je ne me mêle plus de mes enfants lorsqu'ils ont passé huit ans.

– Au moins, écoute-moi. Si le roi me chargeait d'aller offrir un collier à ta fille et que ta fille se plaignît à toi ?

– Oh ! mon ami, pas de comparaison… Moi, j'ai toujours vécu à la cour ; toi, tu as vécu en Huron : cela ne peut se ressembler. Ce qui est vertu pour toi pour moi est sottise ; rien n'est plus disgracieux, vois-tu, sache-le pour ta gouverne, que de venir dire aux gens : « Que feriez-vous en telle ou telle circonstance ? » Et puis tu te trompes dans tes comparaisons, mon cher. Il ne s'agit pas du tout que j'aille offrir un collier à ta fille.

– Tu me l'as dit…

– Moi, je n'en ai pas dit un mot. J'ai annoncé que le roi m'avait ordonné de prendre chez lui un écrin pour mademoiselle de Taverney, dont la voix lui a plu ; mais je n'ai pas dit une fois que Sa Majesté m'eut chargé de l'offrir à la jeune personne.

– Alors, vraiment, dit le baron au désespoir, je ne sais plus où donner de la tête. Je ne comprends pas un mot, tu parles par énigmes. Pourquoi donner ce collier, si ce n'est pour le donner ? pourquoi t'en charger, si ce n'est pour que tu le remettes ?

Richelieu poussa un grand cri, comme s'il apercevait une araignée.

– Ah ! fit-il, pouah ! pouah ! le Huron ! fi ! la vilaine bête !

– Qui cela, donc ?

– Mais toi, mon bon ami ; toi, mon féal… Tu tombes de la lune, mon pauvre baron.

– Je ne sais plus…

– Non, tu ne sais rien. Mon cher, quand un roi fait un présent à une femme, et qu'il charge M. de Richelieu de cette commission, le présent est noble et la commission bien faite, rappelle-toi cela… Je ne remets pas les écrins, mon cher ; c'était la charge de M. Lebel. As-tu connu M. Lebel ?

– Qui donc charges-tu alors ?

– Mon ami, dit Richelieu en frappant l'épaule de Taverney et en accompagnant ce geste amical d'un sourire diabolique, lorsque j'ai affaire à une aussi admirable vertu que mademoiselle Andrée, je suis moral comme pas un ; lorsque j'approche une colombe, comme tu dis, rien en moi ne sent le corbeau ; lorsque je suis député vers une demoiselle, je parle au père… Je te parle, Taverney, et te remets l'écrin pour que tu le donnes à ta fille… Maintenant, veux-tu ?…

Il tendit l'écrin.

– Ou ne veux-tu pas ?

Il retira sa main.

– Oh ! mais, mais, s'écria le baron, dis donc cela tout de suite ; dis que c'est moi qui suis chargé par Sa Majesté de remettre ce présent : il est tout légitime et devient tout paternel, il s'épure.

– Il faudrait pour cela que tu soupçonnasses Sa Majesté de mauvaises intentions, dit Richelieu sérieusement. Or, tu ne l'oserais, n'est-ce pas ?

– Dieu m'en préserve ! Mais le monde… c'est-à-dire ma fille…

Richelieu haussa les épaules.

– Prends-tu, oui ou non ? dit-il.

Taverney allongea rapidement sa main.

– Comme cela, tu es moral ? dit-il au duc avec un sourire jumeau de celui que Richelieu venait de lui adresser.

– Ne trouves-tu pas, baron, dit le maréchal, qu'il soit d'une moralité pure de faire entremettre le père, le père qui purifie tout, comme tu le disais, entre l'enchantement du monarque et le charme de ta fille ?… Que M. Jean-Jacques Rousseau de Genève, qui rôdait par ici tout à l'heure, nous juge ; il te dira que feu Joseph était impur auprès de moi.

Richelieu prononça ce peu de mots avec un flegme, une noblesse saccadée, un précieux qui imposèrent silence aux observations de Taverney, et l'aidèrent à croire qu'il devait être convaincu.

Il saisit donc la main de son illustre ami et la serrant :

– Grâce à ta délicatesse, dit-il, ma fille va pouvoir accepter ce présent.

– Source et origine de cette fortune dont je te parlais au début de notre ennuyeuse discussion sur la vertu.

– Merci, cher duc, merci de tout mon cœur.

– Un mot ; cache bien soigneusement aux amis de du Barry là nouvelle de cette faveur. Madame du Barry serait capable de quitter le roi et de s'enfuir.

– Le roi nous en voudrait ?

– Je ne sais, mais la comtesse ne nous en saurait pas gré. Quant à moi, je serais perdu… sois discret.

– Ne crains rien. Mais porte bien mes humbles remerciements au roi.

– Et ceux de ta fille, je n'y manquerai pas… Mais tu n'es pas au bout de la faveur… C'est toi qui remercieras le roi, mon cher ; Sa Majesté t'invite à souper ce soir.

– Moi ?

– Toi, Taverney ; nous sommes en famille. Sa Majesté, toi, moi, nous causerons de la vertu de ta fille. Adieu, Taverney, je vois du Barry avec M. d'Aiguillon ; il ne faut pas qu'on nous aperçoive ensemble.

Il dit et, léger comme un page, il disparut au bout de la galerie, laissant Taverney, avec son écrin, pareil à un enfant saxon qui se réveille avec les jouets que Noël lui a mis dans la main pendant qu'il dormait.

Chapitre CXIII
Le petit souper du roi Louis XV

Le maréchal trouva Sa Majesté dans le petit salon, où quelques courtisans l'avaient suivi, aimant mieux se passer de souper que de laisser tomber sur d'autres que sur eux le regard distrait de leur souverain.

Mais Louis XV paraissait avoir autre chose à faire ce soir-là que de regarder ces messieurs. Il congédia tout le monde en annonçant qu'il ne souperait pas, ou que, s'il soupait, ce serait seul. Alors tous ses hôtes ayant reçu congé de lui et, craignant de déplaire à Monseigneur le dauphin s'ils n'assistaient pas à la fête qu'il donnait à la suite de la répétition, s'envolèrent aussitôt comme une nuée de pigeons parasites, et prirent leur course vers celui qu'on leur permettait de voir, prêts à affirmer qu'ils désertaient pour lui le salon de Sa Majesté.

Louis XV, qu'ils quittaient avec tant de rapidité, était loin de songer à eux. La petitesse de toute cette tourbe de courtisans l'eût fait sourire dans une autre circonstance ; mais, cette fois, elle n'éveilla aucun sentiment chez le monarque, si railleur, qu'il n'épargnait aucune infirmité ni dans l'esprit ni dans le corps de son meilleur ami, en supposant que Louis XV eût jamais eu un ami.

Non, en ce moment, Louis XV donnait toute son attention à un carrosse qui stationnait devant la porte des communs de Trianon, et dont le cocher semblait attendre, pour fouetter ses chevaux, que le poids du maître se fît sentir dans la caisse dorée.

Ce carrosse était celui de madame du Barry, éclairé par des flambeaux. Zamore, assis près du cocher, faisait aller en avant et en arrière ses jambes, comme fait le siège d'une escarpolette.

Enfin madame du Barry, qui sans doute s'était attardée dans les corridors, dans l'espérance d'y recevoir quelque message du roi, alors madame du Barry parut au bras de M. d'Aiguillon. On sentait sa colère, ou du moins son désappointement, à la rapidité de sa démarche. Elle affectait trop de résolution pour n'avoir pas la tête perdue.

Jean, fort lugubre, et le chapeau tout aplati sous la pression distraite de son bras, venait après sa sœur ; il n'avait point assisté à ce spectacle, Monseigneur le dauphin ayant oublié de l'inviter ; mais il était entré un peu comme un laquais dans l'antichambre, pensif pour le moins autant qu'Hippolyte, laissant flotter son jabot sur une veste d'argent à fleurs roses, et ne regardant même pas ses manchettes en lambeaux qui semblaient se conformer à sa triste pensée.

Jean avait vu sa sœur pâlie et effarée, et il en avait conclu que le péril était grand. Jean n'était brave en diplomatie que contre les corps, jamais contre les fantômes.

Le roi vit de sa fenêtre et caché derrière son rideau, défiler cette procession lugubre qui s'engloutit comme des capucins de cartes dans la voiture de la comtesse ; puis, la portière fermée, le laquais remonté derrière la voiture, le cocher secoua ses rênes, et les chevaux partirent au grand galop.

– Oh ! oh ! dit le roi, sans chercher à me voir, sans chercher à me parler ? La comtesse est furieuse !

Et il répéta tout haut :

– Oui, la comtesse est furieuse !

Richelieu, qui venait de se glisser dans la chambre comme un homme attendu, saisit ces dernières paroles.

– Furieuse, sire, dit-il, et de quoi ? de ce que Votre Majesté se divertit un instant ? Oh ! c'est mal de la part de la comtesse, cela.

– Duc, répondit Louis XV, je ne me divertis pas ; au contraire, je suis las et cherche à me reposer. La musique m'énerve ; il eût fallu, si j'eusse écouté la comtesse, aller souper à Luciennes, manger, boire surtout ; les vins de la comtesse sont méchants, je ne sais pas avec quels raisins ils sont fabriqués, mais ils brisent ; ma foi, j'aime mieux me dorloter ici.

– Et Votre Majesté a cent fois raison, dit le duc.

– La comtesse se distraira, d'ailleurs ! Suis-je un si aimable compagnon ? Elle a beau le dire, je n'en crois rien.

– Ah ! cette fois, Votre Majesté a tort, fit le maréchal.

– Non, duc, non, en vérité ; je compte mes jours, et je réfléchis.

– Sire, madame la comtesse comprend qu'elle ne saurait, de toute façon, avoir meilleure société et c'est ce qui la rend furieuse.

– En vérité, duc, je ne sais comment vous faites ; vous menez toujours les femmes, vous, comme si vous aviez vingt ans. À cet âge, c'est l'homme qui choisit ; mais à l'époque où j'en suis, duc…

– Eh bien ! sire ?

– Eh bien, c'est la femme qui fait son calcul.

Le maréchal se mit à rire.

– Allons, sire, dit-il, raison de plus et, si Votre Majesté croit que la comtesse se distrait, consolons-nous.

– Je ne dis pas qu'elle se distrait, duc ; je dis qu'elle finira par chercher des distractions.

– Ah ! je n'oserais pas dire à Votre Majesté que cela ne se soit jamais vu.

Le roi, fort agité, se leva.

– Qui ai-je encore là ? demanda-t-il.

– Mais tout votre service, sire.

Le roi réfléchit un instant.

– Mais vous, dit-il, avez-vous quelqu'un ?

– J'ai Rafté.

– Bon !

– Que doit-il faire, sire ?

– Eh bien, duc, il faudrait qu'il s'informât si madame du Barry retourne réellement à Luciennes.

– La comtesse est partie, ce me semble.

– Ostensiblement, oui.

– Mais où Votre Majesté veut-elle qu'elle aille ?

– Qui sait ? La jalousie la rend folle, duc.

– Sire, ne serait-ce pas plutôt Votre Majesté ?

– Comment, quoi ?

– Que la jalousie…

– Duc !

– En vérité, ce serait humiliant pour nous tous, sire.

– Moi, jaloux ! s'écria Louis XV avec un rire forcé ; en vérité, duc, parlez vous sérieusement ?

En effet, Richelieu ne le croyait pas. Il faut même avouer qu'il était très près de la vérité en pensant, au contraire, que le roi ne désirait savoir si madame du Barry était bien réellement à Luciennes que pour être sur qu'elle ne reviendrait pas à Trianon.

– Ainsi, dit-il tout haut, c'est convenu, sire, j'envoie Rafté à la découverte ?

– Envoyez, duc.

– Maintenant, que fait Votre Majesté avant de souper ?

– Rien ; nous soupons tout de suite. Avez-vous prévenu la personne en question ?

– Oui, elle est dans l'antichambre de Votre Majesté.

– Qu'a-t-elle dit ?

– Elle a fait de grands remerciements.

– Et la fille ?

– On ne lui a pas encore parlé.

– Duc, madame du Barry est jalouse et elle pourrait bien revenir.

– Ah ! sire, ce serait de trop mauvais goût, et je crois la comtesse incapable d'une pareille énormité.

– Duc, elle est capable de tout dans ces moments-là, et surtout quand la haine se joint à la jalousie. Elle vous exècre : je ne sais pas si vous êtes prévenu de cela ?

Richelieu s'inclina.

– Je sais qu'elle me fait cet honneur, sire.

– Elle exècre aussi M. de Taverney.

– Si Votre Majesté voulait bien compter, je suis sûr qu'il est une troisième personne qu'elle exècre encore plus que moi, encore plus que le baron.

– Qui donc ?

– Mademoiselle Andrée.

– Ah ! fit le roi, je trouve cela assez naturel.

– Alors…

– Oui, mais cela n'empêche point, duc, qu'il faut veiller à ce que madame du Barry ne fasse point quelque esclandre cette nuit.

– Tout au contraire, et cela prouve la nécessité de cette mesure.

– Voici le maître d'hôtel ; chut ! Donnez vos ordres à Rafté et venez me rejoindre dans la salle à manger avec qui vous savez.

Louis XV se leva et passa dans la salle à manger, tandis que Richelieu sortait par la porte opposée.

Cinq minutes après, il rejoignait le roi, accompagné du baron.

Le roi donna gracieusement le bonsoir à Taverney.

Le baron était homme d'esprit ; il répondit de cette façon particulière à certaines gens, et qui fait que les rois et les prin-

ces, vous reconnaissant pour être de leur monde, sont à l'instant même à l'aise avec vous.

On se mit à table et l'on soupa.

Louis XV était un mauvais roi, mais un homme charmant ; sa compagnie, lorsqu'il le voulait bien, était pleine d'attraits pour les buveurs, les causeurs et les voluptueux.

Le roi, enfin, avait beaucoup étudié la vie sous ses côtés agréables.

Il mangea de bon appétit, commanda qu'on fît boire ses convives et mit la conversation sur la musique.

Richelieu prit la balle au bond.

– Sire, dit Richelieu, si la musique met les hommes d'accord, comme dit notre maître de ballet et comme semble le penser Votre Majesté, en dira-t elle autant des femmes ?

– Oh ! duc, dit le roi, ne parlons pas des femmes. Depuis la guerre de Troie jusqu'à nos jours, les femmes ont toujours opéré un effet contraire à la musique ; vous surtout, vous avez de trop grands comptes à régler avec elles pour aimer à voir mettre une pareille conversation sur le tapis ; il y en a une entre autres, et ce n'est pas la moins dangereuse de toutes, avec laquelle vous êtes à couteaux tirés.

– La comtesse, sire ! y a-t-il de ma faute ?

– Sans doute.

– Ah ! par exemple, Votre Majesté m'expliquera, je l'espère…

– En deux mots et avec grand plaisir, dit le roi goguenardant.

– J'écoute, sire.

– Comment ! elle vous offre le portefeuille de je ne sais quel département, et vous refusez, parce que, dites-vous, elle n'est pas absolument populaire ?

– Moi ? fit Richelieu assez embarrassé de la tournure que prenait la conversation.

– Dame ! c'est le bruit public, dit le roi avec cette feinte bonhomie qui lui était toute particulière. Je ne sais plus qui m'a rapporté cela… La gazette, sans doute.

– Eh bien, sire, dit Richelieu profitant de la liberté que donnait à ses convives l'enjouement peu ordinaire de son hôte auguste, j'avouerai que, cette fois, le bruit public et même les gazettes ont rapporté quelque chose de moins absurde qu'à l'ordinaire.

– Quoi ! s'écria Louis XV, vous avez réellement refusé un ministère, mon cher duc ?

Richelieu était, comme on le comprendra facilement, placé dans une position délicate. Le roi savait mieux que personne qu'il n'avait rien refusé du tout. Mais Taverney devait continuer de croire ce que Richelieu lui avait dit ; il s'agissait donc, de la part du duc, de répondre assez habilement pour échapper à la mystification du roi, sans encourir le reproche de mensonge que le baron avait déjà sur ses lèvres et dans son sourire.

– Sire, dit Richelieu, ne nous attachons pas aux effets, je vous prie, mais à la cause. Que j'aie ou n'aie pas refusé le portefeuille, c'est un secret d'État que Votre Majesté n'est pas tenue de divulguer au milieu des verres ; mais la cause pour laquelle j'eusse refusé le portefeuille, si le portefeuille m'eût été offert, voilà l'essentiel.

– Oh ! oh ! duc, et cette cause n'est pas un secret d'État, à ce qu'il paraît, dit le roi en riant.

– Non sire, et surtout pour Votre Majesté, qui, pour moi et pour mon ami le baron de Taverney est, en ce moment, j'en demande pardon à la Divinité, le plus aimable amphitryon mortel qui se puisse voir ; je n'ai donc pas de secrets pour mon roi. Je lui livre donc mon âme tout entière, car je ne voudrais pas qu'il fût dit que le roi de France n'a pas un serviteur qui lui dit toute la vérité.

– Voyons, fit le roi tandis que Taverney, assez inquiet, parce qu'il avait peur que Richelieu n'en dît trop, se pinçait les lèvres et composait scrupuleusement son visage sur celui du roi, la vérité, duc.

– Sire, il y a dans votre État deux puissances auxquelles un ministre devrait obéir : la première, c'est votre volonté ; la seconde, c'est celle des amis les plus intimes que Votre Majesté daigne choisir. La première puissance est irrésistible, nul ne doit songer à s'y soustraire ; la seconde est plus sacrée encore, car elle impose des devoirs de cœur à quiconque vous sert. Elle s'appelle votre confiance ; un ministre doit aimer, pour lui obéir, le favori ou la favorite de son roi.

Louis XV se mit à rire.

– Duc, dit-il, voilà une fort belle maxime, et que j'aime à voir sortir de votre bouche ; mais je vous défie de l'aller crier sur le Pont-Neuf avec deux trompettes.

– Oh ! je sais bien, sire, dit Richelieu, que les philosophes en prendraient les armes ; mais je ne crois pas que leurs cris soient de quelque chose à Votre Majesté et à moi. Le principal est que les deux volontés prépondérantes du royaume soient satisfaites. Eh bien, la volonté de certaine personne, sire, je le dirai courageusement à Votre Majesté, dût ma disgrâce, c'est-à-dire ma mort, en dépendre, la volonté de madame du Barry, enfin, je ne saurais y souscrire.

Louis XV se tut.

– Une idée m'était venue, poursuivit Richelieu ; je regardais autour de moi, l'autre jour, à la cour de Votre Majesté, et, en vérité, je voyais tant de belles filles nobles, tant de femmes de qualité radieuses, que, si j'eusse été roi de France, le choix m'eût paru presque impossible à faire.

Louis XV se tourna vers Taverney, qui, se sentant mettre tout doucement en cause, palpitait de crainte et d'espoir, tout en aidant de ses yeux et de son souffle l'éloquence du maréchal, comme s'il eût poussé vers le port le navire chargé de sa fortune.

– Voyons, est-ce que c'est votre avis, baron ? demanda le roi.

– Sire, répondit Taverney, le cœur tout gonflé, le duc me semble dire, depuis quelques instants, d'excellentes choses à Votre Majesté.

– Vous êtes donc de son avis en ce qu'il dit des belles filles ?

– Mais, sire, il me semble qu'il y en a effectivement de fort belles à la cour de France.

– Enfin, vous êtes de son avis, baron ?

– Oui, sire.

– Et vous m'exhorteriez comme lui à faire un choix parmi les beautés de la cour ?

– J'oserais avouer que je suis de l'avis du maréchal, sire, si j'osais croire que c'est aussi l'avis de Votre Majesté.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le roi regarda complaisamment Taverney.

– Messieurs, dit-il, nul doute que je ne suivisse vos avis, si j'avais trente ans. J'y aurais un penchant facile à comprendre ; mais je me trouve un peu vieux à présent pour être crédule.

– Crédule ! expliquez-moi le mot, je vous prie, sire.

– Être crédule, mon cher duc, signifie croire ; or, rien ne me fera croire certaines choses.

– Lesquelles ?

– C'est que l'on puisse inspirer de l'amour à mon âge.

– Ah ! sire, s'écria Richelieu, j'avais pensé jusqu'à cette heure que Votre Majesté était le gentilhomme le plus poli de son royaume ; mais je vois avec une profonde douleur que je m'étais trompé.

– En quoi donc ? demanda le roi riant.

– En ce que je suis vieux comme Mathusalem, moi qui suis né en 94. Songez-y bien, sire, j'ai seize ans de plus que Votre Majesté.

C'était une adroite flatterie de la part du duc. Louis XV admirait toujours la vieillesse de cet homme qui avait tué tant de jeunesse à son service ; car, ayant cet exemple sous les yeux, il pouvait espérer d'arriver au même âge que lui.

– Soit, dit Louis XV ; mais j'espère que vous n'avez plus cette prétention d'être aimé pour vous, duc ?

– Si je croyais cela, sire, je me brouillerais à l'instant même avec deux femmes qui m'ont dit le contraire encore ce matin.

– Eh bien, duc, dit Louis XV, nous verrons ; nous verrons, monsieur de Taverney ; la jeunesse rajeunit, c'est vrai...

– Oui, sire, et le sang noble est une salutaire infusion, sans compter qu'au changement un esprit riche comme celui de Votre Majesté gagne toujours et ne perd jamais.

– Cependant, fit observer Louis XV, je me rappelle que mon aïeul, lorsqu'il devint vieux, ne courtisa plus les femmes avec la même hardiesse.

– Allons, allons, sire, dit Richelieu, Votre Majesté sait tout mon respect pour le feu roi, qui m'a mis deux fois à la Bastille ; mais cela ne doit point m'empêcher de dire qu'entre l'âge mur de Louis XIV et l'âge mûr de Louis XV, il n'y a aucune comparaison à faire. Que diable ! Votre Majesté Très Chrétienne, tout en honorant son titre de Fils aîné de l'Église, ne pousse pas l'ascétisme jusqu'à oublier son humanité ?

– Ma foi, non, dit Louis XV ; j'avoue cela, puisque je n'ai ici ni mon médecin ni mon confesseur.

– Eh bien, sire, le roi votre aïeul étonnait souvent, par ses excès de zèle religieux et par ses mortifications sans nombre, madame de Maintenon, plus âgée cependant que lui. Je le répète, voyons, sire, peut-on comparer l'homme à l'homme quand on parle de vos deux Majestés ?

Le roi, ce soir-là, était en bonne veine ; les paroles de Richelieu étaient autant de gouttes d'eau tombées de la fontaine de Jouvence.

Richelieu pensa que le moment était venu ; il poussa du genou le genou de Taverney.

– Sire, dit celui-ci, Votre Majesté veut-elle accepter mes remerciements pour le magnifique cadeau qu'elle a fait à ma fille ?

– Il n'y a pas à me remercier pour cela, baron, dit le roi ; mademoiselle de Taverney me plaît pour sa grâce honnête et décente. Je voudrais que mes filles eussent encore à faire leurs maisons ; certes, mademoiselle Andrée… c'est ainsi qu'elle s'appelle, n'est-ce pas ?

– Oui, sire, dit Taverney ravi que le roi sût le nom de baptême de sa fille.

– Joli nom ! Certes, mademoiselle Andrée eût été la première sur la liste ; mais tout est envahi chez moi. En attendant, baron, tenez-vous-le pour dit, cette jeune fille aura toute ma protection ; elle n'est pas richement dotée, je crois ?

– Hélas ! non, sire.

– Eh bien, je m’occuperai de son mariage.

Taverney salua bien bas.

– Alors Votre Majesté sera donc assez bonne pour chercher le mari ; car j’avoue que, dans notre pauvreté, qui est presque de la misère…

– Oui, oui, tenez-vous en repos là-dessus, dit Louis XV ; mais elle est fort jeune, ce me semble, et cela ne presse point.

– Cela presse d’autant moins, sire, que votre protégée a horreur du mariage.

– Voyez-vous cela ! dit Louis XV en se frottant les mains et en regardant Richelieu. Eh bien, en tout cas, faites état de moi, monsieur de Taverney, si vous êtes embarrassé.

Cela dit, Louis XV se leva ; puis, s’adressant au duc :

– Maréchal ! dit-il.

Le duc s’approcha du roi.

– La petite a-t-elle été contente ?

– De quoi, sire ?

– De l’écrin.

– Que Votre Majesté me pardonne de lui parler bas, mais le père écoute, et il ne faut pas qu’il entende ce que je vais vous dire.

– Bah !

– Non.

– Dites, alors.

– Sire, la petite a horreur du mariage, c'est vrai ; mais une chose dont je suis bien certain, c'est qu'elle n'a pas horreur de Votre Majesté.

Cela dit avec une familiarité qui plut au roi par l'excès même de la franchise, le maréchal courut avec ses petits piétinements rejoindre Taverney, qui, par respect, s'était retiré sur le seuil de la galerie.

Tous deux partirent par les jardins.

La soirée était magnifique. Deux laquais marchaient devant eux, tenant des torches d'une main et tirant de l'autre le bout des branches fleuries ; on voyait encore les fenêtres de Trianon en feu à travers la sueur des vitres enflammées par l'ivresse des cinquante convives de madame la dauphine.

La musique de Sa Majesté animait le menuet ; car, après souper, on avait dansé et l'on dansait encore.

Dans un massif épais de lilas et de boules de neige, Gilbert, à genoux sur la terre, regardait le jeu des ombres derrière les tapisseries diaphanes.

Le ciel tombant sur la terre n'eût pas distrait ce contemplateur, enivré de la beauté qu'il suivait dans tous les méandres de la danse.

Cependant, lorsque Richelieu et Taverney passèrent en frôlant le buisson dans lequel était caché cet oiseau nocturne, le son de leur voix et une certaine parole surtout firent lever la tête à Gilbert.

C'est que cette parole était, pour lui surtout, importante et bien significative.

Le maréchal, appuyé au bras de son ami et penché à son oreille, lui disait :

– Tout bien considéré, tout bien pesé, baron, c'est dur à t'avouer, mais il faut vite faire partir ta fille pour un couvent.

– Et pourquoi cela ? demanda le baron.

– Parce que le roi, j'en gagerais, répondit le maréchal, est amoureux de mademoiselle de Taverney.

Gilbert, à ces paroles, devint plus pâle que les boules de neige floconneuses qui retombaient sur son épaule et sur son front.

Chapitre CXIV
Les pressentiments

Le lendemain, comme midi venait de sonner à l'horloge de Trianon, Nicole vint crier à Andrée, qui n'avait pas encore quitté sa chambre :

– Mademoiselle, mademoiselle, voici M. Philippe.

Ce cri partait du bas de l'escalier.

Andrée, toute surprise, mais toute joyeuse en même temps, ferma son peignoir de mousseline et courut au-devant du jeune homme, qui venait bien réellement de descendre de cheval dans la cour de Trianon, et qui s'informait à quelques domestiques de l'heure à laquelle il pourrait parler à sa sœur.

Andrée ouvrit donc la porte elle-même, et se trouva aussitôt en face de Philippe, que l'officieuse Nicole avait été quérir dans la cour, et conduisait par les degrés.

La jeune fille se jeta au cou de son frère, et tous deux rentrèrent dans la chambre d'Andrée, suivis de Nicole.

Ce fut alors seulement qu'Andrée s'aperçut que Philippe était plus sérieux que de coutume, que son sourire même n'était point exempt de tristesse, qu'il portait son élégant uniforme avec la plus scrupuleuse exactitude, et qu'il tenait un manteau de voyage plié sous son bras gauche.

– Qu'y a-t-il donc, Philippe ? demanda-t-elle aussitôt avec cet instinct des âmes tendres pour qui un regard est une révélation suffisante.

– Ma sœur, dit Philippe, j'ai reçu ce matin l'ordre de rejoindre mon régiment.

– Et vous partez ?

– Et je pars.

– Oh ! fit Andrée, qui exhala dans ce cri douloureux tout son courage et une partie de ses forces.

Et, quoique ce fût une chose bien naturelle et à laquelle elle dût s'attendre que ce départ, elle se sentit tellement brisée en l'apprenant, qu'elle fut forcée de se retenir au bras de son frère.

– Mon Dieu ! demanda Philippe étonné, ce départ vous afflige-t-il donc à ce point, Andrée ? Dans la vie d'un soldat, vous le savez, c'est un événement des plus vulgaires.

– Oui, oui, sans doute, murmura la jeune fille ; et où allez-vous, mon frère ?

– Ma garnison est à Reims ; ce n'est pas un voyage bien long que j'entreprends, comme vous voyez. Il est vrai que, de là, le régiment, selon toute probabilité, retourne à Strasbourg.

– Hélas ! fit Andrée ; et quand partez-vous ?

– L'ordre m'enjoint de me mettre en route à l'instant même.

– Ce sont donc des adieux que vous venez me faire ?

– Oui, ma sœur.

– Des adieux !

– Avez-vous quelque chose de particulier à me dire, Andrée ? demanda Philippe inquiet de cette tristesse, trop exagérée pour qu'elle n'eût point quelque autre cause que ce départ.

Andrée comprit que ces mots étaient à l'adresse de Nicole, laquelle regardait cette scène avec une surprise que motivait l'extrême douleur d'Andrée.

En effet, le départ de Philippe, c'est-à-dire d'un officier pour sa garnison, n'était pas une catastrophe qui dût causer tant de larmes.

Andrée comprit donc du même coup et le sentiment de Philippe et la surprise de Nicole ; elle prit un mantelet qu'elle jeta sur ses épaules et, dirigeant son frère vers l'escalier :

– Venez, dit-elle, jusqu'à la grille du parc, Philippe ; je vous reconduirai par l'allée couverte. J'ai, en effet, bien des choses à vous dire, mon frère.

Ces mots étaient pour Nicole un ordre de départ ; elle s'effaça le long du mur et rentra dans la chambre de sa maîtresse, tandis que celle-ci descendait l'escalier avec Philippe.

Andrée descendit l'escalier qui longe la chapelle et sortit par le passage qui aujourd'hui encore mène au jardin ; mais, quoique interrogée incessamment par le regard inquiet de Philippe, elle se tint longtemps suspendue à son bras, laissant s'appuyer sa tête à son épaule sans prononcer une seule parole.

Puis tout à coup son cœur se brisa, ses traits se couvrirent d'une pâleur mortelle, un long sanglot monta jusqu'à ses lèvres et des flots de larmes obscurcirent ses yeux.

– Ma chère sœur, ma bonne Andrée, s'écria Philippe ; mais, au nom du Ciel, qu'avez-vous donc ?

– Mon ami, mon unique ami, dit Andrée, vous me laissez seule, en ce monde où j'entre d'hier, et vous me demandez pourquoi je pleure ! Ah ! songez-y, Philippe, j'ai perdu ma mère en naissant ; c'est affreux à dire, mais je n'ai jamais eu de père. Tout ce que mon cœur a éprouvé de petits chagrins, tout ce que mon esprit a renfermé de petits secrets, c'est à vous, à vous seul que je les ai confiés. Qui m'a souri ? qui m'a caressée ? qui m'a bercée quand j'étais enfant ? C'est vous. Qui m'a protégée depuis que je suis grandie ? C'est vous. Qui m'a fait croire que les créatures de Dieu n'avaient pas été jetées dans ce monde seulement pour y souffrir ? C'est vous, Philippe, toujours vous. Car enfin je n'ai jamais aimé rien ni personne, depuis que je suis au monde, excepté vous, et personne non plus ne m'a aimée que vous. Oh ! Philippe ! continua mélancoliquement Andrée, vous détournez la tête, et je lis dans votre pensée. Vous vous dites que je suis jeune, que je suis belle, et que j'ai tort de ne pas compter sur l'avenir et sur l'amour. Hélas ! vous le voyez cependant bien, Philippe, il ne suffit pas d'être belle et d'être jeune, puisque personne ne s'occupe de moi.

« Madame la dauphine est bonne, direz-vous, mon ami. Sans doute ; elle est parfaite, à mes yeux du moins, et je la regarde comme une divinité. Mais c'est surtout parce que je la range dans cette sphère surhumaine, que j'ai pour elle du respect et non de l'affection. Or, l'affection, Philippe, c'est ce sentiment si nécessaire à mon cœur, qui, toujours refoulé dans mon cœur, le brise. – Mon père… Eh ! mon Dieu, mon père ! je ne vous apprends rien de nouveau, Philippe : non seulement mon

père n'est pas pour moi un protecteur ou un ami, mais encore mon père ne me regarde jamais sans me faire peur. Oui, oui, j'ai peur, Philippe, peur de lui, surtout depuis que je vous vois partir. Peur de quoi ? Je n'en sais rien. Eh ! mon Dieu, les oiseaux qui fuient, les troupeaux qui mugissent n'ont-ils pas, eux aussi, peur de l'orage, quand l'orage va venir ?

« C'est de l'instinct, direz-vous. mais pourquoi refuseriez-vous à notre âme immortelle l'instinct du malheur ? Tout, depuis quelque temps, réussit à notre famille. Je le sais bien. Vous voilà capitaine, vous ; moi, me voilà placée presque dans l'intimité de la dauphine ; mon père a soupé hier, dit-on, presque en tête à tête avec le roi. Eh bien ! Philippe, je le répète, dussé-je vous paraître insensée, tout cela m'effraye plus que notre douce misère et notre obscurité de Taverney.

– Et cependant, là-bas, chère sœur, dit tristement Philippe, vous étiez seule aussi ; là-bas, non plus, je n'étais pas avec vous pour vous consoler.

– Oui ; mais au moins j'étais seule, seule avec mes souvenirs d'enfance ; il me semblait que cette maison, où avait vécu, où avait respiré, où était morte ma mère, me devait la protection natale, si l'on peut s'exprimer ainsi ; tout m'y était doux, caressant, ami. Je vous voyais partir avec calme et revenir avec joie. Mais, que vous partissiez ou revinssiez, mon cœur n'était pas tout à vous, il tenait à cette chère maison, à mes jardins, à mes fleurs, à cet ensemble dont autrefois vous n'étiez qu'une partie ; aujourd'hui vous êtes le tout, Philippe ; et quand vous me quittez, tout me quitte.

– Et cependant, Andrée, dit Philippe, aujourd'hui vous avez une protection bien autrement puissante que la mienne.

– C'est vrai.

– Un bel avenir.

– Qui sait ?…

– Pourquoi donc doutez-vous ?

– Je l'ignore.

– C'est de l'ingratitude envers Dieu, ma sœur.

– Oh ! non, grâce au ciel, je ne suis pas ingrate envers le Seigneur et soir et matin je le remercie ; mais il me semble qu'au lieu de recevoir mes actions de grâces chaque fois que je fléchis les genoux, une voix d'en haut me dit : « Prends garde, jeune fille, prends garde ! »

– Mais à quoi dois-tu prendre garde ? Réponds. J'admets avec toi qu'un malheur te menace. As-tu quelque pressentiment de ce malheur ? Sais-tu que faire pour aller au-devant de lui en l'affrontant, ou que faire pour l'éviter ?

– Je ne sais rien, Philippe, si ce n'est qu'il me semble, vois-tu, que ma vie ne tient plus qu'à un fil, que rien ne luit plus pour moi au delà de ce moment qui va marquer ton départ. Il me semble en un mot, que, pendant mon sommeil, on m'a roulée sur la pente d'un précipice trop rapide pour que je m'arrête en me réveillant ; que je suis réveillée ; que je vois l'abîme et que, cependant, j'y suis entraînée et que, vous absent, vous n'étant plus là pour me retenir, je vais y disparaître et m'y briser.

– Chère sœur, bonne Andrée, dit Philippe ému malgré lui à cet accent plein d'une terreur si vraie, vous vous exagérez une tendresse dont je vous remercie. Oui, vous perdez un ami, mais momentanément : je ne serai pas si loin que vous ne puissiez me

rappeler si besoin était ; d'ailleurs, songez qu'à l'exception de vos chimères, rien ne vous menace.

Andrée s'arrêta devant son frère.

– Alors, Philippe, dit-elle, vous qui êtes un homme, vous qui avez plus de force que moi, d'où vient que vous êtes en ce moment aussi triste que je le suis moi-même ? Voyons, dites, mon frère, comment expliquez-vous cela ?

– C'est facile, chère sœur, dit Philippe en arrêtant la marche d'Andrée, qu'elle avait reprise en cessant de parler. Nous ne sommes pas frère et sœur seulement par l'âme et le sang, mais encore par l'âme et les sentiments ; aussi vivions-nous dans une intelligence qui, pour moi surtout, depuis notre arrivée à Paris, est devenue une bien douce habitude. Je romps cette chaîne, chère amie, ou plutôt on la rompt et le coup s'en fait sentir jusque dans mon cœur. Je suis donc triste, mais momentanément ; voilà tout. Moi, Andrée, moi, je vois au delà de notre séparation ; moi, je ne crois pas à un malheur, si ce n'est à celui de ne plus nous voir pendant quelques mois, pendant une année peut-être ; moi, je me résigne et ne vous dis point adieu, mais au revoir.

Malgré ces paroles consolantes, Andrée ne répondit que par ses sanglots et par ses larmes.

– Chère sœur, s'écria Philippe en voyant l'expression de cette tristesse qui lui paraissait incompréhensible, chère sœur, vous ne m'avez pas tout dit, vous me cachez quelque chose, parlez au nom du Ciel, parlez.

Et il la prit dans ses bras, la rapprochant de lui et la pressant sur son cœur pour lire dans ses yeux.

– Moi ? dit-elle. Non, non, Philippe, je vous le jure, vous savez tout, et vous avez mon cœur entre vos mains.

– Eh bien, alors, par grâce, Andrée, du courage, ne m'affligez point ainsi.

– Vous avez raison, dit-elle, et je suis folle. Écoutez : je n'ai jamais eu l'esprit bien fort, vous le savez mieux que personne, vous, Philippe ; toujours j'ai craint, toujours j'ai rêvé, toujours j'ai soupiré ; mais je n'ai pas le droit d'associer à mes douloureuses chimères un frère si tendrement aimé, alors qu'il me rassure et me prouve que j'ai tort de m'alarmer. Vous avez raison, Philippe : c'est vrai, c'est bien vrai, tout est parfait pour moi ici. Philippe, pardonnez-moi donc ; vous le voyez, j'essuie mes yeux, je ne pleure plus, je souris. Philippe, ce n'est plus adieu, c'est au revoir que je vais dire.

Et la jeune fille embrassa tendrement son frère en lui dérobant une dernière larme qui voilait encore sa paupière et qui roula comme une perle sur l'aiguillette d'or du jeune officier.

Philippe la regarda avec cette tendresse infinie qui tient à la fois du frère et du père.

– Andrée, dit-il, je vous aime ainsi. Soyez courageuse. Je pars, mais le courrier vous apportera une lettre de moi chaque semaine. Faites, je vous prie, que, chaque semaine aussi, j'en reçoive une de vous.

– Oui, Philippe, dit Andrée ; oui, et ce sera mon seul bonheur. Mais vous avez prévenu mon père, n'est-ce pas ?

– De quoi ?

– De votre départ.

– Chère sœur, c'est le baron, au contraire, qui ce matin m'a lui-même apporté l'ordre du ministre. M. de Taverney n'est pas comme vous, Andrée, et il se passera facilement de moi, à ce qu'il paraît : il semblait heureux de mon départ, et au fait il avait raison ; ici, je n'avancerais pas, tandis que, là bas, il peut se présenter des occasions.

– Mon père est heureux de vous voir partir ! murmura Andrée. Ne vous trompez-vous pas, Philippe ?

– Il vous a, répondit Philippe éludant la question, et c'est une consolation, ma sœur.

– Le croyez-vous, Philippe ? Il ne me voit jamais.

– Ma sœur, il m'a chargé de vous dire qu'aujourd'hui même, après mon départ, il viendrait à Trianon. Il vous aime, croyez-le bien ; seulement, il aime à sa manière.

– Qu'avez-vous encore, Philippe ? Vous semblez embarrassé.

– Chère Andrée, c'est que l'heure vient de sonner. Quelle heure est-il, s'il vous plaît ?

– Les trois quarts après midi.

– Eh bien, chère sœur, ce qui cause mon embarras, c'est que voilà une heure que je devrais être en route et nous voici à la grille où l'on tient mon cheval. Ainsi donc…

Andrée prit un visage calme, et, s'emparant de la main de son frère :

– Ainsi donc, dit-elle d'un accent trop ferme pour qu'il n'y eut pas d'affectation dans sa voix, ainsi donc, adieu, mon frère…

Philippe l'embrassa une dernière fois.

– Au revoir, dit-il ; rappelez-vous votre promesse.

– Laquelle ?

– Une lettre au moins par semaine.

– Oh ! vous le demandez !

Et elle prononça ces mots avec un suprême effort : la pauvre enfant n'avait plus de voix.

Philippe la salua encore du geste et s'éloigna.

Andrée le suivit des yeux, retenant son haleine pour retenir ses soupirs.

Philippe monta à cheval, lui cria encore une fois adieu de l'autre côté de la grille et partit.

Andrée demeura debout et immobile tant qu'elle put le voir.

Puis, lorsqu'il eut disparu, elle se détourna et courut, comme une biche blessée, jusqu'aux ombrages, aperçut un banc et n'eut que la force de le joindre et de tomber dessus sans pouls, sans force, sans regard.

Puis, tirant du plus profond de sa poitrine un long et déchirant sanglot :

– O mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle pourquoi me laissez-vous seule ainsi sur la terre ?

Et elle ensevelit son visage dans ses mains, laissant échapper entre ses doigts blancs les grosses larmes qu'elle ne cherchait plus à retenir.

En ce moment un léger bruit retentit derrière la charmille ; Andrée crut avoir entendu un soupir. Elle se retourna effrayée : une figure triste se dressa devant elle.

C'était Gilbert.

Chapitre CXV
Le roman de Gilbert

C'était Gilbert, avons-nous dit, aussi pâle qu'Andrée, aussi désolé, aussi abattu qu'elle.

Andrée, à la vue d'un homme, à la vue d'un étranger, Andrée se hâta d'essuyer ses yeux, comme si la fière jeune fille eût rougi de pleurer. Elle composa son maintien et rendit l'immobilité à ses joues marbrées, qu'agitait à l'instant même le frisson du désespoir.

Gilbert fut bien plus longtemps qu'elle à reprendre son calme, et ses traits gardèrent l'expression douloureuse que mademoiselle de Taverney, aussitôt qu'elle releva les yeux, put, en le reconnaissant, remarquer dans son attitude et dans son regard.

– Ah ! c'est encore M. Gilbert, dit Andrée avec ce ton léger qu'elle affectait de prendre chaque fois que ce qu'elle croyait le hasard la rapprochait du jeune homme.

Gilbert ne répondit rien ; il était encore trop violemment ému.

Cette douleur, qui avait fait frissonner le corps d'Andrée, avait violemment secoué le sien.

Ce fut donc Andrée qui continua, voulant avoir le dernier mot de cette apparition.

– Mais qu'avez-vous donc, monsieur Gilbert ? demanda-t-elle ; qu'avez-vous à me regarder avec cet air dolent ? Il faut que quelque chose vous attriste ; quelle chose vous attriste donc, s'il vous plaît ?

– Vous désirez le savoir ? demanda mélancoliquement Gilbert, qui sentait l'ironie cachée sous cette apparence d'intérêt.

– Oui.

– Eh bien, ce qui m'attriste, c'est de vous voir souffrir, mademoiselle, répliqua Gilbert.

– Et qui vous a dit que je souffrais, monsieur ?

– Je le vois.

– Je ne souffre pas, vous vous trompez, monsieur, dit Andrée en passant une seconde fois son mouchoir sur son visage.

Gilbert sentait monter l'orage ; il résolut de le détourner par son humilité.

– Pardon, mademoiselle, dit-il, c'est que j'ai entendu vos plaintes.

– Ah ! vous écoutiez ? C'est mieux, alors…

– Mademoiselle, c'est le hasard, balbutia Gilbert, car il se sentait mentir.

– Le hasard ! Je suis désespérée, monsieur Gilbert, que le hasard vous ait amené près de moi ; mais encore, en quoi ces

plaintes que vous avez entendues ont-elles pu vous attrister ? Dites-le-moi, le vous prie.

– Il m’est impossible de voir pleurer une femme, dit Gilbert d’un ton qui déplut souverainement à Andrée.

– Est-ce que, par hasard, je serais une femme pour M. Gilbert ? répliqua la hautaine jeune fille. Je ne mendie l’intérêt de personne ; mais celui de M. Gilbert moins encore que celui de tout autre.

– Mademoiselle, dit Gilbert en secouant la tête, vous avez tort de me rudoyer ainsi ; je vous ai vue triste, je me suis affligé ; je vous ai entendue dire que, M. Philippe parti, vous étiez désormais seule au monde : eh bien, non, non, mademoiselle, car je suis resté, moi, et jamais cœur plus dévoué n’a battu pour vous. Je le répète, non, jamais mademoiselle de Taverney ne sera seule au monde tant que ma tête pourra penser, tant que mon cœur pourra battre, tant que mon bras pourra s’étendre.

Gilbert était vraiment beau de vigueur, de noblesse et de dévouement, tout en prononçant ces paroles – bien qu’il y mit toute la simplicité que commandait le respect le plus vrai.

Mais il était dit que tout, dans le pauvre jeune homme, déplairait à Andrée, l’offenserait et la pousserait à des ripostes blessantes, comme si chacun de ses respects eût été une insulte, chacune de ses prières une provocation. D’abord, elle voulut se lever pour trouver un geste plus dur avec une parole plus libre ; mais un frisson nerveux la retint sur son banc. Elle pensa, d’ailleurs, que, debout, elle serait vue de plus loin, et vue causant avec Gilbert. Elle demeura donc sur son banc, car, une fois pour toutes, elle voulait écraser sous son pied l’insecte qui devenait importun.

Elle répondit donc :

– Je croyais vous avoir déjà dit, monsieur Gilbert, que vous me déplaisiez souverainement, que votre voix m'irritait, que vos façons philosophiques me répugnent. Pourquoi donc, moi vous ayant dit cela, vous obstinez-vous encore à me parler ?

– Mademoiselle, dit Gilbert pâle mais contenu, on n'irrite pas une honnête femme en lui témoignant de la sympathie. Un honnête homme est l'égal de toute créature humaine, et moi, que vous maltraitez avec cet acharnement, eh bien, moi, je mérite peut-être plus qu'un autre la sympathie que je regrette de ne pas vous voir éprouver pour moi.

Andrée, à ce mot de sympathie deux fois répété, ouvrit de grands yeux et les attacha impertinemment sur Gilbert.

– De la sympathie ! dit-elle, de la sympathie de vous à moi, monsieur Gilbert ? En vérité, je me trompais à votre égard. Je vous tenais pour un insolent, et vous êtes moins que cela : vous n'êtes qu'un fou.

– Je ne suis ni un insolent ni un fou, dit Gilbert avec un calme apparent, qui dut bien coûter à cette fierté que nous connaissons. Non, mademoiselle, car la nature m'a fait votre égal, et le hasard vous a faite mon obligée.

– Le hasard, encore ? dit ironiquement Andrée.

– La Providence, eussé-je dû dire peut-être. Je ne vous eusse jamais parlé de cela ; mais vos injures me rendent la mémoire.

– Votre obligée, moi ? votre obligée, je crois ? Comment avez-vous dit cela, monsieur Gilbert ?

– J’aurais honte pour vous de l’ingratitude mademoiselle ; et Dieu, qui vous a faite si belle, vous a donné, pour compenser votre beauté, assez d’autres défauts sans celui-là.

Cette fois, Andrée se leva.

– Tenez, pardonnez-moi, dit Gilbert ; vous m’irritez par trop aussi quelquefois, et alors j’oublie tout l’intérêt que vous m’inspirez.

Andrée se mit à rire aux éclats, de manière à pousser la colère de Gilbert à son paroxysme ; mais, à son grand étonnement, Gilbert ne s’enflamma point. Il croisa ses bras sur sa poitrine, garda l’expression hostile et obstinée de son regard de feu, et attendit patiemment la fin de ce rire outrageant.

– Mademoiselle, dit froidement Gilbert à Andrée, daignez répondre à une seule question. Respectez-vous votre père ?

– Je crois, en vérité, que vous m’interrogez, monsieur Gilbert ? s’écria la jeune fille avec une souveraine hauteur.

– Oui vous respectez votre père, continua Gilbert, et ce n’est point à cause de ses qualités, à cause de ses vertus ; non, c’est par cela simplement qu’il vous a donné la vie. Un père, malheureusement, vous devez savoir cela, mademoiselle, un père n’est respectable qu’à un seul titre, mais enfin c’est un titre. Il y a plus : pour ce seul bienfait de la vie – et Gilbert s’anima à son tour d’une dédaigneuse pitié – pour ce seul bienfait, continua-t-il, vous êtes tenue d’aimer le bienfaiteur. Eh bien, mademoiselle, cela posé en principe, pourquoi m’outragez-vous ? pourquoi me repoussez-vous ? pourquoi me haïssez-vous, moi qui ne vous ai pas donné la vie, c’est vrai, mais moi qui vous l’ai sauvée ?

– Vous ? s'écria Andrée ; vous, vous m'avez sauvé la vie ?

– Ah ! vous n'y avez pas même pensé, dit Gilbert, ou plutôt vous l'avez oublié ; c'est fort naturel ; il y a tantôt un an de cela. Eh bien, mademoiselle, il faut alors vous l'apprendre ou vous le rappeler. Oui, je vous ai sauvé la vie en sacrifiant la mienne.

– Au moins, monsieur Gilbert, dit Andrée fort pâle, vous me ferez la grâce de me dire où et quand ?

– Le jour, mademoiselle, où cent mille personnes, s'écrasant les unes les autres, fuyant des chevaux fougueux, des sabres qui fauchaient la foule, laissèrent sur la place Louis XV une longue jonchée de cadavres et de blessés.

– Ah ! le 31 mai.

– Oui, mademoiselle.

Andrée se remit et reprit son sourire ironique.

– Et ce jour-là, dites-vous, vous avez sacrifié votre vie pour sauver la mienne, monsieur Gilbert ?

– J'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

– Vous êtes donc M. le baron de Balsamo ? Je vous demande pardon, car je l'ignorais.

– Non, je ne suis pas M. le baron de Balsamo, dit Gilbert les yeux enflammés et la lèvre frémissante ; je suis le pauvre enfant du peuple Gilbert, qui a la folie, la sottise, le malheur de vous aimer ; qui, parce qu'il vous aimait comme un insensé, comme

un fou, comme un forcené, vous a suivie dans la foule ; je suis Gilbert, qui, séparé de vous un instant, vous reconnut au cri terrible que vous poussâtes en perdant pied ; Gilbert, qui tomba près de vous et vous entoura de ses bras jusqu'à ce que vingt mille bras, pesant sur les siens, eussent brisé sa force ; Gilbert, qui se jeta sur le pilier de pierre où vous alliez être écrasée, pour vous offrir l'appui plus moelleux de son cadavre ; Gilbert, qui, apercevant dans la foule cet homme étrange qui semblait commander aux autres hommes, et dont vous venez de prononcer le nom, rassembla toutes ses forces, tout son sang, toute son âme, et vous souleva dans ses bras mourants, afin que cet homme vous aperçut, vous prît, vous sauvât ; Gilbert enfin, qui, de vous, qu'il cédait à un sauveur plus heureux que lui, ne garda qu'un lambeau de votre robe, que j'appuyai sur mes lèvres, et il était temps, car le sang afflua aussitôt à mon cœur, à mes tempes, à mon cerveau ; la masse roulante des bourreaux et des victimes me couvrit comme le flot et m'ensevelit, tandis que, pareil à l'ange de la résurrection, vous montiez, vous, de mon abîme vers le ciel.

Gilbert venait de se montrer tout entier, c'est-à-dire sauvage, naïf, sublime, dans sa résolution comme dans son amour. Aussi Andrée, malgré son mépris, ne pouvait-elle le regarder sans étonnement. Aussi crut-il un instant que son récit avait été irrésistible comme la vérité, comme l'amour. Mais le pauvre Gilbert comptait sans l'incrédulité, cette mauvaise foi de la haine. Or, Andrée, qui haïssait Gilbert, ne s'était laissée prendre à aucun des arguments vainqueurs de cet amant dédaigné.

D'abord, elle ne répondit rien, elle regardait Gilbert et quelque chose comme un combat se passait dans son esprit.

Aussi, mal à l'aise devant ce silence glacé, le jeune homme se vit-il obligé d'ajouter en manière de péroraison :

– Maintenant, mademoiselle, ne me détestez donc plus autant que vous le faisiez, car ce serait non seulement de l'injustice, mais encore de l'ingratitude, ainsi que je vous le disais tout à l'heure et que je vous le répète maintenant.

Mais, à ces mots, Andrée leva sa tête altière et, du ton le plus indifféremment cruel :

– Monsieur Gilbert, dit-elle, combien de temps, s'il vous plaît, êtes-vous resté en apprentissage chez M. Rousseau ?

– Mademoiselle, dit naïvement Gilbert, trois mois, je crois, sans compter les jours de ma maladie, suite de l'étouffement du 31 mai.

– Vous vous méprenez, dit-elle, je ne vous demande point de me dire si vous avez été ou non malade… d'étouffements… cela couronne artistement peut-être votre récit… mais il m'importe peu. Je voulais seulement vous dire, n'ayant séjourné que trois mois chez l'illustre écrivain, que vous en avez fort bien profité, et que l'élève fait du premier coup des romans presque dignes de ceux que publie son maître.

Gilbert, qui avait écouté avec tranquillité, croyant qu'Andrée allait, aux choses passionnées qu'il avait dites, répondre des choses sérieuses, tomba de toute la hauteur de sa bonhomie sous le coup de cette ironie sanglante.

– Un roman ! murmura-t-il indigné, vous traitez de roman ce que je viens de vous dire !

– Oui, monsieur, dit Andrée, un roman, je répète le mot ; seulement, vous ne m'avez pas forcée de le lire et je vous en sais gré ; mais, malheureusement, j'ai le profond regret de ne pou-

voir le payer ce qu'il vaut ; car j'y tenterais en vain, le roman étant impayable.

– Ainsi voilà ce que vous me répondez ? balbutia Gilbert le cœur serré, les yeux éteints.

– Je ne vous réponds même pas, monsieur, dit Andrée en le repoussant pour passer devant lui.

En effet, Nicole arrivait, appelant sa maîtresse du bout de l'allée, pour ne pas interrompre trop brusquement l'entretien dont elle ignorait l'interlocuteur, n'ayant pas reconnu Gilbert à travers les ombrages.

Mais, en approchant, elle vit le jeune homme, le reconnut et demeura stupéfaite. Alors elle se repentit bien de n'avoir point fait un détour, afin d'entendre ce que Gilbert avait pu dire à mademoiselle de Taverney.

Alors celle-ci, s'adressant à Nicole d'une voix adoucie, comme pour mieux faire comprendre à Gilbert la hauteur avec laquelle elle lui avait parlé :

– Qu'y a-t-il, mon enfant ? demanda-t-elle.

– M. le baron de Taverney et M. le duc de Richelieu viennent de se présenter pour mademoiselle, répondit Nicole.

– Où sont-ils ?

– Chez mademoiselle.

– Venez.

Andrée s'éloigna.

Nicole la suivit, mais non sans jeter, en s'en allant, un regard ironique sur Gilbert, qui, moins pâle que livide, moins agité que fou, moins colère que forcené, tendit le poing dans la direction de l'allée par où s'éloignait son ennemie et murmura en grinçant les dents :

– O créature sans cœur, corps sans âme, je t'ai sauvé la vie, j'ai concentré mon amour, j'ai fait taire tout sentiment qui pouvait offenser ce que j'appellerai ta candeur ; car, pour moi, dans mon délire, tu étais une vierge sainte, comme la Vierge qui est au ciel… Maintenant, je t'ai vue de près, tu n'es plus qu'une femme, et je suis un homme… Oh ! un jour ou l'autre, je me vengerai, Andrée de Taverney ; je t'ai tenue deux fois entre mes mains, et deux fois je t'ai respectée ; Andrée de Taverney, prends garde à la troisième !… Au revoir, Andrée !

Et il s'éloigna, bondissant à travers les massifs, comme un jeune loup blessé qui se retourne en montrant ses dents aiguës et sa prunelle sanglante.

Chapitre CXVI
Le père et la fille

Au bout de l'allée, Andrée aperçut, en effet, le maréchal et son père, qui se promenaient devant le vestibule en l'attendant.

Les deux amis semblaient être les plus joyeux du monde ; ils se tenaient par le bras : on n'avait pas encore vu à la cour Oreste et Pylade aussi exactement représentés.

À la vue d'Andrée, les deux vieillards se réjouirent encore plus et se firent remarquer, l'un à l'autre, sa radieuse beauté, augmentée encore par la colère et par la rapidité de sa marche.

Le maréchal salua Andrée, comme il eût fait madame de Pompadour déclarée. Cette nuance n'échappa point à Taverney qui en fut enchanté ; mais elle surprit Andrée par ce mélange de respect et de galanterie libre ; car l'habile courtisan savait mettre autant de détails dans un salut que Covielle savait mettre de phrases françaises dans un seul mot turc.

Andrée rendit une révérence qui fut aussi cérémonieuse pour son père que pour le maréchal ; puis elle les invita tous deux, avec une grâce charmante, à monter dans sa chambre.

Le maréchal admira cette élégante propreté, seul luxe de l'ameublement et de l'architecture de ce réduit. Avec des fleurs, avec un peu de mousseline blanche, Andrée avait fait de sa triste chambre, non pas un palais, mais un temple.

Il s'assit sur un fauteuil de perse vert à grandes fleurs, au-dessous d'un grand cornet de la Chine, d'où tombaient des grappes parfumées d'acacia et d'érable, mêlées d'iris et de roses du Bengale.

Taverney eut un fauteuil pareil ; Andrée s'assit sur un pliant, le coude appuyé sur un clavecin également garni de fleurs dans un large vase de Saxe.

– Mademoiselle, dit le maréchal, je viens vous apporter, de la part de Sa Majesté, tous les compliments que votre voix charmante et votre talent de musicienne consommée ont arrachés hier à tous les auditeurs de la répétition. Sa Majesté a craint de faire des jaloux et des jalouses en vous louant trop haut. Elle a donc bien voulu me charger de vous exprimer tout le plaisir que vous lui avez causé.

Andrée, toute rougissante, était si belle, que le maréchal continua comme s'il parlait pour son compte.

– Le roi, dit-il, m'a affirmé qu'il n'avait encore vu à sa cour personne qui réunît au même point que vous, mademoiselle, les dons de l'esprit et ceux de la figure.

– Vous oubliez ceux du cœur, dit Taverney avec épanouissement ; Andrée est la meilleure des filles.

Le maréchal crut un moment que son ami allait pleurer. Plein d'admiration pour cet effort de sensibilité paternelle, il s'écria :

– Le cœur ! Hélas, mon cher, vous seul êtes juge de la tendresse que peut renfermer le cœur de mademoiselle. Que n'ai-je vingt-cinq ans, je mettrais à ses pieds ma vie et ma fortune !

Andrée ne savait pas encore accueillir légèrement l'hommage d'un courtisan. Richelieu n'obtint d'elle qu'un murmure sans signification.

– Mademoiselle, dit-il, le roi a voulu vous prier de lui permettre un témoignage de sa satisfaction, et il a chargé M. le baron, votre père, de vous le transmettre. Que faut-il maintenant que je réponde à Sa Majesté de votre part ?

– Monsieur, dit Andrée, qui ne vit dans sa démarche qu'une conséquence du respect dû à son roi par toute sujette, veuillez assurer Sa Majesté de toute ma reconnaissance. Dites bien à Sa Majesté qu'elle me comble de bonheur en s'occupant de moi et que je suis bien indigne de l'attention d'un si puissant monarque.

Richelieu parut enthousiasmé de cette réponse, que la jeune fille prononça d'une voix ferme et sans aucune hésitation.

Il lui prit la main, qu'il baisa respectueusement, et, la couvant des yeux :

– Une main royale, dit-il, un pied de fée… l'esprit, la volonté, la candeur… Ah ! baron, quel trésor !… Ce n'est pas une fille que vous avez là, c'est une reine…

Et, sur ce mot, il prit congé, laissant Taverney près d'Andrée, Taverney qui se gonflait insensiblement d'orgueil et d'espoir.

Quiconque l'eût vu, ce philosophe des anciennes théories, ce sceptique, ce dédaigneux, aspirer à longs traits l'air de la faveur dans son bourbier le moins respirable, se fût dit que Dieu avait pétri du même limon l'esprit et le cœur de M. de Taverney.

Taverney seul eût pu répondre à propos de ce changement :

– Ce n’est pas moi qui ai changé, c’est le temps.

Donc, il resta près d’Andrée, assis, un peu embarrassé ; car la jeune fille, avec son inépuisable sérénité, le perçait de deux regards profonds comme la mer en son plus profond abîme.

– M. de Richelieu n’a-t-il pas dit, monsieur, que Sa Majesté vous avait confié un témoignage de sa satisfaction ? Quel est-il, je vous prie ?

– Ah ! fit Taverney, elle est intéressée… Tiens, je ne l’eusse pas cru. Tant mieux, Satan, tant mieux !

Il tira lentement de sa poche l’écrin donné la veille par le maréchal, à peu près comme les bons papas tirent un sac de bonbons ou un jouet que les yeux de l’enfant arrachent de leur poche avant que les mains aient agi.

– Voici, dit-il.

– Ah ! des bijoux… fit Andrée.

– Sont-ils de votre goût ?

C’était une garniture de perles d’un grand prix. Douze gros diamants reliaient entre eux les rangs de ces perles ; un fermoir de diamants, des boucles d’oreilles, et un rang de diamants pour les cheveux, donnaient à ce présent une valeur de trente mille écus au moins.

– Mon Dieu, mon père ! s’écria Andrée.

– Eh bien ?

– C’est trop beau… le roi s’est trompé. Je serais honteuse de porter cela… Aurais-je donc des toilettes qui puissent s’allier avec la richesse de ces diamants ?

– Plaignez-vous donc, je vous prie ! dit ironiquement Taverney.

– Monsieur, vous ne me comprenez pas… Je regrette de ne pouvoir porter ces bijoux, parce qu’ils sont trop beaux.

– Le roi, qui a donné l’écrin, mademoiselle, est assez grand seigneur pour vous donner les robes…

– Mais, monsieur… cette bonté du roi…

– Ne croyez-vous pas que je l’aie méritée par mes services ? dit Taverney.

– Ah ! pardon, monsieur ; c’est vrai, répliqua Andrée en baissant la tête, mais sans être bien convaincue.

Au bout d’un moment de réflexion, elle referma l’écrin.

– Je ne porterai pas ces diamants, dit-elle.

– Pourquoi ? s’écria Taverney inquiet.

– Parce que, mon père, vous et mon frère, vous avez besoin de tout le nécessaire, et que ce superflu blesse mes yeux depuis que je viens de penser à votre gêne.

Taverney lui pressa la main en souriant.

– Oh ! ne vous occupez plus de cela, ma fille. Le roi a fait plus pour moi que pour vous. Nous sommes en faveur, chère enfant. Il ne serait ni d'une sujette respectueuse ni d'une femme reconnaissante de paraître devant Sa Majesté sans la parure qu'elle a bien voulu vous donner.

– J'obéirai, monsieur.

– Oui ; mais il faut que vous obéissiez avec plaisir… Cette parure ne paraît pas être de votre goût ?

– Je ne me connais pas en diamants, monsieur.

– Sachez donc que les perles seules valent cinquante mille livres.

Andrée joignit les mains.

– Monsieur, dit-elle, il est étrange que Sa Majesté me fasse, à moi, un pareil présent ; réfléchissez-y.

– Je ne vous comprends pas, mademoiselle, dit Taverney d'un ton sec.

– Si je porte ces pierreries, je vous assure, monsieur, que le monde s'en étonnera.

– Pourquoi ? dit Taverney du même ton, avec un regard impérieux et froid qui fit baisser celui de sa fille.

– Un scrupule.

– Mademoiselle, il est fort étrange, vous m'avouerez, de vous voir des scrupules là où, moi, je n'en vois pas. Vivent les jeunes filles candides pour savoir le mal et l'apercevoir, si bien caché qu'il soit, alors que nul ne l'avait remarqué ! Vive la jeune fille naïve et vierge pour faire rougir les vieux grenadiers comme moi !

Andrée cacha sa confusion dans ses deux belles mains nacrées.

– Oh ! mon frère, murmura-t-elle tout bas, pourquoi es-tu déjà si loin ?

Taverney entendit-il ce mot ? le devina-t-il avec cette merveilleuse perspicacité que nous lui connaissons ? On ne saurait le dire ; mais il changea de ton à l'instant même et, prenant les deux mains d'Andrée :

– Voyons, enfant, dit-il, est-ce que votre père n'est pas un peu votre ami ?

Un doux sourire se fit jour à travers les ombres dont le beau front d'Andrée était couvert.

– Est-ce que je ne suis pas là pour vous aimer, pour vous conseiller ? est-ce que vous ne vous sentez pas fière de contribuer à la fortune de votre frère et à la mienne ?

– Oh ! si, dit Andrée.

Le baron concentra sur sa fille un regard tout embrasé de caresses.

– Eh bien, dit-il, vous serez, comme le disait tout à l'heure M. de Richelieu, la reine des Taverney… Le roi vous a distinguée… Madame la dauphine aussi, dit-il vivement ; dans l'intimité de ces augustes personnes, vous bâtirez notre avenir, en leur faisant la vie heureuse… Amie de la dauphine, amie… du roi, quelle gloire !… Vous avez des talents supérieurs et une beauté sans rivale ; vous avez un esprit sain, exempt d'avarice et d'ambition… Oh ! mon enfant, quel rôle vous pouvez jouer !… Vous souvient-il de cette petite fille qui adoucit les derniers moments de Charles VI ? Son nom fut béni en France… Vous souvient-il d'Agnès Sorel, qui restitua l'honneur à la couronne de France ? Tous les bons Français vénèrent sa mémoire… Andrée, vous serez le bâton de vieillesse de notre glorieux monarque… Il vous chérira comme sa fille, et vous régnerez en France par le droit de la beauté, du courage et de la fidélité.

Andrée ouvrait les yeux avec étonnement. Le baron reprit sans lui laisser le temps de réfléchir :

– Ces femmes perdues qui déshonorent le trône, vous les chasserez d'un seul regard ; votre présence purifiera la cour. C'est à votre influence généreuse que la noblesse du royaume devra le retour des bonnes mœurs, de la politesse, de la pure galanterie. Ma fille, vous pouvez, vous devez être un astre régénérateur pour ce pays et une couronne de gloire pour notre nom.

– Mais, dit Andrée étourdie, que me faudra-t-il faire pour cela ?

– Andrée, reprit-il, je vous ai dit souvent qu'il faut en ce monde forcer les gens à être vertueux en leur faisant aimer la vertu. La vertu renfrognée, triste et psalmodiant des sentences, fait fuir ceux mêmes qui voudraient le plus ardemment s'approcher d'elle. Donnez à la vôtre toutes les amorces de la coquetterie, du vice même. Cela est facile à une fille spirituelle et forte

comme vous l'êtes. Faites-vous si belle, que la cour ne parle que de vous ; faites-vous si agréable aux yeux du roi, qu'il ne puisse se passer de vous ; faites-vous si secrète, si réservée pour tous, excepté pour Sa Majesté, qu'on vous attribue bien vite tout le pouvoir que vous ne pouvez manquer d'obtenir.

– Je ne comprends pas bien ce dernier avis, dit Andrée.

– Laissez-moi vous guider ; vous exécuterez sans comprendre, ce qui vaut mieux pour une sage et généreuse créature comme vous. À propos, pour exécuter le premier point, ma fille, je dois garnir votre bourse. Prenez ces cent louis, et montez votre toilette d'une façon digne du rang auquel vous êtes appelée depuis que le roi nous a fait l'honneur de nous distinguer.

Taverney donna cent louis à sa fille, lui baisa la main et sortit.

Il reprit rapidement l'allée par laquelle il était venu, et n'aperçut pas, au fond du bosquet des Amours, Nicole en grande conversation avec un seigneur qui lui parlait à l'oreille.

Chapitre CXVII
Ce qu'il fallait à Althotas pour compléter son élixir de vie

Le lendemain de cette conversation, vers quatre heures de l'après-midi, Balsamo était occupé, dans son cabinet de la rue Saint-Claude, à lire une lettre que Fritz venait de lui remettre. Cette lettre était sans signature : il la tournait et retournait entre ses mains.

– Je connais cette écriture, disait-il, longue, irrégulière, un peu tremblée, et avec force fautes d'orthographe.

Et il relisait :

« Monsieur le comte,

Une personne qui vous a consulté quelque temps avant la chute du dernier ministère et qui déjà vous avait consulté longtemps auparavant, se présentera aujourd'hui chez vous pour obtenir une consultation nouvelle. Vos nombreuses occupations vous permettront-elles de donner à cette personne une demi-heure entre quatre et cinq heures du soir ? »

Cette lecture achevée pour la deuxième ou la troisième fois, Balsamo retombait dans sa recherche.

– Ce n'est pas la peine de consulter Lorenza pour si peu ; d'ailleurs, ne sais-je plus deviner moi-même ? L'écriture est longue, signe d'aristocratie ; irrégulière et tremblée, signe de vieil-

lesse ; pleine de fautes d'orthographe : c'est d'un courtisan. Ah ! niais que je suis ! c'est de M. le duc de Richelieu. Bien certainement, j'aurai une demi-heure pour vous, monsieur le duc ; une heure, une journée. Prenez mon temps et faites-en le vôtre. N'êtes-vous pas, sans le savoir, un de mes agents mystérieux, un de mes démons familiers ? Ne poursuivons-nous pas la même œuvre ? N'ébranlons-nous pas la monarchie d'un même effort, vous en vous faisant son âme, moi en me faisant son ennemi ? Venez, monsieur le duc, venez.

Et Balsamo tira sa montre pour voir combien de temps encore il avait à attendre le duc.

En ce moment une sonnette retentit dans la corniche du plafond.

– Qu'y a-t-il donc ? fit Balsamo tressaillant. Lorenza m'appelle, Lorenza ! Elle veut me voir. Lui serait-il arrivé quelque chose de fâcheux ? ou bien serait-ce un de ces retours de caractère dont j'ai été si souvent témoin et quelquefois victime ? Hier, elle était bien pensive, bien résignée, bien douce ; hier, elle était bien comme j'aime à la voir. Pauvre enfant ! Allons.

Alors il ferma sa chemise brodée, cacha son jabot de dentelle sous sa robe de chambre, donna un regard à son miroir pour s'assurer que sa coiffure n'était pas trop en désordre et s'achemina vers l'escalier, après avoir répondu par un coup de sonnette pareil à la demande de Lorenza.

Mais, selon son habitude, Balsamo s'arrêta dans la chambre qui précédait celle de la jeune femme, et, se tournant les bras croisés du côté où il supposait qu'elle devait être, avec cette force de volonté qui ne connaît point d'obstacles, il lui ordonna de dormir.

Puis, à travers une gerçure presque imperceptible de la boiserie, comme s'il eût douté de lui-même ou comme s'il eût cru avoir besoin de redoubler de précautions, il regarda.

Lorenza était endormie sur un canapé, où, chancelant sans doute sous la volonté de son dominateur, elle était allée chercher un appui. Un peintre n'eût certes pas pu trouver pour elle une attitude plus poétique. Tourmentée et haletante sous le poids du rapide fluide que Balsamo lui avait envoyé, Lorenza ressemblait à une de ces belles Arianes de Vanloo, dont la poitrine est gonflée, le torse plein d'ondulations et de secousses, la tête perdue de désespoir ou de fatigue.

Balsamo entra donc par son passage habituel et s'arrêta devant elle pour la contempler, mais aussitôt il la réveilla : elle était trop dangereuse ainsi.

À peine eut-elle ouvert les yeux, qu'elle laissa un éclair jaillir de ses prunelles ; puis, comme pour asseoir ses idées encore fluctuantes, elle lissa ses cheveux avec la paume de ses deux mains, étancha ses lèvres humides d'amour, et, fouillant profondément sa mémoire, rassembla ses souvenirs disséminés.

Balsamo la regardait avec une sorte d'anxiété. Il était habitué depuis longtemps au brusque passage de la douceur amoureuse à un élan de colère et de haine. La réflexion de ce jour, réflexion à laquelle il n'était pas habitué, le sang-froid avec lequel Lorenza le recevait, au lieu de ces élans de haine accoutumés, lui annonçaient pour cette fois quelque chose de plus sérieux peut-être que tout ce qu'il avait vu jusque-là.

Lorenza se redressa donc et, secouant la tête en levant son long regard velouté vers Balsamo :

– Veuillez, lui dit-elle, vous asseoir près de moi, je vous prie.

Balsamo tressaillit à cette voix pleine d'une douceur inaccoutumée.

– M'asseoir ? dit-il. Tu sais bien, ma Lorenza, que je n'ai qu'un désir, c'est de passer ma vie à tes genoux.

– Monsieur, reprit Lorenza du même ton, je vous prie de vous asseoir, bien que je n'aie pas un long discours à vous faire ; mais, enfin, je vous parlerai mieux, il me semble, si vous êtes assis.

– Aujourd'hui, comme toujours, ma Lorenza bien-aimée, dit Balsamo, je ferai selon tes souhaits.

Et il s'assit dans un fauteuil auprès de Lorenza, assise elle-même sur un sofa.

– Monsieur, dit-elle en attachant sur Balsamo des yeux d'une expression angélique, je vous ai appelé pour vous demander une grâce.

– Oh ! ma Lorenza, s'écria Balsamo de plus en plus charmé, tout ce que tu voudras, dis, tout !

– Une seule chose ; mais, je vous en préviens, cette chose je la désire ardemment.

– Parlez, Lorenza, parlez, dût-il m'en coûter toute ma fortune, dût-il m'en coûter la moitié de la vie.

– Il ne vous en coûtera rien, monsieur, qu'une minute de votre temps, répondit la jeune femme.

Balsamo, enchanté de la tournure calme que prenait la conversation, se faisait déjà à lui-même, grâce à son active imagination, un programme des désirs que pouvait avoir formés Lorenza et surtout de ceux qu'il pourrait satisfaire.

– Elle va, se disait-il, me demander quelque servante ou quelque compagne. Eh bien, ce sacrifice immense, puisqu'il compromet mon secret et mes amis, ce sacrifice, je le ferai, car la pauvre enfant est bien malheureuse dans cet isolement.

– Parlez vite, ma Lorenza, dit-il tout haut avec un sourire plein d'amour.

– Monsieur, dit-elle, vous savez que je meurs de tristesse et d'ennui.

Balsamo inclina la tête avec un soupir en signe d'assentiment.

– Ma jeunesse, continua Lorenza, se consume ; mes jours sont un long sanglot, mes nuits une perpétuelle terreur. Je vieillis dans la solitude et dans l'angoisse.

– Cette vie est celle que vous vous faites, Lorenza, dit Balsamo, et il n'a pas dépendu de moi que cette vie, que vous avez attristée ainsi, ne fît envie à une reine.

– Soit. Aussi vous voyez que c'est moi qui reviens à vous.

– Merci, Lorenza.

– Vous êtes bon chrétien, m'avez-vous dit quelquefois, quoique…

– Quoique vous me croyiez une âme perdue, voulez-vous dire ? J'achève votre pensée Lorenza.

– Ne vous arrêtez qu'à ce que je dirai, monsieur, et ne supposez rien, je vous prie.

– Continuez donc.

– Eh bien, au lieu de me laisser m'abîmer dans ces colères et dans ces désespoirs, accordez-moi, puisque je ne vous suis utile à rien…

Elle s'arrêta pour regarder Balsamo ; mais déjà il avait repris son empire sur lui-même, et elle ne rencontra qu'un regard froid et un sourcil froncé.

Elle s'anima sous cet œil presque menaçant.

– Accordez-moi, continua-t-elle, non pas la liberté, je sais qu'un décret de Dieu ou plutôt votre volonté, qui me paraît toute-puissante, me condamne à la captivité durant ma vie ; accordez-moi de voir des visages humains, d'entendre le son d'une autre voix que votre voix ; accordez-moi enfin de sortir, de marcher, de faire acte d'existence.

– J'avais prévu ce désir, Lorenza, dit Balsamo en lui prenant la main, et depuis longtemps, vous le savez, ce désir est le mien.

– Alors !… s'écria Lorenza.

– Mais, reprit Balsamo, vous m'avez prévenu vous-même ; comme un insensé que j'étais, et tout homme qui aime est un insensé, je vous ai laissée pénétrer une partie de mes secrets en science et en politique. Vous savez qu'Althotas a trouvé la pierre

philosophale et cherche l'élixir de vie : voilà pour la science. Vous savez que moi et mes amis conspirons contre les monarchies de ce monde : voilà pour la politique. L'un des deux secrets peut me faire brûler comme sorcier, l'autre peut me faire rouer comme coupable de haute trahison. Or, vous m'avez menacé, Lorenza ; vous m'avez dit que vous tenteriez tout au monde pour recouvrer votre liberté, et que, cette liberté une fois reconquise, le premier usage que vous en feriez serait de me dénoncer à M. de Sartine. Avez-vous dit cela ?

– Que voulez-vous ! parfois je m'exaspère, et alors… eh bien, alors, je deviens folle.

– Êtes-vous calme ? Êtes-vous sage à cette heure, Lorenza, et pouvons nous causer ?

– Je l'espère.

– Si je vous rends cette liberté que vous demandez, trouverai-je en vous une femme dévouée et soumise, une âme constante et douce ? Vous savez que voilà mon plus ardent désir, Lorenza.

La jeune femme se tut.

– M'aimerez-vous enfin ? acheva Balsamo avec un soupir.

– Je ne veux promettre que ce que je puis tenir, dit Lorenza ; ni l'amour ni la haine ne dépendent de nous. J'espère que Dieu, en échange de ces bons procédés de votre part, permettra que la haine s'efface et que l'amour vienne.

– Ce n'est malheureusement pas assez d'une pareille promesse, Lorenza, pour que je me fie à vous. Il me faut un serment absolu, sacré, dont la rupture soit un sacrilège, un serment qui

vous lie en ce monde et dans l'autre, qui entraîne votre mort dans celui-ci et votre damnation dans celui là.

Lorenza se tut.

– Ce serment, voulez-vous le faire ?

Lorenza laissa tomber sa tête dans ses deux mains, et son sein se gonfla sous la pression de sentiments opposés.

– Faites-moi ce serment, Lorenza, tel que je le dicterai, avec la solennité dont je l'entourerai, et vous êtes libre.

– Que faut-il que je jure, monsieur ?

– Jurez que jamais, sous aucun prétexte, rien de ce que vous avez surpris relativement à la science d'Althotas ne sortira de votre bouche.

– Oui, je jurerai cela.

– Jurez que rien de ce que vous avez surpris relativement à nos réunions politiques ne sera jamais divulgué par vous.

– Je jurerai encore cela.

– Avec le serment et dans la forme que j'indiquerai ?

– Oui ; est-ce tout ?

– Non, jurez – et c'est là le principal, Lorenza, car aux autres serments ma vie seulement est attachée ; à celui que je vais vous dire est attaché mon bonheur –, jurez que jamais vous ne vous séparerez de moi, Lorenza. Jurez, et vous êtes libre.

La jeune femme tressaillit, comme si un fer glacé eût pénétré jusqu'à son cœur.

– Et sous quelle forme ce serment doit-il être fait ?

– Nous irons ensemble dans une église, Lorenza ; nous communierons ensemble avec la même hostie. Sur cette hostie entière, vous jurerez de ne jamais rien révéler de relatif à Althotas, de ne jamais rien révéler de relatif à mes compagnons. Vous jurerez de ne jamais vous séparer de moi. Nous couperons l'hostie en deux, et nous en prendrons chacun la moitié, en adjurant le Seigneur Dieu, vous que vous ne me trahirez jamais, moi, que je vous rendrai toujours heureuse.

– Non, dit Lorenza, un tel serment est un sacrilège.

– Un serment n'est un sacrilège, Lorenza, reprit tristement Balsamo, que lorsqu'on fait ce serment avec intention de ne point le tenir.

– Je ne ferai point ce serment, dit Lorenza. J'aurais trop peur de perdre mon âme.

– Ce n'est point, je vous le répète, en le faisant que vous perdriez votre âme, dit Balsamo : c'est en le trahissant.

– Je ne le ferai pas.

– Alors prenez patience, Lorenza, dit Balsamo sans colère, mais avec une tristesse profonde.

Le front de Lorenza s'assombrit, comme on voit s'assombrir une prairie couverte de fleurs quand passe un nuage entre elle et le ciel.

– Ainsi vous me refusez ? dit-elle.

– Non pas, Lorenza, c'est vous, au contraire.

Un mouvement nerveux indiqua tout ce que la jeune femme comprimait d'impatience à ses paroles.

– Écoutez, Lorenza, dit Balsamo, voici ce que je puis faire pour vous, et c'est beaucoup, croyez-moi.

– Dites, répondit la jeune femme avec un sourire amer. Voyons jusqu'où s'étendra cette générosité que vous faites si fort valoir.

– Dieu, le hasard ou la fatalité, comme vous le voudrez, Lorenza, nous ont liés l'un à l'autre par des nœuds indissolubles ; n'essayons donc pas de les rompre dans cette vie, puisque la mort seule peut les briser.

– Voyons, je sais cela, dit Lorenza avec impatience.

– Eh bien, dans huit jours, Lorenza, quoi qu'il m'en coûte et quelque chose que je risque en faisant ce que je fais, dans huit jours vous aurez une compagne.

– Où cela ? demanda-t-elle.

– Ici.

– Ici ! s'écria-t-elle, derrière ces barreaux, derrière ces portes inexorables, derrière ces portes d'airain ? Une compagne de prison ? Oh ! vous n'y pensez pas, monsieur, ce n'est point là ce que je vous demande.

– Lorenza, c'est cependant tout ce que je puis accorder.

La jeune femme fit un geste d'impatience plus prononcé.

– Mon amie ! mon amie ! reprit Balsamo avec douceur, réfléchissez-y bien, à deux vous porterez plus facilement le poids de ce malheur nécessaire.

– Vous vous trompez, monsieur ; je n'ai jusqu'à présent souffert que de ma propre douleur et non de la douleur d'autrui. Cette épreuve me manque et je comprends que vous vouliez me la faire subir. Oui, vous mettrez auprès de moi une victime comme moi, que je verrai maigrir, pâlir, expirer de douleur comme moi ; que j'entendrai battre, comme je l'ai fait, cette muraille, porte odieuse que j'interroge mille fois le jour, pour savoir où elle s'ouvre quand elle vous donne passage ; et, quand la victime, ma compagne, aura comme moi usé ses ongles sur le bois et le marbre en essayant de l'enfoncer ou de le disjoindre ; quand elle aura, comme moi, usé ses paupières avec ses pleurs ; quand elle sera morte comme je suis morte et que vous aurez deux cadavres au lieu d'un, dans votre bonté infernale vous direz : « Ces deux enfants se divertissent ; elles se font société ; elles sont heureuses. » Oh ! non, non, mille fois non !

Et elle frappa violemment du pied le parquet.

Balsamo essaya encore de la calmer.

– Voyons, dit-il, Lorenza, de la douceur, du calme ; raisonnons, je vous en supplie.

– Il me demande du calme ! il me demande de la raison ! Le bourreau demande de la douceur au patient qu'il torture, du calme à l'innocent qu'il martyrise.

– Oui, je vous demande du calme et de la douceur ; car vos colères, Lorenza, ne changent rien à notre destinée, elles l'endolorissent, voilà tout. Acceptez ce que je vous offre, Lorenza ; je vous donnerai une compagne, une compagne qui chérira l'esclavage, parce que cet esclavage lui aura donné votre amitié. Vous ne verrez pas un visage triste et larmoyant comme vous le craignez, mais, au contraire, un sourire et une gaieté qui dérideront votre front. Voyons, ma bonne Lorenza, acceptez ce que je vous offre ; car, je vous le jure, je ne puis vous offrir davantage.

– C'est-à-dire que vous mettrez près de moi une mercenaire à laquelle vous aurez dit qu'il y a là-haut une folle, une pauvre femme malade et condamnée à mourir ; vous inventerez la maladie. « Renfermez-vous près de cette folle, consentez au dévouement, et je vous payerai vos soins aussitôt que la folle sera morte. »

– Oh ! Lorenza, Lorenza ! murmura Balsamo.

– Non, ce n'est point cela et je me trompe, n'est-ce pas ? poursuivit ironiquement Lorenza, et je devine mal ; que voulez-vous ! je suis ignorante, moi ; je connais si mal le monde et le cœur du monde. Allons, allons, vous lui direz à cette femme : « Veillez, la folle est dangereuse ; prévenez-moi de toutes ses actions, de toutes ses pensées, veillez sur sa vie, veillez sur son sommeil. » Et vous lui donnerez de l'or tant qu'elle voudra ; l'or ne vous coûte rien, à vous, vous en faites.

– Lorenza, vous vous égarez ; au nom du Ciel, Lorenza, lisez mieux dans mon cœur. Vous donner une compagne, mon amie,

c'est compromettre des intérêts si grands, que vous frémiriez si vous ne me haïssiez pas… Vous donner une compagne, je vous l'ai dit, c'est risquer ma sûreté, ma liberté, ma vie : et tout cela, cependant, je le risque pour vous épargner quelques ennuis.

– Des ennuis ! s'écria Lorenza en riant de ce rire sauvage et effrayant qui faisait frémir Balsamo. Il appelle cela des ennuis !

– Eh bien, des douleurs ; oui, vous avez raison, Lorenza, ce sont de poignantes douleurs. Oui, Lorenza ; eh bien, je te le répète, aie patience, et un jour viendra où toutes ces douleurs prendront fin ; un jour viendra où tu seras libre, un jour viendra où tu seras heureuse.

– Voyons, dit-elle, voulez-vous m'accorder de me retirer dans un couvent ? J'y ferai des vœux.

– Dans un couvent !

– Je prierai, je prierai pour vous d'abord, et pour moi ensuite. Je serai bien enfermée, c'est vrai, mais j'aurai un jardin, de l'air, de l'espace, un cimetière pour me promener parmi les tombes, en cherchant d'avance la place de la mienne. J'aurai des compagnes qui seront malheureuses de leur propre malheur et non du mien. Laissez-moi me retirer dans un couvent, et je vous ferai tous les serments que vous voudrez. Un couvent, Balsamo, un couvent, je vous le demande à mains jointes !

– Lorenza, Lorenza, nous ne pouvons nous séparer. Liés, liés, nous somme liés dans ce monde, entendez-vous bien ? Tout ce qui excédera les limites de cette maison, ne me le demandez pas.

Et Balsamo prononça ces mots d'une voix si nette, et en même temps si réservée dans son absolutisme, que Lorenza ne continua pas même d'insister.

– Ainsi, vous ne le voulez pas ? dit-elle abattue.

– Je ne le puis.

– C'est irrévocable ?

– Irrévocable, Lorenza.

– Eh bien, autre chose, dit-elle avec un sourire.

– Oh ! ma bonne Lorenza, souriez encore, encore ainsi et, avec un pareil sourire, vous me ferez faire tout ce que vous voudrez.

– Oui, n'est-ce pas, je vous ferai faire tout ce que je voudrai, pourvu que, moi, je fasse tout ce qu'il vous plaira ? Eh bien, soit. Je serai raisonnable autant que possible.

– Parle, Lorenza, parle.

– Tout à l'heure vous m'avez dit : « Un jour, Lorenza, tu ne souffriras plus ; un jour, tu seras libre ; un jour, tu seras heureuse. »

– Oh ! je l'ai dit et je jure le Ciel que j'attends ce jour avec la même impatience que toi.

– Eh bien, ce jour peut arriver tout de suite, Balsamo, dit la jeune femme avec une expression caressante que son mari ne lui avait jamais vue que pendant son sommeil. Je suis lasse,

voyez-vous, oh ! bien lasse ; vous comprendrez cela, si jeune encore, j'ai déjà tant souffert ! Eh bien, mon ami – car vous dites que vous êtes mon ami – écoutez-moi donc : ce jour heureux, donnez-le-moi tout de suite.

– J'écoute, dit Balsamo avec un trouble inexprimable.

– J'achève mon discours par la demande que j'eusse dû vous faire en commençant, Acharat.

La jeune femme frissonna.

– Parlez, mon amie.

– Eh bien, j'ai remarqué souvent, quand vous faisiez des expériences sur de malheureux animaux, et vous me disiez que ces expériences étaient nécessaires à l'humanité ; j'ai remarqué que souvent vous aviez le secret de la mort, soit par une goutte de poison, soit par une veine ouverte, et que cette mort était douce, et que cette mort avait la rapidité de la foudre, et que ces malheureuses et innocentes créatures, condamnées comme moi au malheur de la captivité, étaient libérées tout à coup par la mort, premier bienfait qu'elles eussent reçu depuis leur naissance. Eh bien…

Elle s'arrêta pâlissant.

– Eh bien, Lorenza ? répéta Balsamo.

– Eh bien, ce que vous faites parfois dans l'intérêt de la science vis-à-vis de malheureux animaux, faites-le vis-à-vis de moi pour obéir aux lois de l'humanité ; faites-le pour une amie qui vous bénira de toute son âme, pour une amie qui baisera vos mains avec une reconnaissance infinie, si vous lui accordez ce qu'elle vous demande. Faites-le, Balsamo, pour moi qui suis à

vos genoux, pour moi qui vous promets, à mon dernier soupir, plus d'amour et de joie que vous n'en avez fait éclore en moi pendant toute ma vie ; pour moi qui vous promets un sourire franc et radieux au moment où je quitterai la terre. Balsamo, par l'âme de votre mère, par le sang de notre Dieu, par tout ce qu'il y a de doux et de solennel, de sacré dans le monde des vivants et dans le monde des morts, je vous en conjure, tuez-moi, tuez-moi !

– Lorenza ! s'écria Balsamo en saisissant entre ses bras la jeune femme, qui, à ces derniers mots, s'était levée, Lorenza, tu es en délire ; moi, te tuer ! toi, mon amour, toi, ma vie !

Lorenza se dégagea des bras de Balsamo par un violent effort et tomba à genoux.

– Je ne me relèverai pas, dit-elle, que tu ne m'aies accordé ma demande. Tue-moi sans secousse, sans douleur, sans agonie ; accorde-moi cette grâce, puisque tu dis que tu m'aimes, de m'endormir comme tu m'as endormie souvent ; seulement, ôte-moi le réveil, c'est le désespoir.

– Lorenza, mon amie, dit Balsamo, mon Dieu ! ne voyez-vous donc point que vous me percez le cœur ? Quoi ! vous êtes malheureuse à ce point ? Voyons, Lorenza, remettez-vous, ne vous abandonnez point au désespoir. Hélas ! vous me haïssez donc bien ?

– Je hais l'esclavage, la gêne, la solitude ; et, puisque c'est vous qui me faites esclave, malheureuse et solitaire, eh bien, oui, je vous hais.

– Mais, moi, je vous aime trop pour vous voir mourir. Lorenza, vous ne mourrez donc pas, et je ferai la cure la plus diffi-

cile de toutes celles que j'ai faites, ma Lorenza ; je vous ferai aimer la vie.

– Non, non, impossible ; vous m'avez fait chérir la mort.

– Lorenza, par pitié, ma Lorenza, je te promets qu'avant peu…

– La mort ou la vie ! s'écria la jeune femme, qui s'enivrait graduellement de sa colère. Aujourd'hui est le jour suprême ; voulez-vous me donner la mort, c'est-à-dire le repos ?

– La vie, ma Lorenza, la vie.

– C'est la liberté alors.

Balsamo garda le silence.

– Alors, la mort, la douce mort par un philtre, par un coup d'aiguille, la mort pendant le sommeil : le repos ! le repos ! le repos !

– La vie et la patience, Lorenza.

Lorenza poussa un éclat de rire terrible, et faisant un bond en arrière, elle tira de sa poitrine un couteau à la lame fine et aiguë qui, pareil à l'éclair, étincela dans sa main.

Balsamo poussa un cri ; mais il était trop tard : lorsqu'il s'élança, lorsqu'il atteignit la main, l'arme avait déjà fait son trajet et était retombée sur la poitrine de Lorenza. Balsamo avait été ébloui par l'éclair ; il fut aveuglé par la vue du sang.

À son tour, il poussa un cri terrible et saisit Lorenza à bras-le-corps, allant chercher au milieu de sa course l'arme prête à retomber une seconde fois et la saisissant à pleine main.

Lorenza retira le couteau par un violent effort, et la lame tranchante glissa entre les doigts de Balsamo.

Le sang jaillit de sa main mutilée.

Alors, au lieu de continuer la lutte, Balsamo étendit cette main toute sanglante sur la jeune femme et d'une voix irrésistible :

– Dormez, Lorenza, dit-il, dormez, je le veux !

Mais, cette fois, l'irritation était telle, que l'obéissance fut moins prompte que d'habitude.

– Non, non, murmura Lorenza chancelante et cherchant à se frapper encore. Non, je ne dormirai pas !

– Dormez ! vous dis-je ! s'écria une seconde fois Balsamo en faisant un pas vers elle, dormez, je vous l'ordonne.

Cette fois, la puissance de volonté fut telle chez Balsamo, que toute réaction fut vaincue ; Lorenza poussa un soupir, laissa échapper le couteau, chancela et alla rouler sur des coussins.

Ses yeux restaient seuls ouverts, mais le feu sinistre de ses yeux pâlit graduellement et ils se fermèrent. Le cou, crispé, se détendit ; la tête se pencha sur l'épaule, comme fait la tête d'un oiseau blessé, un frissonnement nerveux courut par tout son corps. Lorenza était endormie.

Alors seulement Balsamo put écarter les vêtements de Lorenza et sonda sa blessure, qui lui parut légère. Cependant, le sang s'en échappait avec abondance.

Balsamo poussa l'œil du lion, le ressort joua, la plaque s'ouvrit ; puis, détachant le contrepoids qui faisait descendre la trappe d'Althotas, il se plaça sur cette trappe et monta dans le laboratoire du vieillard.

– Ah ! c'est toi, Acharat ? dit celui-ci toujours dans son fauteuil. Tu sais que c'est dans huit jours que j'ai cent ans. Tu sais que, d'ici là, il me faut le sang d'un enfant ou d'une vierge ?

Mais Balsamo ne l'écoutait point, il courut à l'armoire où se trouvaient les baumes magiques, saisit une de ces fioles dont il avait tant de fois éprouvé l'efficacité ; puis il se replaça sur la trappe, frappa du pied et redescendit.

Althotas fit rouler son fauteuil jusqu'à l'orifice de la trappe, avec l'intention de le saisir par ses vêtements.

– Tu entends, malheureux ! lui dit-il ; tu entends, si dans huit jours je n'ai pas un enfant ou une vierge pour achever mon élixir, je suis mort.

Balsamo se retourna ; les yeux du vieillard semblaient flamboyer au milieu de son visage aux muscles immobiles ; on eût dit que les yeux seuls vivaient.

– Oui, oui, répondit Balsamo ; oui, sois tranquille, on te donnera ce que tu demandes.

Puis, lâchant le ressort, il fit remonter la trappe qui, ainsi qu'un ornement, alla s'adapter au plafond.

Après quoi, il s’élança dans la chambre de Lorenza, où il était à peine rentré, que la sonnette de Fritz retentit.

– M. de Richelieu, murmura Balsamo ; oh ! ma foi, tout duc et pair qu’il est, il attendra.

Chapitre CXVIII
Les deux gouttes d'eau de M. de Richelieu

Le duc de Richelieu sortit à quatre heures et demie de la maison de la rue Saint-Claude.

Ce qu'il était venu faire chez Balsamo va s'expliquer tout naturellement dans ce qu'on va lire.

M. de Taverney avait dîné chez sa fille ; madame la dauphine, ce jour-là, avait donné congé entier à Andrée pour que celle-ci pût recevoir son père chez elle.

On en était au dessert quand M. de Richelieu entra ; toujours porteur de bonnes nouvelles, il venait annoncer à son ami que le roi avait déclaré, le matin même, que ce n'était plus une compagnie qu'il comptait donner à Philippe, mais un régiment.

Taverney manifesta bruyamment sa joie, et Andrée remercia le maréchal avec effusion.

La conversation fut tout ce qu'elle devait être après ce qui s'était passé. Richelieu parla toujours du roi, Andrée toujours de son frère, Taverney toujours d'Andrée.

Celle-ci annonça dans la conversation qu'elle était libre de tout service près de madame la dauphine ; que Son Altesse royale recevait deux princes allemands de sa famille, et que, pour passer quelques heures de liberté qui lui rappelassent la cour de Vienne, Marie-Antoinette n'avait voulu avoir aucun ser-

vice près d'elle, pas même celui de sa dame d'honneur ; ce qui avait si fort fait frissonner madame de Noailles, qu'elle s'était allée jeter aux genoux du roi.

Taverney était, disait-il, charmé de cette liberté d'Andrée pour causer avec elle de tant de choses intéressant leur fortune et leur renommée. Sur cette observation, Richelieu proposa de se retirer pour laisser le père et la fille dans une intimité plus grande encore ; ce que mademoiselle de Taverney ne voulut point accepter. Richelieu demeura donc.

Richelieu était dans sa veine de moralité : il peignit fort éloquemment le malheur dans lequel était tombé la noblesse de France, forcée de subir le joug ignominieux de ces favorites de hasard, de ces reines de contrebande, au lieu d'avoir à encenser les favorites d'autrefois, presque aussi nobles que leurs augustes amants, ces femmes qui régnaient sur le prince par leur beauté et par leur amour et sur les sujets par leur naissance, leur esprit et leur patriotisme loyal et pur.

Andrée fut surprise de rencontrer tant d'analogie entre les paroles de Richelieu et celles que le baron de Taverney lui faisait entendre depuis quelques jours.

Richelieu se lança ensuite dans une théorie de la vertu, théorie si spirituelle, si païenne, si française, que mademoiselle de Taverney fut forcée de convenir qu'elle n'était pas vertueuse le moins du monde d'après les théories de M. de Richelieu et que la véritable vertu, comme l'entendait le maréchal, était celle de madame de Châteauroux, de mademoiselle de La Vallière et de mademoiselle de Fosseuse.

De déductions en déductions, de preuves en preuves, Richelieu devint si clair, qu'Andrée n'y comprit plus rien.

La conversation demeura sur ce pied jusqu'à sept heures du soir, à peu près.

À sept heures du soir, le maréchal se leva : il était forcé, disait-il, d'aller faire sa cour au roi, à Versailles.

En allant et en venant par la chambre pour prendre son chapeau, il rencontra Nicole, qui avait toujours quelque chose à faire là où se trouvait M. de Richelieu.

– Petite, lui dit-il en lui frappant sur l'épaule, tu me reconduiras ; je veux que tu portes un bouquet que madame de Noailles a fait cueillir dans ses parterres et qu'elle envoie à madame la comtesse d'Egmont.

Nicole s'inclina comme les villageoises des opéras comiques de M. Rousseau.

Sur quoi, le maréchal prit congé du père et de la fille, échangea avec Taverney un regard significatif, fit une révérence de jeune homme à Andrée et sortit.

Si le lecteur veut nous le permettre, nous laisserons le baron et Andrée causer de la nouvelle faveur accordée à Philippe, et nous suivrons le maréchal. Ce nous sera un moyen de savoir ce qu'il était allé faire rue Saint Claude, où il avait pris pied, on se le rappelle, dans un si terrible moment.

D'ailleurs, la morale du baron enchérissait encore sur celle de son ami le maréchal, et pourrait bien effaroucher les oreilles qui, moins pures que celles d'Andrée, y comprendraient quelque chose.

Richelieu descendit donc l'escalier en s'appuyant sur l'épaule de Nicole et, dès qu'il fut dans le parterre avec elle :

– Ah çà, petite, dit-il en s'arrêtant et en la regardant en face, nous avons donc un amant ?

– Moi, monsieur le maréchal ? s'écria Nicole toute rougissante et en faisant un pas en arrière.

– Hein ! fit celui-ci, n'es-tu point Nicole Legay, par hasard ?

– Si fait, monsieur le maréchal.

– Eh bien, Nicole Legay a un amant.

– Oh ! par exemple !

– Oui, ma foi, un certain drôle assez bien tourné, qu'elle recevait rue Coq-Héron, et qui l'a suivie aux environs de Versailles.

– Monsieur le duc, je vous jure…

– Une sorte d'exempt qu'on appelle… Veux-tu que je te dise, petite, comment on appelle l'amant de mademoiselle Nicole Legay ?

Le dernier espoir de Nicole était que le maréchal ignorât le nom de ce bienheureux mortel.

– Ma foi, dites, monsieur le maréchal, fit-elle, puisque vous êtes en train.

– Qui s'appelle M. de Beausire, répéta le maréchal, et qui, en vérité, ne dément pas trop son nom.

Nicole joignit les mains avec une affectation de pruderie qui n'imposa pas le moins du monde au vieux maréchal.

– Il paraît, dit-il, que nous lui donnons des rendez-vous à Trianon. Peste ! dans un château royal, c'est grave ; on est chassée pour ces sortes de fredaines, ma belle enfant, et M. de Sartine envoie toutes les filles chassées des châteaux royaux à la Salpêtrière.

Nicole commença de s'inquiéter.

– Monseigneur, dit-elle, je vous jure que, si M. de Beausire se vante d'être mon amant, c'est un fat et un vilain ; car, en vérité, je suis bien innocente.

– Je ne dis pas non, dit Richelieu ; mais as-tu donné, oui ou non, des rendez-vous ?

– Monsieur le duc, un rendez-vous n'est pas une preuve.

– As-tu donné, oui ou non, des rendez-vous ? Réponds.

– Monseigneur…

– Tu en as donné, c'est très bien ; je ne te blâme pas, ma chère enfant ; d'ailleurs, j'aime les jolies filles qui font circuler leur beauté et j'ai toujours de mon mieux aidé à la circulation ; seulement, comme ton ami, comme ton protecteur, je t'avertis charitablement.

– Mais on m'a donc vue ? demanda Nicole.

– Apparemment, puisque je le sais.

– Monseigneur, dit Nicole d'un ton résolu, on ne m'a pas vue, c'est impossible.

– Je n'en sais rien, mais le bruit en court, et cela donne un assez vilain relief à ta maîtresse ; et tu comprends que, comme je suis encore plus l'ami de la famille Taverney que de la famille Legay, il est de mon devoir de dire deux mots de ce qui se passe au baron.

– Ah ! monseigneur, s'écria Nicole, effrayée de la tournure que prenait la conversation, vous me perdez ; même innocente, je serai chassée rien que sur le soupçon.

– Eh bien, pauvre enfant, tu seras chassée alors ; car, à l'heure qu'il est, je ne sais plus quel mauvais esprit, ayant trouvé quelque chose à redire à ces rendez-vous, tout innocents qu'ils sont, en a dû prévenir madame de Noailles.

– Madame de Noailles ! grand Dieu !

– Oui, tu vois que la chose devient pressante.

Nicole frappa ses deux mains l'une contre l'autre avec désespoir.

– C'est malheureux, je le sais bien, dit Richelieu ; mais que diable veux-tu y faire ?

– Et vous qui vous disiez tout à l'heure mon protecteur, vous qui m'avez prouvé que vous l'étiez, vous ne pouvez plus me protéger ? demanda Nicole avec la ruse câline qu'y eût mise une femme de trente ans.

– Si, pardieu ! je le puis.

– Eh bien, monseigneur ?…

– Oui, mais je ne le veux pas.

– Oh ! monsieur le duc !

– Oui, tu es gentille, je sais cela ; et tes beaux yeux me disent toutes sortes de choses ; mais je deviens tant soit peu aveugle, ma pauvre Nicole, et je ne comprends plus le langage des beaux yeux. Jadis, je t'eusse proposé de te donner asile au pavillon de Hanovre ; mais, aujourd'hui, à quoi bon ? on n'en jaserait même plus.

– Vous m'y avez cependant déjà emmenée, au pavillon de Hanovre, dit Nicole avec dépit.

– Ah ! que tu as mauvaise grâce, Nicole, de me reprocher de t'avoir emmenée à mon hôtel, quand j'ai fait cela pour te rendre service ; car, enfin, avoue que, sans l'eau de M. Rafté, qui a fait de toi une charmante brune, tu n'entrais pas à Trianon ; ce qui, au reste, valait mieux, peut-être, que d'en être chassée ; mais aussi pourquoi diable donner comme cela des rendez-vous à M. de Beausire, et à la grille des écuries encore !

– Ainsi, vous savez même cela ? dit Nicole, qui vit bien qu'il fallait changer de tactique et se mettre à la discrétion entière du maréchal.

– Parbleu ! tu vois bien que je le sais, et madame de Noailles aussi. Tiens, ce soir encore, tu avais rendez-vous…

– C'est vrai, monsieur le duc ; mais, foi de Nicole, je n'irai pas.

– Sans doute, tu es prévenue ; mais M. de Beausire ira, lui qui n'est pas prévenu, et on le prendra. Alors, comme tout naturellement il ne voudra pas passer pour un voleur qu'on pend, ou un espion qu'on bâtonne, il aimera mieux dire, d'autant plus que la chose n'est pas désagréable à avouer : « Laissez-moi, je suis l'amant de la petite Nicole. »

– Monsieur le duc, je vais le faire prévenir.

– Impossible, pauvre enfant ; et par qui, je te le demande ; par celui qui t'a dénoncée, peut-être ?

– Hélas ! c'est vrai, dit Nicole jouant le désespoir.

– Comme c'est beau, le remords ! s'écria Richelieu.

Nicole se cacha le visage dans ses deux mains, en observant bien de laisser passer assez de jour entre ses doigts pour ne pas perdre un geste, un regard de Richelieu.

– Tu es adorable, en vérité, dit le duc, à qui aucune de ces petites roueries féminines n'échappait ; que n'ai-je cinquante ans de moins ! Mais n'importe, palsambleu ! Nicole, je veux te tirer de là.

– Oh ! monsieur le duc, si vous faites ce que vous dites, ma reconnaissance…

– Je n'en veux pas, Nicole. Je te rendrai service sans intérêts, au contraire.

– Ah ! c'est bien beau à vous, monseigneur, et du fond de mon cœur je vous en remercie.

– Ne me remercie pas encore. Tu ne sais rien. Que diable ! attends que tu saches.

– Tout me sera bon, monsieur le duc, pourvu que mademoiselle Andrée ne me chasse pas.

– Ah ! mais tu tiens donc énormément à rester à Trianon ?

– Par-dessus tout, monsieur le duc.

– Eh bien, Nicole, ma jolie fille, raye ce premier point de dessus tes tablettes.

– Mais, si je ne suis pas découverte, cependant, monsieur le duc ?

– Découverte, oui ou non, tu ne partiras pas moins.

– Oh ! pourquoi cela ?

– Je vais te le dire : parce que, si tu es découverte par madame de Noailles, il n'y a pas de crédit, même celui du roi, qui puisse te sauver.

– Ah ! si je pouvais voir le roi !

– Eh bien, petite, en vérité, il ne manquerait plus que cela. Ensuite, parce que, si tu n'es pas découverte, c'est moi qui te ferai partir.

– Vous ?

– Sur-le-champ.

– En vérité, monsieur le maréchal, je n'y comprends rien.

– C'est comme j'ai l'avantage de te le dire.

– Et voilà votre protection ?

– Si tu n'en veux pas, il est temps encore ; dis un mot, Nicole.

– Oh ! si fait, monsieur le duc, je la veux, au contraire.

– Je te l'accorde.

– Eh bien ?

– Eh bien, je ferai donc ceci, écoute.

– Parlez, monseigneur.

– Au lieu de te laisser chasser et emprisonner, je te ferai libre et riche.

– Libre et riche ?

– Oui.

– Et que faut-il faire pour devenir libre et riche ? Dites vite, monsieur le maréchal.

– Presque rien.

– Mais encore…

– Ce que je vais te prescrire.

– Est-ce bien difficile ?

– Une besogne d'enfant.

– Ainsi, dit Nicole, il y a quelque chose à faire ?

– Ah ! dame !... tu sais la devise de ce monde, Nicole : rien pour rien.

– Et ce qu'il y a à faire, est-ce pour moi ? est-ce pour vous ?

Le duc regarda Nicole.

– Tudieu ! dit-il, la petite masque, est-elle rouée !

– Enfin, achevez, monsieur le duc.

– Eh bien, c'est pour toi, répondit-il bravement.

– Ah ! ah ! dit Nicole, qui déjà, comprenant que le maréchal avait besoin d'elle, ne le craignait plus, et dont l'ingénieuse cervelle fonctionnait pour découvrir la vérité au milieu des détours dont, par habitude, l'enveloppait son interlocuteur ; que ferai-je donc pour moi, monsieur le duc ?

– Voici : M. de Beausire vient à sept heures et demie ?

– Oui, monsieur le maréchal, c'est son heure.

– Il est sept heures dix minutes.

– C’est encore vrai.

– Si je veux, il sera pris.

– Oui, mais vous ne voulez pas.

– Non : tu iras le trouver et tu lui diras…

– Je lui dirai ?…

– Mais, d’abord, l’aimes-tu, ce garçon, Nicole ?

– Puisque je lui donne des rendez-vous…

– Ce n’est pas une raison ; tu peux vouloir l’épouser : les femmes ont de si étranges caprices !

Nicole partit d’un éclat de rire.

– Moi, l’épouser ? dit-elle. Ah ! ah ! ah !

Richelieu demeura stupéfait ; il n’avait pas, même à la cour, rencontré beaucoup de femmes de cette force là.

– Eh bien, soit, tu ne veux pas épouser ; mais tu aimes alors : tant mieux.

– Soit. J’aime M. de Beausire, mettons cela, monseigneur, et passons.

– Peste ! quelle enjambeuse !

– Sans doute. Vous comprenez, ce qui m’intéresse…

– Eh bien ?

– C’est de savoir ce qui me reste à faire.

– Nous disons d’abord que, puisque tu l’aimes, tu fuiras avec lui.

– Dame ! si vous le voulez absolument, il faudra bien.

– Oh ! oh ! je ne veux rien, moi ; un moment, petite !

Nicole vit qu’elle allait trop vite, et qu’elle ne tenait encore ni le secret ni l’argent de son rude antagoniste.

Elle plia donc, sauf plus tard à se relever.

– Monseigneur, dit-elle, j’attends vos ordres.

– Eh bien, tu vas aller trouver M. de Beausire et tu lui diras : « Nous sommes découverts ; mais j’ai un protecteur qui nous sauve, vous de Saint Lazare, moi de la Salpêtrière. Partons. »

Nicole regarda Richelieu.

– Partons, répéta-t-elle.

Richelieu comprit ce regard si fin et si expressif.

– Parbleu ! dit-il, c’est entendu, je pourvoirai aux frais du voyage.

Nicole ne demanda pas d'autre éclaircissement ; il fallait bien qu'elle sût tout puisqu'on la payait.

Le maréchal sentit ce pas fait par Nicole et se hâta, de son côté, de dire tout ce qu'il avait à dire, comme on se hâte de payer quand on a perdu, pour n'avoir plus le désagrément de payer.

– Sais-tu à quoi tu penses, Nicole ? dit-il.

– Ma foi, non, répondit la jeune fille ; mais, vous qui savez tant de choses, monsieur le maréchal, je parie que vous l'avez deviné ?

– Nicole, dit-il, tu songes que, si tu fuis, ta maîtresse pourra, ayant besoin de toi, par hasard, t'appeler dans la nuit, et, ne te trouvant pas, donner l'alarme, ce qui t'exposerait à être rattrapée.

– Non, dit Nicole, je ne pensais point à cela, parce que, toute réflexion faite, voyez-vous, monsieur le maréchal, j'aime mieux rester ici.

– Mais si l'on prend M. de Beausire ?

– Eh bien, on le prendra.

– Mais s'il avoue ?

– Il avouera.

– Ah ! fit Richelieu avec un commencement d'inquiétude, tu seras perdue, alors.

– Non ; car mademoiselle Andrée est bonne et, comme elle m'aime au fond, elle parlera de moi au roi ; et, si l'on fait quelque chose à M. de Beausire, on ne me fera rien, à moi.

Le maréchal se mordit les lèvres.

– Et moi, Nicole, reprit-il, je te dis que tu es une sotte ; que mademoiselle Andrée n'est pas bien avec le roi, et que je vais te faire enlever tout à l'heure si tu ne m'écoutes pas comme je veux que tu m'écoutes ; entends-tu, petite vipère ?

– Oh ! oh ! monseigneur, je n'ai la tête ni plate ni cornue ; j'écoute, mais je fais mes réserves.

– Bien. Tu vas donc aller de ce pas ruminer ton plan de fuite avec M. de Beausire.

– Mais comment voulez-vous que je m'expose à fuir, monsieur le maréchal, puisque vous me dites vous-même que mademoiselle peut se réveiller, me demander, m'appeler, que sais-je ? toutes choses auxquelles je n'avais pas songé d'abord, mais que vous avez prévues, vous, monseigneur, qui êtes un homme d'expérience.

Richelieu se mordit une seconde fois les lèvres, mais plus fort cette fois que la première.

– Eh bien, si j'ai pensé à cela, drôlesse, j'ai aussi pensé à prévenir l'événement.

– Et comment empêcherez-vous que mademoiselle m'appelle ?

– En l'empêchant de s'éveiller.

– Bah ! elle s'éveille dix fois par nuit ; impossible.

– Elle a donc la même maladie que moi ? dit Richelieu avec calme.

– Que vous ? répéta Nicole en riant.

– Sans doute, puisque je me réveille dix fois aussi, moi. Seulement, je remédie à ces insomnies. Elle fera comme moi ; et, si elle ne le fait pas, tu le feras pour elle, toi.

– Voyons, dit Nicole, comment cela, je vous prie, monseigneur ?

– Que prend ta maîtresse, chaque soir, avant de se coucher ?

– Ce qu'elle prend ?

– Oui ; c'est la mode aujourd'hui de prévenir ainsi la soif : les uns prennent de l'orangeade ou de l'eau de limon, les autres de l'eau de mélisse, les autres…

– Mademoiselle ne boit, le soir, avant de se coucher, qu'un verre d'eau pure, quelquefois sucrée et parfumée avec de la fleur d'oranger, si ses nerfs sont malades.

– Oh ! merveille, dit Richelieu, c'est comme moi ; eh bien, mon remède va lui convenir parfaitement.

– Comment cela ?

– Sans doute, je verse une certaine goutte de certaine liqueur dans ma boisson et je dors toute la nuit.

Nicole cherchait, rêvait à quoi pouvait aboutir cette diplomatie du maréchal.

– Tu ne réponds pas ? dit-il.

– Je pense que mademoiselle n'a pas de votre eau.

– Je t'en donnerai.

– Ah ! ah ! pensa Nicole, qui voyait enfin une lumière dans cette nuit.

– Tu en verseras deux gouttes dans le verre de ta maîtresse, deux gouttes, entends-tu ? pas plus, pas moins, et elle dormira ; de sorte qu'elle ne t'appellera pas et que, par conséquent, tu auras le temps de fuir.

– Oh ! s'il n'y a que cela à faire, ce n'est point difficile.

– Tu verseras donc ces deux gouttes ?

– Certainement.

– Tu me le promets ?

– Mais, dit Nicole, il me semble que c'est mon intérêt de les verser ; et puis, d'ailleurs, j'enfermerai si bien mademoiselle…

– Non pas, dit vivement Richelieu. Voilà justement ce qu'il ne faut pas que tu fasses. Tu laisseras, au contraire, la porte de sa chambre ouverte.

– Ah ! fit Nicole avec une explosion tout intérieure.

Elle avait compris. Richelieu le sentit bien.

– C'est tout ? demanda-t-elle.

– Absolument tout. Maintenant, tu peux aller dire à ton exempt de faire ses malles.

– Malheureusement, monseigneur, je n'aurai pas besoin de lui dire de prendre sa bourse.

– Tu sais bien que c'est moi que cela regarde.

– Oui, je me rappelle que monseigneur a eu la bonté…

– Combien te faut-il, voyons, Nicole ?

– Pourquoi faire ?

– Pour verser ces deux gouttes d'eau.

– Pour verser ces deux gouttes d'eau, monseigneur, puisque vous m'assurez que je les verse dans mon intérêt, il ne serait pas juste que vous me payassiez mon intérêt. Mais pour laisser la porte de mademoiselle ouverte, monseigneur, oh ! je vous en préviens, il me faut une somme ronde.

– Achève, dis ton chiffre.

– Il me faut vingt mille francs, monseigneur.

Richelieu tressaillit.

– Nicole, tu iras loin, soupira-t-il.

– Il le faudra bien, monseigneur, car je commence à croire, comme vous, que l'on courra après moi. Mais, avec vos vingt mille francs, je ferai du chemin.

– Va prévenir M. de Beausire, Nicole ; ensuite, je te compterai ton argent.

– Monseigneur, M. de Beausire est fort incrédule, et il ne voudra pas croire à ce que je lui dirai, si je ne lui donne pas de preuves.

Richelieu tira de sa poche une poignée de billets de caisse.

– Voici un acompte, dit-il, et dans cette bourse il y a cent doubles louis.

– Monseigneur fera son compte et me remettra ce qu'il me redoit quand j'aurai parlé à M. de Beausire, alors ?

– Non, pardieu ! je veux le faire tout de suite. Tu es une fille économe, Nicole, cela te portera bonheur.

Et Richelieu parfit la somme promise, tant en billets de caisse qu'en louis et en demi-louis.

– Là, dit-il, est-ce bien cela ?

– Je le crois, dit Nicole. Maintenant, monseigneur, il me manque la chose principale.

– La liqueur ?

– Oui ; monseigneur a sans doute un flacon ?

– J'ai le mien que je porte toujours sur moi.

Nicole sourit.

– Et puis, dit-elle, on ferme Trianon chaque soir et je n'ai pas de clef.

– Mais, moi, j'en ai une, en ma qualité de premier gentilhomme.

– Ah ! vraiment ?

– La voici.

– Comme tout cela est heureux, dit Nicole ; on dirait une enfilade de miracles. Maintenant, adieu, monsieur le duc.

– Comment, adieu ?

– Certainement, je ne reverrai pas monseigneur, puisque je partirai pendant le premier sommeil de mademoiselle.

– C'est juste. Adieu, Nicole.

Et Nicole, en riant sous cape, disparut dans l'obscurité qui commençait à s'épaissir.

– Je réussis encore, dit Richelieu ; mais, en vérité, on dirait que la fortune commence à me trouver trop vieux et me sert à

contre-cœur. J'ai été battu par cette petite ; mais qu'importe, si je rends les coups !

Chapitre CXIX
La fuite

Nicole était une fille consciencieuse : elle avait reçu l'argent de M. de Richelieu, elle l'avait reçu d'avance, il fallait répondre à cette confiance en le gagnant.

Elle avait donc couru droit à la grille, où elle était arrivée à sept heures quarante minutes au lieu de sept heures et demie.

Or, M. de Beausire, façonné à la discipline militaire, était un homme exact : il attendait depuis dix minutes.

Depuis dix minutes aussi à peu près, M. de Taverney avait quitté sa fille et, M. de Taverney une fois parti, Andrée était restée seule. Or, une fois seule, la jeune fille avait fermé ses rideaux.

Gilbert regardait, ou plutôt, selon son habitude, dévorait Andrée de sa mansarde. Seulement, il eût été difficile de dire si les regards qu'il fixait sur la jeune fille étincelaient d'amour ou de haine.

Les rideaux tirés, Gilbert n'eut plus rien à voir. En conséquence, il regarda d'un autre côté.

En regardant d'un autre côté, il aperçut le plumet de M. de Beausire et reconnut l'exempt, qui se promenait en sifflotant un petit air pour tromper l'ennui de l'attente.

Au bout de dix minutes, c'est-à-dire à sept heures quarante minutes, Nicole parut : elle échangea quelques mots avec M. de Beausire, lequel fit un mouvement de tête en signe qu'il comprenait parfaitement, et s'éloigna dans la direction de l'allée creuse qui conduit au petit Trianon.

De son côté, Nicole retourna sur ses pas, légère comme un oiseau.

– Ah ! ah ! fit Gilbert, monsieur l'exempt et mademoiselle la femme de chambre ont quelque chose à dire ou à faire, pour laquelle chose ils craignent les témoins : bon !

Gilbert n'était plus curieux au sujet de Nicole ; seulement, sentant dans la jeune fille une ennemie naturelle, il cherchait à réunir contre sa moralité une masse de preuves avec laquelle il pût victorieusement repousser l'attaque si Nicole l'attaquait.

Gilbert ne doutait pas que la campagne ne dût s'ouvrir d'un moment à l'autre et, en soldat prévoyant, il amassait des munitions de guerre.

Un rendez-vous de Nicole avec un homme, dans Trianon même, c'était une de ces armes qu'un ennemi aussi intelligent que Gilbert ne pouvait négliger de ramasser, surtout quand on avait, comme le faisait Nicole, l'imprudence de la laisser tomber à ses pieds. Gilbert voulut en conséquence recueillir le témoignage des oreilles pour l'ajouter à celui des yeux, et saisir au vol quelque phrase bien compromettante qu'il pût victorieusement braquer sur la jeune fille au moment du combat.

Il descendit donc prestement de sa mansarde, prit le couloir des cuisines et gagna le jardin par le petit escalier de la chapelle ; une fois dans le jardin, Gilbert n'avait plus rien à crain-

dre, il en connaissait tous les retraits comme un renard connaît son fourré.

Il se glissa donc sous les tilleuls, puis le long de l'espalier ; puis il atteignit un massif qui s'élevait à vingt pas de l'endroit où il comptait retrouver Nicole.

Nicole y était en effet.

À peine Gilbert était-il installé dans son massif, qu'un bruit étrange parvint à son oreille : c'était le bruit de l'or sur la pierre, c'était ce retentissement métallique dont rien, sinon la réalité, ne peut donner une idée juste.

Gilbert se glissa comme un serpent jusqu'au mur en terrasse surmonté d'une haie de lilas, laquelle, au mois de mai, répandait son parfum et secouait ses fleurs sur les passants qui longeaient le mur de cette allée creuse qui sépare le grand Trianon du petit.

Arrivé à ce point, les regards de Gilbert, habitués à l'obscurité, virent Nicole qui vidait sur une pierre, en deçà de la grille, et prudemment placée hors de la portée de la main de M. de Beausire, la bourse donnée par M. de Richelieu.

Les gros louis en ruisselaient bondissants et reluisants, tandis que M. de Beausire, l'œil allumé et la main tremblante, regardait attentivement Nicole et les louis sans comprendre comment l'une possédait les autres.

Nicole parla.

– Plus d'une fois, dit-elle, vous m'avez proposé de m'enlever, mon cher monsieur de Beausire.

– Et de vous épouser même ! s'écria l'exempt tout enthousiasmé.

– Oh ! quant à ce dernier point, mon cher monsieur, dit la jeune fille, nous le discuterons plus tard : pour le moment fuir est le principal. Pouvons-nous fuir dans deux heures ?

– Dans dix minutes, si vous voulez.

– Non pas ; j'ai quelque chose à faire auparavant, et ce que j'ai à faire demande deux heures.

– Dans deux heures comme dans dix minutes, je suis à vos ordres, tendre amie.

– Bien ! prenez cinquante louis – la jeune fille compta cinquante louis et les passa par la grille à M. de Beausire, lequel, sans les compter, lui, les engouffra dans la poche de sa veste – ; et, dans une heure et demie, continua t-elle, soyez ici avec un carrosse.

– Mais…, objecta Beausire.

– Oh ! si vous ne voulez pas, prenons que rien n'est convenu entre nous et rendez-moi mes cinquante louis.

– Je ne recule pas, chère Nicole ; seulement, je crains l'avenir.

– Pour qui ?

– Pour vous.

– Pour moi ?

– Oui. Les cinquante louis disparus, et ils finiront par disparaître, vous allez vous trouver à plaindre, vous allez regretter Trianon, vous allez…

– Oh ! comme vous êtes délicat, cher monsieur de Beausire ! Allons, allons, ne craignez rien, je ne suis pas de ces femmes que l'on rend malheureuses, moi ; n'ayez donc pas de scrupules : d'ailleurs, après ces cinquante louis, nous verrons.

Et Nicole fit sonner les cinquante autres restés dans la bourse.

Les yeux de Beausire étaient phosphorescents.

– Pour vous, dit-il, je me jetterais dans un four brûlant.

– Oh ! là ! là ! on ne vous demande pas tant, monsieur de Beausire ; ainsi, c'est convenu, dans une heure et demie le carrosse, dans deux heures la fuite.

– C'est convenu, s'écria Beausire en saisissant la main de Nicole et en l'attirant pour la baiser à travers la grille.

– Silence donc ! dit Nicole ; êtes-vous fou ?…

– Non, je suis amoureux.

– Hum ! fit Nicole.

– Vous ne me croyez pas, cher cœur ?

– Si fait, je vous crois. Ayez de bons chevaux surtout.

– Oh ! oui.

Ils se séparèrent.

Mais, au bout d'une seconde, Beausire se retourna tout effaré.

– Psit ! psit ! fit-il.

– Eh bien, quoi ? demanda Nicole d'assez loin déjà et voilant sa bouche avec sa main, afin de faire porter sans explosion sa voix à la distance voulue.

– Et la grille, demanda Beausire, vous passerez donc par-dessus ?

– Il est stupide, murmura Nicole, qui en ce moment n'était qu'à dix pas de Gilbert.

Puis, plus haut :

– J'ai la clef, dit-elle.

Beausire poussa un *ah !* plein d'admiration et s'enfuit pour tout de bon cette fois.

Nicole s'en revint, tête baissée et jambes alertes, près de sa maîtresse.

Gilbert, demeuré seul, se posa les quatre questions suivantes :

« Pourquoi Nicole s'enfuit-elle avec Beausire, qu'elle n'aime pas ?

« Pourquoi Nicole a-t-elle en sa possession une si forte somme d'argent ?

« Pourquoi Nicole a-t-elle la clef de la grille ?

« Pourquoi Nicole, pouvant fuir tout de suite, retourne-t-elle auprès d'Andrée ? »

Gilbert trouvait bien une réponse à cette question : « Pourquoi Nicole a-t elle de l'argent ? »Mais il n'en trouvait pas aux autres.

Aussi, à cette négation de sa perspicacité, sa curiosité naturelle ou sa défiance acquise, comme on voudra, fut-elle si puissamment surexcitée, qu'il décida de passer, si froide qu'elle fût, la nuit en plein air, sous les arbres humides, pour attendre le dénouement de cette scène dont il venait de voir le commencement.

Andrée avait reconduit son père jusqu'aux barrières du Grand Trianon. Elle revenait seule et pensive, quand Nicole déboucha, toute courante, de l'allée qui conduisait à la fameuse grille où elle venait de prendre toutes ses mesures avec M. de Beausire.

Nicole s'arrêta en apercevant sa maîtresse et, sur un signe que lui fit Andrée, elle monta derrière elle et la suivit vers sa chambre.

Il pouvait en ce moment être huit heures et demie du soir. La nuit était venue plus prompte et plus épaisse que d'habitude, parce qu'un grand nuage noir, courant du sud au nord, avait envahi tout le ciel, de sorte qu'au delà de Versailles, par-dessus les grands bois, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on voyait

le lugubre linceul envelopper peu à peu toutes les étoiles étincelant, un instant auparavant, sur leur coupole d'azur.

Un petit vent lourd et bas rasait le sol, envoyant des bouffées ardentes aux fleurs altérées, qui courbaient la tête comme pour implorer du ciel l'aumône de la pluie ou de la rosée.

Cette menace de l'atmosphère n'avait aucunement accéléré la marche d'Andrée ; au contraire, la jeune fille, triste et profondément rêveuse, mettait comme à regret le pied sur chaque marche de l'escalier qui conduisait à sa chambre, et elle s'arrêtait à chaque fenêtre pour regarder le ciel si bien en harmonie avec sa tristesse et retarder ainsi sa rentrée dans le petit appartement.

Nicole impatiente, Nicole dépitée, Nicole, qui craignait que quelque fantaisie de sa maîtresse ne la conduisît au delà de l'heure, grommelait tout bas ces sortes d'imprécations que les valets n'épargnent jamais aux maîtres assez imprudents pour se permettre de satisfaire un caprice aux dépens des caprices de leurs valets.

Enfin, Andrée poussa la porte de sa chambre et, tombant plutôt qu'elle ne s'assit sur un fauteuil, commanda doucement à Nicole d'entrebâiller la fenêtre qui donnait sur la cour.

Nicole obéit.

Puis, revenant à sa maîtresse avec cet air d'intérêt que la flatteuse savait si bien prendre :

– J'ai peur que mademoiselle ne soit un peu malade ce soir, dit-elle ; mademoiselle a les yeux rouges et gonflés, brillants néanmoins. Je crois que mademoiselle aurait grand besoin de repos.

– Tu crois, Nicole ? dit Andrée, qui n'avait pas écouté.

Et elle étendit nonchalamment les pieds sur un carreau de tapisserie.

Nicole accepta cette pose pour un ordre de déshabiller sa maîtresse et se mit à détacher les rubans et les fleurs de sa coiffure, espèce d'édifice que la démolisseuse la plus habile ne jetait point bas avant un bon quart d'heure.

Andrée, pendant tout ce travail, ne souffla pas un seul mot. Nicole, laissée à son libre arbitre, hacha, comme on dit, la besogne, et, sans faire crier Andrée, tant sa préoccupation était grande, lui tira tout à son aise les cheveux.

La toilette de nuit terminée, Andrée donna ses ordres pour le lendemain. Il s'agissait d'aller dès le matin à Versailles chercher quelques livres que Philippe devait avoir fait transporter pour sa sœur ; il y avait, en outre, à prévenir l'accordeur de se rendre à Trianon pour mettre le clavecin en état.

Nicole répondit tranquillement que, si on ne la réveillait point dans la nuit, elle se lèverait de bonne heure, et qu'avant le réveil de mademoiselle, toutes les commissions seraient faites.

– Demain aussi, j'écrirai, continua Andrée se parlant à elle-même ; oui, j'écrirai à Philippe, cela m'allégera un peu.

– En tout cas, se dit Nicole tout bas, ce n'est pas moi qui porterai la lettre.

Et, à cette réflexion, la jeune fille, qui n'était pas encore perdue tout à fait, se prit à penser tristement qu'elle allait, pour la première fois, quitter cette excellente maîtresse près de laquelle

s'étaient éveillés son esprit et son cœur. Chez elle, le souvenir d'Andrée se liait à tant de souvenirs, que, froisser celui-là, c'était secouer toute la chaîne qui remontait de ce jour aux premiers jours de son enfance.

Tandis que ces deux enfants, si différents de condition et de caractère, pensaient ainsi à côté l'un de l'autre, sans qu'il y eût aucune connexion dans leurs idées, le temps fuyait, et la petite horloge d'Andrée, toujours en avance sur celle de Trianon, sonnait neuf heures.

Beausire devait être au rendez-vous, et Nicole n'avait plus qu'une demi heure pour aller rejoindre son amant.

Elle acheva de déshabiller sa maîtresse aussi promptement qu'elle put, non sans laisser échapper quelques soupirs auxquels Andrée ne fit même pas attention. Elle lui passa un long peignoir de nuit, et, comme Andrée, toujours absorbée, demeurait immobile et les yeux perdus au plafond, Nicole tira de sa poitrine le flacon de Richelieu, jeta deux morceaux de sucre dans un verre avec l'eau nécessaire pour le faire fondre ; puis, sans hésitation et par la toute-puissance de cette volonté déjà si forte dans ce cœur si jeune encore, elle versa deux gouttes de liqueur du flacon dans cette eau, qui se troubla aussitôt, et prit une légère teinte d'opale qu'elle perdit ensuite peu à peu.

– Mademoiselle, dit alors Nicole, le verre d'eau est fait, les robes pliées, la veilleuse allumée. Vous savez qu'il faut que je me lève de bon matin ; puis je aller me coucher maintenant ?

– Oui, répondit distraitement Andrée.

Nicole fit la révérence, poussa un dernier soupir qui fut perdu comme les autres et ferma derrière elle la porte vitrée donnant sur la petite antichambre. Mais, au lieu de rentrer chez

elle, dans la petite cellule contiguë, on le sait, au corridor, et éclairée sur l'antichambre d'Andrée, elle s'enfuit légèrement, laissant poussée contre le chambranle la porte du corridor, de façon à ce que les instructions de Richelieu fussent parfaitement suivies.

Puis, pour ne pas éveiller l'attention des voisins, elle descendit l'escalier conduisant au jardin, sur la pointe de ses petits pieds, bondit au delà du perron, et s'en alla tout courant rejoindre M. de Beausire à la grille.

Gilbert n'avait point quitté son observatoire. Il avait entendu dire à Nicole qu'elle reviendrait dans deux heures. il attendait. Cependant, comme l'heure était passée depuis dix minutes à peu près, il commença à craindre qu'elle ne revînt pas.

Tout à coup, il l'aperçut courant comme si elle eût été poursuivie.

Elle s'approcha de la grille, passa à travers les barreaux la clef à Beausire ; Beausire ouvrit la porte ; Nicole s'élança de l'autre côté ; la grille se referma avec un lourd grincement.

Puis la clef fut jetée dans les herbes du fossé, juste au-dessous de l'endroit où était Gilbert ; le jeune homme l'entendit tomber avec un bruit mat et remarqua la place où elle était tombée.

Nicole et Beausire gagnaient du terrain pendant ce temps-là ; Gilbert les écoutait s'éloigner et bientôt il perçut, non pas le bruit d'un carrosse, comme l'avait demandé Nicole, mais le piétinement d'un cheval qui, après quelques moments sans doute donnés aux récriminations de Nicole, qui eût voulu sortir en carrosse comme une duchesse, battit la terre de ses quatre pieds ferrés, lesquels bientôt retentirent sur le pavé de la route.

Gilbert respira.

Gilbert était libre, Gilbert était débarrassé de Nicole, c'est-à-dire de son ennemie. Andrée restait seule ; peut-être, en s'en allant, Nicole avait-elle laissé la clef à la porte ; peut-être lui, Gilbert, pourrait-il pénétrer jusqu'à Andrée.

Cette idée fit bondir le bouillant jeune homme avec toutes les fureurs de la crainte et de l'incertitude, de la curiosité et du désir.

Et, suivant en sens inverse le chemin que venait de faire Nicole, il prit sa course vers le pavillon des communs.

Chapitre CXX
La double vue

Andrée, restée seule, était sortie peu à peu de cet engourdissement moral qui l'avait surprise, et, tandis que Nicole fuyait en croupe derrière M. de Beausire, elle s'était agenouillée et faisait une fervente prière pour Philippe, le seul être au monde qu'elle aimât d'une affection vraie et profonde.

Elle priait, absorbée dans sa confiance en Dieu.

Les prières d'Andrée ne se composaient pas d'ordinaire d'une suite de mots attachés les uns aux autres ; c'était une espèce d'extase divine dans laquelle l'âme s'élevait jusqu'au Seigneur et se confondait en lui.

Il n'y avait dans ces supplications passionnées de l'esprit dégagé de la matière aucun mélange d'égoïsme. Andrée s'abandonnait en quelque sorte elle-même, pareille au naufragé qui a perdu l'espoir et qui ne prie plus pour lui, mais pour sa femme et ses enfants destinés à devenir orphelins.

Cette douleur intime était née à Andrée depuis le départ de son frère ; et pourtant la douleur n'était pas sans mélange : comme la prière, elle se composait de deux éléments distincts dont l'un n'était pas bien intelligible pour la jeune fille.

C'était comme un pressentiment, comme l'approche perceptible d'un malheur prochain. C'était une sensation analogue à celle des élancements d'une blessure cicatrisée. La douleur

continue s'est éteinte, mais le souvenir en survit longtemps et avertit de la présence du mal, comme le faisait autrefois la blessure elle-même.

Andrée n'essaya pas même de se rendre compte de ce qu'elle éprouvait ; tout entière au souvenir de Philippe, elle ramena sur ce frère chéri la totalité des impressions qui l'agitaient.

Ensuite, elle se releva, se choisit un livre parmi ceux qui garnissaient sa modeste bibliothèque, plaça sa bougie à portée de sa main et se mit au lit.

Le livre qu'elle avait choisi, ou plutôt qu'elle avait pris au hasard, était un dictionnaire de botanique. Ce livre, on le comprend, n'était point fait pour absorber son attention, il l'engourdit au contraire. Bientôt un nuage, transparent d'abord, mais qui allait s'épaississant, s'étendit sur sa vue. La jeune fille lutta un instant contre le sommeil, ressaisit deux ou trois fois sa pensée fugitive qui lui échappa de nouveau ; puis, en avançant la tête pour souffler la bougie, elle aperçut le verre d'eau préparé par Nicole ; elle étendit le bras, le prit d'une main, de l'autre remua, à l'aide de la cuiller, le sucre à moitié fondu, et, déjà sous la pression du sommeil, elle approcha le verre de sa bouche.

Tout à coup, et comme ses lèvres allaient toucher la liqueur, une commotion étrange fit trembler sa main, un poids humide à la fois tomba sur son cerveau, et Andrée reconnut avec terreur, aux élans du fluide qui courait sur ses nerfs, cette invasion surnaturelle de sensations inconnues qui, déjà plusieurs fois, avaient triomphé de ses forces et brisé sa raison.

Elle n'eut que le temps de reposer le verre sur l'assiette, et presque aussitôt, sans autre plainte qu'un soupir échappé à sa bouche entrouverte, elle perdit l'usage de la voix, de la vue, de

l'intelligence, et tomba comme foudroyée sur son lit, en proie à une torpeur mortelle.

Mais cette espèce d'anéantissement ne fut que le passage momentané d'une existence à une autre.

De morte qu'elle était avec ses yeux qui semblaient fermés pour toujours, elle se leva tout à coup, rouvrit les yeux avec une fixité effrayante, et, comme une statue de marbre qui descendrait de son tombeau, elle descendit de son lit.

Il n'y avait plus à en douter, Andrée dormait de ce sommeil merveilleux qui déjà plusieurs fois avait suspendu sa vie.

Elle traversa la chambre, ouvrit la porte vitrée et déboucha dans le corridor avec cette attitude rigide et ferme d'un marbre animé.

L'escalier se présenta devant elle et fut descendu marche à marche, sans hésitation, sans précipitation ; puis Andrée apparut sur le perron.

Comme Andrée mettait le pied sur la plus haute marche pour descendre, Gilbert mettait le pied sur la plus basse pour monter.

Gilbert vit donc cette femme blanche et solennelle s'avancer comme si elle venait au-devant de lui.

Il recula devant elle, et alla, reculant toujours, s'enfoncer dans une charmille.

C'était ainsi, il se le rappelait, qu'il avait déjà vu Andrée au château de Taverney.

Andrée passa devant Gilbert, l'effleura même et ne le vit pas.

Le jeune homme, écrasé, éperdu, se laissa tomber sur son mollet replié sous lui : il avait peur.

Ne sachant à quoi attribuer cette étrange sortie d'Andrée, il la suivait des yeux ; mais sa raison était confondue, mais son sang battait avec impétuosité ses tempes, mais il était plus près de la folie que de ce froid bon sens qu'il faut à l'observateur.

Il demeura donc accroupi sur l'herbe au milieu des feuilles, et guettant comme il faisait depuis que ce fatal amour était entré dans son cœur.

Tout à coup, le mystère de cette sortie lui fut expliqué : Andrée n'était ni folle, ni égarée, comme il le croyait. Andrée, de ce pas froid et sépulcral, allait à un rendez-vous.

Un éclair venait de sillonner le ciel.

Gilbert, à la lueur bleuâtre de cet éclair, vit un homme caché sous la sombre avenue de tilleuls, et, si rapide qu'eut été la flamme d'orage, il avait vu se détacher sur le fond noir son visage pâle et ses vêtements en désordre.

Andrée marchait vers cet homme, qui tenait un bras étendu comme pour l'attirer à lui.

Quelque chose comme la morsure d'un fer rouge mordit le cœur de Gilbert et le fit se redresser sur ses genoux pour mieux voir.

En ce moment, un autre éclair passa dans la nuit.

Gilbert reconnut Balsamo, couvert de sueur et de poussière ; Balsamo, qui, à l'aide de quelque mystérieuse intelligence, avait pénétré dans Trianon ; Balsamo enfin qui attirait Andrée à lui, aussi invinciblement, aussi fatalement que le serpent attire l'oiseau.

À deux pas de lui, Andrée s'arrêta.

Il lui prit la main. Andrée tressaillit de tout son corps.

– Voyez-vous ? dit-il.

– Oui, répondit Andrée ; mais, en m'appelant ainsi, vous avez failli me tuer.

– Pardon, pardon, répondit Balsamo ; mais c'est que j'ai la tête perdue, c'est que je ne m'appartiens plus, c'est que je deviens fou, c'est que je me meurs.

– En effet, vous souffrez, dit Andrée, avertie de la souffrance de Balsamo par le contact de sa main.

– Oui, oui, je souffre, et je viens chercher la consolation près de vous. Vous seule pouvez me sauver.

– Interrogez-moi.

– Une seconde fois, voyez-vous ?

– Oh ! parfaitement.

– Voulez-vous me suivre chez moi, le pouvez-vous ?

– Je le puis, si vous voulez me conduire par la pensée.

– Venez.

– Ah ! dit Andrée, nous entrons dans Paris, nous suivons le boulevard, nous nous enfonçons dans une rue qui n'est éclairée que par une seule lanterne.

– C'est cela : entrons, entrons.

– Nous sommes dans une antichambre. Il y a un escalier à droite ; mais vous m'entraînez vers le mur : le mur s'ouvre ; des degrés se présentent…

– Montez ! montez ! s'écria Balsamo, c'est notre chemin.

– Ah ! nous voici dans une chambre ; il y a des peaux de lion, des armes. Tiens, la plaque de la cheminée s'ouvre.

– Passons ; où êtes-vous ?

– Dans une chambre singulière, dans une chambre sans issues, dont les fenêtres sont grillées ; oh ! comme tout est en désordre dans cette chambre !

– Mais, vide, vide, n'est-ce pas ?

– Vide.

– Pouvez-vous voir la personne qui l'habitait ?

– Oui, si l'on me donne un objet qui l'ait touchée, qui vienne d'elle ou qui lui appartienne.

– Tenez ; voici de ses cheveux.

Andrée prit les cheveux et les approcha de sa personne.

– Oh ! je la reconnais, dit-elle, j’ai déjà vu cette femme ; elle fuyait vers Paris.

– C’est cela, c’est cela ; pouvez-vous me dire ce qu’elle a fait depuis deux heures et comment elle s’est enfuie ?

– Attendez, attendez ; oui : elle est couchée sur un sofa ; elle a la poitrine à moitié nue, avec une blessure au-dessous du sein.

– Voyez, Andrée, voyez, ne la quittez plus.

– Elle était endormie ; elle se réveille ; elle cherche autour d’elle ; elle tire un mouchoir ; elle monte sur une chaise ; elle attache le mouchoir aux barreaux de sa fenêtre. Oh ! mon Dieu !

– Elle veut donc mourir réellement ?

– Oh ! oui, elle est décidée. Mais cette mort l’épouvante. Elle laisse le mouchoir attaché aux barreaux. Descends, ah ! pauvre femme !

– Quoi ?

– Oh ! comme elle pleure ! Comme elle souffre ! Comme elle se tord les bras ; elle cherche un angle de muraille où se briser le front.

– Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Balsamo.

– Oh ! elle s’élance contre la cheminée. La cheminée représente deux lions de marbre ; elle va se briser le front contre la tête du lion.

– Après ? … après ?… Voyez, Andrée, voyez, je le veux !

– Elle s’arrête.

Balsamo respira.

– Elle regarde.

– Que regarde-t-elle ? demanda Balsamo.

– Elle a aperçu du sang sur l’œil du lion.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Balsamo.

– Oui, du sang, et cependant elle ne s’est pas frappée. Oh ! c’est étrange ! ce sang n’est pas le sien, c’est le vôtre.

– Ce sang est le mien ! s’écria Balsamo, ivre d’égarement.

– Oui, le vôtre, le vôtre ! Vous vous êtes coupé les doigts avec un couteau, avec un poignard, et vous avez appuyé votre doigt ensanglanté sur l’œil du lion. Je vous vois.

– C’est vrai, c’est vrai… Mais comment s’enfuit-elle ?

– Attendez, attendez, je la vois examiner ce sang, réfléchir, puis appuyer son doigt où vous avez appuyé le vôtre. Ah ! l’œil du lion cède, un ressort agit. La plaque de la cheminée s’ouvre.

– Imprudent ! s'écrie Balsamo ; malheureux imprudent ! malheureux fou que je suis ! Je me suis trahi moi-même… Et elle sort ? continua Balsamo, elle fuit ?

– Oh ! il faut lui pardonner, à la pauvre femme ; elle était bien malheureuse.

– Où est-elle ? Où va-t-elle ? Suivez-la, Andrée, je le veux !

– Attendez, elle s'arrête un instant dans la chambre aux armes et aux fourrures ; une armoire est ouverte ; une cassette ordinairement enfermée dans cette armoire est posée sur une table. Elle reconnaît la cassette et la prend.

– Que contient cette cassette ?

– Vos papiers, je crois.

– Comment est-elle ?

– Recouverte de velours bleu avec des clous d'argent, des fermoirs d'argent, une serrure d'argent.

– Oh ! dit Balsamo frappant du pied avec colère, c'est donc elle qui a pris cette cassette ?

– Oui, oui, c'est elle. Elle descend l'escalier qui donne dans l'antichambre, elle ouvre la porte, elle tire la chaîne qui fait ouvrir la porte de la rue, elle sort.

– Est-il bien tard ?

– Il doit être tard, car il fait nuit.

– Tant mieux ! elle sera partie peu de temps avant mon retour, et j'aurai le temps de la rejoindre peut-être ; suivez-la, suivez-la, Andrée.

– Une fois hors de la maison, elle court comme une folle ; comme une folle, elle gagne le boulevard… Elle court… elle court, sans s'arrêter.

– De quel côté ?

– Du côté de la Bastille.

– Vous la voyez toujours ?

– Oui, elle est comme une insensée ; elle se heurte aux passants. Elle s'arrête enfin, elle cherche à savoir où elle est… Elle interroge.

– Que dit-elle ? Écoutez, Andrée, écoutez, et, au nom du Ciel, ne perdez pas une de ses paroles. Vous avez dit qu'elle interrogeait ?

– Oui, un homme vêtu de noir.

– Que lui demande-t-elle ?

– Elle lui demande l'adresse du lieutenant de police.

– Oh ! ce n'était donc pas une vaine menace. La lui donne-t-on ?

– Oui.

– Que fait-elle ?

– Elle revient sur ses pas, elle prend une rue qui va en biais ; elle passe sur une grande place.

– La place Royale, c'est le chemin. Lisez-vous dans son intention ?

– Courez vite, courez vite ! elle va vous dénoncer. Si elle arrive avant vous, si elle voit M. de Sartine, vous êtes perdu !

Balsamo poussa un cri terrible, s'élança dans le taillis, franchit une petite porte qu'ouvrit et referma une espèce d'ombre, d'un bond sauta sur son cheval Djérid, qui battait la terre à la porte.

L'animal, aiguillonné à la fois par la voix et par l'éperon, partit comme une flèche dans la direction de Paris, et l'on n'entendit plus que le froissement des pavés sur lesquels il volait.

Quant à Andrée, elle était demeurée froide, muette, pâle et debout. Mais, comme si Balsamo eût emporté sa vie avec lui, elle s'affaissa bientôt sur elle-même et tomba.

Balsamo, dans son empressement à poursuivre Lorenza, avait, en effet, oublié de réveiller Andrée.

Chapitre CXXI
Catalepsie

Andrée ne s'affaissa point, ainsi que nous avons dit, tout d'un coup, mais avec des gradations que nous allons essayer de décrire.

Seule, abandonnée, saisie de ce froid intérieur qui succède à toutes les furieuses secousses du système nerveux, Andrée commença bientôt à chanceler et à tressaillir comme au début d'une attaque d'épilepsie.

Gilbert était toujours là, roide, immobile, penché en avant et la couvant du regard. Mais, pour Gilbert, on le comprend bien, pour Gilbert, ignorant les phénomènes magnétiques, il n'y avait ni sommeil, ni violence subie. Il n'avait rien ou presque rien entendu de son dialogue avec Balsamo. Pour la seconde fois seulement, à Trianon comme à Taverney, Andrée paraissait avoir obéi à l'appel de cet homme, qui avait pris sur elle une si terrible et si étrange influence ; pour Gilbert, enfin, tout se résumait dans ces mots : « Mademoiselle Andrée a un amant, du moins un homme qu'elle aime et avec lequel elle a des rendez-vous la nuit. »

Le dialogue qui avait eu lieu entre Andrée et Balsamo, quoique prononcé à voix basse, avait eu tous les semblants d'une querelle. Balsamo, fuyant, insensé, éperdu, semblait un amant au désespoir ; Andrée, demeurée seule, immobile, muette, semblait une amante abandonnée.

Ce fut en ce moment qu'il vit la jeune fille vaciller, se tordre les bras et tourner sur elle-même ; puis elle poussa deux ou trois râlements sourds qui déchirèrent sa poitrine oppressée ; elle s'efforça, ou plutôt la nature s'efforça de rejeter au dehors cette masse mal pondérée de fluide qui lui avait donné, pendant le sommeil magnétique, cette double vue dont nous avons, dans le chapitre précédent, vu se manifester les phénomènes.

Mais la nature fut vaincue, mais Andrée ne put réussir à secouer ce reste de volonté oublié sur elle par Balsamo. Elle ne put dénouer ces liens mystérieux, inextricables, qui l'avaient garrottée tout entière ; et, à force de lutter, elle entra dans ces convulsions qu'autrefois les pythies, sur le trépied, subissaient devant le peuple de questionneurs religieux qui bourdonnait sur le péristyle du temple.

Andrée perdit l'équilibre, et, poussant un douloureux gémissement, tomba sur le sable comme si elle eût été foudroyée par le coup de tonnerre qui en ce moment déchira la voûte du ciel.

Mais elle n'avait pas touché le sol, que Gilbert, avec l'agilité et la vigueur du tigre, s'était élancé vers elle, l'avait saisie entre ses bras, et, sans s'apercevoir qu'il eût un fardeau à soutenir, l'emportait dans la chambre qu'elle avait quittée pour obéir à l'appel de Balsamo, et dans laquelle brûlait encore la bougie près du lit défait.

Gilbert trouva toutes les portes ouvertes, comme les avait laissées Andrée.

En entrant, il se heurta au sofa et y déposa tout naturellement la jeune fille froide et inanimée.

Tout était devenu fièvre en lui au contact de ce corps inanimé ; ses nerfs étaient frémissants, son sang brûlait.

Sa première idée, cependant, fut chaste et pure : il lui fallait avant toute chose rappeler à la vie cette belle statue ; il chercha des yeux la carafe pour jeter quelques gouttes d'eau au visage d'Andrée.

Mais, en ce moment, et comme sa main tremblante s'étendait vers le col élancé de l'aiguière de cristal, il lui sembla qu'un pas ferme et léger à la fois faisait crier l'escalier de bois et de briques qui conduisait à la chambre d'Andrée.

Ce n'était point Nicole, puisque Nicole s'était enfuie avec M. de Beausire ; ce n'était point Balsamo, puisque Balsamo était parti au grand galop de Djérid.

Ce ne pouvait être qu'un étranger.

Gilbert surpris serait chassé. Andrée était pour lui comme ces reines d'Espagne qu'un sujet ne peut toucher même pour leur sauver la vie.

Toutes ces idées, pareilles à un tourbillon de grêles stridentes, s'abattirent sur l'esprit de Gilbert en moins de temps que n'en mit ce pas fatal à se poser sur un autre degré.

Ce pas, – ce pas, qui allait se rapprochant –, Gilbert n'en pouvait calculer l'éloignement précis, tant l'orage faisait en ce moment de bruit au ciel ; mais, doué d'un sang-froid et d'une prudence supérieurs, le jeune homme comprit que sa place n'était point là, et que l'important, avant toute chose, était de n'être point vu.

Il souffla vite la bougie qui éclairait l'appartement d'Andrée et se jeta dans le cabinet qui servait de chambre à Nicole. Ainsi placé, à travers la porte vitrée de ce cabinet, il voyait à la fois et dans l'appartement d'Andrée et dans l'antichambre.

C'est dans cette antichambre que brûlait une veilleuse sur une petite console. Gilbert avait d'abord eu l'idée de la souffler comme la bougie, mais il n'en eut pas le temps ; le pas cria sur les carreaux du corridor, une respiration un peu oppressée se fit entendre, la forme d'un homme apparut sur le seuil, se glissa timidement dans l'antichambre, et repoussa la porte, qu'il ferma au verrou.

Gilbert n'eut que le temps de se jeter dans le cabinet de Nicole, et de tirer sur lui la porte vitrée.

Gilbert retint son souffle, colla son visage aux vitres, et écouta de toutes ses oreilles.

L'orage grondait solennellement dans les nuées, de grosses gouttes de pluie battaient le vitrage de la fenêtre d'Andrée et celui du corridor, où une fenêtre laissée ouverte grinçait sur ses gonds, et, de temps en temps, repoussée par le vent qui s'engouffrait dans le corridor, frappait avec un grand bruit sur son cadre.

Mais le tumulte de la nature, mais les bruits extérieurs, si terribles qu'ils fussent, n'étaient rien pour Gilbert ; toute sa pensée, toute sa vie, toute son âme, étaient concentrées dans son regard, et son regard était rivé à cet homme.

Cet homme avait traversé l'antichambre, avait passé à deux pas de Gilbert, et sans hésitation était entré dans la chambre.

Gilbert vit cet homme aller en tâtonnant au lit d'Andrée, faire un geste de surprise en trouvant le lit désert, et presque aussitôt heurter du bras la bougie sur la table.

La bougie tomba, et, sur le marbre de la table, Gilbert entendit se briser la bobèche de cristal.

Alors, par deux fois l'homme appela d'une voix étouffée :

– Nicole ! Nicole !

– Comment, Nicole ? se demanda Gilbert du fond de sa cachette. Pourquoi cet homme, lorsqu'il devrait appeler Andrée, appelle-t-il Nicole ?

Mais, nulle voix n'ayant répondu à la sienne, cet homme ramassa le flambeau à terre, et sur la pointe du pied, il alla l'allumer à la veilleuse de l'antichambre.

Ce fut alors que Gilbert concentra toute son attention sur cet étrange et nocturne visiteur ; ce fut alors que ses yeux eussent percé un mur, tant ils mettaient d'active volonté à voir.

Tout à coup Gilbert frissonna, et, tout caché qu'il était, fit un pas en arrière.

À la lueur des deux flammes se combinant, Gilbert, frissonnant et à demi mort de stupeur, Gilbert, dans cet homme qui tenait le flambeau à la main, venait de reconnaître le roi.

Alors tout lui fut expliqué : la fuite de Nicole, cet argent compté entre elle et Beausire, et cette porte laissée ouverte, et tout Richelieu, et tout Taverney, et toute cette mystérieuse et sinistre intrigue dont la jeune fille était le centre.

Alors Gilbert comprit pourquoi le roi venait d'appeler Nicole, entremetteuse de ce crime, complaisant Judas qui avait vendu et livré sa maîtresse.

Mais, à la pensée de ce qu'était venu faire le roi dans cette chambre, à la pensée de ce qui allait se passer devant lui, le sang monta aux yeux de Gilbert et l'aveugla.

Il eut envie de crier ; mais la peur, ce sentiment irréfléchi, capricieux, irrésistible, la peur qu'il eut de cet homme, encore plein de prestige, que l'on appelait le roi de France, lia la langue de Gilbert au fond de son gosier.

Louis XV, cependant, était rentré dans la chambre, la bougie à la main.

À peine y était-il, qu'il aperçut Andrée en peignoir de mousseline blanche, Andrée plutôt nue qu'enveloppée, dont la tête retombait sur le dossier du sofa, dont une jambe reposait sur le coussin, tandis que l'autre, roidie et déchaussée, retombait sur le tapis.

Le roi sourit à cette vue. La bougie éclaira ce sourire lugubre ; mais presque aussitôt un sourire presque aussi sinistre que le sourire royal vint illuminer le visage d'Andrée.

Louis XV murmura quelques mots que Gilbert interpréta comme des mots d'amour, et, posant son flambeau sur la table, jetant, en se retournant, un coup d'œil au ciel enflammé, il vint s'agenouiller devant la jeune fille, dont il baisa la main.

Gilbert essuya la sueur ruisselant sur son front. Andrée ne bougea pas.

Le roi, qui sentit cette main glacée, la prit dans la sienne pour la réchauffer, et, de son autre bras enveloppant ce corps si beau et si doux, il se pencha pour murmurer à son oreille quelques-unes de ces cajoleries amoureuses qu'on murmure à l'oreille des jeunes filles endormies.

Dans ce moment, son visage se rapprocha d'Andrée au point que le visage du roi effleura celui de la jeune fille.

Gilbert se tâta et respira en sentant dans la poche de sa veste le manche d'un long couteau qui lui servait à émonder les charmilles du parc.

Le visage était glacé comme la main.

Le roi se releva ; ses yeux se portèrent sur ce pied nu d'Andrée, blanc et petit comme celui de Cendrillon. Le roi le prit entre ses deux mains et tressaillit. Ce pied était froid comme celui d'une statue de marbre.

Gilbert, que tant de beautés découvertes à ses regards, Gilbert, que la luxure royale menaçait comme d'un vol fait à lui-même, Gilbert grinça des dents et ouvrit le couteau que jusque-là il avait tenu fermé.

Mais déjà le roi avait abandonné le pied d'Andrée, comme il avait fait de la main, comme il avait fait du visage, et surpris du sommeil de la jeune fille, sommeil qu'il avait attribué d'abord à une coquette pruderie, il cherchait à se rendre compte de ce froid mortel qui avait envahi les extrémités de ce beau corps, il se demandait si réellement battait encore le cœur, quand main, pied et visage étaient si glacés.

Il écarta donc le peignoir d'Andrée, mit à nu sa poitrine virginale, et, de sa main craintive et cynique à la fois, il interrogea

le cœur muet sous cette chair glacée comme l'albâtre dont elle avait la blanche et ferme rondeur.

Gilbert se glissa à demi hors de la porte, son couteau à la main, l'œil étincelant, les dents serrées, résolu, si le roi continuait ses entreprises à le poignarder et à se poignarder lui-même.

Tout à coup, un effroyable coup de tonnerre fit trembler chaque meuble de la chambre et jusqu'au sofa devant lequel Louis XV était agenouillé ; un nouvel éclair violet et soufré jeta sur le visage d'Andrée une flamme si livide et si vive, que Louis XV, effrayé de cette pâleur, de cette immobilité et de ce silence, recula en murmurant :

– Mais, en vérité, cette fille est morte !

Au même moment, l'idée d'avoir embrassé un cadavre fit courir un frisson dans les veines du roi. Il alla prendre la bougie, revint vers Andrée en la regardant à la lueur de la flamme tremblante. Voyant ces lèvres violettes, ces yeux noyés de bistre, ces cheveux épars, cette gorge que nul souffle ne soulevait, il poussa un cri, laissa tomber son flambeau, chancela, et, comme un homme ivre, il s'en alla trébuchant dans l'antichambre, aux cloisons de laquelle il se heurta dans son épouvante.

Puis on entendit son pas précipité dans l'escalier, puis sur le sable du jardin ; mais bientôt le vent qui tourbillonnait dans l'espace et tordait les arbres désolés emporta bruit et pas dans son orageuse et puissante haleine.

Alors Gilbert, le couteau à la main, sortit muet et sombre de sa cachette. Il s'avança jusqu'au seuil de la chambre d'Andrée, et contempla, pendant quelques secondes, la belle jeune fille plongée dans son sommeil profond.

Pendant ce temps, la bougie couchée à terre brûlait renversée sur le tapis, éclairant le pied si délicat et la jambe si pure de cet adorable cadavre.

Gilbert ferma lentement son couteau, tandis que son visage prenait insensiblement le caractère d'une inexorable résolution ; après quoi, il alla écouter à la porte par laquelle était sorti le roi.

Il écouta plus d'une grande minute.

Puis, à son tour, comme le roi avait fait, il ferma la porte et poussa le verrou.

Puis il souffla la veilleuse de l'antichambre.

Puis enfin, avec la même lenteur, avec le même feu sombre dans les yeux, il rentra dans la chambre d'Andrée et mit le pied sur la bougie, qui coulait à flots sur le parquet.

Une obscurité subite éteignit le fatal sourire qui se dessina sur ses lèvres.

– Andrée ! Andrée ! murmura-t-il, je t'ai promis que, la troisième fois que tu tomberais entre mes mains, tu ne m'échapperais pas comme les deux premières. Andrée ! Andrée ! au terrible roman que tu m'as accusé de faire, il faut une terrible fin !

Et, les bras tendus, il marcha droit au sofa où Andrée était étendue, toujours froide, immobile et privée de tout sentiment.

Chapitre CXXII
La volonté

Nous avons vu partir Balsamo.

Djérid l'emportait avec la rapidité de l'éclair. Le cavalier, pâle d'impatience et de terreur, couché sur la crinière flottante, aspirait de ses lèvres entrouvertes l'air, l'air qui se divisait devant le poitrail du coursier comme l'eau se fend sous la proue rapide.

Derrière lui, comme des visions fantastiques, disparaissaient les arbres et les maisons. À peine s'il apercevait, en passant, la lourde charrette gémissant sur son essieu, dont les cinq chevaux pesants s'effarouchaient à l'approche de ce météore vivant, qu'ils ne pouvaient regarder comme appartenant à la même race qu'eux.

Balsamo fit ainsi une lieue à peu près, avec un cerveau tellement enflammé, des yeux si étincelants, un souffle si embrasé et si sonore, que les poètes de ce temps-ci l'eussent comparé aux redoutables génies gros de feu et de vapeur qui animent ces lourdes machines fumantes, et les font voler sur un chemin de fer.

Cheval et cavalier avaient traversé Versailles en quelques secondes ; les rares habitants égarés dans ses rues avaient vu passer une traînée d'étincelles, voilà tout.

Balsamo courut une lieue encore ; Djérid n'avait pas mis un quart d'heure à dévorer ces deux lieues, et ce quart d'heure avait été un siècle.

Tout à coup, une pensée traversa l'esprit de Balsamo.

Il arrêta court, sur ses jarrets nerveux, le coursier aux muscles de fer.

Djérid, en s'arrêtant, plia sur ses jambes de derrière et enfonça ses pieds de devant dans le sable.

Coursier et cavalier respirèrent un instant.

Tout en respirant, Balsamo releva la tête.

Puis il passa un mouchoir sur ses tempes ruisselantes, et, les narines dilatées au souffle de la brise, il laissa tomber dans la nuit les paroles suivantes :

– Oh ! pauvre insensé que tu es ! ni la course de ton cheval, ni l'ardeur de ton désir n'atteindront jamais l'instantanéité de la foudre ou la rapidité de l'étincelle électrique, et cependant c'est cela qu'il te faut pour conjurer le malheur suspendu sur ta tête ; il te faut l'effet rapide, le coup immédiat, le choc tout-puissant qui paralyse les jambes dont tu redoutes l'action, la langue dont tu crains l'essor ; il te faut, à distance, ce sommeil vainqueur par lequel seul tu peux ressaisir l'esclave qui a rompu sa chaîne. Oh ! si jamais elle rentre en ma puissance…

Et Balsamo fit, en grinçant des dents, un geste désespéré.

– Oh ! tu as beau vouloir, Balsamo, tu as beau courir, s'écria-t-il, Lorenza est déjà arrivée : elle va parler ; elle a parlé,

peut-être. Oh ! misérable femme ! oh ! tous les supplices seront trop doux pour te punir !

« Voyons, voyons, continua-t-il le sourcil froncé, les yeux fixes, le menton dans la paume de sa main, voyons ! la science est un mot ou est un fait ; la science peut ou ne peut pas ; moi, je veux !… Essayons… Lorenza ! Lorenza ! je veux que tu dormes ; Lorenza, en quelque endroit que tu sois, dors, dors, je le veux, j'y compte !

« Oh ! non, non, murmura-t-il avec découragement ; non, je mens ; non, je n'y crois pas ; non, je n'ose y compter, et cependant, la volonté est tout. Oh ! je veux bien fermement cependant, je veux de toutes les puissances de mon être. Fends les airs, ô ma volonté suprême ! traverse tous ces courants de volonté antipathiques ou indifférentes ; traverse les murailles que tu dois traverser comme un boulet ; poursuis-la partout où elle va ; frappe, anéantis ! Lorenza, Lorenza, je veux que tu dormes ! Lorenza, je veux que tu sois muette ! »

Et il tendit quelques instants sa pensée vers ce but, l'imprimant dans son cerveau comme pour lui donner plus d'élan quand elle jaillirait vers Paris ; et, après cette opération mystérieuse, à laquelle concoururent sans doute tous les divins atomes animés par Dieu, maître et seigneur de toutes choses, Balsamo, les dents serrées encore, les poings crispés, rendit les rênes à Djérid, mais sans lui faire sentir cette fois ni le genou ni l'éperon.

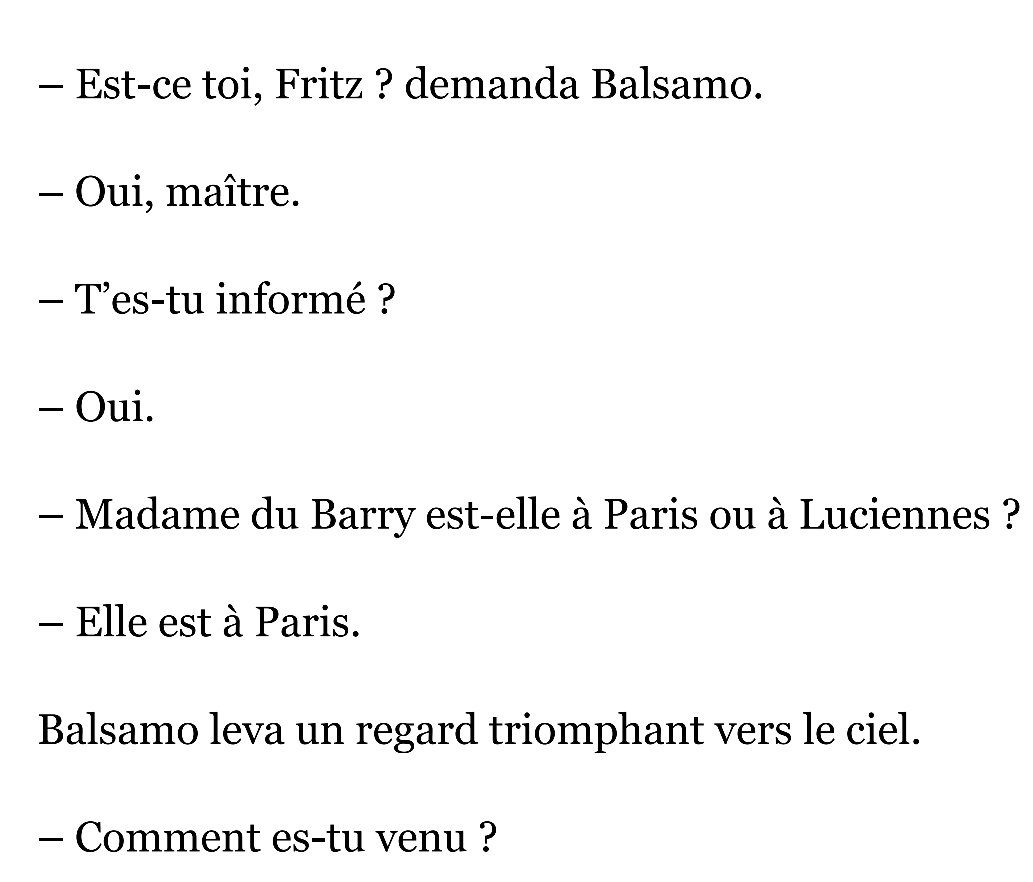
On eût dit que Balsamo voulait se convaincre lui-même.

Alors le noble coursier marcha paisiblement, selon la permission tacite que lui donnait son maître, posant, avec cette délicatesse particulière à sa race, un pied presque silencieux, tant il était léger, sur le pavé de la route.

Balsamo, d'ailleurs, pendant tout ce temps qui, à des regards superficiels, eût paru perdu, Balsamo combinait tout un plan de défense ; il l'achevait au moment où Djérid touchait le pavé de Sèvres.

Arrivé en face de la grille du parc, il s'arrêta et regarda autour de lui ; on eût dit qu'il attendait quelqu'un.

En effet, presque aussitôt, un homme se détacha de dessous une porte cochère et vint à lui.



– Est-ce toi, Fritz ? demanda Balsamo.

– Oui, maître.

– T'es-tu informé ?

– Oui.

– Madame du Barry est-elle à Paris ou à Luciennes ?

– Elle est à Paris.

Balsamo leva un regard triomphant vers le ciel.

– Comment es-tu venu ?

– Avec Sultan.

– Où est-il ?

– Dans la cour de cette auberge.

– Tout sellé ?

– Tout sellé.

– C'est bien, tiens-toi prêt.

Fritz alla détacher Sultan. C'était un de ces braves chevaux allemands, de bon caractère, qui murmurent bien un peu dans les marches forcées, mais qui ne vont pas moins tant qu'il reste du souffle dans leurs flancs, et de l'éperon au talon de leur maître.

Fritz revint vers Balsamo.

Celui-ci écrivait sous la lanterne que MM. les commis du pied fourché tenaient allumée toute la nuit pour leurs opérations fiscales.

– Retourne à Paris, dit-il, et remets, quelque part qu'elle soit, ce billet à madame du Barry en personne, dit Balsamo ; tu as une demi-heure pour cela ; après quoi, tu retourneras rue Saint-Claude, où tu attendras la signora Lorenza, qui ne peut manquer de rentrer ; tu la laisseras passer sans lui rien dire, et sans lui opposer le moindre obstacle. Va, et rappelle-toi surtout que dans une demi-heure ta commission doit être faite.

– C'est bien, dit Fritz ; elle le sera.

Et en même temps qu'il faisait à Balsamo cette réponse rassurante, il attaquait de l'éperon et du fouet Sultan, qui partit, étonné de cette agression inaccoutumée, en poussant un hennissement douloureux.

Pour Balsamo, se remettant peu à peu, il prit la route ne Paris, où il entra trois quarts d'heure après, presque frais de visage, et l'œil calme, ou plutôt pensif.

C'est que Balsamo avait raison : si rapide que fût Djérid, ce fils hennissant du désert, Djérid était en retard, et sa volonté seule pouvait marcher aussi vite que Lorenza échappée de sa prison.

De la rue Saint-Claude, la jeune femme avait gagné le boulevard, et, tournant à droite, aperçu bientôt les remparts de la Bastille ; mais Lorenza, toujours enfermée, ignorait Paris : d'ailleurs, son premier but était de fuir la maison maudite dans laquelle elle ne voyait qu'un cachot ; sa vengeance venait en second.

Elle venait donc de s'engager dans le faubourg Saint-Antoine, toute troublée, toute pressée, lorsqu'elle fut accostée par un jeune homme qui la suivait depuis quelques minutes avec étonnement.

En effet, Lorenza, Italienne des environs de Rome, ayant presque toujours vécu d'une vie exceptionnelle, en dehors de toutes les habitudes de la mode, de tous les costumes et de tous les usages de l'époque, Lorenza s'habillait plutôt comme une femme d'Orient que comme une Européenne, c'est-à-dire toujours amplement, toujours somptueusement, ressemblant bien peu à ces charmantes poupées serrées comme des guêpes dans un long corsage et toutes frissonnantes de soie et de mousseline, sous lesquelles on cherchait presque inutilement un corps, tant leur ambition était de paraître immatérielles.

Lorenza n'avait donc conservé ou plutôt adopté du costume des Françaises d'alors que les souliers à talons de deux pouces de haut, cette impossible chaussure qui faisait cambrer le pied,

ressortir la délicatesse des chevilles, et qui, dans ce siècle tant soit peu mythologique, rendait la fuite impossible aux Aréthuses poursuivies par les Alphées.

L'Alphée qui poursuivait notre Aréthuse la joignit donc facilement ; il avait vu ses jambes divines sous ses jupes de satin et de dentelles, ses cheveux sans poudre et ses yeux brillant d'un feu étrange sous un mantelet roulé autour de la tête et du cou ; il crut voir dans Lorenza une femme déguisée, soit pour quelque mascarade, soit pour quelque rendez-vous d'amour, et se rendant à pied, faute de fiacre, à quelque petite maison du faubourg.

Il s'approcha donc, et, se plaçant à côté de Lorenza le chapeau à la main :

– Mon Dieu ! madame, dit-il, vous ne sauriez aller loin ainsi, avec cette chaussure qui retarde votre marche ; voulez-vous accepter mon bras jusqu'à ce que nous trouvions une voiture, et j'aurai l'honneur de vous accompagner où vous allez.

Lorenza tourna la tête avec brusquerie, regarda de son œil noir et profond celui qui lui faisait une offre qui à bon nombre de femmes eût paru une impertinence, et, s'arrêtant :

– Oui, dit-elle, je le veux bien.

Le jeune homme tendit galamment le bras.

– Où allons-nous, madame ? demanda-t-il.

– À l'hôtel de la lieutenance de police.

Le jeune homme tressaillit.

– Chez M. de Sartine ? demanda-t-il.

– Je ne sais s'il s'appelle M. de Sartine ; mais je veux parler à celui qui est lieutenant de police.

Le jeune homme commença à réfléchir.

Cette femme, jeune et belle, qui sous un costume étranger, à huit heures du soir, courait les rues de Paris tenant une cassette sous son bras et demandant l'hôtel du lieutenant de police, auquel elle tournait le dos, lui parut suspecte.

– Ah ! diable ! fit-il, l'hôtel de M. le lieutenant de police, ce n'est point par ici.

– Où est-ce ?

– Dans le faubourg Saint-Germain.

– Et par où va-t-on au faubourg Saint-Germain ?

– Par ici, madame, répondit le jeune homme, calme quoique poli toujours ; et, si vous le voulez, à la première voiture que nous rencontrerons…

– Oui, c'est cela, une voiture, vous avez raison.

Le jeune homme ramena Lorenza sur le boulevard, et, ayant rencontré un fiacre, il l'appela.

Le cocher vint à l'appel.

– Où faut-il vous conduire, madame ? demanda-t-il.

– À l'hôtel de M. de Sartine, dit le jeune homme.

Et, par un reste de politesse, ou plutôt d'étonnement, ouvrant la portière, il salua Lorenza, et après l'avoir aidée à monter, il la regarda s'éloigner comme on fait en rêve d'une vision.

Le cocher, plein de respect pour le nom terrible, fouetta ses chevaux et partit dans la direction indiquée.

Ce fut alors que Lorenza traversa la place Royale, ce fut alors qu'Andrée, dans son sommeil magnétique, l'ayant vue et entendue, la dénonça à Balsamo.

En vingt minutes Lorenza fut à la porte de l'hôtel.

– Faut-il vous attendre, ma belle dame ? demanda le cocher.

– Oui, répondit machinalement Lorenza.

Et, légère, elle s'engouffra sous le portail du splendide hôtel.

Chapitre CXXIII
L'hôtel de M. de Sartine

Une fois dans la cour, Lorenza se vit entourée de tout un monde d'exempts et de soldats.

Elle s'adressa au garde-française qui se trouva le plus proche d'elle, et le pria de la conduire au lieutenant de police ; ce garde la renvoya au suisse, qui, voyant cette femme si belle, si étrange, si richement vêtue et tenant sous son bras un magnifique coffret, reconnut que la visite pourrait n'être pas oiseuse, et la fit monter par un grand escalier jusqu'à une antichambre où tout venant, sur la sagace inquisition de ce suisse, pouvait à toute heure du jour et de la nuit apporter à M. de Sartine un éclaircissement, une dénonciation ou une requête.

Il va sans dire que les deux premières classes de visiteurs étaient plus favorablement accueillies que la dernière.

Lorenza, questionnée par un huissier, ne répondit rien sinon ces mots :

– Êtes-vous M. de Sartine ?

L'huissier fut fort étonné que l'on pût confondre son habit noir et sa chaîne d'acier avec l'habit brodé et la perruque nuageuse du lieutenant de police ; mais, comme un lieutenant ne se fâche jamais d'être appelé capitaine, comme il reconnut un accent étranger dans les paroles de cette femme, comme son œil ferme et assuré n'était pas celui d'une folle, il fut convaincu que

la visiteuse apportait quelque chose d'important dans ce coffret qu'elle serrait avec tant de soin et de force sous son bras.

Cependant, comme M. de Sartine était un homme prudent et ombrageux, comme quelques pièges lui avaient déjà été tendus avec des appâts non moins attrayants que ceux de la belle Italienne, on faisait autour de lui bonne garde.

Lorenza subit donc les investigations, les interrogatoires et les soupçons d'une demi-douzaine de secrétaires et de valets.

Le résultat de toutes ces demandes et de toutes ces réponses fut que M. de Sartine n'était point rentré et qu'il fallait que Lorenza attendît.

Alors, la jeune femme se renferma dans un sombre silence, et laissa errer les yeux sur les murailles nues de la vaste antichambre.

Enfin, le bruit d'une sonnette retentit ; une voiture roula dans la cour, et un second huissier vint annoncer à Lorenza que M. de Sartine l'attendait.

Lorenza se leva et traversa deux salles pleines de gens à figures suspectes et à costumes encore plus étranges que le sien ; enfin, elle fut introduite dans un grand cabinet de forme octogone, éclairé par une quantité de bougies.

Un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, en robe de chambre, coiffé d'une perruque énorme, toute moelleuse de poudre et de frisure, travaillait assis devant un meuble de forme haute, dont la partie supérieure, semblable à une armoire, était formée de deux panneaux de glaces dans lesquelles le travailleur voyait sans se déranger ceux qui pénétraient dans son cabinet,

et pouvait étudier leur visage avant qu'ils eussent eu le temps de le composer sur le sien.

La partie inférieure de ce meuble formait secrétaire ; une quantité de tiroirs en bois de rose le garnissaient au fond, chacun des tiroirs fermant par la combinaison des lettres de l'alphabet. M. de Sartine serrait là les papiers et les chiffres que nul de son vivant ne pouvait lire, car le meuble s'ouvrait pour lui seul, et que nul après sa mort n'eut pu déchiffrer, à moins que, dans quelque tiroir plus secret encore que les autres, il n'eût trouvé le secret du chiffre.

Ce secrétaire, ou plutôt cette armoire, sous les glaces de sa partie supérieure, renfermait douze tiroirs également clos par un mécanisme invisible ; ce meuble, construit exprès par le régent pour renfermer des secrets chimiques ou politiques, avait été donné par le prince à Dubois, et laissé par Dubois à M. Dombreval, lieutenant de police ; c'est de ce dernier que M. de Sartine tenait le meuble et le secret ; toutefois, M. de Sartine n'avait consenti à s'en servir qu'après la mort du donateur, et encore avait-il fait changer toutes les dispositions de la serrurerie.

Ce meuble avait quelque réputation de par le monde, et fermait trop bien, disait-on, pour que M. de Sartine n'y renfermât que ses perruques.

Les frondeurs, et il y en avait bon nombre à cette époque, disaient que, si on avait pu lire à travers les panneaux de ce meuble, on eût bien certainement trouvé dans un de ses tiroirs ces fameux traités en vertu desquels Sa Majesté Louis XV agiotait sur les blés, par l'intermédiaire de son agent dévoué, M. de Sartine.

M. le lieutenant de police vit donc dans la glace en biseau se refléter la pâle et sérieuse figure de Lorenza, qui s'avançait vers lui son coffret sous le bras.

Au milieu du cabinet, la jeune femme s'arrêta. Ce costume, cette figure, cette démarche frappèrent le lieutenant.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il sans se retourner, mais en regardant dans la glace ; que me voulez-vous ?

– Suis-je, répondit Lorenza, devant M. de Sartine, lieutenant de police ?

– Oui, répondit brièvement celui-ci.

– Qui me l'affirme ?

M. de Sartine se retourna.

– Sera-ce une preuve pour vous que je suis l'homme que vous cherchez, dit-il, si je vous envoie en prison ?

Lorenza ne répliqua point.

Seulement, elle regarda autour d'elle avec cette inexprimable dignité des femmes de son pays, pour chercher le siège que M. de Sartine ne lui offrait pas.

Il fut vaincu par ce seul regard, car c'était un homme assez bien élevé que M. le comte d'Alby de Sartine.

– Asseyez-vous, dit-il brusquement.

Lorenza tira un fauteuil à elle et s'assit.

– Parlez vite, fit le magistrat. Voyons, que voulez-vous ?

– Monsieur, dit la jeune femme, je viens me mettre sous votre protection.

M. de Sartine la regarda de ce regard narquois qui lui était particulier.

– Ah ! ah ! fit-il.

– Monsieur, continua Lorenza, j'ai été enlevée à ma famille et soumise, par un mariage menteur, à un homme qui, depuis trois ans, m'opprime et me fait mourir de douleur.

M. de Sartine regarda cette noble physionomie, et se sentit remué par cette voix d'un accent si doux, qu'on eût dit un chant.

– De quel pays êtes-vous ? demanda-t-il.

– Romaine.

– Comment vous appelez-vous ?

– Lorenza.

– Lorenza qui ?

– Lorenza Feliciani.

– Je ne connais pas cette famille-là. Êtes-vous demoiselle ?

Demoiselle, on le sait, signifiait, à cette époque, fille de qualité. De nos jours, une femme se trouve assez noble du moment où elle se marie ; elle ne tient plus qu'à être appelée madame.

– Je suis demoiselle, dit Lorenza.

– Après ? Vous demandez ?...

– Eh bien ! je demande justice de cet homme qui m'a incarcérée, séquestrée.

– Cela ne me regarde pas, dit le lieutenant de police ; vous êtes sa femme.

– Il le dit, du moins.

– Comment, il le dit ?

– Oui ; mais je ne m'en souviens point, moi, le mariage ayant été contracté pendant mon sommeil.

– Peste ! vous avez le sommeil dur.

– Plaît-il ?

– Je dis que cela ne me regarde point ; adressez-vous à un procureur et plaidez ; je n'aime pas à me mêler des affaires de ménage.

Sur quoi, M. de Sartine fit de la main un geste qui signifiait : « Allez-vous-en. »

Lorenza ne bougea point.

– Eh bien ? demanda M. de Sartine étonné.

– Je n'ai pas fini, dit-elle, et, si je viens ici, vous devez comprendre que ce n'est point pour me plaindre d'une frivolité ; c'est pour me venger. Je vous ai dit mon pays ; les femmes de mon pays se vengent et ne se plaignent pas.

– C'est différent, dit M. de Sartine ; mais dépêchez-vous, belle dame, mon temps est cher.

– Je vous ai dit que je venais à vous pour vous demander protection : l'aurai-je ?

– Protection contre qui ?

– Contre l'homme de qui je veux me venger.

– Il est donc puissant ?

– Plus puissant qu'un roi.

– Voyons, expliquons-nous, ma chère dame… Pourquoi vous accorderais-je ma protection contre un homme, de votre avis, plus puissant que le roi, pour une action qui est peut-être un crime ? Si vous avez à vous venger de cet homme, vengez-vous-en. Cela m'importe peu, à moi ; seulement, si vous commettez un crime, je vous ferai arrêter ; après quoi, nous verrons ; voilà la marche.

– Non, monsieur, dit Lorenza, non, vous ne me ferez point arrêter, car ma vengeance est d'une grande utilité pour vous, pour le roi, pour la France. Je me venge en révélant les secrets de cet homme.

– Ah ! ah ! cet homme a des secrets ? dit M. de Sartine intéressé malgré lui.

– De grands secrets, monsieur.

– De quelle sorte ?

– Politiques.

– Dites.

– Mais, enfin, me protégerez-vous, voyons ?

– Quelle espèce de protection me demandez-vous ? fit le magistrat avec un froid sourire : argent ou affection ?

– Je demande, monsieur, à entrer dans un couvent ; à y vivre ignorée, ensevelie. Je demande à ce que ce couvent devienne une tombe, mais que ma tombe ne soit jamais violée par qui que ce soit au monde.

– Ah ! dit le magistrat, ce n'est pas d'une exigence bien grande. Vous aurez le couvent ; parlez.

– Ainsi, j'ai votre parole, monsieur ?

– Je crois vous l'avoir donnée, ce me semble.

– Alors, dit Lorenza, prenez ce coffret ; il renferme des mystères qui vous feront trembler pour la sûreté du roi et du royaume.

– Ces mystères, vous les connaissez donc ?

– Superficiellement ; mais je sais qu'ils existent.

– Et qu'ils sont importants ?

– Qu'ils sont terribles.

– Des mystères politiques, dites-vous ?

– N'avez-vous jamais entendu dire qu'il existait une société secrète ?

– Ah ! celle des maçons ?

– Celle des invisibles.

– Oui ; mais je n'y crois pas.

– Quand vous aurez ouvert ce coffret, vous y croirez.

– Ah ! s'écria M. de Sartine vivement, voyons.

Et il prit le coffret des mains de Lorenza.

Mais tout à coup, ayant réfléchi, il le posa sur le bureau.

– Non, dit-il avec défiance, ouvrez le coffret vous-même.

– Mais, moi, je n'en ai point la clef.

– Comment n'en avez-vous point la clef ? Vous m'apportez un coffret qui renferme le repos d'un royaume et vous en oubliez la clef !

– Est-il donc si difficile d'ouvrir une serrure ?

– Non, quand on la connaît.

Puis, après un instant :

– Nous avons ici, continua-t-il, des clefs pour toutes les serrures ; on va vous en donner un trousseau – il regarda fixement Lorenza – et vous ouvrirez vous-même, continua-t-il.

– Donnez, dit simplement Lorenza.

M. de Sartine tendit à la jeune femme un trousseau de petites clefs ayant toutes les formes.

Elle le prit.

M. de Sartine toucha sa main, elle était froide comme une main de marbre.

– Mais, dit-il, pourquoi n'avez-vous pas apporté la clef du coffre ?

– Parce que le maître du coffre ne s'en sépare jamais.

– Et le maître du coffre, cet homme plus puissant qu'un roi, quel est-il ?

– Ce qu'il est, personne ne peut le dire ; le temps qu'il a vécu, l'éternité seul le sait ; les faits qu'il accomplit, nul ne les voit que Dieu.

– Mais son nom, son nom ?

– Je l'en ai vu changer dix fois, de nom.

– Enfin, celui sous lequel vous le connaissez, vous ?

– Acharat.

– Et il demeure ?

– Rue Saint…

Tout à coup, Lorenza tressaillit, frissonna, laissa tomber le coffret qu'elle tenait d'une main et les clefs qu'elle tenait de l'autre ; elle fit un effort pour répondre, sa bouche se tordit dans une convulsion douloureuse ; elle porta ses deux mains à sa gorge, comme si les mots près de sortir l'eussent étranglée ; puis, levant au ciel ses deux bras tremblants, sans avoir pu articuler un son, elle tomba de sa hauteur sur le tapis du cabinet.

– Pauvre petite ! murmura M. de Sartine ; que diable lui arrive-t-il donc ? C'est qu'elle est vraiment fort jolie. Allons, allons, il y a de l'amour jaloux dans cette vengeance-là !

Il sonna aussitôt et releva lui-même la jeune femme qui, les yeux étonnés, les lèvres immobiles, semblait morte et déjà détachée de ce monde.

Deux valets entrèrent.

– Enlevez avec précaution cette jeune dame, dit le lieutenant de police, et portez-la dans la chambre voisine. Tachez qu'elle reprenne ses sens ; surtout pas de violence. Allez.

Les valets obéissants emportèrent Lorenza.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Mai 2005
—

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition sont des textes libres de droits que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels, sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**